
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 6528


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

L'AME ÉLEVÉE A DIEU



L'Abbé BAUDRAND

L'AME ÉLEVÉE A DIEU

PAR LES RÉFLEXIONS ET LES SENTIMENTS

Pour chaque Jour du Mois





ABBEVILLE

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1898

PRÉFACE

Ce petit ouvrage ne donnera rien de nouveau pour le fond; peut-être présentera-t-il quelque chose de nouveau pour la forme et dans la pratique. On a mis au jour bien des livres de piété où se trouvent des lectures, des méditations, des sentiments, et divers exercices; mais il n'en est point, ou il en est peu, dans lesquels, sur un même sujet, on ait réuni ces différents objets; c'est ce qu'on s'est proposé dans celui-ci.

Bien des personnes ont l'usage de faire le matin une pieuse lecture, et dans la journée une courte méditation. Elles trouveront ici tout à la fois et sur le même sujet une lecture et une méditation suivies de réflexions, de pratiques et d'une courte prière. La lecture présente les pensées et les réflexions; la méditation fait naître les affections et les sentiments; les pratiques en sont la suite et le fruit.

Différents sujets proposés, l'un pour la lecture, l'autre pour la méditation, ne font pas la même impression qu'un même sujet d'abord proposé en lecture, et ensuite approfondi dans la méditation. L'un dispose à l'autre. Les réflexions préparent les voies aux sentiments ; les sentiments conduisent à la pratique, et la pratique sanctifie toute la conduite.

D'autres personnes ont souhaité qu'on leur indiquât la suite des sujets pour une retraite de huit jours. On les trouvera marqués à la table, soit ceux des méditations, soit ceux des considérations. Chacun pourra cependant en choisir d'autres, selon qu'il les jugera plus convenables à son état, à son attrait et à ses besoins.

L'AME ÉLEVÉE A DIEU

PAR LES RÉFLEXIONS ET LES SENTIMENTS

PREMIÈRE LECTURE

Sur le service de Dieu.

C'est une réflexion bien solide et bien consolante pour nous, de penser qu'en servant le Seigneur nous servons tout à la fois le plus grand et le meilleur des maîtres. Quel engagement pour nous à le servir avec une inviolable fidélité et une sainte joie !

Il y a des maîtres dans le monde, des grands, des heureux dans le siècle, des rois, des monarques dans les empires ; ces différents maîtres, on les sert, et on s'estime heureux de les servir. Leur service a au dehors quelque chose d'apparent et de grand ; l'éclat qui les environne frappe et peut éblouir. Mais dans le fond, que sont-ils en eux-mêmes ? Ces grands sont-ils personnellement leur grandeur ? Ces riches, que sont-ils sans leurs trésors et leur abondance ? Les rois mêmes, qui sont ce qu'il y a de plus grand dans le monde, que ne doivent-ils pas à l'appareil qui les environne ? Et souvent, à travers leur grandeur apparente, combien ne découvre-t-on pas de faiblesses réelles ? Non, il n'est qu'un seul maître véritablement grand en ce monde, seul digne par lui-même de l'être, seul capable de porter et de soutenir ce grand nom. Tous les autres sont

faibles, défectueux, imparfaits : souvent ils ont eux-mêmes des maîtres ; et s'ils n'en ont point sur la terre, ils sont forcés d'en reconnaître un dans le ciel, qui règne sur eux, qui les assujettit et qui les domine.

Or voilà le souverain Maître à qui nous avons la gloire et l'obligation de consacrer nos services : ce n'est que pour cela qu'il nous a mis sur la terre ; et au moment même où il nous créa, il imprima dans la substance de notre âme ces grandes paroles, *Dominum Deum tuum adorabis*, vous adorerez le Seigneur, et vous ne servirez que lui seul, *et illi soli servies*. En sorte que, dès ce premier instant de notre naissance, Dieu nous a comme scellés de son sceau et consacrés à sa gloire. Cette obligation indispensable a crû dans nous avec l'âge ; elle nous est aussi propre que notre être, aussi intime que notre vie, aussi ancienne que notre origine.

Et indépendamment même de cette obligation nécessaire que nous avons apportée au monde en naissant, il en est une autre volontaire que nous avons contractée nous-mêmes, au moment de notre baptême, par les engagements sacrés que nous avons pris dans cet heureux jour par une bouche étrangère et que nous avons ensuite ratifiés par un consentement libre. Dès lors nous sommes à Dieu, et Dieu peut nous dire plus spécialement que jamais : Vous êtes à moi. Dès lors nous ne portons point de titre dont nous soyons plus obligés de soutenir les droits, de remplir les obligations, de respecter la dignité, que celui de serviteur de Dieu. Qualité glorieuse qui nous consacre à jamais à l'Etre suprême ; qualité éminente qui nous élève au-dessus du monde et de nous-mêmes ; qualité

dominante que nous devons prendre pour l'âme de toutes nos pensées, le mobile de toutes nos actions, la règle de toute notre conduite; par conséquent, si nous en connaissons tout le prix, que nous devons avoir toujours sous les yeux, toujours présente à l'esprit, toujours gravée dans le cœur : nous devons la préférer à toutes les autres, la rappeler dans toutes les autres, et sacrifier, s'il le faut, toutes les autres pour elle.

Tels étaient les sentiments du prophète Jonas. Il entre dans un vaisseau pour faire voile pour Tarse en Cilicie : comme il était inconnu, le pilote lui demande : Qui êtes-vous ? quelle est votre profession ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? *Quod est opus tuum? quæ terra? quo vadis?* Je suis serviteur de Dieu, dit Jonas : mon emploi est de l'honorer et de le servir. *Dominum cœli timeo.* Paroles admirables ! s'écrie un saint père. On a fait à Jonas quatre demandes, et à ces quatre demandes Jonas ne fait qu'une seule réponse, et par cette seule réponse il croit satisfaire à tout : Je suis serviteur de Dieu, je crains le Seigneur ; comme s'il eût dit : Toute ma profession, toutes mes qualités, tous mes titres ne consistent qu'en ce seul point, *Dominum timeo.* Sentiments nobles ! qu'ils conviennent bien à un chrétien qui connaît l'indispensable nécessité où il est de servir Dieu, et la grandeur de la gloire qu'il trouve dans son service ! Serviteur de Dieu, voilà mon nom, mon surnom, mes titres, mes espérances ; je ne suis que cela dans le monde : les autres prendront des noms superbes, des titres pompeux. Parmi les hommes, les uns seront appelés grands, riches, puissants ; parmi les monarques, ceux là prendront le nom de héros, de conquérants, de vainqueurs ; je

ne le leur envie pas : pour moi, tous mes titres se réduisent à celui ci : Serviteur de Dieu. Parmi les vues et les projets qu'on forme, les autres en auront d'élévation, d'ambition, de grandeur, de fortune ; toute ma gloire est de servir Dieu ; toute mon ambition, de le bien servir.

Telle est la grandeur d'âme où le service de Dieu nous élève, et la noblesse des sentiments qu'il inspire ; et cela dans quelque état que l'on soit. Dans quelque condition que l'on vive, on peut tenir ce langage et s'élever à ces sentiments. Fussent-ils dans les états les plus bas, dans les conditions les moins relevées, tous peuvent aspirer à cette gloire, et consacrer ainsi l'hommage de leur dépendance, en la relevant par leur dépendance envers Dieu : son service sanctifie tout, élève et consacre tout.

Un chrétien peut servir des maîtres sur la terre, son état l'y engage ; mais la vue de Dieu l'y soutient. Un père de famille donnera à ses enfants son application, ses soins et sa vigilance ; mais, placé à la tête de tous, il se souviendra qu'il tient la place de Dieu ; il en prendra les sentiments, il en soutiendra les droits. Un fils obéit à son père ; mais dans lui il reconnaît la personne du Père céleste, et il se souvient que son premier père c'est Dieu. Une épouse est soumise à un époux ; mais dans cet époux elle honore, elle respecte le céleste époux de son âme. Un domestique est soumis à son maître, il le doit ; mais dans ce maître terrestre qu'il voit, il honore le maître invisible qu'il sert, et cette vue lui adoucit toutes les peines de son état, et lui en présente la récompense. Un sujet sert son roi, son devoir l'y oblige ; il sert les hommes sur la terre ; mais il sait qu'il doit et qu'il peut régner un jour dans le ciel

avec le Roi même des rois. Quels sentiments! quelle consolation ! quelle gloire !

Ah ! si l'on connaissait bien le Maître qu'on sert en servant le Seigneur, comment le servirait-on ! combien estimerait on la gloire de le servir! La langue aurait-elle assez d'expressions, le cœur assez de sentiments, la vie assez de durée pour les lui consacrer ? Avec quels soins, quelle fidélité, quel zèle, quel empressement, quelle ardeur, ne lui dévouerait-on pas ses services! Soin assidu à connaître ses volontés adorables ; fidélité inviolable à les accomplir au moment où elles sont connues ; zèle à s'intéresser à tout ce qui est de sa gloire ; empressement à aller au-devant même de ses souhaits ; ardeur et courage à surmonter toutes les difficultés, à vaincre tous les obstacles, à faire tous les sacrifices. Est-ce ainsi que nous avons servi le Seigneur ? Et, à la place de ce soin, de cette fidélité, de ce zèle, de cet empressement, de cette ardeur, de ces généreux sentiments, nous n'avons souvent montré que lâcheté, qu'inconstance, que négligence, que tiédeur, que langueur ! Ne devons-nous pas avoir honte de le servir ainsi ?

O mon Dieu, que vous êtes un bon maître, mais que vous avez de méchants serviteurs !

Les grands veulent être servis par des grands, et Dieu veut être servi par des saints. A ce titre, pouvons-nous nous dire ses serviteurs ? Ames lâches, ou quittons-en le nom, ou prenons-en les sentiments ; rougissons du moins de notre conduite, et réparons-la en rendant à Dieu de plus dignes hommages.

Vous avez encore, ô mon Dieu, des serviteurs fidèles et dignes de vous ; je ne me contenterai pas d'envier leur bonheur, je tâcherai d'imiter leurs exemples.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

En vous servant, ô mon Dieu, nous avons le bonheur de servir le meilleur des maîtres ; ne devons-nous donc pas vous servir avec une sainte joie ? Et quoi de plus capable de nous engager à vous servir avec cette joie sainte, que les effusions ineffables de votre bonté pour nous ? Nous les méditerons, nous les admirerons ; et si jusqu'à présent elles ont échappé à nos esprits, dans la suite elles seront à jamais gravées dans nos cœurs.

Prosterné en votre présence, ô mon Dieu ! c'est le désir que je conçois en ce moment, et la grâce que je vous demande pour toute ma vie.

1º Bonté de Dieu à nous combler de bienfaits. Dieu semble n'être riche que pour nous enrichir de ses dons. Que de grâces, que de faveurs ne verse-t-il pas chaque jour sur nous ! Que de lumières pour nous éclairer ! que de grâces pour nous toucher ! que de secours pour nous sanctifier ! Y a-t-il un moment dans notre vie qui ne soit marqué par quelque bienfait ? Et après toutes les grâces dont il nous a comblés, si ses grâces n'étaient pas inépuisables, y en aurait-il encore dans ses trésors ? Ce qu'il y a de plus admirable, ô mon Dieu, c'est que vous nous comblez de bienfaits quoique nous en soyons indignes, quoique nous soyons ingrats, quoique vous prévoyiez que nous en abuserons et que nous les tournerons contre vous. Notre ingratitude ne ferme point votre main libérale, notre cœur ingrat n'épuise point les sentiments de votre cœur tout divin.

2º Bonté de Dieu à supporter nos défauts. Eh ! combien n'en trouve-t il pas dans nous ! Quel fonds inépuisable de négligences, d'infidélités, de lâchetés,

de manquements, de misères! Si nous le prions, avec quelle tiédeur! si nous le suivons, avec quelle lenteur! si nous le servons, avec quelle langueur! Il voit, il supporte, il patiente, il attend. Le monde nous retient à son service, nous admet à ses fêtes tandis que nous sommes à la fleur de l'âge ; mais, après un temps, sur le retour des années, il nous force à l'abandonner et semble nous méconnaître. Pour vous, ô mon Dieu! toujours bon, vous ne nous abandonnez point que nous ne vous forcions à nous abandonner. Nous vous sommes aussi chers à la fin de notre course qu'au commencement de notre carrière, sur le déclin de l'âge comme à l'aurore des plus beaux jours. Fussions-nous à la dernière heure, vous recevriez encore avec consolation nos derniers soupirs. O mon Dieu, comment des serviteurs coupables, au moins inutiles, peuvent-ils vous être encore chers? En seriez-vous moins heureux, s'ils n'étaient à vous?

3° Bonté de Dieu à pardonner nos péchés. C'est surtout ici qu'éclate cette bonté ineffable. Les autres maîtres pourront bien être indulgents à un certain point, pardonner les premières, les secondes fautes; mais pardonneront-ils des fautes réitérées? ne se lasseront-ils point de se voir mal servis? Bientôt ils se rebuteront, ils éclateront. Pour vous, ô mon Dieu! bon et patient comme à l'excès, vous excusez, vous dissimulez, vous pardonnez. Et combien de fois, et jusqu'à quand? Toutes les fois que nous revenons. Peut-être dans tous les trésors des bontés divines n'y a-t-il rien de si admirable!

Dans notre conduite, ce n'est souvent que chutes et que rechutes, qu'inconstance et que changement. Dieu ne change jamais. Après tant d'infidélités à nos

promesses, à nos résolutions, nous promettons de nouveau ; Dieu nous écoute encore. Dans nos confessions, nos accusations au sacré tribunal, quel est l'excès de notre misère ? Presque toujours mêmes fautes, mêmes infidélités, mêmes manquements, et dans Dieu toujours même miséricorde, même bonté. Fussions-nous tombés mille fois, mille fois il nous recevra avec tendresse, si nous revenons avec sincérité ; et au lieu de plaintes et de reproches, jamais il ne nous fera entendre que cette consolante parole : Allez en paix, *Vade in pace.* O mon Dieu, plus votre bonté se manifeste à moi, plus je sens augmenter mes regrets ; les reproches que votre cœur paternel vous empêche de me faire, je me les fais à moi-même ; mon âme n'aura d'autre mesure dans sa douleur que l'excès même de la bonté dont vous usez envers elle.

4° Que si, revenus à Dieu, nous faisons quelque chose pour lui, avec quelle bonté ne la récompense-t-il pas ! Disons donc encore avec transport : Bonté de Dieu à récompenser nos travaux ! Dans le service du monde, on s'épuise, on se consume, on se sacrifie. Qu'en revient-il bien souvent ? A combien de personnes, dans le sein de leurs regrets et de leurs larmes, pourrait-on dire comme à ces infortunés dont parle l'Esprit-Saint : Vous avez beaucoup travaillé et peu recueilli ! Dans le service du monde, combien de choses ne sont pas connues ! Parmi celles qui sont connues, combien ne sont pas agréées ! Parmi celles qui sont agréées, combien ne sont pas récompensées, ou ne le sont pas selon leur mérite ! Dans votre service, ô mon Dieu, il n'en est pas ainsi ; tout est connu, agréé, tout est récompensé ; rien ne se dérobe à vos yeux,

rien n'échappe à votre cœur. Ce ne sont pas seulement les grandes actions, les actions héroïques qui ont leur couronne ; les plus petites choses, les sacrifices les plus légers, le dirai je ? un verre d'eau donné en votre nom, aura sa récompense, et cela durant une éternité tout entière.

O mon Dieu ! vous n'êtes point connu surtout à l'égard de votre bonté. On a quelque idée de vos autres perfections, de votre puissance, de votre sagesse, de votre justice ; mais votre bonté n'est point connue. Vous êtes bon, et bon dans tous les temps, vous l'avez été dès le commencement, et vous le serez au-delà des siècles ; bon envers tous, vous faites pleuvoir et lever votre soleil sur le juste et sur l'injuste.

Oui, Dieu est bon ; et c'est surtout dans sa bonté qu'il est incompréhensible, plus encore que dans tous les mystères. Quand on vient à penser à tout ce qu'il a fait pour les hommes : un Dieu descendre du ciel sur la terre, se revêtir de leur humanité, se charger de leurs misères, finir sa course sur une croix ; et non content de s'être immolé une fois pour eux sur la croix, tous les jours encore renouveler son sacrifice sur les autels ! à la vue de ces grands mystères, nous sommes étonnés et surpris ; et c'est notre surprise même sur la bonté de Dieu qui marque que nous ne la connaissons pas ; car, pour comprendre toutes ces choses, il suffirait de dire que Dieu est bon ; ce seul mot dirait tout. Nous mesurons la bonté de Dieu sur nos faibles lumières ; nous pensons en hommes, il agit en Dieu. Tout est expliqué par ce seul mot : Dieu est bon. Ce n'est pas même assez dire : il est tout bon, il n'est que bonté, c'est la bonté même.

Tel, et plus grand encore, est le Maître que nous servons. Mais dès lors quel est mon bonheur d'être au service d'un Maître si bon, si tendre, si compatissant, si libéral, si généreux, si parfait? Quel est mon bonheur, et quels devraient être mes sentiments? Avec quel plaisir, quelle consolation, quelle joie, ne devrais-je pas le servir, estimer mon sort, bénir mille fois le ciel de mon partage! Toutes les pensées de mon esprit, toutes les affections de mon cœur, tous les moments de ma vie ne devraient ils pas être sans cesse employés à me consacrer à son service et à me féliciter de mon bonheur.

Mais, hélas! est-ce ainsi que nous vous servons, ô mon Dieu! avec ces désirs, ces empressements, cette joie? On vous sert, mais comment? On vous sert avec tiédeur, avec négligence, avec indifférence; est-ce là vous servir? On vous sert avec tristesse, avec abattement, avec dégoût; on porte votre joug avec peine et de mauvaise grâce; est-ce là vous servir en Dieu? On vous sert, mais avec frayeur, avec crainte, et comme toujours tremblant en esclave: est-ce là vous servir? ou plutôt n'est-ce pas vous déshonorer? Quittons cet esprit de terreurs et d'alarmes, prenons des idées plus dignes de Dieu et de sa bonté. Craignons, mais d'une crainte toute filiale qui dilate le cœur, et non d'une crainte servile qui captive les sentiments.

Servons le Seigneur, ô mon âme! mais servons-le avec joie. Que cette joie sainte se montre et paraisse dans tout: qu'elle respire dans l'air; qu'elle soit peinte sur le visage; qu'elle éclate dans toute la conduite. S'il y a un sacrifice à faire, faisons-le avec générosité; s'il y a une croix à porter, portons la avec joie; s'il y a une peine à essuyer, essuyons la

sans le témoigner ; faisons aimer, goûter le service de Dieu par la manière dont nous le servons : *Servite Domino in lætitia.* Servez le Seigneur avec joie.

Prière. — Vous servir désormais, ô mon Dieu ! c'est le sentiment que je vous consacre en ce moment, et la résolution que je forme pour toute ma vie. Vous servir, c'est là l'homme, c'est là tout l'homme. Hors de là, qu'y a-t-il de solide en ce monde ? Vous servir, ô vous le plus digne des maîtres, le plus sincère des amis, le plus tendre des pères, le plus fidèle de tous les époux. Vous servir ; mais, hélas ! voudriez-vous encore agréer mes services après que je les ai si longtemps profanés au service du monde trompeur ? Vous servir ; mais rendu une fois à vous, vous servir fidèlement, vous servir généreusement, vous servir constamment ; c'est là notre gloire et notre bonheur, même dès cette vie ; ce sera pour l'autre le gage du bonheur éternel. Voilà mes sentiments et mes résolutions, ô mon Dieu ! la triste expérience que j'ai faite si souvent de mon inconstance dans votre service me fait trembler pour l'avenir. Daignez fixer cette légèreté de mon esprit et cette instabilité de mon cœur, et par là m'attacher inviolablement à vous pour toujours. Ainsi soit-il.

Pratiques. — 1° Rappeler souvent l'oracle de Jésus-Christ, *qu'il est impossible de servir deux maîtres.*

2° Quand on éprouve quelque chagrin, quelque amertume au service du monde, se dire qu'on a si souvent et si mal servi le Seigneur.

3° Considérer que toutes les créatures inanimées servent à la gloire de Dieu selon leur destination ; abuserons-nous de notre raison et de notre liberté pour nous écarter de ses volontés et de son service ?

4° Penser souvent à tout ce qui nous est revenu de l'attachement que nous avons eu pour le monde, et aux regrets que nous en aurons à la mort.

DEUXIÈME LECTURE

Sur le monde.

Le monde nous flatte : en nous flattant il nous trompe ; en nous trompant il nous perd. Apprenons à le connaître, et nous cesserons de nous y attacher.

1° Le monde nous flatte ; c'est par là qu'il nous prend et qu'il nous séduit. Le monde flatte les passions, et les passions séduisent le cœur, déjà si porté à se prêter à la séduction. Les avenues du monde sont riantes ; il ne présente que jeux, qu'amusements, que festins, qu'assemblées, que spectacles : les yeux sont éblouis, le cœur entraîné. Le monde ne promet que joie, que contentement, que douceurs. Qu'une jeune personne entre dans le monde, tout lui rit, tout l'enchante, tout semble venir au-devant de tous ses désirs : elle ne voit devant elle qu'un chemin parsemé de fleurs ; elle s'imagine que tous les jours qui vont se lever pour elle seront des jours sereins et tranquilles ; qu'elle va fournir la carrière la plus heureuse ; tout semble le lui annoncer.

Le monde nous flatte et nous aimons à être flattés ; le penchant naturel au plaisir et à la dissipation empêche le retour et la réflexion : on n'est occupé que de ce qui plaît et amuse ; et on craint, on éloigne tout ce qui peut inquiéter et troubler. C'est une ivresse, c'est un prestige : quand est-ce qu'on en reviendra ? Il faut attendre un revers qui dessille les yeux.

Mon fils, dit le sage, si les mondains, dans leurs flatteuses promesses, vous présentent la douceur du miel, défiez-vous en : c'est un poison trompeur ; il flatte le goût, mais un jour il déchirera les entrailles : *Fili, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis ; ipsi te seducunt.* Le conseil est très bon ; mais les conseils tiennent-ils contre les exemples ? et l'esprit sait-il réfléchir quand le cœur est séduit ?

2° En nous flattant, le monde nous trompe ; le monde promet beaucoup, et il donne peu ; le peu même qu'il donne, loin de contenter, est souvent une source d'inquiétudes et de chagrins. Depuis six mille ans les mondains cherchent le bonheur, aucun n'a encore pu le trouver : le monde a fait mille infortunés, et le monde n'a pas encore fait un heureux ; et l'on s'y attache, et l'on ne revient pas de son erreur ; et l'on compte sur lui. Ah ! qu'on mérite bien les retours et les chagrins qu'on y essuie !

Le monde nous trompe ; et que trouve-t-on dans le monde sur quoi on puisse compter ? Des cœurs insensibles, des parents indifférents, des amis inconstants, des ennemis cachés, des richesses périssables, des honneurs frivoles, des plaisirs trompeurs, c'est-à-dire des biens apparents et des maux trop réels : voilà le monde ; et quand même le monde prodiguerait ses satisfactions, ses douceurs prétendues, n'arrive-t-il pas souvent qu'on n'y trouve qu'inquiétudes et qu'amertumes ? Combien de fois les parties de plaisir se sont elles changées en jours de tristesse ! Combien de fois, dans le sein de la pompe et des spectacles, a-t-on trouvé le dégoût et l'ennui ! combien de fois la voix des soupirs s'est-elle fait entendre au milieu des concerts ! voilà le monde.

On avait formé un établissement qui unissait deux cœurs faits, ce semble, pour se rendre heureux ; la mort enlève un des deux au printemps de ses jours, et fait passer à l'autre une vie dans la tristesse et le deuil. On avait amassé des biens, on s'était élevé à un poste éclatant ; un revers de fortune vient abattre cet édifice de prospérité et ensevelir le possesseur sous ses ruines : voilà le monde. Tant d'autres ont compté sur lui, et en sont devenus les victimes après en avoir été les idoles.

Monde trompeur ! actuellement même tu te formes encore des adorateurs pour les perdre, et de nouvelles victimes pour les immoler ; tu les conduis comme sur des prairies fleuries et riantes, et tu creuses sous leurs pieds des abîmes pour les engloutir : mille exemples ont précédé, et mille exemples n'ont pas corrigé. Tel jouit à présent de ses trompeuses faveurs qui servira un jour de monument de ses inconstances ; abandonné, méprisé, rejeté du monde ; semblable à ces débris de vaisseaux poussés sur les bords de la mer après un funeste naufrage, triste spectacle ou des décadences humaines ou des vengeances divines ; déjà la tempête s'élève pour former l'orage qui doit l'engloutir dans le moment où il méditait quelque fête ou quelque festin.

3° Le monde nous perd. Ne suffirait-il pas pour cela de nous flatter et de nous tromper ? ne serait-ce pas par cela seul nous donner à nous-mêmes le moyen de nous perdre en nous donnant celui de nous pervertir ?

Le monde nous perd, parce qu'il est ennemi et maudit de Dieu, parce qu'on ne saurait servir à la fois deux maîtres ; parce que les maximes du monde

sont tout opposées à celles de l'Evangile ; parce que le monde allume et fomente toutes les passions ; parce que tous les objets, tous les attraits que présente le monde, conjurent contre notre salut ; parce que ses exemples sont contagieux, ses spectacles sont séduisants, ses discours sont pervers, ses dangers fréquents, ses revers funestes ; tout est danger et séduction dans le monde.

Le monde nous perd, parce qu'il nous aveugle par le bandeau qu'il met sur nos yeux, et qu'on craint de tirer ; parce qu'il nous entraîne par les liens qu'il forme, et qu'on ne peut rompre, lors même qu'on gémit sous leur poids ; parce qu'il nous subjugue par la domination qu'il exerce, quoiqu'on déteste son esclavage ; parce qu'il nous arrête par les nouveaux pièges qu'il nous tend sans cesse, lorsque nous penserions à secouer son joug. Mille fois on s'est plaint du monde ; on en a connu le néant et la vanité, on a formé la résolution de le quitter : Qu'est ce que le monde ? s'est-on dit en soi-même dans ces heureux moments où la grâce touchait, où la conscience parlait, où Dieu rappelait et tendait les bras : Qu'est-ce que le monde ? et on y est encore, et l'on se débat dans ses liens, pour n'avoir pas le courage de faire un effort généreux qui puisse affranchir pour se rendre à Dieu et à soi.

Après tout, le monde passe, et nous passons avec lui : les jours s'écoulent, les années avancent, le monde s'enfuit, il nous quittera avant que nous le quittions ; nous déplorerons peut être à jamais tant de travaux stériles, tant de temps perdu, tant de grâces profanées ; nous maudirons un jour ce monde que nous chérissons ; sera-t-il temps de le faire ?

Quoiqu'il en soit, craignons le monde, parce qu'il nous flatte ; défions-nous du monde, parce qu'il nous trompe; détestons le monde, parce qu'il nous perd. Malheureux qui le méconnaît ! plus malheureux qui s'y engage! infiniment malheureux qui s'expose à y mourir! Dieu est notre Maître, le monde n'est qu'un usurpateur ; Dieu est notre père, le monde n'est qu'un tyran. Rendons-nous à qui nous nous devons ; aurions-nous jamais dû le quitter ? Consacrons-lui du moins le peu de jours qui nous restent ; ils peuvent encore nous mériter une éternité de bonheur.

Heureuse la personne à qui Dieu a ouvert de bonne heure les yeux sur le néant et les illusions du monde, ou plutôt sur ses pièges et ses dangers! Pourra-t-elle jamais reconnaître la grandeur du bienfait ? Aura-t-elle jamais assez de sentiments de retour ? Ah ! si elle savait les chagrins qu'elle aurait essuyés, les dangers qu'elle aurait courus, les amertumes où elle aurait été plongée ! Mais surtout à la mort, quand il faudra sortir de ce monde, quelle consolation pour elle de s'en être éloignée, et d'avoir consacré à Dieu les sentiments de son cœur ! Il lui en aura coûté quelques peines, quelques privations, quelques sacrifices ; mais peu d'années finiront le cours de ses peines, et l'éternité en sera le prix et la récompense.

Avis salutaire. — 1° Quittons le monde avant que le monde nous quitte : faisons à présent avec mérite ce qu'il faudra faire un jour par nécessité et sans fruit.

2° Les jeunes personnes entrent trop tôt dans le monde ; les personnes âgées le quittent trop tard ; tous se repentiront un jour de s'y être engagés.

Jeunes personnes, ne vous empressez pas d'y entrer : vous n'en éprouverez que trop tôt les revers et les dangers. Personnes avancées en âge, quittez-le sans délai ; n'attendez pas que le monde vous dise de vous retirer.

3° Il y a trois sortes de personnes qui regardent le monde bien différemment, le pécheur, le sage et le chrétien : le pécheur le regarde comme quelque chose qui dure ; le sage, comme quelque chose qui passe ; le chrétien, comme quelque chose qui est passé. De quel œil le regardons nous ?

Entrons souvent dans les sentiments que nous aurons à la mort. L'homme vivant aime le monde, l'homme mourant le méprise, l'homme mort le déteste. L'éternité ne suffira pas pour épuiser ses regrets et tarir ses larmes.

MÉDITATION SUR L'ATTACHEMENT AU MONDE

Qu'on est aveugle, qu'on est malheureux, qu'on est criminel de s'attacher au monde! Ces trois réflexions bien méditées, ô mon Dieu ! que de sectateurs n'arracheraient-elles pas au monde et à ses prestiges ! Dieu de bonté, faites que je les pénètre, pour me détacher à jamais du monde qui m'éloigne de vous.

Premier point. — Qu'on est aveugle de s'attacher au monde! Que trouve-t-on, que peut-on trouver dans le monde, que vide, qu'erreur, que néant ? qu'a-t-il qui puisse nous attirer ? Tout ce qu'il a ne devrait-il pas nous en détacher ? Ses promesses sont elles sincères ? ses amitiés sont-elles solides ? ses faveurs mêmes sont-elles pour nous sans danger et sans crainte ? Est-il possible que tout ce qu'on voit, qu'on sait, qu'on connaît dans le monde, n'en

fasse pas connaître la vanité? Est-il possible que l'exemple de tant d'autres ne nous ait pas instruits ; que notre propre expérience n'ait pu encore nous en détromper? On sait que le monde n'offre que des biens apparents et des maux réels, et l'on s'y attache, et l'on s'y livre, et l'on s'en rend esclave! Il faut que le prestige du monde soit bien grand, et les nuages qu'il répand bien épais, pour aveugler à ce point les mondains, après tout ce qu'ils ont si souvent éprouvé de son inconstance et de ses revers.

Ame immortelle, êtes-vous donc faite pour courir ainsi après ce fantôme, et donner dans l'illusion de tant de mensonges? A quel terme pourront-ils enfin vous conduire? Considérez tous les biens de ce monde ; ils promettent beaucoup, et que donnent-ils? Les richesses disent qu'elles rendent heureux ; et au milieu des trésors on ne trouve qu'un fonds d'indigence. Les honneurs disent qu'ils rendent heureux ; et quand on y est élevé, on voit que ce n'est qu'une vaine fumée. Les plaisirs disent qu'ils font des heureux ; et les plaisirs, loin de satisfaire, se changent souvent en dégoût et en amertume. Et comment les biens bornés et périssables du monde contenteraient-ils jamais un cœur fait pour Dieu?

Tel est cependant, ô mon Dieu, l'aveuglement dans lequel on vit et dont on ne saurait revenir! L'illusion qui a séduit les siècles passés dure encore, et aveuglera les siècles suivants, parce que les siècles passent, les vices subsistent.

Aveuglement le plus étonnant, puisque c'est fermer les yeux à toutes les lumières de la raison, de la religion, et à tous les témoignages de l'expérience et du sentiment.

Aveuglement le plus déplorable, puisque c'est s'aveugler volontairement soi même, et courir à l'abîme quand on le voit.

Aveuglement le plus funeste, et dans lui même et dans ses suites ; car une fois ainsi aveuglé, à quels excès n'est-on pas capable de se porter ? Dieu des lumières, éclairez tant d'aveugles qui gémissent dans les ombres de la mort; ne permettez pas que vos enfants ne soient que des enfants de ténèbres. C'est le monde qui vous les enlève : faites qu'ils le connaissent, ils en seront bientôt détrompés. Combien d'années ai-je vécu dans ce triste et déplorable aveuglement ! Insensé ! je courais après un fantôme qui me séduisait, et, sans m'en apercevoir, je courais à ma perte et à mon malheur !

Second point. — Qu'on est malheureux de s'attacher au monde ! Espère-t-on y trouver un bonheur solide, une félicité véritable ? Où sont les heureux que le monde a formés ? Que de malheureux, au contraire, ne fait-il pas tous les jours ! S'ils pouvaient faire entendre leurs voix et leurs plaintes, de quels soupirs, de quels gémissements ne feraient-ils pas retentir l'univers ! Au lieu du bonheur qu'on s'était flatté de trouver dans le monde, n'y a-t-on pas souvent éprouvé des chagrins, des inquiétudes, des afflictions d'esprit et de cœur ? Combien de personnes se sont dévouées, épuisées, immolées au service du monde, lui ont sacrifié leurs intérêts, leur repos, leur liberté, leur santé, leur conscience ? Quelles récompenses en ont-elles reçues, autres que l'ingratitude et l'indifférence ? Quels fruits en ont-elles retirés, autres que des fruits d'amertume ? Allez donc, victimes infortunées de votre attachement, allez encore vous exposer sur cette mer orageuse, au

hasard d'y faire un triste naufrage ; allez vous jeter dans cette funeste région de ténèbres pour y respirer un air contagieux et empoisonné ; allez marcher en aveugles sur le bord de ces affreux précipices, pour tomber dans l'horreur des abîmes. Quand vous y aurez malheureusement péri, le monde sera-t-il sensible à votre perte, aura-t-il de quoi vous consoler dans votre malheur ? Vous n'avez pas voulu profiter du triste exemple de tant d'autres, vous irez vous même en servir à la postérité.

Malheur d'autant plus grand, que nous ne l'aurons que trop justement mérité, et que nous ne pourrons l'attribuer qu'à nous-mêmes ! malheur d'autant plus affreux, qu'il deviendra peut-être pour nous la source d'un malheur éternel. Voilà le monde, et le sort ordinaire de ses tristes victimes.

Grand Dieu, que vous vous vengez bien terriblement de ceux qui vous abandonnent pour suivre le monde ! Hélas ! que n'avez-vous pas fait pour leur faire connaître leur aveuglement et les en retirer ! Que de vives lumières, que d'onctions touchantes, que de remords salutaires, que de moments heureux où, s'ils avaient voulu écouter votre voix, et se rendre dociles aux impressions de la grâce, ils auraient ouvert leurs yeux aux dangers, et leur cœur au retour ! Leur regret eût été salutaire, leurs larmes eussent été consolantes ; ils auraient encore trouvé en vous le meilleur des maîtres, le plus tendre des pères. Ah ! s'ils avaient su combien votre service est doux, votre joug consolant, avec quelle joie ils l'auraient porté ! Au lieu qu'en continuant à se livrer au monde, ils n'ont formé que des regrets stériles, ils n'ont versé que des larmes de désespoir, et, après avoir goûté quelque douceur apparente, ils

sont tombés dans le comble de tous les malheurs.

Troisième point. — Qu'on est coupable de s'attacher au monde ; c'est le troisième abîme qui s'ouvre sous les pieds des mondains, un abîme de crimes et de péchés, et n'est ce pas déjà un crime bien grand de s'attacher ainsi aux créatures préférablement à son Créateur ? n'est-ce pas par là même manquer au premier et au plus essentiel des préceptes ? Quel crime d'élever ainsi autel contre autel dans son cœur !

On sait qu'on avait solennellement renoncé au monde dans son baptême, et qu'on n'est chrétien qu'à ce titre de renoncement : quel crime de violer ainsi ses engagements !

On sait qu'on ne peut s'attacher au monde sans participer à ses maximes, à ses exemples, à sa contagion, sans négliger ses devoirs, sans étouffer les remords, sans profaner son encens : quel crime de s'y exposer !

On sait que le monde est ennemi de Dieu et frappé de ses anathèmes ; qu'ainsi on ne peut s'attacher au monde sans devenir ennemi de son Dieu : quel crime d'encourir volontairement sa disgrâce !

On sait surtout qu'il est impossible de servir deux maîtres, et qu'il faut nécessairement en servir un et abandonner l'autre ; s'attacher à l'un et renoncer à l'autre ; quel crime de s'attacher au service du monde, puisque c'est en quelque manière renoncer à celui de Dieu ?

Qu'arrive-t-il donc ? C'est que, malgré ses engagements, ses promesses, tous ses devoirs, on s'est attaché au monde, on s'est éloigné de Dieu, on a négligé le salut de son âme, on a livré son cœur à la séduction, son esprit à l'erreur ; et, en conséquence, grâces violées, conscience combattue,

remords étouffés, devoirs oubliés, crimes accumulés : voilà l'abîme où le monde conduit ; voilà le fruit de malédiction qu'a produit cette terre elle-même maudite. Ne devait-elle pas, pour un chrétien, être une terre étrangère ? Et qu'est-ce qu'un chrétien dévoué à Dieu devrait avoir de commun avec le monde qui le méconnaît ?

Cependant il faut quitter un jour ce monde pervers, s'arracher à ses faux attraits, à ses charmes trompeurs ; dire un éternel adieu à ses pompes, à ses spectacles, à ses assemblées ; disons mieux, à ses prestiges et à ses illusions. Qu'en restera-t-il alors ? Que pensera-t-on de soi, de sa vie, de son aveuglement ? Que reviendra-t-il de tout ce qu'on a été, de tout ce qu'on a goûté ? Que deviendront ces espérances dont on s'était nourri, ces délices qu'on s'était promises, cette longue perspective d'années, d'amusements, de plaisirs, de beaux jours, qu'on s'était présentée à soi-même ? La trame sera coupée ; le prestige dissipé. Le monde s'enfuit avec le temps, et l'éternité ouvre à jamais ses abîmes.

Etait-ce pour cela, grand Dieu, que vous nous aviez mis sur la terre, et avec ces sentiments que nous devions aller un jour paraître devant vous ?

Prière. — C'est donc à vous seul que je veux m'attacher désormais, ô mon Dieu ! Le monde ne mérite ni mon cœur ni mes hommages ; c'est parce qu'on ne le connaît pas qu'on s'y attache, et ce n'est qu'après une triste et funeste expérience qu'on revient de son illusion. Je ne l'ai que trop éprouvé pour mon malheur. Heureux encore que vous ayez daigné m'éclairer et m'ouvrir les yeux ! comme tant d'autres, j'aurais persévéré dans mon égarement et dans mon malheur. Je reviens à vous, ô le Dieu de mon cœur ! le monde n'aura plus de part à mes senti-

ments. Je sais qu'un jour il faudra le quitter ; je n'attendrai pas que la mort vienne m'en arracher ; dès ce moment je fais un divorce éternel avec lui ; mon état m'y engage, mais ma religion m'en séparera ; je vivrai comme n'y vivant pas : est-ce une vie que celle qu'on mène dans le monde ? et un chrétien pourra-t-il jamais y vivre sans crainte, et y mourir sans regret ?

Pratiques. — 1° Renouveler souvent l'engagement de renoncer au monde, qu'on a pris à son baptême.

2° Quand on a des chagrins à essuyer dans le monde, les offrir en expiation des péchés qu'on y a commis.

3° Ecouter les plaintes que font si souvent les personnes du monde qui en jugent par leur expérience, et profiter de leur exemple, pour ne pas participer à leur malheur.

4° Regarder le monde comme une figure qui passe et qui est déjà passée : qu'y a-t-il de solide en ce monde ! et pourquoi s'attacher à ce qui doit finir ?

TROISIÈME LECTURE

Sur la conscience.

Il n'est point de connaissance si nécessaire à l'homme que la connaissance de soi-même ; et la connaissance de soi-même, c'est la connaissance de son cœur et de sa conscience : c'est là l'homme, c'est là tout l'homme.

La conscience peut se trouver en quatre situations différentes : conscience droite, conscience douteuse, conscience erronée et conscience aveugle. Dans la connaissance de ces quatre consciences différentes, l'homme trouvera cette connaissance parfaite de ce qu'il est et de ce qu'il doit être.

1° La conscience droite est le témoignage de la droite raison ; c'est le jugement pratique qui dicte ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ; c'est la voix de Dieu qui se fait entendre dans nous et qui nous parle en son nom ; c'est un rayon émané de la lumière éternelle qui nous éclaire et qui nous dirige. Telle est la conscience de tout homme en général. Dans le pécheur, la conscience est un miroir fidèle qui représente les taches dont l'âme est souillée ; c'est le livre divin où une main invisible écrit nos péchés à mesure que nous les commettons ; c'est un tribunal secret que Dieu élève dans l'âme, où, dès que nous péchons, nous sommes cités : où, étant cités, nous trouvons un témoin, et le témoin que nous trouvons, c'est nous mêmes.

Dieu a créé l'homme avec une conscience naturellement droite. Tant qu'il marchera à la lueur de ce flambeau, il ne saurait s'égarer des voies du salut, où la conscience, aidée de la grâce, conduit tous nos pas. Nous dirons en détail quelles sont ses fonctions, et quel est l'emploi auquel Dieu la destine envers nous.

2° La conscience douteuse est celle qui se trouve comme en balance et en suspens ; incertaine si telle chose est permise ou ne l'est pas, si telle action est défendue ou licite : de part et d'autre elle voit des raisons plausibles qui font impression ; mais parmi ces raisons aucune qui emporte le poids et sur laquelle elle puisse se décider. Ainsi flottante entre ces raisons différentes et opposées, elle reste indécise, et n'ose se déterminer, craignant de se tromper et de pécher.

Jamais il n'est permis d'agir avec une conscience douteuse ; il faut s'éclairer et s'instruire, si

on le peut. Que si dans le moment même il faut agir, et qu'on n'ait ni le moyen ni le temps de s'instruire et de consulter, il faut, pour sortir du doute et se former une conscience, considérer et examiner devant Dieu ce qui, dans la circonstance présente, paraît être convenable ; prier le Seigneur de nous éclairer, et alors se décider et agir, sauf dans la suite à s'éclairer et à revenir, s'il y avait eu quelque chose qui ne fût pas en règle ; ce n'est plus alors agir dans le doute, parce que la vue de ce qui paraît plus convenable en a fait sortir ; alors on peut se tromper, mais on ne peut pécher.

La conscience timide et timorée est celle d'une âme qui craint non-seulement le péché, mais encore tout ce qui peut avoir la moindre ombre et la plus légère apparence de péché : heureuse la conscience ainsi disposée !

Quand une âme se fait des peines et des doutes sans aucun fondement légitime et sans aucun motif raisonnable, c'est alors une conscience scrupuleuse ; tourment continuel des âmes qui sont dans cet état, et souvent de ceux qui les dirigent. Le scrupule peut venir de trois sources différentes : ou du côté de Dieu, et ce sont des épreuves auxquelles il faut se soumettre ; ou du côté du démon, et ce sont des tentations dont il faut se défier ; ou de notre part, de nous-mêmes, d'un fond de caractère timide, pénible, ombrageux, dont il faut s'humilier. Mais de quelque source que viennent les scrupules, le sage et presque l'unique conseil qu'on puisse donner aux personnes qui y sont sujettes, c'est la soumission et la docilité ; on ne saurait trop le leur prescrire et le leur recommander, sans quoi elles souffriront et feront souffrir une espèce de martyre ; souvent même

elles seront en danger de s'égarer et de se perdre.

3° La conscience erronée est celle qui, en matière de conduite et de mœurs, porte un jugement faux, et qui agit en conséquence de ce jugement La conscience douteuse n'est que dans l'incertitude ; celle ci est dans l'égarement et l'erreur. La conscience peut être erronée en deux manières. Il faut distinguer si l'erreur est coupable ou non coupable, si l'ignorance est volontaire ou involontaire. Elle est coupable, si ayant eu des peines et des doutes raisonnables, on ne les a pas éclaircis ; si l'on a négligé de s'instruire quand on le pouvait et qu'on le devait ; elle n'est point coupable, quand on n'a eu aucun motif de douter, aucun moyen de s'instruire. Par exemple, un héritier de bonne foi possède un bien laissé par ses ancêtres qui l'avaient autrefois mal acquis ; cet héritier n'a jamais eu aucune connaissance ni aucun doute sur cette acquisition injuste ; il croit cet héritage légitime ; en cela il est dans l'erreur ; mais cette erreur est involontaire et n'est point coupable. Que s'il venait ensuite à découvrir le vice de l'acquisition, et qu'il continuât de posséder, ce serait alors une conscience erronée, mais volontairement et criminellement erronée, contraire à la bonne foi et à toutes les lumières de la conscience droite.

4° Quand la conscience reste ainsi, et agit dans l'erreur volontaire et connue, c'est ce qu'on appelle une conscience fausse, aveugle, égarée, par conséquent coupable et détestable aux yeux de Dieu. Et voilà l'état le plus triste, le plus funeste où une âme puisse tomber ; parce que cette conscience donne dès lors dans tous les crimes, tous les désordres, tous les excès, et devient tout à la fois dans le

pécheur une source de péché, une source d'aveuglement d'esprit, d'endurcissement de cœur, et enfin de réprobation malheureuse, si l'on persévère dans cet état.

Revenons à la conscience droite, et rendons-nous à ses divines lumières.

La conscience droite, comme députée de Dieu, exerce envers nous quatre fonctions différentes : elle nous éclaire, elle nous reprend, elle nous juge, elle nous punit. Apprenons à respecter notre conscience ; et si nous ne la respectons pas, apprenons à la craindre.

1° Elle nous éclaire. La conscience est notre première règle, notre premier casuiste, et le guide fidèle que nous devons suivre. En matière de salut, il est des voies droites et sûres ; mais il est aussi des voies obliques, des voies détournées et trompeuses qui peuvent égarer ; c'est à la conscience droite à les discerner et à nous y conduire ; c'est le flambeau sacré qui nous éclaire ; c'est la règle sûre qui nous fixe ; c'est le rayon céleste qui brille à nos yeux pour diriger toutes nos démarches ; elle veille sur notre conduite ; elle est attentive à toutes nos actions ; elle préside à toutes nos pensées, à tous nos sentiments ; toujours éclairée dans ses lumières, toujours invariable dans ses décisions, toujours inflexible dans ses arrêts, elle ne sait ce que c'est que de flatter, de dissimuler, de mollir, de se prêter, de s'accommoder au temps et aux circonstances ; jamais d'adoucissement ni de condescendance qui favorise la nature ; toujours un langage sincère qui s'en tient à la rigueur de la loi. Heureuse l'âme qui écoute sa voix, qui ne se conduit que par ses conseils, qui s'en tient à ses décisions, qui ne s'écarte

jamais du sentier qu'elle prescrit ! Prenons garde de lui résister, de la contrister, d'agir contre ses lumières. N'ayons jamais notre conscience contre nous, et nous aurons toujours Dieu pour nous. Quand tout l'univers nous croirait coupables, et s'élèverait contre nous pour nous accuser, si notre conscience ne nous reproche rien, nous serons tranquilles, et nous pourrons goûter la paix intérieure de l'âme ; parce qu'après tout nous sommes devant Dieu, et Dieu ne nous juge que selon nos lumières et notre conscience.

2° Elle nous reprend. Non, la conscience n'est jamais complice de nos désordres, elle les désavoue, elle les désapprouve. Du moment que nous nous écartons ou que nous sommes sur le point de nous écarter, la voix de la conscience est à la porte de notre cœur pour nous dire de la part de Dieu même, *non licet ;* non, il ne vous est point permis de faire cette action, d'entretenir cette liaison, de dire cette parole, de vous arrêter à cette pensée. Ne lisez pas ce livre, il est dangereux ; ne fréquentez pas cette personne, elle est suspecte ; ne vous exposez pas à cette occasion, elle vous sera funeste ; ce procès est injuste, ce contrat est usuraire, ce profit est illégitime. Si, malgré les avis de notre conscience, nous allons en avant, à l'instant elle s'élève contre nous, elle s'écrie : *quid fecisti ?* qu'avez-vous fait ? Vous avez péché ; vous avez offensé votre Dieu ; vous avez transgressé sa loi, encouru sa disgrâce ; objet de sa colère, vous vous êtes exposé à toute la rigueur de sa justice et de ses vengeances. Ainsi David coupable entend une voix qui lui reproche son crime, et le présente sans cesse à ses yeux : *peccatum meum contrà me est semper.* Ainsi l'homi-

cide Caïn sent toute l'horreur de son attentat : *major est iniquitas mea.* Ainsi le perfide Judas entend la voix du sang qu'il a livré : *peccavi, tradens sanguinem justum.*

Ainsi tout pécheur est il comptable de sa conduite à sa conscience. Arrêtez-vous, dit-elle, vous êtes sur le bord de l'abîme ; la loi le défend sous peine de mort, vous en répondrez devant Dieu. Non, jamais il n'y aurait de péché, si jamais il n'y avait de résistance à la voix intérieure de la conscience.

3° Elle nous juge. A l'instant que le péché est commis contre Dieu, l'arrêt de notre conscience est porté contre nous. Vous avez péché, vous méritez l'enfer ; si vous mourez dans cet état, vous êtes damné ; le moment de la mort commence à exécuter la sentence. Dans cette voix de la conscience, Dieu, souverain juge, a fait entendre sa voix et porté son jugement ; la conscience n'en est que l'instrument et l'organe ; elle prononce en son nom, et juge sous son autorité souveraine. C'est en ce sens qu'on dit que nous sommes nous-mêmes nos premiers juges, et que le premier tribunal où nous sommes cités, c'est celui de notre conscience, sans que nous puissions ni en éviter la présence, ni en suspecter l'équité, ni en éluder les arrêts. Jugement équitable ! jugement formidable ! jugement sans appel ! la seule pénitence peut en arrêter le cours et l'effet, d'autant plus que notre conscience, en portant le jugement sur nous, devient en même temps un témoin contre nous, et rend un témoignage d'autant plus terrible, qu'il est intime, qu'il est éclairé, qu'il est personnel. Ah ! qu'il est triste d'être condamné par soi même, et de n'avoir rien à opposer à cette condamnation ! Et qu'opposer en effet, quand notre propre cons-

cience est tout à la fois accusateur, juge et témoin ?

Que reste-t-il donc, si ce n'est que notre conscience prenne et exerce encore contre nous la qualité de vengeur ? Ministre terrible et plus formidable encore que tous les autres, elle nous punit. Dieu lui confie les intérêts de sa justice et de sa vengeance ; et en combien de manières n'exerce-t-elle pas cette redoutable fonction envers le pécheur après son péché, par ces remords cuisants qui l'accablent, ce ver rongeur qui le déchire, cette syndérèse continuelle qui le poursuit ; ces craintes, ces frayeurs, ces alarmes continuelles dans lesquelles il vit ! Si la moindre maladie, la moindre infirmité survient, la mort à l'instant se présente à ses yeux ; si le tonnerre gronde, si la terre tremble, s'il arrive quelque accident imprévu, il croit à tous les moments voir le bras de Dieu levé, et les abîmes ouverts. Hélas ! faut-il au pécheur de peine plus terrible, de bourreau plus cruel, de vengeur plus inexorable que sa propre conscience qui l'agite et qui le tourmente ? Fallut-il autre chose pour tourmenter David que l'ombre sanglante d'Urie, qui se présentait partout à lui ? fallut-il autre chose pour consterner l'impie Balthazar que la vue de cette main qui sortait de la muraille et qui traçait son arrêt ? fallut-il autre chose à Antiochus que l'image lugubre du temple de Jérusalem qu'il avait profané ? Pourquoi cela, si ce n'est parce que la conscience outragée et vengeresse leur rappelait sans cesse le souvenir de leurs crimes, et faisait servir ce souvenir à leur supplice et à sa vengeance.

Que s'il y a des pécheurs qui n'éprouvent pas ces peines intérieures, hélas ! ne peut-on pas dire qu'ils n'en sont que plus à plaindre et plus malheureux ?

Et si leur état est une punition de Dieu, un abandon de Dieu, une malédiction de Dieu, est-il de vengeance plus terrible, d'état plus funeste? et qu'annonce-t-il, qu'une condamnation, une réprobation éternelle comme déjà consommée ?

Ecoutons la voix de notre conscience. N'étouffons pas ses remords, redoutons ses arrêts, apaisons ses cris; c'est l'unique moyen de rappeler en nous le calme et de rentrer dans le sein de la paix.

MÉDITATION SUR LES AGITATIONS DE LA CONSCIENCE

Quel est le malheur de l'homme, ô mon Dieu, lorsqu'engagé par l'attrait de la passion, il vient à se livrer au péché! Le trouble, le remords, la frayeur s'emparent de lui; le trouble l'agite, le remords le déchire, la frayeur le consterne. Quel tourment! c'est pourtant un tourment salutaire.

Dieu de bonté! Dieu des lumières! faites que je comprenne tout le malheur d'une conscience dans cet état, afin que je ne m'expose jamais à en ressentir les cruelles atteintes.

Premier point. — Quand la grâce s'éloigne d'une âme, la paix s'éloigne avec elle, le trouble vient prendre sa place; les ténèbres épaisses répandues autrefois sur l'Egypte, sont la triste image d'une conscience troublée; mille pensées différentes s'élèvent en elle, mille réflexions opposées viennent l'agiter tour à tour; la vue du péché où elle est tombée, l'éloignement de la grâce qu'elle a perdue, la difficulté du retour par la pénitence, de combien de sentiments opposés n'est-elle pas combattue! La mer en fureur et agitée de ses flots a-t-elle à essuyer des mouvements plus con-

traires ? En vain ce cœur agité tâche-t-il de calmer son trouble en se livrant à la dissipation au dehors ; les conversations, les amusements, les spectacles, pourront bien, pour quelque temps, émousser la pointe de sa douleur ; mais ce n'est que pour faire dans l'âme, par la suite, des blessures plus profondes. Bientôt, rentrant malgré lui en lui-même, le pécheur encore plus agité est obligé de boire le calice d'amertume jusqu'à la lie. Disparaissez donc, paix intérieure, dont on a goûté les douceurs ; dissipez-vous, tranquillité de l'âme, préférable au plaisir des sens ; éclipsez-vous pour toujours, moments heureux, qui donniez un avant goût des délices célestes : de tout cela il ne reste au pécheur que le souvenir de vous avoir goûtés, et le regret de vous avoir perdus peut-être à jamais.

Mille fois je l'ai éprouvé, ô mon Dieu ! mille fois j'ai dit avec le prophète : *Quarè tristis es anima mea ?* O mon âme ! pourquoi vous plongez-vous dans cette tristesse ? Mais, hélas ! devais-je chercher d'autre cause de ce trouble intérieur que mes infidélités envers vous, et mes résistances à votre grâce ? Qui jamais en vous résistant, en vous déplaisant, a goûté la paix ? et une conscience qui est criminelle, peut-elle être jamais une conscience tranquille ? Son péché ne sera-t-il pas toujours dans elle comme un trait vengeur qui empoisonnera à jamais son repos et tous ses plaisirs ? et ne se dira-t-elle pas toujours que tant qu'elle sera coupable, elle sera malheureuse ?

Second point. — C'est ainsi qu'au trouble succède bientôt le remords, sans qu'il soit permis au pécheur de s'en mettre à couvert. Qu'ai-je fait ? voilà la première pensée qui s'élève dans l'âme après le péché.

Ah! malheureux, qu'ai-je fait? J'ai offensé mon Dieu; j'ai perdu le trésor de la grâce; j'ai sacrifié mon droit à l'héritage céleste; j'ai préféré le plaisir d'un moment à une éternité bienheureuse! Qu'ai-je fait?

Avant que le péché soit commis, la passion qui domine enivre tellement de son poison, qu'elle ôte presque toute réflexion; mais la passion une fois satisfaite se ralentit et laisse la raison plus tranquille; la raison plus tranquille rentre en elle-même, voit l'horreur du péché, excite la voix des remords; et la voix des remords excitée, qui pourrait exprimer le langage secret que la conscience fait entendre au pécheur? Remords d'autant plus amer, qu'il rappelle l'heureux état où l'on vivait avant le péché; et tout ne contribue-t-il pas à le rappeler? La vue de ces personnes vertueuses qu'on fréquentait et dont on craint la présence; la solennité de cette fête où l'on s'approchait des sacrements, et dont on s'éloigne; la vue de cet oratoire, de cette image d'un Dieu crucifié, aux pieds duquel on allait répandre son cœur: dans tout cela reconnaissons la voix de la conscience qui parle, et qui le fait d'une manière d'autant plus sensible et plus vive, qu'elle parle dans nous, malgré nous et contre nous. Et ne nous l'aviez-vous pas annoncé, ô mon Dieu! qu'un jour notre péché s'élèverait contre nous après que nous nous serions élevés contre vous; que ce péché serait bientôt suivi du remords, et que ce remords serait un glaive de douleur qui percerait notre âme et la plongerait dans la plus vive amertume? Malheureux! fallait-il acheter si cher le repentir!

O mon Dieu! quel état que celui d'une âme ainsi livrée à l'amertume de ses remords! A-t-elle un

moment de tranquillité ? goûte-t-elle un instant de paix ? Ce remords n'est-il pas toujours à la porte du cœur pour le déchirer ? Hélas ! que l'homme est à plaindre ! qu'il est malheureux quand il trouve en lui la cause de son malheur, et qu'il porte en lui-même le poison funeste qui le déchire !

Troisième point. — Cependant le malheur n'est pas à son comble. Outre le remords qui déchire à présent le pécheur, il y a un avenir terrible qui l'attend et qui le menace ; et de quel sentiment peut il être pénétré à la vue de cette immense carrière que l'avenir lui présente ? J'ai péché, se dit-il à lui-même, et par là j'ai mérité l'enfer : mais si je venais à mourir dans cet état, quel serait mon sort ! Cependant je puis mourir à chaque instant, et chaque jour peut être le dernier de ma vie. Hélas ! ce terrible jour ne commence-t-il point à se lever sur moi pour m'envelopper dans ses tristes nuages ? Mais si je venais à être enlevé par une mort subite et imprévue ; si quelque accident funeste venait me surprendre. Ces accidents sont ils rares ? et ne deviennent-ils pas tous les jours plus fréquents ? N'entend-on pas dire que tels et tels ont été enlevés de ce monde sans avoir eu le moment de se reconnaître ? Et pourquoi, ô mon Dieu, mettez-vous ces exemples devant mes yeux, si ce n'est pour les ouvrir au danger, et pour m'avertir de le prévenir, de peur d'être enveloppé dans le même malheur, et frappé du même anathème ? Combien de fois en ai-je été touché, alarmé ?

Ainsi s'accomplit à la lettre la terrible menace que Dieu fait au pécheur : Vous craindrez, lui dit-il, et vous craindrez nuit et jour : *timebis die ac nocte*. Le matin vous direz dans votre frayeur : Qui me don-

nera de vivre jusqu'au soir? Et le soir vous vous écrierez : Qui me donnera de revoir demain la lumière? *manè dices, quis mihi det vesperè? vesperè autem, quis mihi det manè?*

Voix terrible de la conscience, jusqu'où ne te fais-tu pas entendre? Dans le palais des grands, sur le trône des rois, à la tête des armées, dans le tumulte des villes, dans la solitude des campagnes, partout elle fait entendre ses cris vengeurs, et partout elle fait le tourment des pécheurs. Mais quelle affreuse situation que celle d'une âme ainsi alarmée! Quoi! être dans un état où l'on peut, où l'on doit se dire à soi-même : si je viens à mourir dans cet état, je suis perdu; et, à l'instant où je meurs, je tombe dans le sein d'une éternité malheureuse; je deviens l'objet de la colère de Dieu; je n'ai plus pour partage qu'un affreux désespoir. Quel état! quel tourment!

C'est cependant un tourment salutaire; le malheur serait bien plus grand si le malade était insensible à son mal. Rien de si triste, ô mon âme, et cependant rien de si vrai : dans l'état où vous êtes, c'est pour vous le plus grand des biens d'être agitée de remords; et à combien de titres ne devez-vous pas regarder ce remords comme un bien véritable? C'est un bien, puisqu'il a un rapport si essentiel au salut; c'est le premier des biens, puisque la conversion doit commencer par là, si elle commence jamais; c'est le plus nécessaire des biens, puisque sans lui il n'y aura jamais de conversion; c'est le plus solide des biens, puisqu'il ne peut être sujet à illusion, et qu'il ne tend qu'à rappeler dans la voie; c'est le plus précieux des biens, puisque chaque remords salutaire que nous avons nous est mérité par autant de gouttes du sang de Jésus-Christ; c'est

même quelquefois le seul bien, parce que le pécheur n'a quelquefois d'autre grâce que celle des remords et de la prière, ayant fermé l'entrée de son cœur à toute autre grâce.

Conclusion. — Rentrons en ce moment en nous-mêmes, et sans nous jeter dans de vains scrupules, mais aussi sans nous flatter, examinons sérieusement où nous en sommes avec Dieu : nous ne pouvons nous trouver que dans un de ces trois états différents : ou notre conscience ne nous reproche rien, ou elle est dans quelque doute, ou elle se reconnaît coupable de quelque péché.

1° Notre conscience nous paraît elle tranquille et ne nous reproche-t-elle rien d'essentiel ? bénissons le Père des miséricordes qui nous a mis dans cet état, et ne faisons jamais rien qui puisse nous en éloigner : que jamais les nuages du péché ne viennent troubler en nous la sérénité de la grâce.

2° Avons-nous quelque doute et quelque inquiétude sur quelque point ; ayons soin de l'éclaircir au plus tôt, et ne restons pas dans les ténèbres affectées, qui par là même deviendraient criminelles.

3° Notre conscience nous reproche-t-elle quelque péché dont elle est coupable ? Ah ! ne différons pas un instant de nous réconcilier avec Dieu ; délivrons nous de ce pesant fardeau ; aujourd'hui-même rendons le calme à notre conscience ; le moment où nous différons est peut-être celui que Dieu a choisi ; mettons-le à profit, il peut décider de notre éternité.

Prière. — Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que je tombe jamais dans le funeste état du péché, afin que je n'aie pas le malheur d'être livré aux troubles, aux remords, aux alarmes d'une conscience agitée. Mais si j'avais le malheur

de retomber dans le péché, ah ! Seigneur, loin de les calmer, augmentez, redoublez encore ces agitations, ces alarmes, afin que je n'aie pas le malheur bien plus grand encore d'être livré à une paix trompeuse, qui flatte et qui perd. Tant que vous me troublerez, que vous me menacerez, vos menaces mêmes et vos cris seront le rayon de miséricorde qui luira encore à mes yeux : mais du moment que vous me laisseriez tranquille dans le désordre, ce silence serait la preuve la plus sensible de votre colère, et la disposition la plus prochaine à mon malheur. Parlez donc, ô mon Dieu ! votre serviteur vous écoute. Si ma conscience a été fermée à votre voix, mon cœur est ouvert à la voix de ma douleur ; ouvrez-le à celle de votre amour : c'est l'unique bonheur que je demande désormais en ce monde.

Pratiques. — 1° Se faire une loi inviolable de ne jamais agir contre les lumières de sa conscience.

2° Dans les occasions de douter, faire ce qu'on voudrait avoir fait au moment de la mort.

3° Rentrer souvent dans l'intérieur de sa conscience pour voir ce qui s'y passe ; si elle ne nous reproche devant Dieu aucune faute avec laquelle nous ne voudrions pas aller paraître un jour devant lui.

4° Penser que notre conscience nous jugera un jour, et que, si nous avons étouffé sa voix, elle portera contre nous le jugement le plus redoutable.

QUATRIÈME LECTURE

Sur la foi.

Dieu nous a fait naître dans le sein de la foi ; il nous a éclairés de ses vives lumières ; nous l'avons reçue comme un précieux héritage de nos ancêtres.

Nous reconnaissons que c'est une grâce ; mais en avons-nous jamais connu le prix et tous les avantages ? Car voici ce que la foi est pour nous, et ce que nous pouvons nous dire à nous-mêmes dans les sentiments de notre juste reconnaissance :

Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi le lien indissoluble qui m'unit à l'Eglise, la règle invariable qui fixe tous mes doutes, la solide consolation que j'ai dans les peines de cette vie, enfin la pensée salutaire qui me rassurera au moment de la mort. Foi précieuse, que ne vous dois-je pas, si vous êtes pour moi la source de tous ces avantages !

Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi le lien sacré qui m'unit à l'Eglise : nous ne sommes en effet liés à l'Eglise qu'autant que nous sommes ses membres, et nous ne sommes ses membres qu'autant que nous lui sommes unis par la foi ; sans elle, nous ne sommes à ses yeux qu'autant de brebis égarées et hors du bercail, autant de membres étrangers et séparés du corps ; mais du moment que la foi nous anime, dès lors nous entrons dans la société des fidèles ; nous appartenons à la nation sainte ; nous sommes au nombre des enfants de Dieu ; nous avons droit à l'héritage céleste. Que d'autres se glorifient donc d'être nés dans les palais des rois, d'être les enfants des grands de la terre ; pour moi, mon bonheur sera toujours d'être enfant de l'Eglise. Pourquoi ? parce que dès lors je suis assuré d'être dans la voie du ciel, et de marcher dans le chemin du salut : c'est celui de la foi ; il n'en est point d'autre, et tout autre ne peut conduire qu'au précipice et au dernier des malheurs.

Mais, dira-t-on peut-être, il y a hors de la foi tant

de personnes, d'ailleurs régulières, intègres, irréprochables; il en est qui pratiquent de bonnes œuvres, qui font des prières, des jeûnes, des aumônes, etc.; tout cela est grand et louable; mais, à tous ces titres, il en manque un essentiel encore, la docilité à la foi; hors de là, il n'y a ni mérite, ni salut, ni récompense; œuvres éclatantes, mais œuvres stériles; fruits apparents, mais fruits gâtés. En vain donc voudrait-on se glorifier dans ses œuvres, toujours l'Evangile nous dira que celui qui ne croit pas est déjà jugé; toujours l'apôtre nous annoncera que sans la foi on ne saurait plaire à Dieu; toujours Jésus-Christ nous ordonnera de regarder comme un païen et un publicain quiconque n'écoute pas l'Eglise, fût-il d'ailleurs aussi austère que les anachorètes, aussi éclairé que les séraphins.

Quelle sera donc la surprise, la douleur, le désespoir de ceux qui, éloignés de la foi et séparés de l'Eglise, iront un jour se présenter devant Dieu, et, croyant avoir amassé des trésors de mérites, paraîtront à ses yeux les mains vides! Oh! que mon sort est bien différent! Dans la foi animée par la charité, pas un moment qui ne soit compté pour le ciel, pas une action qui ne soit écrite au livre de vie, pas le moindre talent qui ne produise au centuple pour l'éternité. Voici un nouvel avantage aussi précieux:

1° Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi la règle invariable qui fixe tous mes doutes. Et en combien d'occasions n'ai-je pas besoin de recourir à elle pour fixer et calmer mes agitations en fait de croyance. Parfois la raison, toujours curieuse et inquiète, veut sonder les mystères de la religion;

à la vue des obscurités, des nuages qui se présentent, elle se voit arrêtée à chaque pas : elle se demande pourquoi ceci ? comment cela ? ses mystères impénétrables semblent l'accabler sous leur poids. Si je n'ai que les lumières de cette faible raison, où en suis-je réduit ? Mais si j'ai recours à la foi, je suis rassuré, le pourquoi et le comment disparaissent. Pourquoi ceci ? parce que Dieu l'a dit. Comment cela ? comme l'Eglise l'enseigne. Tout est dit dans ces deux mots ; tout est renfermé dans ces deux oracles.

2° Tantôt des esprits inquiets et indociles, comme il s'en trouve si souvent dans le monde, viendront me faire des questions sans nombre, élever des difficultés sur des matières épineuses et relevées ; tant que je serai réduit à moi-même, peut-être ne pourrai-je pleinement les satisfaire. Mais, dans mon insuffisance, je les rappelle à la foi, et dans deux mots je réponds à tout : Que dit l'Eglise ? qu'enseigne la foi ? voilà ce que je crois et à quoi je m'en tiens ; à Dieu ne plaise que je veuille en savoir davantage.

Encore ne sont-ce là que des doutes propres et personnels ; car si dans le sein de l'Eglise même, il s'élève des contestations qui divisent les esprits et qui forment des partis différents ; si dans ce temps de ténèbres, je ne vois que par mes faibles lumières, que deviendrai je ? De part et d'autre on voit des personnes éclairées, on apporte des raisons, on oppose des difficultés ; à quoi s'en tenir ? A la foi, j'en conviens ; mais cette foi véritable, où est-elle ? Chacun se flatte de l'avoir de son côté et de combattre pour elle. Voilà le moment décisif, je prends mon parti sans retour ; l'Eglise, le corps

des pasteurs unis à leur chef, voilà la règle, voilà l'oracle. En vain tout autre, ou parti, ou secte, ou cabale, viendront-ils me tenter; s'ils ne sont pas à l'Eglise, ils ne me sont rien. Grâces immortelles en soient rendues à la foi; elle a calmé mes agitations; elle a dissipé mes alarmes; elle continue à me favoriser de ses dons.

3° Je suis dans le sein de la foi et la foi est pour moi la solide consolation que j'ai dans mes peines; car, il faut l'avouer, il y a des moments dans la vie où la raison pourrait peut-être nous soutenir; mais il y en a certains où l'on a besoin de toute sa religion pour ne pas succomber. Il est des accidents si terribles, des évènements si funestes, que les consolations ordinaires ne sauraient suffire. En vain, dans l'amertume et l'accablement de cette douleur, une raison toute naturelle viendra-t-elle me rappeler l'instabilité des choses humaines, me dépeindre la vanité des biens de ce monde; tout cela effleure la superficie de mon âme, mais tout cela ne va point jusqu'au cœur. En vain une fermeté stoïque et une sagesse de philosophe viendront-elles me débiter leurs pompeuses maximes, me dire que le sage n'est ébranlé de rien, que l'homme n'est fait que pour se posséder lui-même et dominer les évènements de la vie : ah! retirez-vous, fades consolateurs, laissez-moi dévorer en secret ma douleur : elle m'accable, mais elle me plaît; loin de l'adoucir, vous l'aigrissez en y ajoutant le poids d'une consolation onéreuse. En vain des amis fidèles, touchés de mon sort, viendront-ils me consoler, en m'assurant qu'ils prennent part à mes maux, qu'ils sont sensibles à mon affliction; je les écoute extérieurement avec déférence, mais j'écoute encore plus ma

douleur ; je ne sais comment, dans toutes leurs paroles, je ne trouve que vide et que sécheresse ; rien ne me touche, et tout me laisse plongé dans l'abîme de cette douleur.

Mais la foi vient-elle à mon secours, et me fait-elle entrevoir que mon affliction peut contribuer à ma félicité, que cette affliction entre dans l'économie de mon salut, que la source de mes larmes peut devenir la source de mon bonheur ; la foi me dit-elle que par mes afflictions je puis expier mes péchés, apaiser la colère de Dieu, mériter une place parmi les élus ; cette foi vient-elle me présenter un Dieu élevé sur la croix pour modèle ; ouvrir le ciel à mes yeux pour récompense de mes travaux ; me montrer une éternité bienheureuse pour terme de mes malheurs : ah ! dès lors mon cœur commence à s'ouvrir à la patience, mon esprit se prête aux réflexions salutaires ; la douleur me paraissait amère, peu s'en faut qu'elle me devienne précieuse. O foi puissante et divine! il n'appartient qu'à vous d'opérer ces prodiges ; vous me présentez un Dieu mourant, je l'adore ; vous m'offrez la croix, je l'embrasse ; vous me montrez une éternité, je l'espère. Il ne fallait rien moins que vous pour calmer les flots agités de cet océan de douleur ; mais, à votre vue, il me paraît changé en torrent de délices.

4° Achevez donc votre ouvrage, foi salutaire ; et, après avoir été ma consolation dans mes peines durant cette vie, soyez encore la solide pensée qui me rassurera au moment de la mort. Elle le fera ; et c'est même surtout alors qu'elle nous fera goûter ses précieux avantages.

Je meurs dans la foi, se dira une âme fidèle ; j'ex-

pire dans le sein de l'Eglise, mes derniers moments lui seront consacrés, et mes derniers soupirs seront rendus entre ses mains. Recevez, foi divine, l'hommage que je vous rends ; puissé je par-là expier les outrages que je vous ai faits. Du moins je reconnais que vous êtes la seule voie du salut, et le seul chemin qui puisse nous conduire à Dieu. Que cet aveu d'un mourant vous est glorieux; mais en même temps qu'il est doux pour moi!

L'Eglise elle-même croit cette pensée si consolante pour l'homme à sa dernière heure, et si capable de toucher le cœur de Dieu, que dans les prières qu'elle lui adresse pour le mourant, elle rappelle la foi dont il a fait profession dans sa vie. Dieu des miséricordes, lui dit-elle dans les sentiments de sa confiance, voilà une âme qui va paraître devant vous; elle a bien des sujets de redouter ce terrible passage ; mais enfin souvenez-vous que, dans le fort même de ses égarements, elle a toujours conservé la foi. Trinité adorable, Père, Fils, Esprit-Saint, elle a toujours confessé votre saint nom ; c'est cette foi qu'elle vous présente avec ses regrets ; soyez touchée, et recevez-la dans le sein de votre miséricorde. Sortez donc, âme chrétienne, ajoute l'Eglise, comme rassurée ; allez, vos péchés vous accuseront, mais votre foi parlera pour vous et sollicitera en votre faveur ; c'est le dernier et le plus précieux gage qu'elle puisse vous donner de sa tendresse. Elle nous le donnera un jour, si durant notre vie nous lui sommes fidèles, si nous en conservons les sentiments, et si nous nous conduisons selon ses saintes maximes.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

C'est un bonheur ineffable pour nous, ô mon Dieu ! d'être nés dans le sein de la foi ; mais ce n'est pas assez de connaître et de goûter ce bonheur, nous avons contracté avec elle des engagements. Ils consistent en quatre différents hommages qu'elle exige de nous : hommage de soumission qui nous la fasse écouter avec docilité ; hommage d'affection qui nous la fasse aimer avec tendresse ; hommage de zèle pour en défendre les intérêts avec ardeur ; hommage d'action qui nous la fasse honorer par nos œuvres.

Dieu saint, auteur et consommateur de la foi, qui avez daigné m'éclairer de ses divines lumières, accordez-moi la grâce de bien connaître mes égarements envers elle, et plus encore la fidélité avec laquelle je dois inviolablement les remplir.

1° Hommage de soumission. Et quels doivent en être les sacrés caractères ? Soumission humble et docile ; c'est le partage des véritables enfants de l'Eglise. La foi l'exige d'une manière si indispensable et si absolue, que si quelqu'un vient à la lui refuser et à s'en départir, elle le méconnaît, elle le condamne, et s'arme contre lui de tous ses anathèmes. Dès lors ce n'est plus pour elle qu'une brebis indocile ; malheur à elle, si, ainsi égarée, elle tombe sous la dent du loup ravisseur ; dès lors ce n'est plus qu'une pierre d'achoppement et de scandale qui ne peut trouver place dans l'édifice de la céleste Jérusalem ; dès lors ce n'est plus que comme un membre pourri qu'il faut retrancher, de peur qu'il ne communique sa contagion.

Soumission ferme et inébranlable, jusqu'au point

de tout sacrifier, de tout souffrir, de tout perdre, plutôt que de perdre la foi, plutôt même que de s'exposer à la perdre : biens, honneurs, santé, liberté, vie même, tout cela est précieux ; mais si tout cela se trouve en compromis avec la foi, tout cela doit céder à la foi, et, s'il le faut, sur les débris de tout cela doit s'élever la foi triomphante.

Soumission surtout intérieure et de cœur ; c'est sur cet autel que nous devons offrir cet hommage à la foi. Quand elle commande, elle a droit aux secrètes pensées de notre âme et aux sentiments intimes de notre cœur. Mais une obéissance extérieure, un silence plein d'égards et de déférence ne suffiraient pas. Non, ils ne sauraient suffire à la foi, ce ne serait que lui donner la main, et elle demande le cœur. Foi divine ! Eglise sainte ! que ma main droite soit retranchée, si elle trace jamais des caractères que mon esprit démente ; que ma langue desséchée s'attache pour toujours à mon palais, si jamais elle prononce des paroles que mon cœur désavoue ; ma religion m'enseigne à parler et non à déguiser ; ma foi m'apprend à mourir et non à mentir. Une foi qui m'autoriserait à un tel déguisement, n'aurait jamais de part qu'à mes anathèmes : Allez, lui dirais-je, vous n'êtes point une foi chrétienne ; la probité païenne vaut plus que vous.

2° Nouvel hommage que nous devons à la foi : hommage d'affection, qui nous la fasse aimer avec tendresse. L'Eglise est notre mère ; en ce point le cœur parle sans que la bouche s'explique. A cette aimable qualité de mère, Eglise sainte, pourrais-je vous méconnaître ? et à combien de titres méritez-vous ce doux nom ! C'est vous qui m'avez engendré

en Jésus-Christ ; vous m'avez fait naître dans votre sein ; vous m'avez reçu entre vos bras ; vous m'avez nourri de votre lait ; dans ma faim, vous m'avez rassasié de la manne céleste et du pain des anges ; dans ma soif, vous m'avez désaltéré par le breuvage d'immortalité dans le sang de l'Agneau, me favorisant ainsi de vos dons dès l'enfance, et comblant ensuite vos bienfaits d'âge en âge ; me montrant le chemin du salut ; me conduisant par la main dans les voies de Dieu ; me rappelant avec bonté si je m'égarais ; me recevant avec tendresse si je revenais. Que de prières adressées au Seigneur pour moi ! que de sacrifices offerts sur ses autels ! que de secours préparés pour le ciel ! Vous ne bornez pas là vos faveurs ; comme c'est dans votre sein que j'ai eu le bonheur de naître, c'est encore entre vos bras que j'espère rendre le dernier soupir ; c'est par vos mains que je dois être présenté au Père des miséricordes ; c'est par votre secours et à l'aide de vos grâces que j'espère une entrée dans sa gloire. Et à qui donnerais-je ma tendresse si je vous la refusais ? Justice, reconnaissance, intérêt, ne sont-ce pas autant de voix éloquentes qui sollicitent pour vous et me demandent mon cœur ? Je vous le consacre et tous ses sentiments pour toujours ; je vous dois toute ma tendresse ; mais à quelles marques pourrai-je vous la témoigner ?

3° Ayons du zèle pour elle, voilà le gage le plus assuré que nous pourrons lui donner, et qu'elle recevra avec le plus de joie. Du zèle pour la foi ! un chrétien pourrait-il en manquer ? Nous croyons en avoir, nous nous en flattons ; mais l'avons-nous en effet ? Jugeons-nous nous-mêmes, en voici les marques. O mon Dieu ! quel examen ou quel juge-

ment vais je ici subir ! Ah ! Seigneur, nous sommes fidèles et chrétiens de nom ; le sommes-nous de conduite et de mœurs ?

Notre foi a des commandements ; elle a des lois ; elle a des pratiques. Ces commandements, les remplissons-nous ? ces lois, les respectons-nous ? ces pratiques, les observons nous ? voilà le zèle : pouvons-nous nous flatter d'en être animés ? Notre foi a des intérêts, les avons-nous à cœur ? Si elle a des succès, y prenons-nous part pour nous en réjouir ? Si elle fait des pertes, y sommes nous sensibles pour nous en affliger ? voilà le zèle, et le seul qu'elle reconnaisse. Sur tout cela chacun doit répondre pour soi ; mais, pour moi, que puis-je répondre, qu'en me condamnant ! Notre foi a des ennemis à craindre, des persécutions à essuyer, des combats à soutenir, nous le savons ; de quels sentiments sommes-nous touchés ? le zèle de la maison de Dieu dévore-t-il notre cœur comme celui du prophète ? parlons-nous, agissons-nous, vivons-nous pour elle ? que si notre état ne nous permet pas de parler, de raisonner pour la foi, car il ne conviendrait pas à tous de le faire, du moins prions-nous pour elle ? prions-nous pour sa conservation ? prions nous pour ses défenseurs ? prions-nous pour ses enfants ? prions-nous pour ses ennemis ? comme Moïse levons-nous les mains au ciel tandis que les Josué combattent pour elle ? Sans essuyer leurs travaux, nous aurons part aux dépouilles : et combien de fois l'homme qui prie, comme l'homme qui obéit, a-t-il remporté des victoires ! O foi divine ! vous le trouviez autrefois dans les premiers fidèles, ce zèle ardent ; ils vous l'offraient dans le témoignage de leur sang : qu'ai-je fait jusqu'à présent pour vous le témoigner ? Du

moins dans la suite travaillerai-je à le ramener dans mon cœur; mon insensibilité, mon indifférence passée n'est-elle pas un motif bien pressant pour m'y engager ?

4° Un dernier hommage bien précieux que nous devons à la foi, c'est l'hommage de nos œuvres. La foi et les œuvres doivent toujours être unies ensemble et marcher de concert : les œuvres sans la foi sont des œuvres stériles ; et la foi sans les œuvres est une foi morte. L'arbre se connaît par les fruits, disait le Sauveur, et le chrétien se connaît par les œuvres. Sans qu'on nous interroge, nos actions doivent dire quelle est notre religion. Nous ne portons pas notre foi écrite sur notre front ; mais nous devons l'annoncer par nos mœurs, et la rendre respectable par notre conduite, et par des œuvres qui répondent de la foi, qui honorent la foi, qui conservent et entretiennent la foi. Amour de Dieu, détachement de nous-mêmes, charité pour nos frères, édification mutuelle ; tel est le glorieux témoignage que nous devons à la foi, si la foi vit dans nous. Mais que serait-ce, ô mon Dieu ! si, au lieu de ces œuvres qui doivent soutenir, honorer, conserver ma foi par mes œuvres mêmes, je la contredisais, je la déshonorais, je l'exposais, et, par une suite trop naturelle, je la perdais ?

Et faudrait-il s'étonner si, en contredisant, en déshonorant, en exposant ainsi notre foi, nous venions enfin à la perdre ? Et n'est-ce pas l'exposer que de nous exposer dans les occasions où nous savons qu'elle risque tout ; de former des liaisons avec des personnes suspectes ; d'écouter des discours dangereux en prêtant l'oreille au serpent séducteur ; de nous livrer à des lectures profanes et

criminelles, capables de porter le poison également dans l'esprit et dans le cœur ; de vouloir parler de tout, juger de tout, décider de tout ? Plaignons-nous après cela que nous ayons des tentations contre la foi ! et comment cette foi subsisterait-elle dans nous, quand nous prenons tous les moyens pour la perdre ? Pensez-vous, disait autrefois le Sauveur du monde, que quand le Fils de l'homme viendra un jour, il trouvera encore de la foi sur la terre ? Hélas ! adorable Sauveur, sans attendre même la fin du monde, si vous veniez à présent, en trouveriez vous beaucoup parmi nous ? Ah ! ne nous enlevez pas ce sacré dépôt ; n'éteignez pas ce céleste flambeau ; ne nous privez pas de cette précieuse portion de votre héritage. Punissez-nous, nous le méritons ; mais ne portez pas la punition jusqu'à éloigner de nous votre divin Esprit, et à nous soustraire les lumières et le don de la foi : *ne projicias me à facie tuâ, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me.*

Prière — Quelles actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre, ô mon Dieu ! de m'avoir fait naître dans le sein de la foi, de m'avoir éclairé de ses divines lumières, préférablement à tant d'autres qui gémissent dans les ombres de la mort ! Qu'ai-je fait pour mériter une telle faveur ? et que ne dois-je pas faire pour en témoigner ma juste, ma vive, mon éternelle reconnaissance ? Je comprends tout le bonheur que cette foi me procure ; mais je sens aussi ce qu'elle demande, et quels sont les hommages qu'elle a droit d'exiger de moi : je vous les offre dès à présent ; et toute ma vie je tâcherai de vous les rendre en son nom et par son secours.

Hommage de soumission, je la respecterai avec docilité ; hommage d'affection, je l'aimerai avec tendresse ; hommage de zèle, je n'oublierai rien pour en défendre les

intérêts avec ardeur ; hommage d'action, toute ma vie je m'efforcerai de l'honorer par mes œuvres. Oui, je tâcherai de l'honorer en tout. Je la ferai régner dans mon cœur et dans ma conduite ; elle sera l'âme de mes sentiments et de mes actions ; je jugerai les choses selon les vues de la foi ; mes pensées, mes projets seront animés de cet esprit de foi. Conservez-la dans moi, ô mon Dieu ! afin que durant ma vie elle soit la règle de mes mœurs, et qu'à la mort elle puisse recevoir mes derniers soupirs, remettre mon âme entre vos mains, et l'introduire dans le sein des élus.

Pratiques. — 1° Faire souvent des actes de foi, et en renouveler les sentiments devant Dieu.

2° En toutes choses, autant qu'on le peut, agir en esprit de foi.

3° Renouveler de temps en temps ses engagements à la foi, et les promesses qu'on lui a faites dans le baptême.

4° Avoir une dévotion, un respect particulier pour les plus petites pratiques de piété consacrées par la foi ; avoir de l'eau bénite chez soi ; porter toujours sur soi-même quelque objet de piété ; se procurer, autant qu'on le peut, les trésors précieux des indulgences ; honorer les images des saints, surtout de celui dont on porte le nom.

5° Détester tout livre, tout discours, toute liaison qui peut le moins du monde altérer les sentiments de la foi, et prier le Seigneur de nous la conserver jusqu'au dernier soupir.

CINQUIÈME LECTURE

Sur la Providence.

Il y a une Providence ; il faut la reconnaître ; il faut s'y soumettre ; il faut la seconder.

Il y a une Providence : les preuves en éclatent

dans tout ; on les trouve dans Dieu, dans le monde et dans nous mêmes. Dans Dieu, les lumières de la raison la découvrent dans son essence ; dans le monde, la vue de cet univers la rend sensible à nos yeux; dans nous mêmes, le sentiment intime nous la démontre.

1º Cette vérité essentielle est puisée dans le sein de Dieu même. Il y a un Dieu ; s'il y a un Dieu, il y a un être infiniment parfait; s'il y a un être infiniment parfait, il est infiniment sage, il est infiniment bon, il est infiniment puissant. S'il est sage, il doit connaître l'ordre ; s'il est bon, il doit aimer l'ordre ; s'il est puissant, il doit établir l'ordre. L'ordre établi est l'effet primitif et immédiat de la Providence ; il y a donc une Providence. S'il y a un Dieu, il est la fin de toutes choses, comme il est le premier principe. S'il en est la fin dernière, il doit conduire infailliblement toutes choses à leur terme ; pour les y conduire, il faut choisir et diriger les moyens : choisir les moyens pour la fin, diriger les moyens à la fin, c'est l'effet propre de la Providence. Il y a donc une Providence.

Je demande : Dieu est-il partout ? ou l'immensité a-t elle cessé d'être immense ? S'il est partout, partout il voit, il connaît, il agit, il conduit : voir, connaître, agir et conduire en Dieu, qu'est-ce autre chose que la Providence ? Ebranler cette vérité, ne serait-ce pas saper le fondement et la base de tous les autres, et plonger l'univers dans un chaos et une confusion plus triste encore que le néant dont il a été tiré ?

2º Et comment la Providence pourrait-elle échapper aux lumières de notre raison, puisqu'elle se rend comme palpable à nos sens dans la structure

de l'univers ? Et qui pourra, disait le prophète, qui pourra faire taire l'aimable concert que les astres forment entre eux sur nos têtes ? *Concertum cœli quis dormire faciet ?* Quand dans une nuit tranquille et un air serein, je viens à lever les yeux au ciel, je vois le spectacle merveilleux que présente le firmament, le nombre innombrable d'étoiles qui marchent comme en ordre de bataille, rangées sous les étendards de la Providence qui les conduit ; l'éclat vif et animé de ces astres comme autant de brillantes fleurs parsemées dans le ciel ; la régularité admirable de leurs mouvements. A telle heure, tel astre doit paraître, le voilà qui brille ; à tel temps il doit se coucher, il a disparu. Depuis le commencement du monde, sans interruption et sans intervalle, on les voit avec la même constance commencer et finir leur cours. Quelle oreille est assez assoupie pour ne pas entendre la mélodie de cet ineffable concert ?

Du ciel portons nos regards sur la terre. Quel nouveau témoignage rend à la Providence cette variété admirable d'objets, de plantes, de fruits, d'animaux dont elle est couverte ! Les fleuves divers, qui, comme autant de veines, arrosent le corps immense de la terre altérée, les arbres chargés de fruits, les prairies émaillées de fleurs : que penser de cette constante diversité de saisons ? Avec quelle justesse elles partagent l'année, comme si elles l'avaient pesée dans la balance ! Ne semble-t-il pas, dit saint Chrysostôme, que ce sont comme quatre sœurs qui ont partagé l'héritage de leur père entre elles, et qui, contentes de leur partage, se renferment religieusement dans leurs bornes, et s'accordent à nous faire part tour à tour de leurs dons ?

Le printemps ranime la terre, et la couvre d'une aimable verdure. L'été dore les campagnes d'une riche moisson. L'automne cueille les fruits dans son abondance. L'hiver en jouit dans le sein du repos. Ce concert est-il moins admirable que celui du ciel ?

Je me transporte enfin sur le bord d'une vaste mer. Quel nouveau théâtre de la Providence, dans sa profondeur et son étendue, dans son calme et ses agitations ! Tantôt paisible et tranquille, elle me donne une image de la paix inaltérable de son auteur ; tantôt agitée et en fureur, elle me fait trembler sous sa main redoutable ; toujours resserrée dans elle-même, elle me fait adorer les sages dispositions de la Providence qui la contient dans ses bornes. Je vois les flots immenses s'élever, semblables à de hautes montagnes : trois grains de poussière arrêtent la fureur des flots ; ils viennent se briser sur le rivage, et respecter l'ordre que la Providence y a tracé sur le sable : *huc usque venies*

O vous qui refusez à la Providence l'hommage de vos adorations, eh bien ! doutez-en, à la bonne heure ; mais auparavant faites taire cet admirable concert qui règne dans les créatures ; éteignez les célestes flambeaux qu'elle a allumés sur nos têtes ; dites à la nuit de ne plus annoncer le jour ; renversez tout ordre de temps, de saisons, de productions sur la terre ; rompez les digues de la mer ; et, pour dire quelque chose de plus, faites régner dans l'univers le désordre qui règne dans votre cœur, et alors dites, dans la licence effrénée de vos jugements : Y a t il une Providence ? Que si au contraire votre raison ne peut en venir là ; si elle vous force même à reconnaître une Providence dans

l'univers, unissez votre voix à celle de toutes les créatures qui forment cet admirable concert de louanges à sa gloire : *concentum cœli.*

3° Ecoutons une voix encore plus éloquente, la voix du sentiment intime qui s'élève dans nous ; car ici il n'est point besoin de raisonnement : tout ce que nous avons à craindre, c'est de trop raisonner. Le premier coup d'œil décide en faveur de la Providence. Eh ! qui pourrait se refuser à la simplicité de cette preuve de sentiments ? Je vois une famille réglée dans le sein de la paix qui y réside, et je dis : Il y a un chef qui préside. Je vois un état tranquille ; les arts, les lois, la justice y dominent, et font respecter leur empire ; et je dis : Il y a un roi qui gouverne. Je vois un troupeau paissant dans d'heureux pâturages, réuni sous la même houlette, à couvert de la dent du loup ravisseur ; et je dis : Il y a un pasteur vigilant qui le conduit. Je vois un vaisseau en pleine mer avancer voiles déployées, arriver heureusement au port, et je dis sans hésiter : Il y a un pilote habile qui tient le gouvernail en main. Et en même temps je vois l'univers comme suspendu et balancé dans les airs ; et dans cet univers, l'ordre, la beauté, la variété, la régularité, la constance ; et on dira : C'est le hasard. O hasard ! que tu es sage ! que tu es éclairé ! que tu es constant ! je dirai presque, que tu es divin ! Mais en disant c'est le hasard, pense-t-on le persuader aux autres ? peut-on se le persuader à soi-même ? Le sentiment intime du cœur ne réclame-t-il pas contre le langage trompeur de la bouche ? Et dans combien d'occasions le témoignage intérieur ne nous arrache-t-il pas comme malgré nous l'aveu de la Providence ? Dans un

danger subit, un accident imprévu, on lève les yeux au ciel : Mon Dieu ! s'écrie-t-on aussitôt. Et pourquoi lever les yeux vers le ciel, si l'œil de la Providence est fermé, pourquoi l'invoquer, si elle n'a point d'oreilles pour nous entendre ?

Ah ! mon Dieu ! devons-nous nous écrier avec le prophète ; oui, sans sortir de moi-même, je trouve les preuves sensibles de la Providence. En vain voudrais-je douter et lui résister, elle triomphe de mes doutes et de mes résistances ; et tous mes efforts, devenant inutiles, ne serviraient qu'à graver plus avant ce témoignage dans mon cœur, et à me faire conclure : Il y a donc dans cet univers une intelligence qui préside, un œil qui voit, un bras qui opère, une sagesse qui dirige, une force qui soutient, une éternité qui conserve ; c'est-à-dire une Providence qui voit tout, qui préside à tout, qui dispose de tout ; il faut donc la reconnaître et l'adorer ; il faut s'y soumettre et la seconder. C'est la conclusion de toute âme sage. Toute autre conduite est l'aveuglement le plus déplorable dans l'homme et peut-être la punition de Dieu la plus redoutable.

ENTRETIEN DE L'AME AVEC DIEU

Sur la conduite de la Providence.

L'AME. — Rien de si vrai, ô mon Dieu ! A s'en tenir à ces dehors éclatants que présentent tous vos ouvrages, on est forcé de reconnaître et d'adorer une Providence. Mais permettez-moi, Dieu de bonté, d'ouvrir mon cœur devant vous, de vous faire part de mes doutes et de mes perplexités, de soulager mes peines et mes agitations en vous les communiquant. Quand je jette les yeux sur ce vaste uni

vers, à la vue de tout ce qui s'y passe, je cherche cette Providence : elle me paraît avoir disparu ; son éclat semble s'éclipser. Quand je vois cette distribution si différente des biens de ce monde, les uns ont tout, et les autres n'ont rien ; les uns naissent dans l'abondance et prodiguent les trésors ; les autres gémissent dans la misère, et ne se nourrissent que du pain de leurs larmes : les uns semblent être nés pour être heureux ; et les autres, en naissant, avoir porté écrit sur leur front cet arrêt : Tu seras maudit. Tous cependant sont enfants de cette Providence. Et comment comprendre cette inégalité si marquée de conditions parmi eux ? Pourquoi celui-ci roi, et celui-là sujet ? pourquoi celui-ci dominant en maître et l'autre rampant en esclave ? pourquoi étant tous enfants de Dieu, ne pas les rendre tous égaux ; et devant tous aboutir au même terme, ne pas les conduire par la même voie ?

Il y a plus encore : non seulement les biens sont inégalement partagés, mais souvent les impies et les méchants sont privilégiés dans cet étonnant partage : s'il y avait quelqu'un à favoriser, sur qui devait, ce semble, tomber la faveur ? et qui ne serait surpris de voir l'impie donnant la loi, et le juste forcé de la recevoir ; de trouver Job sur le fumier, et Achab dans le sein du palais, saint Paul sur un échafaud, et Néron sur le trône ? En considérant ce qu'on voit si souvent dans le monde, l'iniquité triomphante, l'innocence opprimée, le vice dominant, la vertu opprimée ; la raison troublée, étonnée, n'est-elle pas tentée à cette vue de s'écrier : Où est l'équité de la Providence ? où êtes-vous, ô Dieu juste ! ô Dieu bon et puissant ! ranimez

ma foi, pardonnez le trouble de mon esprit, et daignez calmer les agitations de mon âme.

Le Seigneur. — Ame de peu de foi, à quel trouble, à quel excès se livrent vos sentiments égarés ! Jusqu'à quand jugerez-vous les choses selon vos vues humaines ? Je veux bien descendre jusqu'à vous pour vous élever à moi. Vous dites en vous-même : Cette inégalité de conditions et de biens est elle l'ouvrage de la Providence ? les uns riches et les autres pauvres, les uns souverains et les autres sujets, les uns maîtres et les autres esclaves. Mais pensez et réfléchissez. Dans une parfaite égalité de conditions et de biens, le genre humain, la société civile, l'union de ses membres auraient-ils pu subsister ? Qu'on établisse deux villes : une toute composée de grands et de riches, l'autre de petits et de pauvres : celle des pauvres périrait bientôt, on le comprend ; celle des riches pourrait-elle se soutenir ? Et dans cette égalité de fortune ou de rang où tous les hommes seraient égaux, également commodes et aisés, qui voudrait prendre sur soi les états pénibles et laborieux, et cependant nécessaires, tandis que les autres exerceraient des fonctions tranquilles et honorables ? Qui voudrait, en qualité de laboureur, arroser la terre de ses sueurs, tandis que les autres vivraient dans le sein du repos et de la mollesse ? Dans une ville tout le monde serait-il peuple sans distinction, ou tous seraient-ils magistrats ? Et dans l'univers tout doit-il obéir, ou tout commander ; ou, si personne ne commande ni n'obéit, que serait-ce que l'univers ? une tour de Babel.

De sorte que, bien loin que cette inégalité de conditions et de biens soit opposée à la Providence,

c'est, au contraire, parce qu'il y a une Providence qu'il doit y avoir une inégalité des conditions et des biens. Il était du ressort de cette sagesse qui embrasse tout, d'unir les hommes entre eux par les liens de la subordination et de la dépendance, afin que l'heureux consolant l'affligé, le riche secourant le pauvre, le pauvre et l'affligé, le riche et l'heureux, unissent leurs voix pour célébrer de concert les louanges de la Providence qui les gouverne.

L'Ame. — Mais enfin, ô mon Dieu, en supposant la nécessité des conditions inégales, pourquoi du moins, dans cette inégalité, ne pas privilégier les justes préférablement aux impies, pourquoi ne pas confier aux bons le dépôt de l'autorité et des richesses, dont ils auraient fait un si saint usage, au lieu de les donner aux hommes injustes qui en abusent et qui les déshonorent ?

Le Seigneur. — Reconnaissez encore ici les vues de ma Providence et celles de ma sagesse ! Pourquoi refuser les biens de la terre aux justes, afin qu'ils ne cessent pas d'être justes ? Dans l'abondance, ils s'élèveraient et ils se pervertiraient. Parce que par là je veux exercer leur vertu et augmenter leur couronne. Job me rend plus de gloire sur son fumier que tous les rois sur le trône. Mais, d'une autre part, pourquoi accorder aux pécheurs les biens de ce monde ? pour en montrer le néant et la vanité ; puisque je les donne même à mes ennemis pour les engager, les attirer à moi par l'attrait des faveurs temporelles, auxquelles ils sont plus sensibles, pour leur donner le moyen d'expier leurs péchés, s'ils en veulent faire un meilleur usage. Pourquoi encore ? Pour récompenser le peu de bien qu'ils font sur la terre. Je récompense leurs vertus

naturelles par des biens naturels : c'est ainsi que je donnai autrefois l'empire de l'univers aux Romains, en récompense des vertus morales qu'ils pratiquèrent.

Cependant la conduite de ma Providence n'est pas en ce point toujours uniforme. Elle ne refuse pas toujours les biens de la terre aux justes. Il y aurait à craindre qu'on ne pensât que ces biens ne sont pas mon ouvrage, puisque je ne les donnerais jamais à ceux qui me servent. Elle ne les accorde pas toujours aux pécheurs; ce serait engager les autres à le devenir, quand ils verraient que, pour être heureux, il suffit d'être impie. Ma Providence en dispose autrement, et, par le sage tempérament qu'elle garde envers les uns et les autres, elle les contient tous dans les justes bornes qu'elle leur prescrit, et sous les voiles impénétrables du secret qu'elle se réserve.

L'Ame. — J'adore vos desseins, ô mon Dieu ! mais me permettez-vous de vous ouvrir encore mon cœur sur mes peines personnelles, et sur la conduite de votre Providence dans la circonstance particulière où je suis ? Je n'ai rien oublié, ce semble, pour me rendre cette Providence favorable et propice, et elle s'éclipse à mes yeux. J'ai fait choix d'un état, et j'y suis malheureux : j'entreprends des affaires après avoir prié, fait prier, et elles échouent. Aucun de mes projets ne me réussit ; il suffit que j'entreprenne une chose pour la voir manquer : tout se tourne contre moi ; des amis m'abandonnent, des ennemis me poursuivent ; vous-même, mon Dieu ! vous semblez me délaisser. Hélas ! si je ne craignais de blasphémer, je dirais : Où est la Providence ?

Le Seigneur. — Arrêtez, âme infidèle, vous vous livrez à l'amertume de vos regrets, vous souffrez, vous gémissez, vous êtes étonnée de souffrir ; mais savez-vous quels sont sur vous les desseins de la Providence ? Attendez les moments et le temps, et quand ce temps finira, vous verrez le dénouement de tout ; le voile sera tiré, la Providence se justifiera à vos yeux. Il est vrai, si vous étiez pour toujours sur la terre et que vous n'eussiez rien à espérer au-delà, vous auriez sujet de vous étonner, de vous affliger ; mais quand vous viendrez à penser que si votre Dieu vous a mis au monde, ce n'est pas pour toujours, que la terre n'est pour vous qu'un lieu de pèlerinage et d'exil, un séjour et un temps d'épreuves, que vous y passerez un certain nombre de jours, après lesquels un nouvel ordre de choses se manifestera à vos yeux, et distribuera la récompense ou la peine, selon les mérites ou les démérites. Dans ce point de vue pourrez-vous encore révoquer en doute la Providence, comme si vos travaux devaient être stériles, comme si vos larmes ne devaient jamais être essuyées, comme si vos vertus et vos épreuves devaient être sans récompense ? Et ne devez-vous pas dire au contraire à vous-même : Oui, s'il y a une Providence, il doit en être ainsi, il faut que le voyageur éprouve les rigueurs du pèlerinage pour goûter les délices du terme ; il faut que l'or soit purifié dans le feu pour en sortir plus pur et plus éclatant ; il faut que le grain pourrisse dans la terre, afin de le faire germer pour le ciel au centuple ; il faut enfin, pour moissonner dans la joie, avoir semé dans les larmes.

Après tout, hommes mortels, sachez que, malgré tous vos efforts et toutes vos recherches, il y aura

toujours pour vous des mystères impénétrables dans ma Providence ; et si, portant vos vues au-delà des bornes, vous continuez à demander en tout pourquoi et comment? craignez d'entendre s'élever sur vous la voix de l'oracle : *qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria.*

Ame présomptueuse! gémis de ta présomption, et apprends à adorer les sages dispositions de la Providence, et non à les pénétrer : âme criminelle! tremble sous la main de Dieu, et crains que la Providence, pour se venger, ne t'abandonne à l'égarement de tes voies! Et vous, âme humble et fidèle, adorez les desseins de Dieu, respectez ses ténèbres, et concluez dans les sentiments d'une foi humble : Il y a une Providence, il faut la reconnaître : il y a une Providence, il faut s'y soumettre. Tâchez même de la seconder, et ajoutez vos efforts, vos soins, votre vigilance, à ces saintes dispositions. Vous ne pouvez rien sans le secours de la grâce de Dieu, mais Dieu ne fera pas tout sans votre correspondance à sa grâce : aidez-vous, il vous aidera ; efforcez-vous, il vous soutiendra ; marchez, et il vous conduira par la main ; et ainsi conduite, vous arriverez infailliblement au terme où sa Providence vous a préparé le bonheur et la récompense.

Prières et pratiques. — Que nous sommes aveugles et insensés, ô mon Dieu! de vouloir sonder les profondeurs impénétrables de votre Providence! Ne méritons-nous pas que vous nous livriez aux ténèbres de notre aveuglement, et que vous nous laissiez courir dans la voie de nos égarements et de nos pertes? Que prétendons-nous donc? Ne doit-il pas nous suffire de savoir que vous êtes bon ; que, du moment que nous nous abandonnons à votre Providence, vous nous conduirez par la

main ; que vous ne sauriez délaisser ceux qui mettent en vous toute leur confiance ; que d'ailleurs tous nos retours, toutes nos réflexions sont stériles et inutiles, souvent présomptueuses et téméraires ; qu'elles sont capables d'éloigner de dessus nous vos regards de tendresse et de complaisance ; qu'elles ne peuvent que nous précipiter dans des doutes, des péchés et des malheurs ?

O Providence divine ! je m'abandonne à vous sans réserve, je me jette entre vos bras sans retour ; je vous laisse disposer de tout souverainement. Vous êtes mon Créateur, mon Dieu et mon Père : vous connaissez le néant d'où vous m'avez tiré, le limon dont vous m'avez formé, la fin à laquelle vous me destinez, le chemin qui doit m'y conduire ; disposez donc de tout, et réglez tout selon votre bon plaisir : je ne veux plus savoir qu'une seule chose sur cette Providence divine : la reconnaître, l'adorer, m'y soumettre, et, autant qu'il sera en moi, la seconder ; après quoi, tout espérer de votre bonté. Puis-je mettre mon sort en meilleures mains que dans celles du plus tendre des pères ?

SIXIÈME LECTURE

Sur l'immortalité.

Tandis que d'une part tout nous présente la mort et la dissolution de nos corps formés de terre ; de l'autre, tout nous annonce aussi l'immortalité de nos âmes créées à l'image de Dieu. La foi, la raison, le sentiment intime, le consentement unanime de toutes les nations ; tout concourt à établir le précieux avantage de cette immortalité glorieuse. La foi nous l'assure dans tous ses oracles : les lumières de la raison peuvent nous en convaincre, le sentiment

intime nous fait soupirer sans cesse après elle ; nous sentons qu'après notre mort il subsistera encore quelque chosé de nous-mêmes, comme le consentement général et unanime de toutes les nations se réunit en faveur de cette vérité fondamentale !

Comme c'est à des chrétiens qu'on présente ces saintes lectures, ce serait faire tort à leur foi que d'entreprendre de leur prouver un article si essentiel à la religion ; contentons-nous de leur en présenter les précieux avantages, et de les engager à s'en rendre dignes.

Point de pensée si grande, si féconde, et qui nous puisse être si salutaire que la pensée bien méditée de l'immortalité de nos âmes ; elle devient pour nous la source des biens les plus précieux.

Elle nous élève dans nos sentiments, elle nous sanctifie dans nos actions, elle nous satisfait dans nos désirs, elle nous console dans nos peines. Entrons dans les grandes vues qu'elle nous présente. Rien de plus digne de nous que de connaître ce que nous sommes dans l'ordre de la grâce.

1° Elle nous élève dans nos sentiments. Rien de si vrai : le malheur de l'homme vient souvent de ce qu'il ne se connaît pas, ou de ce qu'il se connaît mal ; il ne connaît ni ce qu'il peut ni ce qu'il attend, souvent même ni ce qu'il est. Nous nous trompons quand nous croyons être dans un corps qui est nous-mêmes ; non sans doute, ce corps, cette argile n'est point nous, c'est notre âme ; dans elle est notre solide grandeur. O aveuglement déplorable des hommes ! Si on leur demande : Qui êtes-vous ? l'un dira : Je suis noble, tenant un rang dans le monde ; l'autre, je suis magistrat ;

un autre, je suis roi, élevé sur le trône. Tout cela est grand, mais il y a dans vous quelque chose de plus grand encore ; vous êtes immortel, voilà le plus beau de vos noms, et le plus précieux de vos titres ; l'éclat des autres disparaît devant celui-ci. Vous êtes immortel ; à ce titre, votre premier principe, c'est Dieu ; votre modèle, c'est l'Homme-Dieu ; votre occupation, c'est la vertu ; votre vie, c'est la grâce ; votre héritage, le ciel ; votre espérance, l'éternité ; votre bonheur, le bonheur de Dieu même. Sous ce point de vue, votre âme vaut plus que tous les biens du monde : votre dignité est plus grande que celle de tous les rois de la terre ; et le seul titre d'immortel que vous portez gravé sur le front vous honore plus que tous les diadèmes qui pourraient l'orner.

Dans la sublimité de ces sentiments, l'homme commence à se connaître et à se respecter ; dès lors il craindra de se déshonorer par l'erreur des vices, de se dégrader par l'esclavage des passions, de s'avilir par la contagion des choses humaines. Immortel comme il est, il prend son essor vers le ciel, il rougit de s'attacher à la terre ; semblable à un grand monarque qui rougit lorsqu'on le surprend dans des occupations indignes de lui. Un grand roi ne doit former que de dignes projets dans son esprit ; et un homme immortel ne doit concevoir que de nobles désirs dans son cœur.

L'homme mortel mettra donc sa grandeur dans les vanités propres du temps, mais l'âme immortelle, qui voit des atomes là où le monde croit voir les colosses, ne mettra sa grandeur que dans son immortalité ; elle n'a qu'à se tenir dans ce sentiment si élevé pour voir passer sous ses pieds la

vaine pompe des grandeurs humaines : dès lors l'homme n'a que faire ni de faste pour s'élever, ni de voile pour se déguiser, ni d'hypocrisie pour se contrefaire ; il n'a qu'à renoncer au mensonge de son orgueil pour être véritablement grand. Sans rien emprunter au dehors, la nature et la religion l'honorent assez pour être grand sans enflure, et pour le paraître sans affectation ; parce que, dès lors, élevé au-dessus du monde et des sens, il devient grand de la grandeur de Dieu même, sage de sa sagesse, équitable de sa justice, immortel de son immortalité, et, pour ainsi dire, tout divin de sa divinité même. Dans cette vue, l'homme cessera de s'aimer ; ou, s'il s'aime encore, il aimera dans lui, non l'homme charnel, non l'homme terrestre, non l'homme sensuel, mais l'homme spirituel, mais l'homme immortel, mais l'homme céleste ; car voilà l'homme, et voilà tout l'homme ; le reste n'en est que l'ombre, le fantôme et l'image : *hoc est omnis homo.*

2° L'idée de l'immortalité nous sanctifie dans toutes nos actions, par la grandeur des vues et la sublimité des motifs qu'elle nous inspire. Que sont en effet tous les autres motifs pour régler notre conduite en comparaison de celui de notre immortalité ? Non, il n'y a de véritables vertus que celles qui sont fondées sur cette immortalité glorieuse, les autres feront des dissimulés, des politiques, des hypocrites, des sépulcres blanchis ; mais elles ne feront jamais des hommes sages par choix, et vertueux par principe. On dit quelquefois que les vertus ne sont souvent que déguisement et dissimulation, pourquoi ? Parce que ces vertus se bornent au temps, et ne visent pas à l'immortalité. Souvent la justice n'est qu'une

vertu contrainte et forcée ; la main est pure, le cœur ne l'est pas. Le désintéressement n'est qu'ostentation ; la modestie n'est qu'affectation : cela n'arrive que trop dans cette région de ténèbres. Mais élevez l'homme à la région sublime de l'immortalité ; on y respire un air plus pur et dégagé de toute contagion ; la vertu y est vérité, y est sincérité, y est sentiment ; la main est innocente, et le cœur est sans tache.

Telles sont les vertus en général. Placez-les en particulier dans chaque condition, dans chaque état, donnez à l'homme l'immortalité pour règle de sa conduite et pour mobile de ses actions, dans chaque condition et dans chaque état, vous trouverez le vrai sage, le bon roi, le bon magistrat, le bon citoyen, le bon ami, le bon père.

Un roi qui se considère comme immortel, regardera ses sujets comme ses enfants, persuadé qu'il doit régner un jour, non pas sur eux, mais avec eux dans le ciel. Le magistrat pèsera ses arrêts dans la balance de l'équité, parce qu'il pensera qu'il doit être pesé lui-même dans la balance du sanctuaire. Le négociant prendra la probité pour base de son commerce, parce qu'il se souviendra qu'il y a un négoce encore plus avantageux, en vertu duquel il peut acquérir les trésors de l'immortalité même. L'artisan travaillera jour et nuit, s'il le faut ; mais, sans se borner au temps, il mettra son travail à profit pour l'éternité ; et quel serait son malheur, si, obligé de vivre à la sueur de son front sur la terre, il allait paraître dans l'éternité les mains vides ! Tout homme, en un mot, qui aura l'immortalité devant les yeux, n'aura rien que de grand dans ses vues, rien que de juste dans ses projets,

rien que de réglé dans ses démarches, rien que de saint dans sa conduite et dans ses actions. Si l'on pensait à l'immortalité, et qu'on agît dans ses vues, tous les cœurs seraient l'asile de la vertu ; tous les hommes seraient l'image de Dieu ; les lois, la paix, l'équité régneraient sur la terre, et le monde serait l'image d'un paradis de délices.

Si l'on était bien pénétré de ces grands sentiments, et animé de ces grands motifs, verrait-on ce qu'on voit si souvent dans ce monde, des hommes ne s'estimer, ne se faire valoir que par des avantages purement extérieurs, par l'amas des richesses, par l'élévation du rang, par l'éclat des parures ? Une âme qui ne s'estime que par là ne semble-t-elle pas oublier la grandeur de son être et la sublimité de ses destinées ? Hommes immortels, honorons nos vertus, et non nos trésors ; sachons estimer ce que nous sommes et non ce que nous avons ; et comprenons qu'il n'est rien de si grand dans l'homme que l'homme même.

Ce n'est point cependant assez pour nous de concevoir toute la grandeur de notre destination, l'essentiel est de considérer si nous soutenons la dignité de notre être par la sainteté de nos sentiments et de nos actions. Eh ! quel malheur pour nous, quel crime dans nous, si, étant si grands dans les desseins et les vues de Dieu, nous venions à dégénérer de cette grandeur par la bassesse de nos sentiments et l'indignité de notre conduite ! Ne cessons donc de puiser dans la source abondante que nous ouvre l'immortalité ; elle est inépuisable dans les biens qu'elle nous présente.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

La pensée de l'immortalité saintement méditée nous procure les plus précieux avantages : elle vient à notre secours pour adoucir l'amertume de toutes nos peines, pour remplir toute l'étendue de nos désirs.

Ranimez donc nos sentiments, ô mon Dieu! élevez-les jusqu'à vous ; transportez-les dans le sein de cette immortalité glorieuse où vous nous appelez : elle est au-dessus de nos pensées, mais elle n'est pas au-dessus de nos espérances.

Premier point. — La pensée de l'immortalité nous console dans toutes nos peines, quelque grandes, quelque sensibles qu'elles puissent être. Et dans combien de tristes occasions n'avons-nous pas besoin de nous rappeler cette salutaire pensée dans le cours de cette vie périssable et mortelle. Qu'est-ce, hélas ! que notre vie, qu'une suite d'afflictions et de calamités ? L'homme, disait Job, a peu de jours à passer sur la terre, et ce peu de jours est rempli de beaucoup de misères : *homo brevi vivens tempore repletur multis miseriis*. Tous les hommes marchent par un chemin parsemé de croix et d'épines, et souvent arrosé de leurs larmes. La vie de l'homme est quelque chose de plus qu'une guerre continuelle : *militia est ;* c'est une suite non interrompue de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, de dégoûts, d'amertumes ; c'est un tissu de maux, un flux et reflux continuel de vicissitudes et de changements qui, comme autant de flots agités, se succèdent les uns aux autres pour nous inonder, souvent même pour nous accabler. Si dans ce déluge de maux nous n'avions pour nous consoler dans la vie que la vie elle-même,

quel serait notre sort ! Nos yeux auraient ils assez de larmes, et nos cœurs assez de soupirs pour déplorer nos malheurs ? Mais aussi, quand au milieu des misères de cette vie, qui n'est qu'une mort continuelle, l'immortalité vient se présenter à nos yeux, et faire briller le céleste flambeau des splendeurs éternelles, quoi de plus capable que ce point de vue d'adoucir le poids de nos maux, de tempérer l'amertume de nos regrets ? Que nous importe, après tout, que durant cette vie nous soyons heureux ou malheureux, riches ou pauvres, grands ou petits, sains ou malades, s'il est vrai de dire que cette vie n'est pour nous qu'un passage, et que l'immortalité doit être notre partage, notre héritage, et notre séjour pour toujours ? O mon âme ! éclairée par ces grandes et immuables vérités, élevons nos pensées, animons nos cœurs et nos sentiments, soutenons la grandeur de nos maux par la grandeur de nos espérances. Nous avons un espace de temps à souffrir, et l'éternité pour nous consoler. Ce sont ici les ténèbres d'une longue nuit ; le jour de l'éternité doit lui succéder ; et quand l'aurore de ce grand jour viendra enfin à paraître, alors tous les nuages seront dissipés, tous les travaux seront couronnés, toutes les larmes seront essuyées, la sérénité renaîtra dans nos sentiments, la joie régnera dans nos cœurs, et y fera régner une paix inaltérable. Souffrons donc, s'il le faut, ô mon âme ! pleurons, gémissons sur la terre : Nous sommes dans la vallée de larmes et dans le lieu d'exil ; mais souvenons-nous de la céleste patrie ; nous semons dans les pleurs, mais nous moissonnerons dans la joie ; nous passerons par le fer et le feu, mais nous arriverons au lieu de rafraîchissement ;

encore quelques années d'épreuves et quelques jours de combat, et tout va finir et changer. Déjà les saints tiennent la couronne comme suspendue sur nous ; portons nos regards vers le ciel, l'immortalité nous dédommagera un jour de tous les maux et de toutes les afflictions de la terre. C'est donc à cet heureux terme que vous nous appelez, ô mon Dieu ! la pensée de notre immortalité nous l'annonce et nous y prépare.

Second point. — Douce et salutaire pensée, qui par un nouvel avantage vient combler tous nos désirs et remplir toute l'étendue de nos vœux ! Il faut, ô mon Dieu ! que le cœur de l'homme soit un fond de misères bien grandes, ou de désirs bien immenses, pour toujours souhaiter, toujours demander, toujours soupirer après quelque bien.

Je fais souvent cette réflexion, et me dis à moi-même : On condamne quelquefois les hommes de ce que, toujours avides, ils ne se contentent de rien ; on se trompe. Les hommes sont coupables, il est vrai, de souhaiter avec trop d'ardeur les biens de ce monde ; mais ils ont raison de ne s'en point contenter ; ils sont destinés à quelque chose de plus ; il faut bien que cela soit ainsi. Nous voyons que tous les autres êtres se contentent des biens qu'ils possèdent dans leur espèce ; l'homme seul est toujours insatiable dans ses désirs. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a que vous, ô mon Dieu ! qui puissiez le contenter. En vain lui présente-t-on l'amas des biens, des richesses, des trésors de la terre ; c'est un amas de poussière qu'on lui jette aux yeux pour l'empêcher de voir la grandeur et de puiser la félicité dans sa source. Aussi, malgré tous ces biens qu'on lui offre et qu'on lui prodigue, il

cherche, il désire, il soupire toujours. Fût-il maître du monde entier, il désirerait d'autres mondes à conquérir.

Voyons les grands de la terre : ils s'imaginaient que la félicité consiste dans la grandeur ; et quand ils sont arrivés au comble de la gloire, ils ont reconnu que cette gloire n'était que fumée. Dégoûtés des grandeurs, ils se sont tournés du côté des richesses. Voyons les enfants du siècle : ils possèdent des trésors immenses ; et dans le sein même des trésors tout n'est qu'indigence. Peu satisfaits de tout ce qu'ils ont, ils désirent ce qu'ils n'ont pas ; dégoûtés des trésors, ils se plongent dans les plaisirs. Voyons les sensuels et les voluptueux : ils cherchent leur bonheur dans les délices des sens ; les délices ont bientôt épuisé leurs attraits, il faut les réveiller par des monstres de volupté, jusqu'à dégrader le sentiment, déshonorer la raison. Qu'était-ce que tout cela dans eux, ô mon Dieu ! qu'un désespoir de passion qui se livrait à tout, et ne pouvait se contenter de rien ? Maintenant ils sont forcés de s'écrier avec Salomon : Vanité des vanités, tout n'est que vanité et affliction sur la terre : *vanitas vanitatum*.

O heureuse immortalité ! quand viendras-tu nous présenter des objets capables de nous satisfaire ? Assez longtemps, courant après le mensonge, nous avons éprouvé que tout le reste, loin de remplir nos vœux, n'a fait qu'aigrir et enflammer nos désirs. Heureuse immortalité ! là les honneurs seront solides ; les trésors y seront immenses, les délices y seront pures, les passions, le dirai-je ! oui, les passions mêmes y seront sanctifiées, y seront consacrées. Dans un sens, le mal, le désordre du cœur

humain ne vient que de ce qu'on lui prescrit des bornes trop resserrées en lui présentant des objets peu dignes de lui. Donnons à l'âme tout son essor ; laissons-la agir dans son étendue, elle portera sa vue vers le ciel, elle fixera ses désirs sur l'immortalité et les biens véritables : dès lors l'homme ambitieux sera content, l'homme avare sera rassasié, l'homme avide sera satisfait, parce qu'ils trouveront dans l'immortalité des biens solides les véritables délices.

Affections et prières — Quand est-ce donc, ô Dieu immortel ! ô Roi des siècles, quand est-ce que le rayon de cette immortalité viendra briller à nos yeux ? quand est-ce que le beau jour de cette immortalité se lèvera sur nous ? quand est-ce que notre immortalité viendra nous recevoir dans son sein ? Il viendra ce moment heureux, il se lèvera ce beau jour. En attendant cet instant désiré, animons-nous, soutenons-nous par la douceur de cette espérance. Environnés des nuages du temps, souvenons-nous que les splendeurs de l'éternité doivent être notre partage. Nous vivons sur la terre, n'oublions pas que nous sommes faits pour le ciel ; nous gémissons dans le lieu du pèlerinage, la céleste patrie nous attend ; nous sommes encore sur la mer orageuse du monde, nous entrerons enfin dans le port assuré. Dans cette vue, détachons-nous de tout, consolons-nous de tout. S'il nous arrive des croix, ne nous en affligeons pas, elles finiront. Si nous avons des biens, ne nous y attachons pas, il faudra tout quitter. Et que quittons-nous en quittant ce monde ? Vous seul, ô Eternel ! vous seule, ô Immortalité glorieuse ! attirerez mes regards, fixerez mes vœux, contenterez mes désirs. Je vous les consacre dès ce moment, pour ne pas les profaner en les livrant aux biens périssables. Formé pour le ciel, qu'est-ce pour moi que la terre? Destiné à l'éternité, le temps doit-il m'occuper ? et quand Dieu m'appelle à l'immortalité, le monde pour-

rait-il m'arrêter un instant ? O immortalité ! que ne puis-je dans ce monde m'élever au-dessus de ce monde, où je ne fais que mourir, et porté sur les ailes de l'amour divin, m'envoler dans ton sein pour y vivre à jamais de la vie véritable, de la vie de Dieu même !

Pratiques. — 1° Dans les infirmités et maladies du corps, penser qu'il n'est pas immortel, et que, devant finir un jour, il n'est pas surprenant qu'il souffre et dépérisse.

2° Dans les tentations et les passions, se souvenir que l'âme est immortelle, et qu'il ne faut pas la dégrader et la déshonorer par la contagion des vices.

3° Dans les consolations ou les afflictions de la vie, se dire : Tout finira, et qu'ainsi il ne faut ni s'attacher aux unes, ni se laisser abattre par les autres.

4° Se défier des discours, et s'armer contre les maximes qu'on entend débiter contre l'immortalité de nos âmes : laisser ébranler sa foi en ce point, c'est s'exposer à la perdre entièrement dans tout.

SEPTIÈME LECTURE

Sur l'excellence et la dignité du Chretien.

Rien de si grand, dans les vues de Dieu et aux yeux de la foi, qu'un véritable chrétien. Jugeons-en par la magnificence des titres dont le christianisme l'honore, par la sainteté du modèle qu'il lui présente, par l'élévation des sentiments qu'il lui inspire, et par la grandeur des espérances qu'il lui propose. A ces traits, connaissons ce que nous sommes, ou du moins ce que nous devons être.

1° Qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est un disciple de Jésus-Christ, éclairé des lumières de la foi, nourri dans les splendeurs de l'Evangile, instruit des vérités

immuables de la religion. Grâce ineffable! titre glorieux! c'est de Jésus-Christ même que nous l'avons hérité, c'est lui qui nous l'a mérité et acheté au prix de son sang, dans lequel nous avons été régénérés en même temps que dans les eaux sacrées du baptême.

Qu'est-ce qu'un chrétien? Un membre de Jésus-Christ. Tous les chrétiens ne sont plus qu'un corps dont Jésus-Christ est le chef, et dont ils doivent être les membres, vivant de la vie d'un Dieu, puisque les membres doivent vivre de la vie du chef. Membres de Jésus-Christ, dès lors nous sommes par excellence le temple de Dieu, d'abord dans nos âmes, qui, par la grâce de la régénération, sont le trône de l'Esprit-Saint; ensuite dans nos corps mêmes, qui, selon l'oracle de saint Paul, sont le temple vivant du même Esprit-Saint : *templum sunt Spiritûs sancti.* A tous ces titres, ajoutons ce dont saint Pierre honore tous les chrétiens, en les appelant tantôt un sacerdoce royal, tantôt une nation sainte, tantôt un peuple d'acquisition, glorieuse conquête acquise à Jésus-Christ au prix de son sang. Quels titres! quel sacré caractère! Si les chrétiens savaient ce qu'ils sont, vivraient-ils comme ils vivent? verrait-on d'autres chrétiens que des saints?

2° Qu'est-ce encore qu'un chrétien, et que doit-il être? Un homme formé sur les maximes de l'Evangile et sur le modèle de Jésus-Christ même. Aussi les chrétiens formés sur ce grand modèle, qu'ont-ils été, et quels hommes ont-ils présentés à l'univers? Des hommes nouveaux et jusqu'alors inconnus au monde; des hommes d'une vraie sagesse, dont les païens n'ont jamais connu que le nom; en eux on admirait l'assemblage de toutes les vertus: fidélité

dans les discours, sincérité dans les sentiments, droiture dans la conduite, modestie sans affectation, élévation sans enflure, humilité sans bassesse ; n'ayant des passions que pour les combattre ; des plaisirs que pour les sanctifier ; des devoirs que pour les remplir ; aimant le bien, et ne le connaissant que pour le pratiquer ; méprisant les éloges, et ne sachant que les mériter ; craignant de paraître presqu'autant que de pécher, et craignant de pécher bien plus encore que de mourir. Voilà le chrétien ; son cœur est le sanctuaire de la vertu ; sa bouche l'interprète de la vérité ; toute sa conduite, l'expression fidèle d'un Homme-Dieu. Tel est l'homme, s'il est parfait chrétien ; s'il n'est pas tel, le christianisme lui reproche ses faiblesses, condamne ses fautes, et le presse de faire ses efforts pour ne pas déshonorer sa dignité.

3° Dignité du chrétien ; comprenons-la encore par la noblesse des sentiments que sa religion lui inspire en le rendant supérieur à tout.

Elle l'élève au-dessus des évènements et de tous les revers. Que tous les maux viennent l'accabler et fondre sur lui ; que ses biens lui soient enlevés ; que tous ses amis l'abandonnent ; que sa fortune chancelle ; que sa santé dépérisse ; que tout lui manque et lui soit ravi ; la foi lui reste, il n'a rien perdu. Dépouillé de tout, il paraîtra plus grand, parce qu'il paraîtra grand par lui-même, donnant aux yeux de l'univers le spectacle qu'un païen disait être si digne de Dieu : un homme de bien aux prises avec la fortune.

Elle l'élève au-dessus du monde ; elle le fait triompher de ses erreurs, sa foi les dissipe ; de ses douceurs, son cœur les méprise ; de ses terreurs, son

courage les brave : que pourrait craindre du monde celui qui n'a à craindre que le péché.

Elle l'élève au-dessus de lui-même ; s'élever au-dessus du monde, c'est grandeur d'âme ; mais s'élever au-dessus de soi-même, c'est héroïsme. Qu'il est grand de voir un homme s'armer généreusement contre lui-même : se déclarer une guerre implacable, toujours le glaive à la main, couper jusqu'à la racine de ses passions ; retrancher jusqu'aux moindres rejetons de son amour-propre ; offrir de lui-même à Dieu une victime continuelle, immolée sur l'autel de la charité ! Tel est le chrétien. Il sent ce qu'il en coûte à son cœur ; mais il sait ce qu'il doit à sa foi.

Elle l'élève au-dessus des tourments, des tyrans, de la mort. Quand on ne vit que de sacrifices, il en coûte peu de mourir ; et n'est-ce pas là ce que les païens mêmes admiraient dans les premiers chrétiens, dignes de ce grand nom ? Quel genre d'hommes est donc celui-ci, s'écriaient-ils : *quod genus hoc hominum est ?* Si on les défère à notre tribunal, ils s'y présentent d'eux-mêmes ; si on les condamne à la mort, ils en rendent grâce comme d'un bienfait ; si on les conduit au supplice, ils y vont en triomphe. Les menace-t-on de leur faire essuyer toute l'horreur des tourments : Vous le pouvez, disaient-ils, nous ne sommes hommes que pour mourir ; mais nous ne sommes chrétiens que pour mourir en saints ; nous avons un corps qui succombe, mais une foi qui triomphe. Frappez, brûlez, déchirez, immolez ; vous croyez nous donner la mort, vous ne faites que nous rendre à une vie plus heureuse ; pour nous, ce n'est pas le temps qui finit, c'est l'éternité qui commence. Quels hommes ! quels sentiments ! Ce n'était, après tout, que de vrais chrétiens.

4° Et comment ces généreux athlètes auraient-ils pu se démentir à la vue des couronnes qu'ils attendaient, et soutenus par la grandeur de leurs espérances ? Car, en ce point, quelle est encore la grandeur du chrétien et sa prééminence sur tous les autres. Ici, élevons nos pensées et nos sentiments, notre espérance est pleine d'une immortalité glorieuse : *spes illorum immortalitate plena est.* Voilà notre partage, notre héritage ; notre sort est dans la région des vivants. Le beau spectacle que donna autrefois une mère généreuse ! Elle avait sept enfants, tous les sept furent conduits au martyre. Le tyran dictait les arrêts de mort, les bourreaux préparaient les bûchers, les faux et les glaives, tous les instruments du supplice ; le sang des illustres martyrs coulait à grands flots sous les yeux de cette généreuse mère : *Petite, nati, ut aspiciatis cœlum*, disait-elle, pleine des sentiments de la foi ; mes fils, mes chers fils, regardez le ciel, vous allez vous en assurer l'entrée ; il vous ouvre son sein. C'est là ce que nous dit l'Eglise à nous-mêmes pour élever nos sentiments et animer l'ardeur de notre courage : Regardez le ciel ; souvenez-vous qu'en qualité de chrétiens, il est votre patrie ; que la terre est pour vous un lieu d'exil ; que le monde est pour vous une terre étrangère.

Nos espérances nous élèvent au ciel : portons-y nos cœurs et nos vœux ; gardons-nous de nous laisser avilir par la contagion des biens périssables ; laissons passer sous nos pieds le torrent des choses humaines. En qualité d'hommes, nous sommes dans le monde ; mais, en qualité de chrétiens, nous ne sommes pas de ce monde : *quid agis in mundo, qui major es mundo ?* Quoi ! vous êtes chrétiens, et vous

tenez au monde ! Vous êtes chrétiens, et vous prenez part aux folles joies, aux pompes de ce monde ! Vous êtes chrétiens, et l'on vous voit dans les assemblées, dans les spectacles du monde ! *quid agis in mundo ?* Souvenez-vous que si vous êtes dans le monde, ce n'est que pour en être ou les modèles par vos vertus, ou la condamnation par l'opposition de vos mœurs, ou les vainqueurs par la supériorité de vos sentiments ; c'est-à-dire que vous n'êtes chrétiens que pour être saints.

Telle est la grandeur sublime où le christianisme nous élève ; mais en même temps telles sont les obligations indispensables qu'il nous impose !

MÉDITATION SUR LES ENGAGEMENTS
et les devoirs du chrétien.

Prosterné à vos pieds, ô mon Dieu, je viens considérer mes engagements, et me rendre compte à moi-même de ce que je suis à vos yeux, ou du moins de ce que je dois être. Je suis chrétien ; cette grande pensée qui se présente à moi mérite toutes mes réflexions et doit exciter tous mes sentiments. Daignez m'éclairer de vos vives lumières, pour l'approfondir et en connaître tous les engagements et toute l'étendue.

Premier point. — Je suis chrétien ! C'est une grâce ineffable qu'on m'a accordée préférablement à tant d'autres, de m'avoir fait naître de parents chrétiens, éclairé des lumières de la foi, tandis que tant d'autres gémissent dans les ténèbres de l'erreur et les ombres de la mort. Je pouvais y naître comme eux, et comme eux je pouvais y mourir. Dès lors, éloigné des voies du salut, jamais je n'aurais eu part au bonheur

des saints ; éternellement j'aurais été séparé de Dieu, condamné aux ténèbres et aux tourments éternels. La bonté de Dieu en a disposé autrement en ma faveur ; je suis dans le sein de l'Eglise, au nombre de ses enfants, je n'ai qu'à écouter sa voix, suivre ses maximes, et marcher dans le chemin qu'elle me montre, assuré de marcher dans la voie du ciel et d'y arriver un jour, si jusqu'au bout je suis fidèle à le suivre.

L'Eglise m'a comme reçu entre ses bras, en naissant ; elle m'a régénéré dans les eaux sacrées du baptême ; toute ma vie, elle m'instruit, me dirige ; j'espère qu'elle recevra mes derniers soupirs ; après ma mort même, j'aurai encore part à ses prières et à ses sacrifices. Quelle grâce! quelle faveur! grâce d'autant plus grande que je n'ai rien fait ni rien pu faire pour la mériter. Dieu me l'a accordée par sa bonté purement gratuite ; grâce d'autant plus précieuse, qu'elle devient pour moi la source d'un nombre presqu'infini d'autres grâces durant cette vie, et que, sans elles, toutes les autres me seraient inutiles pour arriver au ciel ; grâce d'autant plus ineffable, qu'elle peut devenir pour moi le principe et le gage du bonheur éternel dans la gloire.

Soyez-en mille fois béni, ô mon Dieu ! je reconnais la grandeur du bienfait ; c'est un pur effet de votre bonté et de votre tendresse pour moi. Tant d'autres en auraient mieux profité et seraient devenus de grands saints. Si les habitants de Tyr et de Sidon avaient reçu les mêmes lumières, ils auraient vécu sous le cilice et la cendre. Si tant d'infidèles et de barbares étaient nés dans le sein du christianisme, ils auraient été saints. Mais, hélas! cette grâce, qu'a-t-elle produit dans moi, et quel usage

en ai je fait jusqu'à présent? Où est la reconnaissance que j'en ai marquée? où sont les fruits que j'en ai tirés? où sont les vertus chrétiennes que j'ai pratiquées? Vous le voyez, ce vide et cet abus, ô mon Dieu! vous en êtes offensé, et je n'en gémis pas dans l'amertume de mon cœur. Si ce cœur a été ingrat, infidèle, au moins devrait-il être affligé et contrit; formez-la cette contrition dans moi; ajoutez cette grâce à tant d'autres, de peur qu'elles ne me soient inutiles, qu'elles ne servent qu'à me condamner, et qu'au lieu de former un chrétien, elles n'aient trouvé qu'un ingrat et un infidèle.

Second point. — Je suis chrétien, j'en porte le nom; en ai-je les vertus? J'en ai les grâces, en ai-je les œuvres? Quel sujet n'ai-je pas de gémir en considérant ce que doit être un chrétien, et en voyant ce que je suis devant Dieu!

Un chrétien doit être l'image vivante de Jésus-Christ; quels traits de ressemblance ai-je avec lui? Ai-je eu ce divin modèle devant les yeux? l'ai-je gravé et retracé dans mon cœur.

Un chrétien doit être détaché du monde, éloigné du monde, crucifié au monde; et je ne vis que pour le monde, je ne respire que pour le monde. Penser comme le monde, agir comme le monde, suivre en tout les idées, les maximes, les exemples du monde, est-ce là être chrétien?

Un chrétien doit être humble, fuyant et craignant les honneurs, aimant ou souffrant les mépris, et je ne suis que vanité, qu'orgueil; ne cherchant qu'à m'élever, me distinguer et paraître sensible au moindre mépris, au moindre manque d'attention et d'égards: est-ce là être un chrétien véritable?

Un chrétien doit être mortifié, mort à lui-même,

embrasser les rigueurs et les austérités de la pénitence, se faire violence, combattre ses passions, ses inclinations, faire de lui même une victime continuelle, et je me recherche en tout ; j'aime mes aises, mes commodités ; je crains tout ce qui m'incommode et me gêne ; je ne veux rien souffrir, ou je ne souffre qu'avec peine. Si pour ma religion il fallait souffrir le martyre, trouverait-elle en moi un martyr ou un apostat ?

Un chrétien doit être doux, patient, condescendant, charitable, se faisant tout à tous, supportant leurs défauts, compatissant à leurs peines, excusant leurs fautes. Hélas ! je trouve dans mòi des sentiments tout contraires : vif, impatient, quelquefois colère, emporté, d'ailleurs critiquant, blâmant, censurant les autres ; nourrissant dans mon cœur des ressentiments, des aversions, des envies, des jalousies. En quoi donc suis-je chrétien ? et l'ai-je été jusqu'à présent ? Quelle ombre, quel fantôme de christianisme ?

La vie d'un chrétien doit être la preuve de sa religion, c'est-à-dire la vie d'un homme tout céleste ; vivant en ce monde comme n'y vivant pas ; possédant comme ne possédant pas ; n'ayant que le corps sur la terre et les sentiments élevés au ciel ; toujours disposé et prêt à mourir. A ce portrait, puis-je me reconnaître ? Les sentiments chrétiens vivent-ils dans mon cœur ? le sang chrétien coule-t-il encore dans mes veines ? Hélas ! ô mon Dieu, si je ne rougis pas de ma conduite, ma religion rougit elle-même de moi. Je suis chrétien, et je n'en ai que le nom ; et encore ce nom, je le déshonore, je le trahis, je semble le renoncer dans ma conduite et mes mœurs. Ai-je pensé à ce que j'étais et à ce que

je devais être ? La vie d'un honnête païen est-elle bien différente de la mienne ? A ce prix, fallait-il naître pour ainsi dire chrétien, pour ne vivre qu'en infidèle, et ne mourir peut-être qu'en réprouvé ?

Troisième point. — Je suis chrétien et c'est en qualité de chrétien qu'un jour je serai jugé. Que ce jugement sera rigoureux ! qu'il sera redoutable ! Quand il me faudra rendre compte de tant de temps que j'ai perdu, de tant de grâces dont j'ai abusé, de tant de devoirs que j'ai violés, de tant de moyens de salut que j'ai négligés, de tant de sacrements que j'ai reçus, de tant d'exemples édifiants dont j'aurai souvent été témoin et souvent touché ; enfin de la grâce ineffable que Dieu m'avait accordée en me faisant naître dans le sein du christianisme, qu'aurai-je à répondre ?

Il me semble que Jésus-Christ m'appelle en ce moment, qu'il me transporte à son tribunal redoutable, et que, me faisant assister au jugement d'un mauvais chrétien, je l'entends lui adresser cette terrible parole : *quid potui facere, et non feci* ? Venez, chrétien indigne, venez rendre compte à ma justice des bienfaits de ma miséricorde. Ame infidèle, qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait ? Je t'ai fait naître dans le sein de mon Eglise, je t'ai éclairée des lumières de la foi, je t'ai comblée de mes grâces, je t'ai rachetée de mon sang, je te préparais une éternité de bonheur ; en était-ce assez pour te marquer ma tendresse ? En était-ce trop peu pour te demander ton cœur ? Que devais-je attendre de toi ? Malheureux ! je voulais être ton Sauveur, et tu m'obliges à te perdre : je t'avais créé pour avoir part à ma gloire, et tu n'auras part qu'à mes anathèmes. Précipité à

jamais dans la profondeur des abîmes avec les païens et les idolâtres, toute l'éternité tu seras malheureux avec eux, et plus qu'eux, jusqu'à pousser des soupirs de feu, jusqu'à verser des larmes de sang sur les grâces que tu auras reçues, sur l'abus que tu en auras fait ; tu les compteras, ces grâces, elles seront sans nombre ; tu les regretteras, elles seront sans retour ; tu appelleras ton Dieu, et ce Dieu irrité se dérobera à tes yeux. Tu verras ce qu'il a été pour toi, et ce que tu as été contre lui ; lui toujours miséricordieux, toujours compatissant, toujours bon : et toi, toujours rebelle, toujours ingrat, toujours obstiné à te perdre. Ni cette miséricorde qui t'avait prévenu, ni le ciel qui t'était ouvert, ni un enfer dont tu étais menacé, n'ont pu te ramener dans la voie. Réduit à former ce souhait désespérant et à dire éternellement, inutilement, inconsolablement : Oui, il eût mieux valu mille fois pour moi n'être jamais né, n'avoir jamais été éclairé des lumières de la foi, avoir été plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, n'être jamais sorti du sein du néant : ce n'eût été qu'un homme de moins dans le monde, et ce sera un chrétien de plus dans l'enfer. Un chrétien dans l'enfer ! quelle horreur et quel monstre ! Chrétien, et ennemi de Dieu ! Chrétien, et maudit ! Chrétien, et réprouvé !

O Dieu Sauveur, ô Dieu de bonté ! qui nous avez appelés à la lumière de la vérité, préservez-nous de ce malheur, et ne permettez pas que nous en éprouvions jamais les horreurs.

Je le sais, je le sens, voilà à quoi s'expose et à quoi sera réduit tout chrétien qui ne vit pas selon la sainteté de sa foi ; ne m'y suis-je pas exposé moi-même en vivant comme j'ai vécu, en déshonorant en

moi le caractère et le nom de chrétien, en contredisant ma foi par mes œuvres, en rougissant même souvent de paraître chrétien, en vivant comme si je ne l'étais pas ? Dieu des miséricordes, ayez pitié de mon âme, recevez mes regrets, et daignez encore écouter ma prière.

Prière — C'est par une grâce spéciale, ô mon Dieu ! que vous m'avez fait chrétien. Jusqu'à présent, je n'ai connu ni la dignité de mon état, ni la sainteté de mes obligations ; je n'ai presque eu de chrétien que le nom et les grâces ; il est bien temps que je pense à en prendre la conduite et les sentiments : c'est désormais le grand et l'unique dessein que je forme, bien résolu à y travailler jusqu'à la fin de ma vie. Je sais à quoi je m'engage : à porter la croix, à mépriser le monde, à mourir à moi-même, à ne craindre que le péché, à n'estimer que la grâce, à n'aimer que la vertu, à ne désirer que le ciel, à ne penser qu'à l'éternité ; c'est-à-dire à vivre en chrétien, et à mourir en saint, pour ressusciter en prédestiné. Telles sont, ô mon Dieu ! mes obligations ; je m'y engage dès ce moment de nouveau, et toute ma vie je vais m'appliquer à les remplir fidèlement, généreusement et constamment. Que je serais heureux si je ne m'en étais jamais écarté !

Pratiques. — 1° Honorer d'un culte spécial le saint dont nous portons le nom, surtout en imitant ses vertus.

2° Le jour de notre baptême, et quelquefois dans l'année, renouveler les sacrés engagements que nous avons contractés, et en rappeler les saintes obligations.

3° Former souvent sur nous le signe de la croix, mais le former avec plus de respect : c'est le signe du chrétien, et comme la profession de sa foi.

4° Demander souvent à Dieu la grâce de vivre et de mourir en véritables chrétiens, et nous tenir toujours prêts à ce dernier passage.

HUITIÈME LECTURE

Sur le péché mortel.

Le péché est appelé mortel, parce qu'il donne la mort à l'âme. Il y a trois sortes de morts, qui sont la suite et l'effet du péché : une mort spirituelle, une mort temporelle, une mort éternelle. Mort spirituelle, par la privation de la grâce et de tous ses biens ; mort temporelle par les calamités, les misères de cette vie et le dernier instant qui doit la terminer ; mort éternelle, par la damnation, si l'on persévère dans un état de péché : trois terribles vengeances dont le péché est la cause funeste.

1º Mort spirituelle, par la privation de la grâce et de tous les biens de la grâce. Peut-être, parce que cette mort n'opère pas au-dehors ses redoutables effets, paraîtra-t-elle moins à craindre au pécheur : mais, hélas ! de quels traits mortels cette âme n'est-elle pas percée, et en quel état funeste est-elle réduite. Morte aux yeux de Dieu, et privée de la vie de la grâce, elle est dépouillée, elle est dégradée, elle est abandonnée, elle est livrée en proie aux vers rongeurs qui la déchirent. Mon Dieu ! quel abîme de maux !

Elle est dépouillée, dénuée de tout, des dons précieux de la grâce, qui faisaient son plus bel ornement devant Dieu, et sans lesquels elle n'est plus qu'un objet d'horreur à ses yeux ; dénuée de tous les mérites qu'elle avait acquis, qui faisaient son plus précieux trésor, et sans lesquels, réduite à une

affreuse indigence, il ne lui reste que son péché et ses suites funestes.

Elle est dégradée. A quelle gloire la grâce de Dieu, le sang de Jésus-Christ répandu sur elle, ne l'avaient-ils pas élevée ? Quels droits ne lui avaient-ils pas donnés ? Dans quelle heureuse liberté des enfants de Dieu ne l'avaient-ils pas établie ? De quelle sainte alliance avec Dieu ne l'avaient-ils pas honorée ? A combien de titres ne pouvait-elle pas se glorifier d'appartenir à Dieu, et de ce que Dieu, à son tour, lui appartenait ? Dieu était son père, Jésus-Christ son Sauveur, l'Esprit-Saint son céleste époux, le ciel son héritage, les mérites infinis d'un Dieu rédempteur son trésor ; mais, ô funestes ravages du péché et de la mort qu'il donne à l'âme ! en un moment il enlève tous ces titres, brise tous ces liens, efface tous ces traits glorieux : tout ce qu'elle avait de grand dans l'ordre de la grâce lui est enlevé. Le péché, portant la mort dans cette âme, la fait entrer dans un état plus triste que le néant dont la grâce l'avait tirée.

Elle est abandonnée : ce n'est pas que Dieu l'ait entièrement délaissée ; sa miséricorde le porte à jeter encore sur elle quelques regards ; mais ce ne sont plus ses regards de tendresse et de complaisance. Il lui donne encore des grâces, mais c'est avec poids et mesure ; il lui donne des grâces, mais, dans le cours ordinaire, ce ne sont plus ses grâces privilégiées et choisies. Il lui donne des grâces, mais reviendra-t-elle avec ces secours ? Elle le peut, c'est tout ce qu'il y a d'assuré ; le reste est plus qu'incertain. Il lui donne des grâces ; il en donnait à ces pécheurs malheureux dont il disait : C'en est fait, qu'il s'aveugle, qu'il s'endurcisse, qu'il se perde ;

puisqu'il veut périr, qu'il périsse ; sa perte ne peut s'attribuer qu'à lui-même : *Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam.* Babylone a abusé de nos soins, livrons-la à son sort et à son malheur.

Enfin elle est en proie aux vers rongeurs qui l'agitent, aux remords qui la déchirent. Ici, la raison représente au pécheur, malgré lui, l'horreur de sa conduite et le déplorable état de son cœur ; là, la conscience, par ses remords, excite au-dedans de lui une guerre intestine et implacable dans ses terribles combats D'une autre part, la religion lui représentant tantôt l'image de la mort qui le menace, tantôt les rigueurs d'un jugement à subir, tantôt ouvrant à ses yeux les abîmes éternels qui lui sont préparés, toujours réveillant sa foi, ses alarmes, fera son tourment, depuis qu'elle ne fait plus sa consolation. Toutes les passions déchaînées de concert contre lui l'agiteront, le tourmenteront, le tyranniseront : malheureux ! environné de tant d'ennemis, il se tournera contre lui-même dans les violentes agitations de son cœur ; tantôt il se réjouira de son péché, tantôt il le détestera ; quelquefois il voudra le quitter, bientôt il se repentira de l'avoir voulu, roulant tour à tour des projets de conversion et des projets de crime ; et, dans ce combat intérieur, éprouvant déjà en quelque manière un prélude funeste du dépit, de la rage, du désespoir des damnés. Heureux encore s'il éprouve de salutaires remords ! le malheur serait à son comble, s'ils étaient étouffés, si le pécheur était tout à la fois coupable et tranquille.

2° Mort temporelle ; c'est-à-dire les évènements funestes, les accidents, les revers, les morts tragiques, et tant d'autres malheurs ; car en vain vou-

drions nous souvent en chercher d'autres causes que le péché, il en est la source la plus ordinaire. N'est-ce pas en effet le péché qui, dès les premiers temps, attira le déluge qui submergea l'univers ; qui fit descendre le feu du ciel sur les villes infortunées et leurs criminels habitants ; qui arma le bras de l'ange exterminateur contre les premiers-nés de l'Egypte ; qui peupla le désert de serpents ; qui fit engloutir les enfants d'Aaron dans le sein de la terre ? Et, sans recourir à ces exemples éloignés, d'où viennent tant de malheurs dont le monde est comme accablé ? d'où naissent depuis tant d'années ces renversements des saisons, ces stérilités des campagnes, tant d'accidents imprévus et funestes ? Pourquoi la mort enlève-t-elle si souvent, si indifféremment dans tous les âges ? Pourquoi ce qu'on regardait presque comme un prodige parmi nos pères est-il devenu si fréquent parmi nous ? ces morts subites, ces morts tragiques, ces victimes transportées tout à coup d'un festin, d'une assemblée, dans le cercueil et dans le tombeau ? Pourquoi ces spectacles terribles sont ils plus fréquents, si ce n'est parce que les péchés se sont multipliés ? Peut-on s'aveugler au point de méconnaître en cela les vengeances de Dieu et les punitions du péché ?

Et que serait-ce si, pénétrant dans l'intérieur des maisons, on considérait les terribles fléaux dont elles sont quelquefois frappées, les fortunes renversées, les héritages dissipés, les procès suscités, les révolutions imprévues, les infirmités accumulées, les santés dépéries, et plus encore les divisions, les dissensions intestines ? On gémit sous le poids des malheurs ; on les attribue au hasard, à l'injustice des hommes, au destin rigoureux et aveugle : recon-

naissons qu'ils n'ont d'autre cause que le péché qui règne dans les maisons, et qui attire les vengeances célestes : au lieu de nous en prendre aux créatures, reconnaissons que le coup est parti de plus haut ; disons : Nous sommes malheureux parce que nous sommes coupables ; la main de Dieu est levée sur nous parce que le péché l'a armée contre nous.

Et que serait-ce encore, ô mon Dieu ! si, après ces malheurs présents, ces calamités que nous avons sous les yeux, il était permis de lire dans vos décrets divins, de tirer le voile redoutable qui dérobe l'avenir à nos yeux ? On montrerait des malheurs plus grands qui menacent encore, peut-être les morts tragiques et funestes qui sont réservées aux pécheurs. On annoncerait à l'un qu'après avoir, durant un temps, pris part aux amusements, aux festins, aux spectacles, aux folles joies de ce monde, sa fin arrivera lorsqu'il y pensera le moins ; que le temps de la pénitence ne sera plus pour lui, et qu'une pénitence éternelle lui est destinée. On dirait à l'autre qu'à la fleur de son âge, au temps d'une santé florissante, lorsqu'il se promettait une longue course, la mort le frappera, sans lui laisser même le temps d'apercevoir le coup qui le frappe. On verrait celui-ci étendu sur un lit de douleur, que des amis, des parents, une femme, des enfants trompent par une fausse et cruelle tendresse, en le laissant mourir sans secours, sous un faux espoir de guérison dont ils le flattent. On découvrirait à celui là comment et avec quelle inquiétude, pressé par le poids de ses crimes, sitôt qu'il se sentira atteint du trait mortel, il demandera le ministre de la réconciliation, et, par un juste, mais terrible jugement de Dieu, ce ministre ne se trouvera pas, ne viendra pas à temps ;

et le pécheur, en prononçant le nom de pénitence, mourra en impénitent et en réprouvé. On manifesterait à cet autre le funeste désespoir où le plongeront à ce dernier moment la vue de ses crimes, l'horreur de sa vie, les approches de son Dieu qui viendra à lui, et qui viendra, non en sauveur, mais en juge, mais en vengeur : Non, se dira ce pécheur, mes péchés sont trop grands ; il n'est plus pour moi de miséricorde ; je suis perdu. Ainsi il mourra, le crime et le désespoir dans le cœur ; le moment est venu, il expire. Le corps étendu sur le lit n'est plus qu'un cadavre, et l'âme a déjà paru devant Dieu avec ses péchés. La voilà cette troisième mort, plus funeste que toutes les autres, et la punition la plus redoutable du péché.

3° La mort éternelle. Voilà cette âme à jamais éloignée de Dieu, séparée de Dieu, maudite de Dieu, à jamais précipitée dans la profondeur des abîmes, dans les feux dévorants, dans des ténèbres affreuses, à jamais déchirée de remords accablants, et livrée à des regrets stériles ; à jamais abreuvée d'amertume et de fiel ; à jamais victime de la colère de Dieu, sans que jamais la moindre lueur de consolation vienne briller à ses yeux, parce qu'à jamais le péché vivra dans cette âme, subsistera dans cette âme, élèvera des cris vengeurs vers Dieu contre cette âme, demandera une vengeance éternelle contre cette âme. O péché ! ô mort dans le péché !

Hélas ! pour plusieurs qui lisent ces grandes, ces terribles vérités, ne sont elles que de simples menaces ? Combien peut-être, combien sont destinés à une mort prochaine ! combien à une mort subite ! Combien finiront leur course par une mort sans préparation, sans pénitence, sans sacrements,

ou précédée des sacrements, mais accompagnée des remords et suivie de la réprobation ? Combien peut-être termineront leur carrière, livrés aux horreurs d'une présomption diabolique, d'une impénitence affreuse et volontaire, ou d'un désespoir encore plus affreux ! Quel sort ! quel malheur ! Nous n'y pensons point, nous ne le prévoyons pas ; et peut-être l'arrêt va être porté contre nous ; peut-être Dieu a-t-il déjà les yeux sur nous pour nous désigner à la mort ; peut-être sous peu va-t-il lui ordonner de frapper ; et nous nous livrons aux amusements, aux folles joies de ce monde, et nous vivons tranquillement dans le péché ! Est-ce folie ? est-ce aveuglement ? Où est notre foi ?

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Pour concevoir une juste idée du péché mortel, considérons-le sous quatre points de vue différents, ou plutôt sur les quatre grands théâtres des vengeances de Dieu ; je veux dire, l'ange rebelle dans le ciel, le premier homme dans le paradis terrestre, tant de malheureux dans l'enfer, et surtout Jésus-Christ sur le Calvaire ; car en voyant les peines terribles auxquelles Dieu condamne, ou pour le péché, ou pour la seule apparence de péché, nous comprendrons aisément quelle est l'horreur infinie que Dieu en a, et ce que nous avons à craindre si nous venons à le commettre et à y persévérer.

Mon Dieu, éclairez mon esprit et touchez mon cœur : c'est ici surtout que j'ai besoin du secours de vos grâces pour apprendre à détester l'unique ennemi que j'aie à craindre en ce monde.

Premier théâtre des vengeances de Dieu, et première victime du péché, l'ange rebelle dans le ciel.

De quelle frayeur ne suis-je pas saisi à la vue de sa punition ! L'ange désobéit à Dieu, et à l'instant il porte la peine de sa désobéissance. Le glaive de Dieu est levé sur lui ; l'ange est éloigné de Dieu, chassé à jamais du paradis, précipité pour toujours dans le sein d'une éternité malheureuse : d'un ange le péché fait un démon.

Pensée terrible et effrayante pour moi dans la comparaison que je fais de mon péché avec celui de l'ange coupable ! Car enfin l'ange n'avait commis qu'un seul péché, et un péché de pensée, et un péché d'un moment ; et moi, ô mon Dieu ! qui ai commis tant de péchés, de si grands péchés, et qui en ai commis si souvent ! L'ange n'eut pas un seul moment pour se reconnaître ; le même instant qui le vit coupable le vit malheureux ; et moi, depuis mon péché, Dieu m'a accordé le temps de rentrer en moi-même, la grâce me l'a souvent inspiré, ma conscience n'a cessé de crier contre moi ; et, malgré cela, j'ai langui, j'ai différé, je gémis peut-être encore dans le péché. Ah ! Seigneur ! ce funeste délai dans le péché n'est-il point un péché plus grand que mon péché même ? Il semble, ô mon Dieu, qu'il devait bien vous en coûter de perdre une créature aussi parfaite que l'ange, au moment qu'elle sortait de vos mains. Que si malgré cela vous avez sacrifié à votre colère l'ange rebelle, quelle vengeance ne ferez-vous pas éclater contre l'homme pécheur !

Deuxième théâtre des vengeances de Dieu sur le péché, le premier homme dans le paradis terrestre. L'homme, à peine sorti du néant par la création, se précipite dans un néant encore plus affreux par le péché. Bientôt son crime est suivi de sa condamnation et de son malheur : chassé du paradis, dépouillé

de tous ses avantages, condamné à une pénitence de neuf cents ans, enfin aux horreurs de la mort, ce n'est encore rien. Adam, par son péché, allume la colère de Dieu contre lui ; mais ce n'est pas contre lui seul qu'elle éclate ; toute sa postérité est enveloppée dans le même arrêt, et frappée du même anathème.

Ici, ô mon âme, formons-nous une image de tous les malheurs dont le genre humain est accablé ; réunissons en esprit toutes les calamités qui ont inondé l'univers : la faim, la soif, les infirmités, les maladies, les chagrins, les guerres, les pestes, les famines, et tous les fléaux de Dieu, et disons-nous : Voilà les effets du péché, et les funestes rejetons de cette tige maudite. Sans le péché, il n'y aurait jamais eu de malheurs sur la terre.

Allons plus loin : descendons en esprit dans le sein des tombeaux ; représentons-nous les cadavres de tous ceux qui y ont été ensevelis, ce tas affreux d'ossements, les cendres, la poussière où ils ont été réduits, les vers dont ils ont été dévorés ; et, dans notre frayeur, disons-nous encore : Voilà les effets du péché ! sans lui il n'y aurait jamais eu ni ossements ni cadavres. O mon Dieu ! il faut que le péché soit quelque chose de bien affreux ! il faut que la source d'où coulent tant de maux soit bien empoisonnée, pour produire des effets si terribles.

Ce qu'il y a de plus affreux, ô grand Dieu, juste Dieu ! c'est que votre colère, qui depuis six mille ans est armée contre nous par le péché, ne s'est point encore ralentie ; votre main vengeresse est encore levée sur nous ; cette étincelle a produit un funeste incendie, qui ne s'éteindra que par l'extinction du genre humain. Tant qu'il restera une goutte du sang

d'Adam sur la terre, il faudra que ce sang soit purifié par le feu de votre colère, et ce feu vengeur ne cessera sur la terre que pour s'allumer avec plus de fureur dans l'enfer, et pour y poursuivre implacablement les restes de cette race coupable et maudite. Mon Dieu, que votre justice est redoutable, et que le péché doit être horrible à vos yeux !

3° Nouveau théâtre des vengeances de Dieu encore plus terrible ; tant de millions de réprouvés dans le sein des enfers ! Transportons-nous un moment à l'entrée de ce séjour des vengeances, et placés près d'un de ses soupiraux embrasés qui vomissent sans cesse des feux et des flammes, formons-nous l'idée du péché et de ses horreurs : voyons ces gouffres affreux ; c'est le péché qui les a creusés dans le sein de la terre ; ces feux dévorants, ces flammes vengeresses, c'est le péché qui les a allumés par le souffle de la colère de Dieu ; ces ténèbres épaisses, elles sont encore moins affreuses que celles que le péché répand dans une âme ; ces victimes infortunées, c'est le péché qui les a précipitées dans ces gouffres d'horreur ; écoutons les soupirs, les gémissements, les hurlements lamentables et désespérants, c'est le péché qui les pousse par leurs bouches. Allons donc en esprit dans ces abîmes y puiser l'horreur du péché ; considérons-les à travers ces sombres lueurs, ces épaisses ténèbres ; quelque sombres qu'elles soient, elles se changeront pour nous en autant de vives lumières pour nous faire connaître et détester le péché. Sous cette affreuse image, pourrait-il ne pas exciter toute la haine et l'exécration de nos cœurs, puisqu'il mérite toutes les malédictions et les anathèmes du Dieu des vengeances ?

4° Mais, oubliant, s'il se peut, tout ce que nous

avons médité, considérons un quatrième théâtre des vengeances de Dieu, encore plus redoutable que tous les autres ; c'est le Calvaire. C'est là où un Dieu Sauveur, un Dieu mourant nous appelle au pied de sa croix ; soyons témoins du spectacle sanglant que la foi nous présente ; déjà le bras de Dieu est levé, l'arrêt est porté contre le Saint des saints, la victime est attachée à la croix, le sang de l'Agneau ruisselle à grands flots sur la terre, le Fils de Dieu même expire sur une croix. Voilà où l'ont conduit nos péchés, dont il s'était rendu la victime.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Jésus-Christ n'avait en lui que la seule apparence du péché, et que cette seule apparence a suffi pour le rendre anathème aux yeux de Dieu, et en cette qualité pour le faire condamner à la mort ; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'il ne fallait rien moins que la mort et les mérites d'un Dieu pour expier le péché. Non, toutes les vertus des saints, tous les mérites des justes, tous les tourments des martyrs, tous les mérites même de la Reine des anges et des saints n'auraient pas suffi pour expier un seul péché. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la mort d'un Dieu n'ait pas encore touché nos cœurs pour les arracher au péché. Oui, mon adorable Sauveur, par votre mort vous aurez fait éclipser le soleil, vous aurez ébranlé les fondements de la terre, vous aurez fait ouvrir les tombeaux, vous aurez fait fendre les rochers ; et nos cœurs, plus durs que ces rochers mêmes, seront insensibles et ne gémiront pas sur l'horreur du péché, qui a élevé votre croix, qui a versé votre sang, qui a causé votre mort ! Y sera-t-il encore insensible, ce cœur ? Non, mon Dieu, à ce moment il va se livrer à l'amertume de sa douleur.

Pour moi, ô mon Dieu! il me semble que pour connaître, déplorer et détester le péché, on n'a besoin ni de raisonnements ni de discours. Je me prosterne au pied de votre croix, je lève les yeux sur elle ; et à la vue du terrible spectacle que me présente la foi, je me dis à moi-même : Voilà l'effet du péché. Cette tête ainsi penchée, c'est l'effet de tant de pensées criminelles qui se forment dans nos esprits; ces yeux noyés dans leurs larmes, c'est l'effet de tant de regards coupables ; ce cœur navré de douleur et percé d'une lance, c'est l'effet de tant de désirs criminels conçus dans nos cœurs.

Hélas ! que nous faisons donc un mauvais usage de nos larmes! nous pleurons, nous gémissons sur les malheurs de cette vie, et nous fermons les yeux sur les malheurs plus funestes de l'autre. Qu'un homme ait perdu une partie de ses biens, il n'est plus à lui ; il a perdu les biens de l'éternité, et il est insensible ! Qu'une épouse ait perdu un époux qui lui était cher, elle passe sa vie dans la tristesse et le deuil ; c'est une plaie qui saigne toujours dans son cœur ; une âme, par le péché, a perdu le céleste époux ; son malheur ne la touche pas ! Qu'un courtisan ait perdu les bonnes grâces de son prince, il est inconsolable, et la vie lui devient à charge ; on a offensé son Dieu, le meilleur des maîtres, on est tombé dans sa disgrâce, et on n'a pas un soupir, on ne verse pas une larme !

O déplorable aveuglement des hommes ! Pleurer pour la perte des biens, et ne pas pleurer pour la perte de l'âme ! Pleurer pour la terre, et ne pas pleurer pour le ciel ! Donner aux intérêts de ce monde des larmes infructueuses, et néanmoins très amères, et être insensible aux intérêts du salut, de

l'éternité même ! Et nous sommes chrétiens ? et nous avons la foi ? et nous croyons à l'éternité ? O péché, que tes ténèbres sont affreuses ! Que ton aveuglement est profond ! mais que les peines qui te sont réservées sont redoutables ! Que les regrets, que le désespoir que tu causeras seront longs ! qu'ils seront amers ! l'éternité même ne suffira pas pour en tarir la source.

Voici, mon Dieu, les sentiments que je forme en ce moment au pied de votre croix, et à la vue du péché qui a causé votre mort ; gravez-les à jamais dans mon cœur.

Prières et pratiques. — 1° Sentiment de douleur, de regret, de gémissements, à la vue de mes péchés et des égarements de ma vie. Qui donnera à mes yeux une source de larmes pour les déplorer ? Que ne puis-je les laver dans l'effusion de mon sang ! *Quis dabit capiti meo fontem lacrymarum.*

2° Sentiment de crainte et de frayeur salutaire à la vue du danger et des occasions du péché. Craignons, fuyons, tremblons à la vue du péché comme à la vue d'un serpent que nous verrions près de nous : *Quasi à facie colubri, fuge peccatum.*

3° Sentiment de reconnaissance et d'actions de grâces de ce que Dieu ne nous a pas frappés et enlevés de ce monde quand nous étions en état de péché. Si Dieu nous avait enlevés dans tel temps, après cette action, quels seraient notre sort et notre malheur !

4° Sentiment de compassion envers ceux qui ont le malheur d'être en état de péché. Ce sont peut-être nos parents, nos amis ; si nous les voyions frappés de mort et tomber à nos pieds, nous en serions touchés jusqu'aux larmes ; la mort du péché est bien plus triste et plus déplorable.

Prière. — Mon Dieu, préservez-moi du péché, c'est l'unique malheur que je craigne ; mais si j'ai le malheur

de pécher, punissez-moi en ce monde, frappez-moi, vengez-vous sur la terre ; faites tomber sur moi tous les fléaux de votre colère en cette vie pour me faire miséricorde en l'autre. La grâce que je vous demande comme la plus grande des grâces, c'est que, si vous prévoyez que je doive avoir le malheur de vous offenser encore et de tomber dans le péché, vous m'enleviez de ce monde avant que ce malheur m'arrive. J'aime mieux ne pas vivre que de vivre dans votre disgrâce ; j'aime mieux souffrir mille morts que de vous déplaire un instant par la mort que le péché donnerait à mon âme. Que je ne vive plus que pour pleurer mes péchés, apaiser votre colère et implorer vos grandes miséricordes.

NEUVIÈME LECTURE

Sur la mort.

L'affaire la plus importante de notre vie, c'est de nous préparer à la mort ; et le moyen le plus assuré de nous y préparer, c'est d'en rappeler, d'en méditer souvent la pensée. Du sein même des ombres dont la mort est environnée sortiront les plus vives lumières. Voici les grandes vérités qu'elle offre à nos réflexions :

1° Nous mourrons. L'arrêt immuable est porté contre nous ; chaque jour il s'exécute sur quelqu'un des enfants d'Adam. Au moment même où je médite, il y a quelqu'un dans le monde qui rend le dernier soupir et qui commence son éternité. Peut-être celui qui doit le suivre, c'est moi-même. Y pense-t-on ? La terre entière n'est qu'un vaste théâtre toujours couvert de quelque cadavre nouveau, et un abîme immense qui s'ouvre pour l'engloutir ; et cependant,

cet arrêt porté contre nous, quel est celui d'entre nous qui se donne le temps de l'écouter, de le méditer, de l'approfondir ? Hommes mortels et toujours mourants, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir ; nous éloignons même la pensée de la mort, comme si en éloignant sa pensée nous évitions ses horreurs. Aussi vivons-nous dans l'oubli de tout, quand nous avons tout à craindre ; semblables à ces victimes infortunées qu'on conduit à l'autel, qui ne savent craindre la mort qui les menace que lorsqu'elles sentent le coup qui les frappe.

2° Nous mourrons tous. Formés de la même boue, nous tendons tous à la même fin ; la mort nous citera tous à son tribunal, et nous appellera tous par notre nom : vous tel jour, vous tel autre, vous telle année, vous la suivante, vous demain, vous peut-être aujourd'hui. Dans un nombre d'années, il y aura dans les villes des hommes nouveaux ; dans les maisons de nouveaux habitants ; dans ce monde, un monde nouveau. Ceux qui l'habiteront diront alors ce que nous disons aujourd'hui : nous mourrons tous. On viendra méditer sur notre tombeau ; on fera sur nous les mêmes réflexions que nous faisons sur les autres ; les fera-t on avec plus de fruit ? en deviendra-t-on plus chrétien ? Selon les apparences, il en sera d'eux comme de nous. On entendra ces vérités, on en sera touché, on prendra des résolutions, on formera de bons propos ; après quoi on se retirera, on se dissipera, de nouvelles idées effaceront ces idées salutaires ; et quand la mort viendra, on sera presqu'aussi surpris que si jamais on n'en avait entendu parler de sa vie.

3° La mort renversera tous nos projets et dissi-

pera toutes nos pensées ; car voilà où nous en sommes, dans nous tout est projet ; nous en formons un, un autre le suit de près ; un troisième lui succède bientôt ; la mort en forme un quatrième tout opposé, et les renverse tous à l'instant. Ce jeune homme, à la fleur de son âge, n'a l'imagination remplie que de jeux, de divertissements, de plaisirs ; il voit s'ouvrir devant lui une carrière immense ; la mort le laisse avancer quelques pas, et, fondant tout à coup sur lui, elle l'arrête au commencement de sa course, et, par une fin imprévue, peut-être tragique, elle porte la consternation dans ceux de son âge, tout effrayés d'entendre dire : Un tel est mort ; quand ils pensaient à nouer une partie de plaisir avec lui. Et vous, personne mondaine, tout occupée de vous-même, du monde, d'ornements, de parure, que faites-vous ? Vous parez la victime ; la mort est prête à l'immoler.

Vous vous contemplez dans le miroir que vous présente la vanité, et vous ne voyez pas derrière vous la mort qui vous menace ; elle tient le trait vengeur suspendu ; elle attend que la victime soit parée pour l'immoler, et au milieu de cet étalage de vanité, de mondanité, cette victime va tomber toute tremblante, toute palpitante.

O hommes ! quel aveuglement est le nôtre ! Nous concevons que notre vie n'est qu'un souffle, et sur un fondement si fragile nous voulons élever des édifices immenses. Nous portons nos vues bien loin au delà de nous, au dessus de nous, et nous ne voyons pas le tombeau qui s'ouvre sous nos pieds. Hélas ! ne formons-nous des projets que pour les voir renversés ! n'ourdissons nous une trame que pour la voir coupée ! Nous nous repaissons d'idées

flatteuses, d'objets chimériques ; toute notre vie se passe en projets ; et quand il faudra sortir de ce monde, nous aurons encore entre les mains les vues, les projets, les désirs du temps. Quels préparatifs pour l'éternité !

4° La mort nous dépouillera de tout : honneurs, richesses, plaisirs, emplois, dignités, amis, liaisons, il faudra tout quitter. Tout homme se trouvera réduit au terme du prophète Job et pourra s'écrier avec lui : De tout ce que j'avais sur la terre, il ne me reste que le tombeau pour partage : *et solum mihi superest sepulcrum*. Pour tout le reste, il faudra dire et prononcer cette parole triste et lugubre : Je laisse, je laisse... ah ! dites plutôt : on m'enlève, on m'arrache. Il faut tout quitter et tout quitter sans délai, et tout quitter sans partage, et tout quitter sans retour. La bière et le tombeau, les vers et les cendres, c'est tout ce qui nous reste, *et solum mihi superest sepulcrum*. Hommes insensés, était-ce donc pour cela qu'il fallait former dans le fond du cœur tant de désirs et tant de projets ; dans le sein des familles, se livrer à tant de sollicitudes et de soins ; dans le sein des états, allumer tant de guerres, livrer tant de combats, répandre tant de sang, désoler, ravager tant de provinces et de nations ? A quel terme tout cela devait-il aboutir un jour ! ou plutôt dans quel abîme, dans quel gouffre tout cela devait-il être englouti à jamais ?

5° Enfin la mort décidera de tout pour toujours ; l'arbre tombera un jour, et il tombera à droite ou à gauche, selon la pente qu'il aura prise durant sa vie ; voilà notre image. Toute l'éternité nous serons ce que nous aurons été au moment de la mort. Mourrons-nous en état de grâce, notre sort est fixé ; nous

voilà heureux pour toujours. Mourrons-nous en état de péché, notre malheur est assuré, et l'est à jamais. La mort n'est qu'un moment, et ce moment fatal décide d'une éternité ! O moment ! moment terrible ! qui pourra balancer ton poids ? qui pourra mesurer ta durée ? qui pourra mesurer tes conséquences terribles ?

O mort ! disait le prophète, que ta balance est équitable ! que ton jugement est solide et tes conseils salutaires ! *O mors ! bonum est judicium tuum.* Et qui est-ce, en effet, s'il méditait ces grandes vérités, qui pourrait résister à leur force ? Si l'on pensait sérieusement qu'on doit mourir, qui est ce qui s'attacherait si follement à la vie ? Qui est-ce qui se nourrirait de projets, d'idées, d'illusions, s'il entendait la voix de la mort qui lui crie que tout n'est que néant et vanité ? Qui est-ce qui s'attacherait si éperdument aux biens de la terre qui vont disparaître, au préjudice des biens éternels qui nous sont préparés ? Qui est-ce au contraire qui ne se dirait pas à lui-même : Puisque je dois mourir un jour et tout quitter à la mort, pourquoi ne pas m'y préparer en me détachant de tout ? On regarderait chaque jour comme pouvant être le dernier des jours ; on ferait chaque action comme pouvant être la dernière action de la vie ; on approcherait du sacré tribunal comme allant au tribunal de Dieu même ; on recevrait le Saint des saints comme on recevra un jour le viatique pour l'éternité ; et comme la vie n'est qu'une mort continuelle, toute la vie ne serait qu'une continuelle préparation à la mort. Ainsi tâcherait-on de vivre de la vie des justes pour mourir de la mort des saints, et pour vivre à jamais de la vie des élus. *Moriatur anima mea morte justorum.*

MÉDITATION SUR CES PAROLES DE SAINT PAUL :
Quotidiè morior. Je meurs chaque jour.

Combien de vérités importantes sont renfermées dans ces deux grandes paroles ! Combien de morts anticipées doivent préparer cette dernière mort, cette mort absolue qui terminera un jour notre course.

Dieu vivant, puisque je dois mourir un jour, faites que toute ma vie soit une continuelle préparation à la mort. Vous m'avertissez vous-même de me tenir toujours prêt, parce que je ne sais ni le jour, ni l'heure, et que la mort peut venir me surprendre à tous les instants.

1° Je meurs tous les jours. Hélas ! à combien de choses ne suis-je pas déjà mort ? Ne suis-je pas mort à toutes les années de ma vie passée ? Elles se sont écoulées ; elles ont passé comme un songe ; elles sont passées pour ne revenir jamais. Le reste de mes jours s'écoulera de même insensiblement ; j'avance dans ma course, et je me vois mourir chaque jour sans que j'y fasse attention ; je me trouverai à la dernière heure, presque sans y avoir pensé et m'en être aperçu.

2° Je meurs tous les jours, et tous les jours je perds quelque chose de mon être et de ce qui compose le cours de ma vie. Je sens que tout dépérit peu à peu : mon esprit baisse, ma mémoire se perd, mes yeux s'affaiblissent, mes forces diminuent, toute la machine se démonte et menace ruine ; tout cela autant d'annonces de morts, autant de morts en détail qui préparent au dernier sacrifice, et ne permettent pas de le perdre de vue.

3° Je meurs chaque jour ; j'ai déjà fait une grande

partie du chemin, incertain de ce qui m'en reste. Je vis aujourd'hui ; le lendemain n'est point à moi. Je respire en ce moment, à peine suis-je assuré de voir le moment suivant. Cette incertitude même continuelle de la vie n'est-elle pas une espèce de mort ? Dans cet état, à quoi peut-on tenir ? Peut-on avoir des vues, méditer des desseins, former des projets ? Je n'en forme qu'un seul : c'est de penser à la mort, de m'y préparer, et même de me tenir prêt à tous les instants. Quand le dernier viendra, serait-il temps de le faire ?

4° Je meurs tous les jours à tout ce qui se passe, à ce qui m'arrive d'affligeant ou de consolant. Le temps qui consume tout, ne nous enlève-t-il pas indifféremment et les biens et les maux ? Qu'y a-t-il de durable et de constant en ce monde ? Quand nous avons des chagrins, disons : Ils finiront bientôt, pourquoi nous tant affliger ? Quand nous avons quelque consolation, disons : Demain peut-être nous n'en jouirons plus, pourquoi nous y livrer ? Quelle folie de s'attacher à ce qui, malgré moi, dans quelque temps ne sera plus ! et quel plus haut point de sagesse, que de ne faire aucun fond sur tout ce qui n'a aucun fondement assuré ! Dieu seul est immuable, seul il est le bien permanent ; c'est là, ô mon âme, et là uniquement qu'il faut s'attacher ; la mort ne saurait l'enlever.

5° Je meurs tous les jours, c'est-à-dire je romps chaque jour quelqu'une des chaînes qui m'attachaient à la vie. Quand la mort nous trouve attachés par mille liens : des biens, des honneurs, des parents, des amis, des projets, des espérances, et que tout à coup il faut rompre toutes ces chaînes, quelle violence ! quelle douleur ! Pour

les prévenir, je me dégage tous les jours volontairement moi-même, prévenant, tant qu'il est en moi, l'ouvrage de la mort ; afin que, quand elle viendra, elle ne trouve plus rien à faire dans moi, que de séparer mon âme d'avec mon corps, et la remettre paisiblement dans les mains de son Créateur.

6° Je meurs tous les jours, en ce que je me considère comme déjà mort. Une âme résolue à ne plus vivre que pour Dieu seul ne doit point avoir de part à la vie de ce monde, non plus que les morts qui sont déjà dans le tombeau. Il n'y a plus pour elle ni plaisirs, ni honneurs, ni intérêts. On la foulerait aux pieds comme les morts, qu'elle ne dirait rien et paraîtrait insensible. Ce n'est plus pour elle qu'indifférence, que dégoût, que langueur. Le cœur est comme mort à tout ce qui ne le touche plus.

7° Je meurs tous les jours. Eh ! comment pourrais-je souhaiter de rester plus longtemps en ce monde ? que puis-je avoir à y désirer et à y regretter ? le nombre de mes péchés n'est-il pas assez grand ? le compte que j'aurai à rendre ne sera-t-il pas assez rigoureux ? O mon Dieu ! je n'ai déjà que trop abusé de vos grâces, abusé des jours et du temps que vous m'aviez donnés. Heureux si j'étais mort à certaine époque ! j'aurais été bien plus disposé à paraître devant vous ; et d'ailleurs, quand j'aurais encore vécu plus longtemps, ne faudra-t-il pas toujours en venir à ce terme, avec plus de peine, de péchés et de crainte ? La mort, pour être différée, en est-elle moins une mort ? Mille ans sont à vos yeux, ô mon Dieu, comme le jour d'hier qui n'est plus, ou comme s'il n'avait jamais été ; il n'en reste que les regrets.

8° Je meurs tous les jours ; heureux si enfin je

puis finir ma course dans votre saint amour ; mourir enfin de la mort des justes ! Je ne désire plus vivre que pour cela, je n'aspire plus qu'à cet heureux terme. Je vais travailler avec tout mon courage, donner tous mes soins à ce grand ouvrage de tous les temps, à cette mort journalière et continuelle, à moi-même et à tout.

Quelle douceur, ô mon âme, quelle profonde paix ! que la mort sera tranquille si vous vous y disposez par ces sentiments, et si vous pouvez dire sincèrement avec l'apôtre : *quotidiè morior !* Oui, tous les jours je connais de plus en plus le néant du monde ; tous les jours je me détache des créatures ; tous les jours je brise quelque lien de mon cœur ; tous les jours je combats quelque vice ou quelque défaut ; tous les jours je tâche de mourir à quelque chose et je désire mourir à tout. O l'heureuse vie que cette mort continuelle ! qu'elle est sainte ! qu'elle est méritoire pour nous ! qu'elle est agréable à Dieu ! qu'elle nous prépare bien saintement à cette mort absolue qu'il faudra subir un jour ! qu'elle nous dispose bien efficacement à cette vie immortelle et durable que nous espérons ! Mourons tous les jours de la mort des saints, pour vivre un jour de la vie des élus.

Mourir ou souffrir, disait une grande sainte ; ne pas mourir, mais souffrir, s'écriait une autre. Désirons de tout réunir : souffrir et mourir, vivre et mourir en souffrant.

Il est vrai, ô mon âme ! cette mort continuelle est triste et pénible à la nature. On ne meurt pas sans peine et sans qu'il en coûte, armons-nous d'une sainte confiance, ranimons notre courage et notre constance. C'est pour Dieu que nous mourons ;

c'est pour vivre à jamais que nous mourons chaque jour ; c'est en union de la mort et du sacrifice de Jésus-Christ que nous offrons notre mort et notre sacrifice. Après tout, quelque longue, quelque triste, quelque affligeante que puisse être cette mort journalière, la grâce en tempérera les amertumes, l'espérance en adoucira les rigueurs, la récompense en couronnera les travaux.

Prière. — Il est donc vrai, ô mon Dieu ! que cette mort qui m'est réservée à la fin de mes jours n'est pas la seule que je doive subir. Chaque jour j'éprouve une mort qui est le commencement et l'annonce de cette mort totale qui finira ma carrière. Hélas! nous disons : Nous mourrons un jour ; et nous ne voyons pas que nous mourons à tous les instants. Nous pensons vivre, et nous ne faisons que mourir : la mort fait chaque jour en nous son ouvrage, et nous ne pensons pas à faire en nous l'ouvrage de Dieu.

Vous qui êtes la vie véritable, recevez dès à présent l'hommage que je vous fais de mes jours : vivez en moi, détachez-moi de tout ce qui doit finir ; présentez-moi sans cesse cette mort qui m'arrache à chaque instant quelque portion de notre être. Je meurs chaque jour ; à quoi m'attacher en ce monde? Je meurs chaque jour ; pourquoi ne pas me préparer chaque jour à la mort ? Un jour on dira de moi : Il est mort. Je dois me dire : Je meurs à chaque moment ; et puisque je perds insensiblement cette vie mortelle qui m'est ravie, rendez-moi digne de cette vie immuable qui m'est destinée.

Pratiques. — 1° J'offrirai chaque jour le sacrifice de ma vie à Dieu.

2° Je regarderai les maladies et les infirmités qu'il m'enverra comme autant d'avis salutaires qu'il me donne, et de moyens de me préparer à la mort.

3° J'unirai le sacrifice de ma vie à celui de Jésus-Christ sur la croix.

4° J'approcherai souvent des sacrements, pour n'être jamais surpris par la mort.

5° Je regarderai chaque jour comme pouvant être le dernier de mes jours.

6° Je me souviendrai qu'en qualité de chrétien je dois être mort au monde et à tout.

DIXIÈME LECTURE

Jugement particulier du pécheur.

Le jugement particulier est celui qui se fera de nous au moment même de notre mort ; car avant le dernier jour, ce grand jour des vengeances où tous les hommes cités à la vallée de Josaphat doivent paraître au jugement universel, pour la justification solennelle et publique de la Providence, il y aura un autre jugement particulier et personnel, que chacun doit subir à la fin de ses jours.

Jugement moins redoutable en apparence, parce qu'il sera sans appareil, sans solennité, sans éclat ; mais jugement en effet plus redoutable par ses suites et ses effets, puisque c'est là que doit être décidé le sort éternel de chacun de nous, et que ce dernier jugement qui doit suivre ne sera que la manifestation du premier qui aura précédé.

Ainsi, après le court espace de quelques années qui se sont écoulées sur la terre ; après une vie souvent passée dans la vanité, les amusements de ce monde, quelquefois dans le désordre et l'excès des passions ; après une maladie peut-être longue et languissante, peut-être courte et de quelques jours ; après les agitations, les angoisses, les défaillances

du dernier combat, viendra enfin le moment décisif où nous finirons notre course, et où l'on dira de nous ce que nous avons dit de tant d'autres : *Il est mort*. Quelques larmes, ou sincères ou simulées ; quelques regrets, ou par tendresse ou par bienséance, accompagneront le cadavre du mort, qu'il faut bientôt enlever aux yeux effrayés des vivants.

J'accompagne en esprit l'âme qui vient d'en être séparée ; la voilà entrée dans l'éternité, transportée dans cette région sombre des morts. Quelle est en ce moment sa surprise à l'entrée de cette nouvelle carrière ! Seule, étonnée, éperdue, comme investie de la majesté souveraine de Dieu, elle se trouve abandonnée absolument de tout.

Abandonnée du monde et des créatures ; ses amis, ses parents, ses protecteurs, tous ceux qu'elle aimait dans ce monde l'ont suivie jusque-là ; mais à l'entrée de cette terre étrangère, sur le bord de cette région de ténèbres tout s'est éloigné. Où sont-ils à présent ces bras de chair, ces objets enchanteurs, cette idole trompeuse du monde ? Hélas ! durant sa vie elle leur a sacrifié ses biens, son repos, son salut, et dans ce moment tout a disparu ; l'âme reste seule avec ses œuvres et ses regrets.

Abandonnée de sa propre conscience, je veux dire de cette conscience fausse, erronée, qui l'avait séduite et aveuglée durant sa vie ; mais qui, devenue alors une conscience droite, et sortant de son assoupissement et de ses erreurs, livre le pécheur à lui-même, à ses regrets et à son malheur.

Ces abandons sont terribles, mais il en est un autre bien plus triste et plus accablant. Abandonnée de son Dieu, c'est-à-dire de ce Dieu autrefois si plein de bonté, de tendresse et de miséricorde pour elle, et

ne trouvant plus en lui qu'un Dieu juste, irrité et vengeur ; ce n'est plus que le Dieu terrible, le Dieu des armées, qui se dépouille du nom de père tendre pour prendre celui de juge irrité et d'ennemi implacable.

Représentons-nous donc cette âme dans cette situation terrible, dans ce moment effrayant. La voilà, au sortir de son corps, transportée à l'instant au tribunal de son juge, seule avec Dieu ; le ciel d'une part, l'enfer de l'autre, le tribunal de Dieu entre deux ; l'âme suspendue entre l'un et l'autre, tremblante aux pieds de son juge, dans l'attente formidable de son arrêt éternel. Quels objets vont s'offrir alors à cette âme étonnée ! Le triste tableau de toute sa vie sera présenté à ses yeux, depuis le premier usage de sa raison jusqu'au dernier soupir : toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, tous ses péchés, entrent en jugement avec elle. Que de sentiments secrets ! que d'objets cachés ! que d'illusions ! que de faux principes ! que de mystères d'iniquités ! que d'excès !

Et ne pensons pas qu'il faille un long temps pour faire cette discussion, et décider du sort éternel de cette âme coupable ; un instant décidera de tout pour toujours : oui, à l'instant même que l'âme sort de son corps, elle trouve son Dieu ; il se présente à elle, et ne s'y présente qu'en qualité de juge. A ce même instant la lumière divine frappe ses yeux, et dans elle, comme dans un miroir éclatant, elle voit tout à la fois ses péchés, sa sentence et son sort éternel. Elle y voit ses péchés, leur nombre, leurs circonstances, leur énormité, leur durée : elle y voit la sentence qu'elle mérite ; elle la lit de ses propres yeux, en voit l'équité, les motifs, l'étendue : elle voit son

sort durant toute l'éternité, fixé, irrévocable, et par là même désespérant. C'en est fait, lui dit le souverain juge, tu es jugée, tu es réprouvée ; je te rejette, je te maudis, je t'éloigne de moi pour toujours ; mes yeux et mon cœur sont fermés pour toi ; tu ne me verras jamais. A l'instant même les ministres du Dieu des vengeances se saisissent de la victime, l'entraînent dans ce lieu d'horreur où les tourments seront à jamais son partage ; elle y est précipitée, et tout est fini,

Hélas ! ô mon Dieu ! il n'y a qu'un moment que cette âme a rendu le dernier soupir : son corps est encore étendu dans le lit de douleur, et garde encore un reste de la chaleur naturelle ; les assistants en pleurs l'entourent dans un morne silence, ils l'arrosent de leurs larmes, le considèrent avec effroi, et se retirent tout consternés : non, le corps n'est point encore enseveli dans la terre, et déjà l'âme est ensevelie dans les enfers.

Eglise sainte, vous vous revêtez d'ornements lugubres à la perte de vos enfants : incertaine de leur sort, vous priez encore pour eux ; vous invitez par de tristes sons les fidèles à y joindre leurs prières ; vous envoyez vos ministres offrir le sacrifice des vivants et des morts. Arrêtez, Eglise sainte ; ministres du Dieu vivant, suspendez vos vœux ; et vous, cloches lugubres, faites entendre sur cette âme des sons encore plus lamentables : il n'est plus de ressource pour elle ; prières, larmes, supplications, sacrifices, tout est inutile ; le règne de la miséricorde a fini ; celui de la justice commence pour ne finir jamais.

Telles sont donc pour cette âme les suites terribles de ce jugement redoutable : la malédiction

éternelle de Dieu qui tombe sur elle, des peines affreuses qui commencent pour éterniser son tourment; un désespoir affreux qui comble tous ses malheurs. Voilà, dis-je, cette âme frappée de Dieu, maudite de Dieu, éloignée de Dieu pour toujours. Non, jamais elle ne verra Dieu, jamais elle ne se réunira à l'auteur de son être; un sombre nuage le dérobe pour toujours à ses yeux : elle fera entendre ses soupirs, ils seront rejetés; elle poussera des cris lamentables, jamais ils ne seront écoutés; et celui qui par sa possession devait assurer sa félicité, par sa séparation et sa perte fera à jamais son malheur.

Qu'il sera affreux, qu'il sera accablant le désespoir de cette âme, qui sentira qu'elle aurait pu être heureuse, et qui se voit condamnée à un malheur sans consolation, sans espérance, à jamais sans remède! Mais, c'en est fait, le jugement est porté sur cette âme, le sort arrêté, le malheur à son comble; les abîmes se sont ouverts pour l'engloutir à jamais. Le chaos immense se ferme sur elle, et sur cet abîme fermé la main de Dieu grave, en caractères de feu, ces paroles à jamais redoutables : Eternité, éternité, éternité!

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Le jugement redoutable que cette âme vient de subir, je sais, ô mon Dieu, que je le subirai moi-même un jour, et qu'au moment même de ma mort, je paraîtrai devant vous pour rendre compte de toute ma vie et recevoir l'arrêt de mon sort éternel. Je vais m'y disposer seul avec vous seul, comme je serai alors; prosterné à présent au pied de votre croix,

comme alors au pied de votre tribunal, je vais me juger moi-même, ou plutôt me présenter à vous comme à mon souverain juge, et apprendre sur quoi un jour je serai jugé.

Soutenez-moi, ô mon Dieu ! je vous demande en ce moment toutes les lumières qui peuvent éclairer mon esprit, toute la douleur qui doit pénétrer et briser mon cœur ; enfin toutes les grâces dont j'ai besoin, pour me préparer à ce terrible jugement, et pour en prévenir les rigueurs.

Le souverain Juge est donc assis sur son tribunal, l'âme est là, tremblante, effrayée au pied de ce tribunal, dans l'attente formidable de son arrêt éternel. Dieu ouvre le livre de vie et de mort à ses yeux, et le jugement redoutable commence. Voici, ô mon âme, quelle en sera la matière ; voici les sept chefs principaux sur lesquels nous serons interrogés, et sur lesquels nous aurons tous à répondre ; préparons-nous-y, c'est là-dessus que se décidera notre éternité.

1º Jugement sévère des péchés que nous aurons commis : péchés de pensées, de paroles, d'actions, d'omissions ; péchés de tous les temps et de tous les âges ; péchés dans leur espèce et leurs circonstances ; péchés peut-être cachés dans le tribunal de la pénitence, parce qu'une fausse honte aura fermé la bouche, malgré les remords secrets d'une conscience alarmée ; péchés déguisés qu'on n'aura déclarés qu'à demi, qu'on aura palliés ou dissimulés, voyant qu'on laissait des replis dans l'âme, et que le cœur n'était pas en repos ; péchés oubliés, mais peut-être comme volontairement oubliés, parce qu'aussitôt qu'ils venaient se présenter à l'esprit, on les éloignait comme autant de pensées impor-

tunes qui troublaient les plaisirs et réveillaient les remords. Que de monstres cachés jusqu'alors paraîtront au grand jour !

Peut-être durant ma vie aurais-je dissimulé, excusé mes péchés. Dieu me les présentera alors dans toute leur énormité : hélas ! quelque grands qu'ils soient, si on les avait déclarés, ils seraient pardonnés ; mais s'ils ont subsisté jusqu'à la mort, ils vivront dans l'éternité, pour la rendre à jamais malheureuse.

2° Jugement rigoureux des péchés que nous aurons fait commettre. Tant de mauvais conseils, tant de mauvais exemples, tant d'occasions données à l'offense de Dieu et à la perte des âmes ; ces discours libres et licencieux qu'on aura tenus ; ces livres pernicieux qu'on aura communiqués, ces airs libres et indécents, ces ornements, ces parures mondaines, ces railleries impies sur la religion et ses saintes pratiques : tout cela ne rendra-t-il pas responsable devant Dieu de tout le mal qu'on aura occasionné ? Combien peut-être seront à ses yeux plus coupables par les crimes qu'ils auront fait commettre aux autres que par ceux qu'ils auront eux-mêmes commis !

O mon Dieu ! n'était-ce pas assez pour moi du poids accablant de mes propres péchés, sans me charger encore de ceux des autres ? Tel sera cependant le jugement que vous m'en ferez subir, et le compte que vous m'en demanderez.

3° Jugement terrible des péchés que nous n'avons pas empêché de commettre y étant obligés. Dans mille occasions on le pouvait et on le devait. On était chargé de l'édification, du bon ordre ; on l'a négligé. On voyait cette personne remplie d'amer-

tume et de fiel ; un mot l'aurait adoucie. On était chargé de l'éducation de cette autre, on l'a laissée à ses penchants : on en répondra sang pour sang, âme pour âme. On entendait la médisance déchirer la réputation du prochain, l'impiété, l'irréligion débiter de funestes maximes : un lâche respect humain a fermé la bouche ; ce silence même est un crime, souvent un scandale, quelquefois une prévarication et une espèce d'apostasie. Combien d'âmes porteront devant Dieu le terrible fardeau, et des péchés qu'elles auront commis, et de ceux qu'elles auraient dû empêcher de commettre !

N'ai-je rien à me reprocher en ce point ? Dieu en jugera, non plus dans sa miséricorde, mais dans la rigueur inexorable de sa justice ; et qu'aurai-je à répondre, si je suis moi-même obligé de me condamner ?

4° Jugement redoutable du bien que nous n'aurons pas fait. J'entends l'Apôtre qui dit : *Scienti bonum et non facienti, peccatum est illi.* Connaître le bien et ne pas le pratiquer, c'est un crime. Que de bien on aurait pu faire et qu'on aura négligé ! On annonçait la parole de Dieu, y avons-nous été assidus ? On offrait le sacrifice divin, y avons-nous assisté ? On exhortait à l'approche des sacrements, les avons-nous fréquentés ? Les cris de l'indigence et de la misère sont allés jusqu'à nous, avons-nous ouvert à leurs besoins un cœur tendre et une main bienfaisante ? Les malades, les avons-nous soulagés dans leurs infirmités ? les affligés, les avons-nous consolés dans leurs peines ? les prisonniers, les avons-nous visités dans leurs fers ?

Combien se rassurent, parce qu'ils n'ont pas commis de grands crimes, quand ils devraient trembler

pour n'avoir pas pratiqué de grandes vertus, ayant tant de moyens de le faire! O mon âme! priez, tremblez, jugez-vous vous-même, et n'attendez pas que sur tout cela Dieu vous appelle à un jugement sans retour.

5° Jugement formidable du bien même que nous aurons fait; car le Dieu vengeur menace d'appeler en jugement les justices mêmes. Nous aurons pratiqué de bonnes œuvres; mais comment, par quel motif, et dans quelles vues? La vanité, le respect humain n'y ont ils point eu de part? Des aumônes sans choix, des prières sans attention, des confessions sans douleur, des communions sans préparation et sans fruit : arbre trompeur, vous n'avez que des fruits gâtés; le ver rongeur de l'amour-propre les a tous infectés. Hélas! quel sera mon sort? Nous croirons avoir ramassé des trésors de mérite, et nous paraîtrons devant Dieu les mains vides. Mon Dieu, que vos jugements sont terribles! Peut-être que mes vertus mêmes en feront la matière, et que ce que je croyais devoir mériter quelque chose devant vous sera un titre de condamnation contre moi.

6° Jugement effrayant des grâces que nous avons reçues, et dont nous n'aurons pas profité. Tant de lumières, de saintes lectures, d'exemples édifiants, de vives inspirations, de remords salutaires. Dieu, tenant la balance en main, mettra d'une part ses dons et ses grâces, et de l'autre il attendra que nous mettions notre fidélité et notre correspondance. Que sont devenues tant de grâces, et quel fruit en avez-vous retiré? Tyr et Sidon, venez confondre ces chrétiens ingrats et perfides. Malheureux! vous m'obligez de mettre mes grâces négligées au rang de

vos crimes accumulés, et ce qui devait assurer votre bonheur va mettre le sceau à votre perte et à votre réprobation.

Comment, ô mon Dieu ! ne tremblerais-je pas à la vue et dans l'attente d'un jugement si rigoureux ? Si cette seule pensée est capable de m'alarmer à présent, que sera ce donc au moment de l'exécution ?

7° Jugement, et jugement encore plus formidable des grâces mêmes que nous n'aurons pas reçues. Eh quoi ! ô mon Dieu ! sommes-nous coupables de ce que vous n'avez pas été libéral ? Voici l'explication de ce redoutable mystère du jour des vengeances. Ces grâces, Dieu nous les avait préparées ; c'est par notre faute que nous ne les avons pas reçues. Si nous avions été fidèles, elles nous étaient assurées ; les premières en auraient attiré d'autres, qui auraient été suivies d'autres encore plus précieuses, notre infidélité les a éloignées et nous en a rendus responsables. Le soleil brillait, et nous avons fermé les yeux ; sommes-nous excusables, si nous nous sommes aveuglés ? Ames infortunées ! tandis que plusieurs seront condamnées pour les biens qu'elles auront reçus, vous le serez encore pour ceux mêmes dont vous aurez été privées. Que de grâces vont en ce moment s'élever contre vous, et contre vous demander vengeance !

Tel et plus redoutable encore sera le jugement que j'aurai à subir à ma dernière heure ; sur tout cela je serai examiné, je serai jugé. Hélas ! ne me trouverai-je point alors dans l'état de cette âme coupable dont j'ai médité le malheur ?

Que reste-t-il donc alors ? si ce n'est que le souverain Juge porte enfin sur cette âme la terrible sentence qui doit fixer à jamais son sort avec son

malheur : *Retirez-vous de moi, âme maudite, allez au feu éternel.* Terribles paroles ! je suis assuré de les entendre prononcer un jour sur quelqu'un, et je suis incertain si elles ne seront point prononcées contre moi. Que puis-je désormais autre chose, que d'en faire le reste de mes jours le sujet de mes réflexions, de mes craintes et de mes regrets ?

Prière. — Que vos jugements sont redoutables, ô mon Dieu ! et que les hommes sont aveugles, de ne pas les méditer jour et nuit ! Demain peut-être ils les subiront, et ils vivent aujourd'hui dans la dissipation et l'égarement. Juste Juge, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; le juste même ne pourrait en soutenir les rigueurs ; que sera-ce de l'homme pécheur et coupable ? Quel sera mon sort en ce jour formidable ? serai-je au nombre des élus ? aurai-je le malheur d'être rejeté avec les réprouvés ? Vous êtes encore à présent un père plein de bonté, écoutez la voix de mes regrets et de mes soupirs, tandis qu'il en est temps. De ma part, je vais me disposer à ce grand jour, et voici les résolutions que je forme au pied de votre croix, comme au pied du tribunal de votre justice.

Pratiques. — 1° Je méditerai souvent sur la rigueur de vos jugements ; j'en rappellerai souvent la pensée, bien capable de m'en inspirer la crainte salutaire.

2° Je tâcherai de m'y préparer chaque jour ; je me jugerai sévèrement moi-même ; je me mettrai au-dessus des jugements des hommes, quand ils m'éloigneront de votre sainte loi.

3° Je suivrai les conseils du prophète pénitent ; dans toutes mes pensées, mes paroles, mes actions, vos jugements seront la règle de ma conduite, puisque tout cela doit être la matière de mon jugement.

4° Enfin j'espérerai en vous ; j'implorerai votre miséricorde ; je tâcherai de me tenir prêt à paraître devant vous quand vous m'appellerez. Ainsi travaillerai-je à me rendre mon juge propice et son jugement favorable. Tels

sont mes sentiments ; puissé-je les conserver toute ma vie, et les porter gravés dans mon cœur jusqu'au moment où j'irai paraître devant vous.

ONZIÈME LECTURE

Sur la perte de Dieu.

Voici la méditation éternelle du damné, et les sentiments qui occuperont, qui tourmenteront, qui déchireront à jamais son cœur, sans qu'il puisse s'en éloigner un instant : J'ai perdu Dieu, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour toujours. Courtes paroles, mais grand sujet de méditation pour toute la vie, peut être pour l'éternité tout entière.

Représentons-nous une âme plongée dans l'amertume de sa sombre douleur, concentrée en elle-même, absorbée dans la profondeur de ses réflexions accablantes, et dans l'abîme de son affreux désespoir, se disant sans cesse à elle-même :

1° J'ai perdu Dieu, mon créateur, mon sauveur, l'auteur de mon être, mon premier principe, ma fin dernière, la source de mon bonheur. J'ai perdu Dieu : j'étais faite pour le posséder, il m'avait créée pour lui, il me destinait à sa gloire ; c'est pour cela qu'il m'avait mise sur la terre : actuellement je devrais régner avec lui dans le ciel. J'ai perdu Dieu : hélas ! on me l'avait annoncé, je m'y exposais de plein gré. Insensée ! que je connaissais peu la grandeur de cette perte et l'abîme de ce malheur ! J'ai perdu Dieu, et en le perdant j'ai tout perdu : biens, honneurs, plaisirs, liberté, consolation, espérance ;

et que peut-il rester à celui qui a perdu le souverain bien ? J'ai tout perdu, hélas ! il n'en fallait pas tant pour exciter des regrets durant ma vie. A la moindre perte on est si sensible, on se livre à des retours si amers : on peut cependant se consoler d'une chose qu'on perd par une autre ; mais en perdant Dieu j'ai tout perdu sans réserve. J'ai perdu une bonté dont les douceurs sont ineffables ; une beauté dont les charmes sont ravissants ; une libéralité dont les trésors sont immenses : toutes ces perfections adorables devaient faire ma félicité, et elles combleront à jamais mon malheur.

J'ai perdu Dieu : à peine dégagée des liens de ce corps, j'ai envisagé la fin où j'étais appelée ; à la pensée de ces attraits ravissants, mille mondes se seraient présentés à moi, je les aurais rejetés ; j'avais entrevu mon bonheur, la violence, la véhémence du penchant m'y conduisaient ; je me suis élancée vers lui avec plus de rapidité que le feu vers sa sphère : ah ! disais-je, voilà ma félicité et le centre de mon bonheur ; mais, hélas ! ce bonheur s'est dérobé à mes avides désirs, un chaos immense vient nous séparer. O Etre suprême et vengeur ! fallait-il me montrer tant de charmes, pour les faire aussitôt disparaître ? fallait-il me faire sentir tant d'attraits pour les ravir si subitement à mon cœur ? fallait-il exciter en moi une soif si ardente pour me laisser consumer par de si violentes ardeurs ?

Tout demande son Dieu à ce réprouvé : son âme lui demande son Dieu, comme première et essentielle vérité ; sa volonté demande son Dieu, comme souveraine bonté ; toutes ses affections lui demandent son Dieu, comme source des pures délices ; à tous ces désirs si empressées et si violents rien ne

s'offre que cette pensée à jamais désespérante : J'ai perdu Dieu. *Ubi est Deus tuus?*

Mais que dis-je, j'ai perdu Dieu. Non, je le trouve encore. J'ai perdu un Dieu bon, un Dieu miséricordieux, un Dieu père ; et je ne trouve plus qu'un Dieu irrité, implacable et vengeur : je le vois armé contre moi, et sa présence ne se fait sentir que par ses rigueurs.

2º J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Je suis damné, et je pouvais me sauver. Tant que l'homme est en cette vie, il est fasciné par les objets créés, aveuglé, entraîné par les sens. Esaü, pour un mets ordinaire, vendit son droit d'aînesse. Il ne connut pas d'abord son malheur ; mais quand il vit les bénédictions dont il s'était privé, quand il fit réflexion sur sa perte, et sur le prix auquel il l'avait livré, il jeta des cris, il fit des gémissements, il poussa des hurlements lamentables : *irrugiit clamore magno.* Triste, mais naturelle figure du réprouvé qui sacrifie son Dieu, qui immole son salut et son âme ; il la sacrifie, il l'immole ; et à quoi ? à une légère satisfaction, à des objets périssables, à un plaisir d'un moment. Durant la vie, séduit par ses passions, il fait le sacrifice comme sans peine, il est aveuglé sur sa perte ; mais lorsque les yeux dessillés par la mort lui feront apercevoir la grandeur du bien perdu, l'indignité du bien préféré, le néant de tout bien auprès de ce bien suprême, ah ! quels seront alors son étonnement, son regret et son désespoir ! Quoi ! pour des biens périssables, des biens d'un moment, des plaisirs trompeurs, et toujours mêlés d'amertume, m'être privé des biens véritables, des biens immortels ! avoir pu me sauver, et m'être damné, et damné pour des riens !

J'ai perdu Dieu par ma faute. Si, contraint par une fatale nécessité, si, conduit par un implacable destin, on était tombé dans l'enfer ; si l'on s'était perdu parce qu'on ne pouvait se sauver ; si, victime dévouée à la fureur de Dieu, on n'avait pu éviter son malheur, on pourrait maudire son sort sans s'en prendre à soi-même. Mais non ; dans l'abîme de ses maux, le réprouvé voit qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui ; obligé de dire à sa confusion, et d'avouer dans son désespoir qu'il n'a perdu Dieu que parce qu'il a voulu le perdre, qu'il n'est malheureux que parce qu'il a été coupable, qu'il est damné, et qu'il pouvait se sauver.

J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour me sauver ? Manquais-je de secours et de moyens de salut ? que de grâces ! que de lumières ! que de saintes aspirations ! que de bons désirs ! que de remords touchants ! Parents chrétiens, éducation sainte, horreur naturelle du péché, crainte salutaire de Dieu imprimée dans mon cœur, j'ai abusé de tous ces moyens, j'ai franchi toutes ces bornes, j'ai étouffé tous ces saints désirs et ces vifs remords ; je pouvais me sauver et je me suis perdu. J'avais devant les yeux tant de bons exemples, j'en étais touché, édifié ; le monde même me faisait des leçons capables de me désabuser ; il m'ennuyait, il me dégoûtait, il me présentait mille raisons de le détester ; je ne cessais de me plaindre de la rigueur et de la pesanteur de son joug ; je faisais de temps en temps des réflexions sur le danger qui me menaçait ; la mort d'un parent, la conversion d'un ami me troublaient, m'effrayaient : je pensais à revenir à Dieu ; je différais, je me rassurais sur la résolution de faire un jour pénitence ; je n'en

aï pas eu le temps, ou j'en ai abusé, et je suis damné !

Que fallait-il faire pour me sauver ? Hélas ! souvent beaucoup moins que je n'en ai fait pour me perdre. Ah ! si tel jour, dans telle occasion, j'avais suivi la lumière qui m'éclairait ; si j'avais profité du bon moment qui me pénétrait ; si j'avais profité de cette retraite où l'on m'invitait ; si, ce jour de solennité, j'avais approché des sacrements comme j'y étais porté ; si j'avais fait à Dieu ce sacrifice qu'il me demandait, actuellement je serais avec les élus dans le ciel, et je suis réprouvé à jamais !

Durant un temps j'avais si bien commencé ; j'étais à Dieu, et j'étais si content. Encore quelques années de persévérance, quelques jours de combat, j'étais sauvé, et je suis damné !

Qu'il est triste, qu'il est affreux de voir qu'on a été comme environné de grâces, comblé de miséricordes ; et, malgré ces miséricordes et ces grâces, d'être réprouvé et à jamais malheureux ! Que des infidèles et des idolâtres soient damnés, ce sera leur faute ; ils ont péché contre leur raison, contre leur conscience ; mais des chrétiens ! mais moi, né dans le sein de la foi, dans l'éclat des lumières et l'abondance des grâces ; malheureux ! je n'ai que trop mérité mon malheur. Je pouvais me sauver et je suis damné !

3° J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu pour toujours. C'en est donc fait : mon arrêt est porté, mon sort est décidé, mon malheur est à jamais sans ressource : il y a un Dieu, et jamais je ne le verrai ! il y a une région des élus, et jamais je n'y entrerai ! il y a un bonheur, et jamais je ne le posséderai ! Terrible pensée, jamais et toujours : jamais de consolation,

jamais de fin, jamais de miséricorde, jamais de lueur d'espérance ! toujours dans les larmes, toujours dans les regrets, toujours dans les souffrances, toujours dans l'amertume et le désespoir ! Les années auront passé, les siècles se seront écoulés ; le soleil aura mille fois commencé et fini sa carrière ; les royaumes auront changé mille fois de face ; et le damné ne fera encore que commencer sa carrière. Mais quoi ! mon Dieu, ne vous laisserez-vous jamais toucher, jamais apaiser ? vous, autrefois si bon, si miséricordieux, si compatissant, ne vous laisserez-vous point attendrir par les cris, les gémissements, les larmes, les soupirs de feu que pousseront des créatures formées à votre image, et rachetées de votre sang ? Quoi ! après des millions d'années et des siècles révolus, votre justice ne sera-t-elle point satisfaite ! et quelques lueurs de miséricorde ne viendront-elles point paraître à mes yeux ? Non, ce Dieu vengeur sera à jamais sourd à ma voix, et implacable dans ses vengeances. Un mur de division s'élèvera à jamais entre lui et moi ; un nuage sombre et affreux le dérobera sans cesse à mes yeux ; un chaos immense nous séparera, nous divisera à jamais. Je lèverai les yeux, et je ne le verrai point ; je pousserai des cris, et il ne les entendra point ; j'appellerai un père, et je ne trouverai qu'un vengeur.

Tel sera à jamais le sort et le malheur des damnés. Plus ils avanceront dans le sein de cette éternité, plus Dieu s'éloignera d'eux ; jamais il ne leur aura paru plus grand, plus beau, plus parfait, plus digne de leur amour : au milieu même des blasphèmes qu'ils vomiront, ils seront obligés de reconnaître qu'il méritait infiniment d'être aimé. Le cerf altéré

qui court après les fontaines, la pierre qui tend rapidement vers son centre, ne sont qu'une image faible de la véhémence avec laquelle cette âme est entraînée vers son Dieu. Elle le cherche, elle le désire, elle soupire malgré elle vers lui ; mais ce Dieu irrité se soustrait à la véhémence de ses désirs ; une main invisible semble attirer cette âme vers Dieu, et une main vengeresse et implacable l'arrête et la repousse à l'instant. Quel tourment comparable à la violence de ce tourment ! ne désirer qu'un objet, s'y porter avec la plus vive ardeur, et ne pouvoir jamais le posséder. Se voir dans la nécessité fatale de le désirer avec la dernière violence, et être dans l'impossibilité absolue de s'unir à lui, toujours attirée, toujours rebutée, toujours poussée vers le ciel, et toujours repoussée dans l'enfer : quel orage, quelle tempête n'exciteront pas dans cette âme des sentiments si contraires et si violents ? tant d'amour et tant de haine, tant de désirs et tant de rebuts, tand d'ardeurs et tant de froideurs. Toujours unie à Dieu par l'instinct de la nature, et toujours séparée de Dieu par l'opposition du péché. Ainsi, partagé par des sentiments contraires, le réprouvé veut et ne veut pas ; il tend à Dieu, et il s'en éloigne ; il l'aime et le hait ; le fuyant comme son ennemi, et forcé de l'aimer comme son principe, également malheureux, et dans le désir extrême qu'il aurait de le posséder, et dans l'impossibilité éternelle de jamais l'obtenir.

Aussi, dans cet état violent et funeste, le pécheur, se voyant abandonné de Dieu, éloigné de sa fin, sans remède, sans ressource, sans espérance, se livre à toute l'horreur de son désespoir ; et par un excès de fureur et de rage, il tourne ses armes contre lui-même : il maudit son sort ; il voudrait arracher

et déchirer son cœur ; il voudrait périr, s'anéantir ; il en vient jusqu'à s'élever contre Dieu même, et à vomir contre lui des horreurs, des imprécations, des exécrations, des blasphèmes. Dieu irrité et implacable, venge-toi par la destruction de mon être ; qu'un coup favorable de tes vengeances m'anéantisse à jamais ; rassemble sur ma tête tous les tourments ; mais extermine-moi, et coupe jusqu'à la racine de mon être ; maudit cet être que j'ai reçu ! maudit le sein qui m'a porté ! maudit le jour funeste qui m'a vu naître ! maudite la vie que j'ai menée ! maudits l'air que j'ai respiré, les crimes que j'ai commis, les détestables plaisirs que j'ai goûtés ! Tout est fini ; il ne reste que mon malheur, qui commence toujours pour ne finir jamais.

MÉDITATION SUR L'ENFER

Trois pensées feront le sujet de cette méditation ; elles devraient faire le sujet de nos larmes toute notre vie : éclairez-moi, soutenez-moi, ô mon Dieu ! dans la considération profonde de ces vérités effrayantes.

Premier point. — Je suis sûr d'avoir mérité l'enfer. Il ne faut pour cela qu'avoir commis un péché mortel : combien, hélas ! en ai-je commis dans ma vie qui m'ont rendu digne du dernier des malheurs ! Si, il y a un certain temps Dieu m'avait retiré de ce monde ; si telle année, dans telle circonstance, Dieu m'avait frappé de quelque accident imprévu, dans quel état allais-je paraître devant lui ! à quoi devais-je m'attendre, si ce n'est à la rigueur de sa justice et de sa colère ? De sorte que si je ne suis pas actuellement enseveli avec les damnés dans le fond des abîmes,

livré à l'horreur des supplices, c'est par un effet de la miséricorde de Dieu, qui pouvait me précipiter dans ces gouffres d'horreur, où je serais actuellement abreuvé de fiel et de l'amertume d'un désespoir éternel. De sorte que j'ai plus d'obligation à Dieu de m'avoir préservé de tomber dans l'enfer, que si, y étant déjà tombé, il m'en avait retiré.

Si Dieu rappelait Caïn de ce lieu de supplices, de cette prison éternelle, quel retour de reconnaissance, de pénitence, d'horreur du péché, ne concevrait-il pas ? Aurait-il assez de sentiments à offrir à Dieu, assez de rigueurs à exercer contre lui-même ? Or, ma reconnaissance doit être encore plus grande et plus animée, car le bienfait est bien plus signalé, de préserver que de retirer du malheur.

J'ai mérité l'enfer : voilà, ô mon Dieu ! le triste et funeste état où je me suis jeté par mon péché, et voilà la grâce que vous m'avez accordée de m'en retirer par votre miséricorde, préférablement à tant d'autres qui sont morts dans cet état de péché, et qui en subiront à jamais la peine. Votre tendresse ne s'est point rebutée de mes iniquités ; elle m'a supporté ; elle m'a rappelé ; elle m'a attendu ; elle n'a point consenti à me perdre. Mais toujours est-il vrai que, de ma part, j'ai mérité plusieurs fois l'enfer, et que je me suis rendu digne de tous ses tourments. A cette vue, je ne dis plus quelle doit être ma reconnaissance, mais quels doivent être mes transports. Un seul péché mériterait toutes mes larmes, puisqu'un seul péché pouvait me damner à jamais. Puis-je donc trop pleurer des péchés sans nombre ? puis-je trop gémir sur des péchés multipliés, et malheureusement accumulés tant de fois ?

J'ai mérité l'enfer : à cette vue désolante, ô mon Dieu ! mon âme se trouve consternée, abattue aux pieds de votre justice, sans oser vous regarder ni vous parler que par ses soupirs. Regardez-les comme l'hommage le plus sincère que je puisse vous offrir de ma reconnaissance et de ma douleur.

Second point. — Je suis incertain si actuellement même je ne mérite pas encore l'enfer ; certain d'avoir mortellement péché, je suis incertain si j'en ai fait pénitence, du moins une pénitence véritable, sincère, proportionnée à la grandeur de mes crimes, capable d'apaiser la colère de Dieu, de me rendre sa grâce que j'avais perdue. Je me suis approché du sacré tribunal de la pénitence ; mais suis-je assuré de l'avoir fait avec les dispositions nécessaires, pour l'examen, la déclaration, la douleur, le propos ? Or, si j'ai manqué à quelqu'un de ces points, mon péché ne m'a pas été pardonné ; et si cela est, je suis encore actuellement en état de péché, et actuellement encore je mérite l'enfer. Cependant, hélas ! je suis et serai toujours incertain sur tous ces points essentiels au salut de mon âme. Je suis donc et serai toujours incertain si à chaque instant de ma vie je ne mérite pas l'enfer. Ah ! quel malheur d'avoir offensé Dieu, et d'avoir perdu le précieux trésor de sa grâce ! Heureuse et mille fois heureuse une âme qui l'a toujours conservée ! heureux les enfants qu'une mort prématurée a enlevés de ce monde après leur baptême, et avant qu'ils eussent le malheur d'être infectés du funeste poison du péché !

Pour moi, ô mon Dieu ! me voilà ; après avoir par mon péché perdu votre grâce, me voilà incertain si je l'ai recouvrée ; incertain si à présent même

je ne suis pas encore en état de péché, et dès lors incertain si à présent même je ne mérite pas encore l'enfer.

Terrible incertitude ! qui fait gémir les justes mêmes sur la terre, qui tire de leurs yeux tant de larmes, et de leur cœur tant de gémissements, tant de soupirs et tant de sanglots, ne sachant jamais s'ils sont dignes d'amour ou de haine ; si aux yeux de Dieu ils sont des objets de colère ou de complaisance, c'est-à-dire si actuellement même ils ne sont pas encore sur le bord de l'enfer et en état d'y tomber en mourant ; que si les saints ont gémi et tremblé sur leur état après tant de larmes et de sanglots, après tant d'austérités, de mortifications, de rigueurs, de quels sentiments dois-je être pénétré sur mon état, ayant commis bien plus de péchés, et fait bien moins de pénitence et de satisfaction.

Troisième point. — Sentiment encore bien plus triste, et situation encore bien plus terrible ! Je suis incertain si un jour je ne serai pas précipité dans l'enfer ; si je ne serai point à jamais au nombre des damnés et des réprouvés. Ce serait déjà un sujet de douleur et de crainte bien grandes, de pouvoir se dire qu'après son péché on ne sera jamais assuré d'avoir obtenu le pardon ; mais, hélas ! il y a un sujet de crainte encore bien plus redoutable pour nous.

Oui, quand même nous serions assurés qu'après notre péché nous avons fait une véritable pénitence, que nous en avons eu une douleur sincère, que nous l'avons expié par une satisfaction convenable ; en un mot, que tous nos péchés nous ont été pardonnés, que nous sommes rentrés en grâce avec Dieu et que nous vivons en ce moment dans sa grâce ; malgré

tout cela, nous sommes encore incertains de notre sort pour l'éternité. Pourquoi, hélas ! parce que, quand même nous serions assurés de posséder à présent le trésor de la grâce, nous sommes incertains si nous la conserverons jusqu'à la fin ; si nous n'aurons pas encore le malheur de la perdre avant que de mourir, et si jusqu'au dernier soupir nous serons fidèles.

Il est vrai que nous devons toujours tout espérer de la miséricorde de Dieu, surtout si depuis un temps nous avons tâché de vivre dans la grâce ; si durant un temps nous avons fait pénitence de nos péchés, il y a tout sujet de croire que la bonté de Dieu ne nous délaissera pas à ces derniers moments, qu'elle nous soutiendra dans les épreuves et les angoisses des derniers combats. Tel est le cours ordinaire de sa providence. Mais aussi il n'est pas moins vrai que, s'il y a toujours de quoi espérer, il n'y a jamais de quoi se rassurer entièrement ; que, quoiqu'on doive présumer de la bonté du Seigneur qu'il nous soutiendra jusqu'à la fin, il n'y a jamais lieu de vivre dans la sécurité sur cette espérance. En cela personne ne peut s'assurer de son sort ; en cela les plus grands saints, les âmes les plus justes, les plus pénitentes ont toujours à trembler. Que sera-ce de moi, ô mon Dieu, étant si éloigné de leur sainteté ; de moi, après tant de péchés et si peu de pénitence ?

A la vue de ces grandes et terribles vérités, vérités cependant de foi, quels sentiments doivent se former dans mon cœur ! Recevez-les, ô mon Dieu ! c'est vous-même qui me les inspirez.

1° Sentiment de douleur d'avoir mérité si souvent l'enfer par tant de péchés, de si grands péchés,

continués durant si longtemps et malgré tant de grâces.

2° Sentiment de reconnaissance envers Dieu, qui ne m'a pas enlevé de ce monde et précipité dans l'enfer quand j'étais dans cet état déplorable, digne de toute sa colère, et indigne de la moindre de ses miséricordes.

3° Sentiment de crainte et de tremblement salutaire sur le danger où je suis encore tous les jours de perdre la grâce de mon Dieu, quand même je la posséderais à présent.

4° Cependant, sentiment de confiance en Dieu, espérant de son ineffable bonté que, malgré mes péchés et mes égarements, dès que je les déteste, il voudra bien encore me favoriser de ses grâces, et surtout de la grâce des grâces, de celle de la persévérance jusqu'au dernier soupir.

Prière. — Oui, mon Dieu, je le reconnais ; j'ai mérité l'enfer, je l'ai mérité mille fois ; vous avez pu m'y précipiter avec justice, j'aurais été moi seul l'auteur de ma perte et de mon malheur. Je l'ai mérité plus qu'une infinité d'autres qui y sont condamnés. C'est à votre seule miséricorde que je le dois ; si je ne suis pas actuellement au nombre des réprouvés, j'en bénis cette miséricorde infinie ; je la conjure d'achever son ouvrage, de me préserver du péché ; de me soutenir dans la résolution de le détester et de l'éviter à jamais. Ne permettez pas que cette âme qui vous a coûté si cher, que vous avez comblée de tant de grâces, que vous avez créée pour vous louer à jamais, soit un jour réduite à vous haïr, à vous détester. Vous l'avez déjà comme arrachée à l'enfer ; ne permettez pas qu'elle s'expose à y tomber, et retirez-moi de ce monde avant que ce malheur ne m'arrive jamais.

Pratiques. — 1° Rappeler souvent la pensée et la crainte de l'enfer ; voir la place que j'y avais méritée, et

que je puis encore occuper, si je viens à pécher, et à mourir malheureusement dans mon péché.

2° Me regarder comme un tison encore fumant que Dieu a arraché à l'enfer, et dont il faut éteindre les flammes par le torrent de mes larmes.

3° Quand j'aurai des afflictions et des peines en cette vie, me dire à moi-même qu'ayant mérité les peines de l'enfer, je ne dois me plaindre de rien.

4° Demander souvent à Dieu la grâce de la persévérance, surtout pour le dernier moment qui doit décider de l'éternité.

5° Consacrer de temps en temps quelques communions, quelques pénitences à cette intention, et renouveler tous les jours les sentiments de ma juste reconnaissance envers Dieu qui m'a si longtemps préservé.

DOUZIÈME LECTURE

Sur la miséricorde de Dieu envers les pécheurs.

Que la conduite de Dieu à l'égard du pécheur est admirable ! qu'elle est ineffable et bien digne du Père des miséricordes par excellence ! Le pécheur fait par son péché trois démarches également funestes : il s'éloigne de Dieu ; étant éloigné, il s'égare de plus en plus ; étant égaré, il persévère souvent dans son égarement. Que fait le Seigneur envers lui ? Trois démarches toutes contraires : il le rappelle avec tendresse dans son éloignement ; il le poursuit avec empressement dans sa fuite ; il l'attend avec patience dans ses délais, prêt à le recevoir avec bonté dans son retour. Quelle miséricorde ! Tout autre qu'un Dieu en est-il capable ?

Rien de si vrai, et en même temps rien de si admi-

rable : à peine le pécheur s'est-il éloigné, que Dieu met tout en œuvre pour le rappeler ; d'abord il excite dans son cœur un trouble salutaire qui l'agite, et des remords de conscience qui le déchirent. A ce trouble succèdent les plus vives lumières : il lui représente quelle est l'horreur de sa conduite, le danger terrible de son état et quelles peuvent en être les suites funestes ; il lui fait connaître la vanité d'un plaisir qui passe en un instant, et l'amertume d'un regret qui sera peut-être éternel ; il rappelle à une âme le premier état où elle vivait avant son péché, et où elle vivait si contente ; il lui fait avouer malgré elle qu'il s'en faut bien qu'elle trouve dans son péché toute la satisfaction qu'elle s'était flattée d'y trouver. Qui pourrait exprimer le langage secret que la grâce fait entendre au pécheur ?

Dieu lui a-t-il fait connaître le malheur de son état, il n'oublie rien pour l'engager à en sortir ; pour cela, il veut bien faire lui-même les premières avances pour en épargner la peine ou la honte au pécheur : il vient lui-même au-devant de lui ; il le rappelle avec bonté ; il l'invite avec tendresse, il ne lui refuse pas même le doux nom de fils pour toucher son cœur ! *fili, præbe cor tuum mihi !* Quelle bonté ! Que penserait-on d'un juge qui inviterait le coupable à recevoir sa grâce ? mais que penserait-on d'un coupable qui refuserait de la recevoir ?

Voilà cependant le portrait du pécheur. Bien souvent, malgré ces tendres invitations, il résiste encore à son Dieu ; il paraît même l'éviter et le fuir. Miséricorde divine ! est-il encore des grâces dans vos pleurs ? Elle ne se lasse point ; et si le pécheur, comme un autre Jonas, s'enfuit devant Dieu, Dieu le poursuivra avec empressement dans sa fuite. Rap-

pelez-vous, pécheur infidèle, ce qui s'est passé ou ce qui se passe peut-être encore en vous après votre péché. N'est-il pas vrai que Dieu vous poursuit sans cesse ; qu'il se présente partout à vous, et qu'il prend occasion de tout pour vous parler au cœur ? Vous arrive-t-il quelque disgrâce, Dieu se trouve auprès de vous pour vous faire entendre que la source de vos malheurs est au dedans de vous-même, et que vous serez malheureux tant que vous serez criminel. Etes-vous tombé dans quelque maladie, voilà aussitôt votre Dieu, comme au chevet de votre lit, pour vous avertir que votre âme est dans un état plus triste encore que votre corps. Allez-vous prendre votre repos, voilà encore votre Dieu qui vous suit pour vous représenter que votre conscience n'est pas en repos elle-même, et que s'il survenait quelque funeste accident, vous ne seriez exposé à rien moins qu'à être transporté du lit dans le tombeau, et du tombeau peut-être dans les enfers. Il ira, ce Dieu de bonté, vous solliciter jusque dans les endroits où vous l'attendiez le moins, et où vous vous croyiez le plus à couvert de ses poursuites ; il ira jusque dans les parties de plaisirs, et il les détrempera d'amertumes ; jusque dans les assemblées mondaines, et là même il vous fera éprouver des moments de dégoût et de chagrin ; vous vous trouverez tout inquiet ; on vous en demandera la raison, vous la sentirez vivement et vous ne pourrez la donner ; vous aurez le cœur flétri sans savoir pourquoi ; les yeux égarés sans savoir sur quoi ; l'esprit abstrait et occupé ailleurs sans savoir de quoi ; dans tout cela vous ne trouverez peut-être qu'un effet naturel de ces moments de mélancolie, qui absorbent quelquefois sans qu'on sache pourquoi ni comment ; et moi

je n'y trouve qu'un effet de la miséricorde de Dieu qui vous dégoûte de tout pour vous ramener.

Que si les voies de douceur ne suffisent pas pour vous faire rentrer dans les sentiers du salut, votre Dieu vous aime assez pour en venir aux voies de rigueur ; c'est-à-dire que, plutôt que d'abandonner le pécheur à lui-même, Dieu emploiera les menaces les plus terribles. Il présentera aux yeux du coupable tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la religion : les horreurs d'une mort toujours prête à l'enlever de ce monde ; les terreurs d'un jugement toujours suspendu sur sa tête ; les abîmes d'une éternité ouverts sous ses pieds pour l'engloutir à jamais : quels spectacles de terreur et d'effroi ! Mais nous connaissons votre cœur, ô mon Dieu ! s'écrie le prophète, et nous savons que, dans le fort même de votre colère, vous n'oubliez pas votre miséricorde : *cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* Vos menaces mêmes en sont une nouvelle preuve, puisque vous ne nous menacez que pour nous épargner. Il me semble que je vois une tendre mère faisant peur à son enfant qui s'éloigne d'elle, afin que cet enfant effrayé vienne se jeter entre ses bras.

Cependant telles sont quelquefois l'insensibilité et l'obstination du pécheur, qu'il résiste à tout : invitations, sollicitations, promesses, menaces, rien ne le touche : on le dirait tombé dans une espèce de léthargie d'autant plus funeste, qu'il semble aimer son état et ne rien tant craindre que d'en sortir. Miséricorde de mon Dieu ! vos trésors sont-ils enfin épuisés ? Non ; il lui reste encore une dernière ressource : elle attendra le pécheur malgré son obstination et ses délais ; et par ce prodige de patience elle comblera tous les autres prodiges de sa bonté.

Dieu par ce délai veut donner au pécheur le temps et les moyens de se reconnaître. Je sais bien que le fort de la passion n'est guère le temps de parler de réconciliation ; mais quand le feu de cette passion sera ralenti, le cœur sera alors plus en état de rentrer en lui-même, et l'esprit plus disposé à se prêter aux réflexions salutaires. Sait-on, dit ce Dieu de bonté, si le temps n'amènera pas un jour ce qu'on ne saurait attendre à présent de la réflexion ? Si je ne me lasse pas de l'attendre, il se lassera lui-même de me fuir : il m'a coûté tant de sang et de grâces, n'aurais-pas quelque regret à le perdre ?

Patience d'autant plus admirable, qu'elle se trouve dans un Dieu offensé, et dans un Dieu qui a en main de quoi se venger ! Patience d'autant plus ineffable, que souvent les pécheurs en abusent, et tournent contre Dieu les dons mêmes de Dieu ! Patience d'autant plus ineffable envers certains pécheurs, que Dieu n'en a pas usé de même envers tant d'autres qui ont été subitement enlevés de ce monde !

De quels sentiments devons-nous être pénétrés à la vue des miséricordes dont il a usé envers nous ! car enfin Dieu pouvait nous traiter comme il les a traités ; nous étions ce qu'ils étaient, et nous mériterions d'être ce qu'ils sont. Cependant quelle différence de leur sort et du nôtre ! ils sont morts, et nous respirons encore ; ils subissent l'arrêt de leur condamnation dans l'enfer, et nous espérons encore une place dans le ciel ; ils maudissent les rigueurs de la justice de Dieu, et nous sommes encore en état de bénir ses miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

O bonté de mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter ces faveurs ? Mais est-ce dans moi qu'il faut en

chercher les motifs ? Votre miséricorde ne les trouve-t-elle pas dans elle-même et dans le plaisir de sauver des malheureux et de pardonner aux coupables ? Aussi le sentiment de vos bontés sera-t-il à jamais gravé dans mon cœur.

Je sais que le grand moyen de reconnaître cette miséricorde, c'est de nous en former une grande idée, et de nous bien persuader que, comme elle est au dessus de tous nos éloges, quelque magnifiques qu'ils soient, elle est encore infiniment au-dessus de tous nos péchés, quelque énormes qu'ils puissent être. Miséricorde de mon Dieu ! que ma main droite soit mise dans un éternel oubli, si jamais elle oublie vos bienfaits ; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse jamais de publier vos éloges. Malheur, ah ! malheur à moi, si ces sentiments s'éloignent jamais de mon cœur ! je mériterais de n'avoir plus de part dans le vôtre. Que je cesse mille fois de vivre plutôt que de ne pas vivre pour vous !

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Quelque ineffable que soit votre miséricorde, ô mon Dieu ! envers le pécheur qui s'éloigne malheureusement de vous par le péché, peut-être l'est-elle encore infiniment davantage envers le pécheur qui revient sincèrement à vous par la pénitence.

Vous le recevez avec une nouvelle tendresse, qui ouvre tous les sentiments de votre cœur.

Vous le recevez avec une nouvelle libéralité, qui ouvre tous les trésors de la grâce.

Dieu de bonté ! ce n'est pas dans les autres que je dois en chercher la preuve ; je la trouve en moi-

même, ou plutôt dans la bonté infinie avec laquelle vous m'avez reçu, quand, éclairé, touché de votre grâce, j'ai enfin pensé à revenir à vous. Que ne puis-je faire connaître à tout l'univers les prodiges de votre miséricorde envers moi, et engager tous les pécheurs à venir se jeter entre ses bras !

Premier point. — Il semble d'abord qu'après le péché, Dieu ne devrait avoir pour le pécheur que des sentiments d'indignation et de haine ; l'abandonner à son sens réprouvé, ou du moins paraître indifférent à sa perte : mais c'est là bien peu vous connaître, ô mon Dieu ! ou plutôt n'est-ce pas absolument vous méconnaître ? J'entre dans le sein de vos miséricordes, et au lieu de ces sentiments de vengeance et de haine, je ne trouve que des pensées de douceur et de paix. Eh ! comment pourrait-il se faire, ô mon Dieu ! que vous, qui avez poursuivi le pécheur avec tant d'empressement dans sa fuite, ne le reçussiez pas avec tendresse dans son retour ? que vous, qui l'appeliez lorsqu'il vous évitait, le rejetiez à présent qu'il revient à vous ? que vous, qui jetiez sur lui des regards de compassion lorsqu'il vous outrageait, le regardiez avec indifférence lorsqu'il vient se jeter dans vos bras ? Ah ! que ces sentiments sont éloignés de votre cœur ! Quels prodiges de miséricorde au contraire ne nous avez-vous pas présentés dans une Madeleine pénitente, dans un publicain humilié, dans une Samaritaine touchée de la grâce ; mais surtout dans cette parabole toute divine de l'enfant prodigue, où vous avez daigné vous même nous tracer votre portrait, nous ouvrir votre cœur et nous en montrer tous les sentiments ! Puis-je ici me la rappeler, et la méditer sans admiration, sans en être touché.

Ce fils ingrat, ennuyé de la maison paternelle, demande la portion de son héritage : il est assez malheureux pour l'obtenir ; bientôt il l'a dissipée. Alors, se voyant réduit à la plus affreuse misère, il rentre en lui-même, et prend la résolution de revenir dans la maison paternelle. Ce tendre père, qui le regrettait, qui l'attendait toujours, portait souvent ses regards sur le chemin par où son fils pouvait revenir. Il le voit enfin ; son cœur est ému ; mais, hélas ! de quels sentiments ! N'est-il point ému de colère et d'indignation ? Ces sentiments seraient justes, mais ce ne sont pas ceux de la miséricorde, et dès lors ce ne sont pas les siens. Il est ému de compassion ; à la compassion succède la tendresse ; à la tendresse succède la joie ; et la joie va bientôt jusqu'au transport. Sans attendre que ce fils confus et interdit vienne se jeter à ses pieds, il court lui-même au-devant de lui, l'embrasse tendrement ; il le serre sur sa poitrine, il répand plus de larmes de joie que la douleur n'en fait répandre à ce fils pénitent : la raison qu'il en donne est bien digne d'un si bon Père : « Mon fils était perdu, et je l'ai retrouvé ; il était mort, et le voilà ressuscité ; » il veut qu'on s'en réjouisse avec lui, qu'on fasse une espèce de fête, et que tous de concert témoignent leur allégresse.

Non, mon Dieu ! ce n'est point seulement l'image d'un tendre père qui nous est ici tracée ; c'est vous-même, c'est votre cœur ; et n'est-ce pas ainsi, et avec cette ineffable bonté que vous pardonnez au pécheur sincèrement pénitent, sans lui faire acheter son pardon par de longs délais ; sans lui faire essuyer des reproches amers ; sans garder sur le cœur ni ressentiment ni aigreur, mais ensevelissant le passé dans un éternel oubli, du moment qu'il est détesté ?

Oui, Dieu des miséricordes ! si nous revenons bien sincèrement à vous, à la première larme qui coulera de nos yeux, au premier soupir qui sortira de notre bouche, au premier sentiment de componction qui se formera dans notre cœur, votre colère s'apaisera, votre cœur s'ouvrira, les armes vous tomberont des mains, et au lieu des éclairs et des foudres dont elles étaient armées pour nous perdre, elles ne verseront sur nous qu'une douce rosée pour nous consoler. Bonté divine ! tendresse ineffable ! peut-on vous connaître sans vous adorer, sans vous admirer, et plus encore sans vous aimer ?

Second point. — Vous portez encore plus loin vos prodiges envers le pécheur pénitent, ô mon Dieu ! vous le recevez avec une libéralité qui va jusqu'à une espèce de confusion de vos grâces ; vous lui en ouvrez tous les trésors. Et c'est ici une pensée bien glorieuse pour vous, et bien consolante pour nous : c'est que, durant le cours de votre vie mortelle, vous semblez avoir eu une espèce de prédilection pour les pécheurs convertis : si vous avez eu des distinctions privilégiées, c'est surtout à eux que vous les avez accordées. Je vois une Madeleine qui autrefois a été le scandale de tout Israël ; mais elle est convertie, vous en faites une amante parfaite, et vous la proposez comme le modèle de la pénitence à tout l'univers. Je vois un saint Pierre qui a eu le malheur de renoncer à son divin Maître ; un si grand crime ne le rendra-t-il pas à jamais indigne de vos faveurs ? Non, sans doute, ô mon Dieu ! vous jetez sur lui un de vos regards, vous voyez couler les larmes de ses yeux, à l'instant il rentre dans votre cœur, vous le choisissez pour en faire votre vicaire sur la terre, et le chef visible de votre Eglise.

Le bon larron semble insulter à votre douleur et à votre mort sur la croix ; quel crime ! quelle horreur ! mais le bon larron a-t-il donné une marque sincère de pénitence, aussitôt il est pardonné. Vous portez sur lui l'arrêt de sa justification, et vous le signez de votre sang même : *Hodiè mecum eris in paradiso.*

Ainsi, Dieu des miséricordes, vous vous plaisez à combler les pécheurs pénitents de vos bienfaits ; vous ne leur laissez d'autre regret que celui de vous avoir offensé, d'autre désir que celui de vous plaire, d'autres chaînes que celles de votre amour. Sur ce point, qu'ai-je besoin de chercher ailleurs des exemples ? n'en ai-je pas un dans moi-même ? Quand je me rappelle ces jours heureux où, touché de votre grâce, j'ai eu le bonheur de penser à vous, de revenir à vous, où j'ai déchargé ma conscience du pesant fardeau dont elle était accablée, qu'ai-je éprouvé alors, que douceur et que paix ? Si j'ai versé des larmes, n'étaient-ce pas des larmes de joie ? N'ai-je pas regardé ce jour comme le plus beau et le plus consolant des jours de ma vie ? Ainsi, ô mon Dieu ! s'accomplit à la lettre l'oracle de votre apôtre, que plus le pécheur a eu de malice, plus le Seigneur a eu de bonté ; que l'abîme d'iniquité a été absorbé par l'abîme des miséricordes, et que l'abondance des péchés a été suivie d'une surabondance de grâces : *Ubi abundavit peccatum, superabundavit gratia.*

Mais ici, ô mon Dieu ! peut-on assez déplorer, assez détester le malheur, l'aveuglement et le crime de ceux qui abusent de votre miséricorde, et qui, de leur confiance en votre bonté, prennent occasion de se rassurer dans leurs crimes ? Monstres d'ingratitude, qui tournent les bienfaits en affronts, et le

remède en poison ! monstres de libertinage et d'impiété, qui ne continuent d'être méchants que parce que vous ne cessez pas d'être bon ! monstres d'exécration et d'horreur, qui, sous prétexte d'une pénitence fausse et chimérique, se précipitent dans une impénitence véritable et réelle ! Qu'est-ce que l'homme ? quelle est la malice, la dépravation déplorable du cœur humain, de se faire un prétexte de persévérance dans le péché de ce qui devrait être le plus grand motif de sa conversion ?

Prière. — O mon Dieu ! j'aurai bien d'autres péchés à déplorer ; mais jamais je n'aurai à me reprocher le crime, ni d'oublier vos bontés, ni d'abuser de votre miséricorde. Sans elle je serais perdu : actuellement je serais dans le fond des abîmes, et livré à la rigueur de vos vengeances. Votre miséricorde m'en a préservé ; c'est plus que de m'en avoir retiré ; éternellement je l'adorerai, je l'admirerai, je la bénirai ! Ces sentiments seront toute ma vie gravés dans mon cœur : puissent-ils être la règle de ma conduite jusqu'à ma mort, et le sujet de mes louanges durant toute l'éternité ! Entrant dans les sentiments du prophète, je me regarderai à jamais comme le monument et le témoignage sensible de vos miséricordes, que vous avez fait éclater dans moi pour montrer combien vous êtes bon, et jusqu'à quel point vous portez vos bienfaits envers les pécheurs.

S'ils connaissaient votre cœur, ne viendraient-ils pas tous se jeter avec confiance entre vos bras, comme autant d'enfants prodigues dans le sein du plus tendre des pères ?

Je viens m'y jeter en ce moment : daignez encore me recevoir, et m'y conserver jusqu'au dernier de mes jours.

Pratiques. — 1° Penser souvent que l'abus des miséricordes est le plus grand des crimes, parce qu'il blesse Dieu dans le fond de son cœur.

2° Former souvent des actes de contrition sur l'abus qu'on a fait de ses miséricordes durant le cours de la vie.

3° Recevoir tout ce qui arrive comme un effet des miséricordes de Dieu qui punit en ce monde pour sauver dans l'autre.

4° Se souvenir que la miséricorde dont on aura abusé se changera un jour en justice et en vengeance ; et que le jugement le plus redoutable sera celui de l'abus qu'on aura fait de cette miséricorde.

TREIZIÈME LECTURE

Sur l'esprit de Pénitence.

Il y a deux sortes de pénitences consacrées dans la religion : la pénitence extérieure et des sens, la pénitence intérieure et du cœur ; l'une et l'autre nécessaires et indispensables. Nous sommes chrétiens ; la pénitence est l'apanage de notre religion. Nous sommes pécheurs ; la pénitence est la peine de notre péché.

Pénitence extérieure et des sens, qui mortifie, qui afflige le corps. C'est une illusion dangereuse, et cependant une illusion bien commune, de penser que la pénitence intérieure suffise au pécheur, et que la pénitence extérieure et des sens ne soit pas absolument nécessaire pour expier le péché : erreur funeste, que la raison désapprouve, que l'Evangile condamne ! Il est vrai que la pénitence intérieure est la plus excellente et la plus méritoire ; mais il n'est pas moins vrai que la pénitence extérieure est nécessaire et indispensable.

C'est une maxime fondamentale dans la morale

chrétienne, que le péché ne peut être expié que par la pénitence, et que tout ce qui a été infecté par le péché doit être purifié par la pénitence. Suivant ce principe, le corps a contribué au péché ; le corps doit donc être puni. Le corps a souvent été le complice du crime, il doit participer à la pénitence. L'Apôtre ne l'appelle pas autrement qu'un corps de péché ; il en a été l'instrument et l'organe, il en doit être la victime et l'objet.

Tout l'Evangile, toute l'Ecriture sainte nous prêchent la pénitence du corps avec celle du cœur ; chaque page annonce cette vérité et impose cette obligation : *Quiconque veut être mon disciple,* dit le Seigneur, *qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Le royaume du ciel se prend par la force, et on ne l'emporte que par la violence. Oh ! que le chemin qui mène à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent ! Non, je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.* En sorte que l'Evangile nous met à tous, en quelque manière, le glaive à la main, pour nous armer contre nous et nos corps, et nous faire à nous-mêmes une guerre continuelle. Tels sont les oracles de la vérité même.

Formé à cette école de mortification et de pénitence, saint Paul explique plus clairement encore ces oracles divins. Tous ceux, dit-il, qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Ce n'est pas seulement le cœur qui doit être crucifié, mais encore la chair ; cette chair criminelle, toujours rebelle à l'esprit, toujours excitant une guerre intestine entre l'esprit et le corps. L'obligation que saint Paul imposait aux autres, il la prenait sur lui-même : « Je châtie mon corps, disait-il, et je le réduis en servitude, de

peur qu'après avoir prêché le salut aux autres, je ne sois réprouvé moi-même; j'accomplis en moi ce qui manque à la passion de mon Dieu, c'est de m'en faire l'application par une peine personnelle. » *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

Ainsi ont pensé, ainsi ont agi les saints; on les a vus, les instruments sanglants de la pénitence à la main, couverts du cilice et de la cendre, affliger leur corps, le réduire en servitude, l'offrir en holocauste à un Dieu outragé et vengeur. On les voyait le corps exténué de jeûnes, de veilles, de macérations, se consacrer à une pénitence continuelle; leurs membres déchirés, leurs visages pâles et défigurés annonçaient les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes; après toutes ces austérités et ces combats, ils tremblaient encore et ils se demandaient les uns aux autres, plus par leurs soupirs que par leurs discours entrecoupés de sanglots : Espérez-vous qu'après nos péchés Dieu voudra un jour nous faire miséricorde! Hélas! ô mon Dieu! avons-nous la même foi qu'eux? suivons-nous le même Evangile? espérons-nous le même ciel et la même récompense?

Que si ces exemples touchants ne suffisent pas, et s'il faut un motif encore plus pressant, allons sur le Calvaire; portons les yeux sur Jésus-Christ même, le grand, le divin modèle que nous devons suivre, si nous l'adorons. Ah! que vois-je, ô mon adorable Sauveur! dans quel état êtes-vous réduit, et quel spectacle présentez-vous aux yeux étonnés de la foi! votre tête couronnée d'épines, vos yeux noyés dans les larmes, votre bouche abreuvée d'amertume et de fiel, vos mains sacrées percées douloureusement; votre cœur lui-même percé d'une lance; tout votre

corps déchiré et ensanglanté, vos plaies profondes comme autant de voix touchantes et éloquentes, la voix même de votre sang ; tout cela, si nous voulons l'entendre, que nous annonce-t-il, si ce n'est la mortification du corps et des sens ? Et si nous ne l'entendons pas, membres délicats sous un chef couronné d'épines, ne semblons-nous pas renoncer à notre foi ?

A cette vue, si l'on est chrétien, dira-t-on encore ce qu'on dit quelquefois dans le monde? Les austérités, les mortifications ne sont pas de notre état ; c'est le partage des cloîtres et des déserts. Langage de l'illusion ! la religion l'a-t-elle jamais connu ? ne l'a-t-elle pas toujours déteste ? Comme si les attaques des passions et des sens étaient moins fréquentes, moins dangereuses dans le monde, comme si les péchés ne devaient pas être expiés dans le monde par la pénitence ; comme si dans le monde on était dispensé de la loi générale qui ordonne aux chrétiens de porter leur croix, de crucifier leur chair, de se renoncer eux-mêmes, d'entrer dans la voie étroite ; comme si les pénitences corporelles n'étaient pas encore plus nécessaires aux pécheurs dans le monde qu'à des âmes souvent innocentes dans la religion ; c'est-à-dire, comme si les remèdes étaient moins nécessaires aux malades qu'à ceux qui jouissent de la santé ; comme si, parce qu'on est plus pécheur, on devrait être moins pénitent. En un mot, qu'on considère les mortifications corporelles, ou comme précautions pour préserver du péché, ou comme pénitence pour l'expier ; à ce double titre n'est-il pas évident qu'elles sont plus indispensablement nécessaires dans le monde que dans les cloîtres et dans les déserts ?

L'état dans le monde, dit-on, ne les supporte pas; qu'on sache bien que le premier état est celui de chrétien, et le second celui de pécheur, et en conséquence de pénitent. Les saints, dans le monde, étant sous la pourpre et sur les trônes, ont pratiqué la pénitence et les mortifications ; et par les mortifications et la pénitence ils ont consacré le trône et la pourpre. C'était pour eux une moindre gloire d'être grands et d'être rois que d'être pénitents et chrétiens.

Que dit-on encore, et qu'est-ce que l'amour-propre n'inspire pas contre la pratique des pénitences ? La santé ne les permet point, ajoute-t-on ; Dieu ne demande pas l'impossible ; mais la santé ne permet-elle rien ? ne permet-elle que ce qu'on fait ? ne se flatte-t-on point ? ne s'écoute-t-on point en fait de santé ? n'est-ce point un prétexte plutôt qu'une raison ; mais, malgré ce peu de santé, ne pourrait-on pas retrancher quelque chose de son sommeil, se priver de quelque chose dans les repas, s'assujettir à quelque travail des mains et à quelque occupation journalière, endurer quelque chose de la rigueur des saisons, supporter quelque incommodité sans tant s'en plaindre ? et tant d'ornements, tant de parures, tant de superfluités, tant de vanités, tant de délicatesses, ne pourraient-elles pas fournir matière à quelque sacrifice ?

Quoiqu'il en soit, Dieu ne demande pas l'impossible ; mais Dieu jugera un jour de cette impossibilité. Car ce qu'il y a d'étonnant et de déplorable en ce point, c'est que bien souvent on ne peut rien souffrir pour Dieu, et l'on est en état de tout souffrir pour le monde; on veillera ; on pourra donner des nuits au jeux et aux amusements, et l'on ne pourra

pas donner une heure à la prière, à une lecture de piété. On sera en état de courir tout un jour pour vaquer à une affaire, ou pour contenter une passion, et l'on ne pourra pas s'assujettir à une visite aux pieds des autels; c'est-à-dire qu'on n'a ni santé ni courage pour être pénitent de la religion de Jésus-Christ, et l'on en a pour être pénitent et martyr du monde et du démon.

O Dieu! quel aveuglement! ô chrétiens! quel désordre et quel crime! Membres de Jésus-Christ, revenons à notre chef et à notre modèle, et, prosternés au pied de sa croix et à la vue de ses souffrances, de ses plaies, de ses membres ensanglantés, de son corps déchiré, disons-nous : Voilà mon Modèle ; et si, le pouvant, je ne l'imite pas, voilà mon Juge, voilà ma condamnation. Tout corps de péché est dévoué à la pénitence ; et si le feu de la mortification ne le purifie pas en ce monde, le feu vengeur le consumera à jamais dans l'autre. Voilà l'Evangile, voilà la loi : là-dessus jugeons-nous nous-mêmes, ou attendons-nous un jour à être jugés. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a que deux voies pour aller au ciel : l'innocence ou la pénitence ; si nous avons perdu l'une, que nous reste-t-il que de nous condamner à l'autre ?

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

C'est un cœur pénitent et contrit que je viens vous offrir, ô mon Dieu ! ou plutôt que je viens vous demander à vous-même pour vous l'offrir ; daignez le former en moi. Le péché est l'ouvrage de l'homme ; la douleur du péché ne peut être que l'ouvrage de votre grâce qui l'engage à la pénitence. Faites, ô mon Dieu ! que j'en connaisse la nécessité,

que j'en prenne les sentiments, et que j'en accomplisse les œuvres.

Quelle est la nécessité de la pénitence intérieure? premier point. Quels en sont les sacrés caractères? second point.

PREMIER POINT. — Pénitence intérieure et de cœur; c'est surtout le cœur qui a péché, c'est surtout le cœur qui doit être puni; c'est le cœur qui a goûté une funeste complaisance; c'est le cœur qui doit éprouver une salutaire amertume. C'est dans le cœur, nous dit Jésus-Christ, qu'ont été conçus les désirs coupables, les affections déréglées, les projets criminels; c'est du cœur que doivent sortir les regrets, la componction, les soupirs. C'est sur cet autel du cœur que doit être immolée la victime; et la victime qui doit être immolée, c'est le cœur lui-même; c'est le premier holocauste que Dieu exige, et sans lequel tous les autres sont rejetés comme défectueux.

Si l'on connaissait bien ce que c'est que Dieu et ce que c'est que le péché, aurait-on besoin d'être excité à la douleur et au repentir? Ah! si le cœur est sincèrement pénitent, quels mouvements secrets, quels sentiments douloureux ne concevra-t-il pas à la vue d'un Dieu si grièvement offensé; et de tant de péchés malheureusement accumulés! Qu'il est triste, qu'il est amer, quand on vient à ouvrir les yeux sur ses péchés, de voir que toute la vie n'a été qu'un égarement continuel; qu'on n'a travaillé qu'à sa perte; qu'on n'a vécu que pour pécher; qu'on s'est éloigné de Dieu et de sa fin dernière; qu'on a abusé de ses dons; qu'on a toujours couru en aveugle dans la voie de la perdition; que tous les jours qu'on a vécus ont été couverts de ténèbres.

Que de réflexions accablantes se présentent alors

à l'esprit pour affliger le cœur! Les vingt, les trente années sacrifiées au monde, données aux passions, perdues pour le salut et l'éternité, vous m'en demanderez compte, ô mon Dieu! ces années sont marquées dans les trésors de votre vengeance; il me reste à en subir le rigoureux châtiment, je le mérite et je m'y soumets; il est juste que vous soyez satisfait et que je sois puni; trop heureux que ce soit en ce monde! Punissez-moi, juste Juge! j'y consens; mais punissez-moi dans votre miséricorde et non dans votre colère.

O douleur! ô repentir! se dit alors une âme pénétrée; où était ton Dieu, et qu'étais-tu envers lui? Tu t'es servie de ses propres dons pour l'offenser; tu as pu vivre dans sa disgrâce sans te mettre en peine de l'apaiser et de revenir à lui; il sera dit éternellement que les plus précieux jours de ta vie ont été employés à le fuir et à l'offenser; de quel œil te regarde-il à présent? A-t-il écouté tes soupirs? a-t-il reçu tes regrets? a-t-il accepté ta pénitence? Quel état! quel malheur pour toi! jamais tu ne seras assuré d'avoir retrouvé celui que le péché a banni de ton cœur. O retour amer! ô moment douloureux! mais retour et douleur nécessaires. Il faut que ce qui a fait le plaisir du coupable devienne son supplice; il faut que le triste souvenir du péché purifie l'âme par son repentir; il faut qu'une amère douleur de s'être éloigné de Dieu répare la satisfaction criminelle de s'être attaché à la créature. Tels ont été de tout temps les sentiments des vrais pénitents. On en a vu, dès le commencement de leur conversion, pénétrés d'une tristesse si vive, plongés dans un accablement si profond, poussant des soupirs si violents, si amers, qu'il semblait que le cœur, ne

pouvant soutenir ses transports, allait se fendre et se briser de douleur. Heureuse l'âme qui conçoit de pareils sentiments ! que vous devez en être glorifié, ô mon Dieu ! et qu'ils réparent bien à vos yeux le malheur qu'on a eu de vous offenser !

Second point. — Mais en même temps, ô Dieu saint ! que faut-il penser de la douleur tranquille de tant de prétendus pénitents, qui auraient de si grandes raisons de gémir et de soupirer devant vous ? Que dois-je penser moi-même de la mienne, après tant de crimes et d'égarements ? O mon âme ! où est cette douleur marquée par les sacrés caractères de la vraie pénitence ? où sont les sentiments qui doivent faire le partage des vrais pénitents ?

Où est cette douleur intérieure qui pénètre le cœur et qui le brise à la vue de ses infidélités et de ses désordres, cette douleur surnaturelle puisée dans le sein de Dieu, et qui ne doit avoir que Dieu pour principe et pour fin ; cette douleur universelle qui s'étend à tout, qui gémit sur tout, qui déplore tout ce qui peut déplaire à Dieu et affliger son cœur ; cette douleur souveraine, plus sensible à l'offense de Dieu, à la perte de la grâce de Dieu qu'à la perte des biens, de la liberté, de la santé, de la vie, qu'à tous les malheurs qui pourraient arriver ? En est-il de plus grand, ô mon Dieu ! que celui de vous avoir offensé ?

Ai-je bien gravé dans le cœur cette généreuse détermination de tout accepter, de tout faire pour apaiser la colère de Dieu ; ce ferme propos, cette constante résolution de mourir plutôt un million de fois que de m'éloigner jamais de Dieu et de son service ? Où est enfin cette douleur qui doit être au-dessus de toute douleur ?

Je sais, ô mon Dieu! qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit sensible ; cette sensibilité ne dépend pas de nous ; mais du moins cette douleur est-elle sincère? Si elle l'était au point qu'elle doit l'être, que n'aurait-elle pas produit de changements et et d'effets dans mon cœur, dans toute ma conduite! Ah ! quand un cœur est sincèrement pénitent, que n'est-il pas en état d'entreprendre, de sacrifier, de souffrir ? qu'ai-je fait? qu'ai-je sacrifié ? qu'ai-je souffert pour Dieu ?

Ce qu'il y a de certain, et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il suffit d'avoir commis un seul péché mortel dans sa vie pour avoir un sujet de pleurer le reste de ses jours ; c'est que mes péchés ont fait couler les larmes et le sang d'un Dieu ; c'est que le péché est l'unique chose qui mérite mes pleurs et mes larmes.

Ainsi, pénitence intérieure tellement nécessaire, que sans elle le péché ne sera jamais pardonné ; tellement nécessaire, que sans elle il n'y aurait jamais de salut ; tellement nécessaire, que, si on ne la fait pas en ce monde, il faudra la subir éternellement dans l'autre par le regret et le désespoir.

Touché, pénétré, effrayé de ces grandes vérités, et à la vue de tant de péchés, je désire ardemment dans ce moment, ô mon Dieu ! vous en témoigner un regret éternel, et vous en offrir l'acte de la contrition la plus vive, la plus amère et la plus parfaite. Voilà les sentiments de mon cœur, que je consacre à la douleur et au repentir ; quelque amers qu'ils soient, seront-ils jamais proportionnés à la grandeur de mes crimes ?

Sentiments d'une âme pénitente. — Dieu des miséricordes! je viens me présenter à vous tout couvert de

plaies, chargé et accablé du poids de mes crimes. J'ai péché contre le ciel et contre vous, ô Dieu saint! j'ai étouffé les lumières de ma conscience; j'ai abusé de vos grâces; j'ai violé votre sainte loi; j'ai foulé aux pieds votre sang adorable; j'ai mérité l'enfer. Quand je passerais toute ma vie à gémir, à pleurer amèrement sur mes offenses; quand je verserais autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans le sein des mers; quand je souffrirais tous les tourments qu'ont jamais soufferts les martyrs; quand je livrerais mon corps au fer et au feu, je ne vous offrirais pas encore la juste satisfaction de la douleur proportionnée à la grandeur et à l'énormité de mes péchés. Dieu saint, Dieu juste et vengeur, je ne puis que me jeter à vos pieds et entre les bras de votre miséricorde, implorer votre infinie bonté, vous conjurer d'avoir pitié de mon âme qui vous a coûté si cher, vous offrir les mérites et les souffrances de votre divin Fils. Ecoutez la voix de son sang qui s'élève vers vous pour toucher votre cœur, satisfaire à votre justice. Je déteste tous mes péchés uniquement pour l'amour de vous, et parce qu'ils vous déplaisent. Que ne puis-je les laver dans mes larmes et dans mon sang! Dieu de bonté! faites éclater votre miséricorde en sauvant un pécheur qui revient à vous, qui n'espère qu'en vous, qui veut enfin être à vous dès ce moment jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Pratiques — 1° Faire souvent des actes de contrition.

2° Observer inviolablement les préceptes de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne.

3° Se mortifier dans les aises et les commodités de la vie.

4° Approcher souvent du sacrement de la pénitence.

5° Quand on a commis quelque faute, s'imposer soi-même quelque pénitence.

6° Surtout offrir toutes les peines et les afflictions de la vie en esprit de pénitence pour ses péchés.

QUATORZIÈME LECTURE

ET MÉDITATION

Sur la Passion de Notre-seigneur Jésus-Christ.

Considérons la Passion du Sauveur : 1° comme le grand objet de notre foi et de nos adorations ; 2° comme la règle assurée de nos mœurs et de notre conduite.

Premier point. — Un Dieu sur une croix; quel spectacle! quel mystère! quelle leçon! Ce spectacle, nous l'avons continuellement sous les yeux ; l'avons-nous jamais bien considéré, étudié, médité? Faisons-le aujourd'hui ; en est-il dans la religion de plus digne de nos réflexions et de nos sentiments?

Approchez donc, âme chrétienne et animée par les sentiments de la foi, considérez le Saint des saints dans l'état où l'ont réduit vos péchés, ou plutôt où l'a réduit son amour. Non, il ne se présente pas à vous dans un état de grandeur, de puissance et de majesté, qui frappe et qui éblouit; par là il aurait attiré vos respects ; mais par là aurait-il gagné votre cœur? Il ne veut paraître qu'au milieu des humiliations, des opprobres et des tourments, pour attirer votre amour ; plus il est ici méconnaissable et défiguré, plus vous devez le trouver aimable et digne de vous, puisqu'il n'est tel que pour vous avoir trop aimé : *Quanto difformior, tanto mihi carior*. Chacune de ses plaies vous annonce sa tendresse et vous demande la vôtre. Voyez ce corps innocent attaché à une croix infâme, suspendu entre le ciel et la terre, couvert

de blessures profondes, et tout arrosé de son sang. Voyez cette tête couronnée d'épines, penchée sous le poids de la douleur qui l'accable ; ces yeux éteints et noyés dans leurs larmes, qui jettent sur vous leurs derniers regards ; cette bouche abreuvée de vinaigre et de fiel, qui ne s'ouvre que pour prononcer quelques mots d'une voix mourante ; ces mains qu'il tend encore en mourant à un peuple indocile et incrédule, qui insulte à ses opprobres et à ses tourments : *ad populum non credentem et contradicentem ;* considérez surtout ce cœur du plus tendre des pères, percé, navré de douleur, et submergé dans un océan d'amertumes.

Quel objet ! à ces traits ensanglantés pourrez-vous reconnaître le roi de gloire, le Dieu des vertus, le Fils du Très-Haut, le doux objet de ses complaisances, maintenant semblable à un ver de terre, et devenu l'opprobre des hommes, le mépris et l'exécration de son peuple ? *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.* Ah ! le Saint même des saints chargé des péchés du monde, immolé pour tous les pécheurs ! Celui qui règne dans les cieux, qui peut tout sur la terre et dans les enfers, abandonné de ses amis, trahi par ses disciples, livré à la fureur de ses bourreaux, délaissé de son père, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ! Celui qui tient en ses mains les trésors du ciel, dépouillé de tout et réduit à une extrême indigence ! Celui qui a donné l'être et la vie aux hommes, crucifié, mis à mort par ceux même à qui il a donné la vie ! Ainsi livré à l'excès des afflictions et des humiliations, il souffre avec la douceur de l'agneau ; il souffre comme s'il était criminel ; il souffre dans le silence, qu'il n'interrompt que pour

prier pour ses ennemis et pour excuser le déicide qu'ils commettent en sa personne : *Pater, dimitte illis.*

Grand Dieu, Dieu juste et puissant ! quelle autre vue que celle de la foi, et de la foi la plus vive, la plus humble et la plus soumise, peut ici nous soutenir ? Mais cette foi vive, ne doit-elle point produire en nous une vive douleur ?

Douleur d'autant plus sensible, que Jésus-Christ n'a souffert que parce qu'il nous aimait, et qu'il voulait nous soustraire aux souffrances éternelles que nous avions méritées.

Douleur d'autant plus profonde, que toutes les fois que nous avons péché, nous avons renouvelé les horreurs de sa passion, et nous l'avons crucifié de nouveau dans nos cœurs : *rursum crucifigentes.*

Douleur qui doit être d'autant plus amère, que ce n'est que par elle que nous pouvons obtenir le pardon, et avoir part aux mérites de ce Dieu souffrant.

Oh ! si ce sentiment est bien gravé dans le cœur par la foi, quels effets, quelles impressions n'y produira-t-il pas. Une âme pénétrée de cette vive foi, sensible aux tourments de son Dieu, touchée de regret de l'avoir offensé, inconsolable de ses péchés, s'arme contre elle-même, tourne toute sa haine contre ses crimes, venge sur elle-même tous les outrages qu'elle a faits à son céleste Époux : Mon amour, dit-elle, est crucifié : *amor meus crucifixus est* ; et c'est moi-même qui l'ai attaché à la croix, qui ai versé son sang, qui ai contribué à sa mort, et je ne meurs pas de douleur ! et si je vis encore, je ne dois vivre que pour pleurer et pour souffrir. Heureuse de partager les douleurs de son divin Rédempteur, cette âme affligée se fait une joie de joindre sa pénitence à la pénitence de Jésus-Christ, sa douleur

à la douleur de Jésus-Christ, ses larmes aux larmes de Jésus-Christ, de pouvoir accomplir dans sa chair coupable ce qui manque à la passion et aux souffrances de Jésus-Christ : *adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

Ah ! loin d'elle, plaisirs du monde, délices de la vie, satisfactions coupables des sens, vous fûtes autrefois sa passion ; vous seriez aujourd'hui son supplice. La foi l'éclaire, la grâce la touche, la douleur fait son supplice, fait son martyre ; et ce supplice et ce martyre, elle les aime ; elle les goûte ; elle en préfère l'amertume à toutes les douceurs de la vie : *calix meus inebrians quam præclarus est !* De là, dans certaines âmes généreusement pénitentes, cette attention continuelle à mortifier la nature, à dominer l'empire des sens ; de là, cette faim, cette soif ardente des souffrances et des austérités ; de là, ces saints transports pour la croix ; peut-on craindre de trop souffrir quand on se compare à un Dieu mourant ? Que la nature abattue s'attriste et s'afflige ; que le monde vienne offrir ses charmes trompeurs ; que le démon suscite mille tentations et mille combats ; la foi et l'amour, ranimés au spectacle d'un Dieu souffrant, répondent avec saint Augustin : Vois dans Dieu souffrant l'effet de tes crimes : *vide pendentem, vide morientem.* Que des âmes innocentes goûtent quelques plaisirs permis, pour moi, qui ai eu le malheur de crucifier mon Dieu, que dois-je faire autre chose que gémir, et mourir même, si je le pouvais, au pied de la croix ?

Ainsi ont pensé, ainsi ont agi tant d'âmes chrétiennes ; ainsi vivent encore tant d'âmes justes ; ainsi vivront et agiront à jamais tous ceux qui seront animés de l'esprit de la foi.

Non, je ne suis point étonné de ce que tant de saints ont souffert durant le cours de leur vie ; de ce que tant de pénitents ont mortifié leurs corps, dominé leurs sens, exercé sur eux-mêmes de si excessives rigueurs. Soutenus par la vue, animés par la foi d'un Dieu mourant pour eux, de quoi n'étaient-ils pas capables ? Comment, dit saint Bernard, un cœur pénitent pourrait-il sentir ses blessures, lorsqu'il voit celles de son Sauveur encore toutes sanglantes : *nolo vivere sine vulnere, cum te video vulneratum.*

O plaies adorables ! par quels charmes pouvez-vous rendre des hommes mortels comme insensibles aux atteintes du fer et du feu, si ce n'est parce qu'un feu céleste et plus ardent encore les animait ? L'amour est plus fort que la mort ; la vue d'un Dieu souffrant, pour qui ils combattaient, les rendait victorieux et triomphants dans toutes leurs souffrances et tous leurs combats. Telles sont les glorieuses victoires que remporte la foi de ce grand mystère. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Second point. — Animés de la même foi, considérons Jésus-Christ mourant comme la règle de nos mœurs et de notre conduite. Dans cet état, que nous dit-il ? Quelles leçons nous donne-t-il ? et quelles leçons peut-il nous donner sur la croix, que des leçons de pénitence, de mortification et de mort ? et une âme fidèle peut-elle y prendre d'autres sentiments que celui de mourir à tout pour se rendre conforme à son Dieu mourant ? Vous êtes morts, nous dit l'Apôtre, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* L'entendez-vous, ô mon âme !

ce divin oracle ? Morts au monde, morts à nous-mêmes, c'est là toute la science des saints, et c'est un Dieu mourant qui nous l'enseigne lui-même. *Mortui estis.*

1º Morts au monde, à ses pompes, à ses maximes, à ses spectacles ; pour une âme chrétienne y a-t-il d'autre spectacle que celui de la croix ? A la vue d'un Dieu mourant pour expier les péchés du monde, concevons enfin ce que doivent être pour nous les plaisirs, les richesses, les grandeurs, les faveurs, le bonheur de ce siècle pervers : comprenons au contraire le bonheur d'une âme qui gémit, qui souffre, qui est persécutée ; ne nous croyons pas malheureux lorsque nous serons privés des douceurs empoisonnées du siècle, c'est-à-dire lorsque nous aurons part aux souffrances et au calice d'un Dieu Sauveur ; lorsque dans le monde nous serons traités comme lui, oubliés comme lui, désapprouvés, condamnés comme lui. Et quand les mondains viendront nous inviter à prendre part à leurs amusements, à leurs fêtes, à leurs parties de plaisirs, disons-nous intérieurement à nous-mêmes : Non, mon cœur n'entrera point dans ces illusions et ces vanités ; le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde : *mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* A Dieu ne plaise que je trouve d'autre gloire que dans les humiliations de mon Sauveur, d'autres richesses que dans son indigence, d'autres délices que dans ses amertumes ! *absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri !*

Ah ! s'il a fallu que mon Dieu souffrît pour entrer dans sa gloire, pourrais-je, voudrais-je me frayer un autre chemin ? puis-je oublier de quel chef je suis le membre ? et quelle honte ne serait-ce pas que de

voir un membre délicat sous un chef couronné d'épines ? Toujours je me souviendrai que je suis à la suite d'un Dieu souffrant, et que ce n'est qu'en marchant sur ses traces que je puis avoir part à sa gloire ; jamais je n'oublierai que le monde est son ennemi, qu'on ne saurait servir deux maîtres, et qu'il faut nécessairement en abandonner un pour se livrer à l'autre ; enfin j'aurai toujours présent devant les yeux, et plus encore gravé dans le cœur, ce divin oracle : Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. *Mortui estis.*

2° Encore, pour le remplir dans son étendue, et nous conformer à notre Dieu souffrant, n'est-ce pas assez de mourir au monde ? Il faut surtout mourir à nous-mêmes, mourir à nos inclinations et à nos penchants, mourir à nos dégoûts et à nos répugnances.

Mourir à nos sens et à leurs satisfactions criminelles; mourir à notre propre esprit, à sa vanité et à son indocilité, à sa curiosité.

Mourir à notre volonté, en réprimer les désirs, en rectifier les mouvements, en étouffer les ressentiments, en purifier toutes les affections, et de terrestres et de charnelles qu'elles sont, les rendre célestes et toutes divines.

En un mot, mourir à nous-mêmes et à tout, pour ne vivre plus que de la vie d'un Dieu mourant, seul et unique auteur de la vie véritable, hors de qui tout n'est que mort, et mort éternelle.

Grandes vérités, terribles engagements ! O mon âme ! ne vous alarmez pas ; celui qui vous présente le joug de la croix saura l'adoucir ; il le portera lui-même avec vous. Vous aurez à souffrir, à sacrifier, à gémir à la suite de Jésus-Christ, il est vrai ; mais

écoutez, méditez attentivement le grand et admirable sentiment d'une âme chrétienne et généreuse ; sur le point qu'elle était d'embrasser un genre de vie pénible et rigoureux, comme on lui en représentait, on lui en exagérait les peines, les austérités, les rigueurs : Je comprends tout cela, dit-elle, et je m'y attends ; mais au milieu de tout cela, j'aurai un crucifix, et il me suffira. Encore une fois, grand sentiment ! Ce sera le vôtre, ô mon âme ! Dans les moments où la nature troublée, étonnée sentira ses répugnances, et tremblera à la vue des combats qu'elle aura à livrer, la pensée d'un Dieu souffrant pour vous et avec vous, sera votre force, votre soutien, votre consolation ; et que ne vous dira-t-il pas ? Que n'aurez-vous pas vous-même à lui dire ?

Tantôt, humilié à la vue de votre crucifix, vous rendrez grâce à ce Dieu d'amour qui vous juge digne d'avoir part à ses souffrances, et au calice de son amertume. *Calicem salutaris accipiam.*

Tantôt, arrosant le crucifix de vos larmes, vous gémirez, vous pleurerez amèrement sur vos péchés, et vous ne trouverez de consolations que dans vos regrets et vos soupirs. *Peccavi in cœlum et coram te.*

Tantôt, assise au pied du crucifix, semblable à Magdeleine sur le Calvaire, votre âme se rassurera contre la colère d'un Dieu irrité par vos péchés. Oui, justice adorable, à la vue de Jésus-Christ, victime pour moi, vous serez apaisée ; jamais je ne me séparerai de lui ; et avec lui pourrais-je ne pas espérer ? Pour venir jusqu'à moi, il faudrait percer le sein de celui qui est mon bouclier. *Fiducialiter agam et non timebo.*

Souvent, embrassant les pieds du crucifix, affligée

de votre langueur, de votre tiédeur, vous ranimerez votre confiance, votre amour, tous vos sentiments. Dieu des miséricordes ! lui dira votre cœur, après avoir acquis par vos mérites des trésors immenses, voudriez-vous m'en refuser une légère part que je vous demande avec toute l'ardeur dont je suis capable ? Je ne le mérite pas ; mais votre sang, votre amour intercèdent et le demandent pour moi. *Dilexit me, tradidit semetipsum pro me.*

Telle est, ô mon âme, la source où vous puiserez le courage, l'onction, la constance qui vous seront nécessaires dans les moments d'angoisses et de combats. La vue de Jésus crucifié vous rendra, je ne dis pas tolérable, mais facile, mais aimable, mais consolant, le joug du Seigneur, et tout ce que vous souffrirez en le portant. Ainsi dans tous les temps et toutes les circonstances trouverez-vous en lui un modèle parfait de toutes les vertus qu'il vous faut pratiquer, et en même temps toutes les grâces et tous les secours pour vous engager à les pratiquer et à retracer dans vous tous les traits de votre divin modèle. *Inspice, et fac secundum exemplar.*

Après tout, ô mon âme, c'est pour nous une nécessité indispensable de nous conformer au divin exemple qu'un Dieu sur la croix nous présente ; disons-nous ce que la raison, ce que la foi nous diront à jamais : Jésus crucifié est à présent notre maître ; si nous l'imitons, il sera notre Sauveur ; mais, soit que nous l'imitions ou que nous ne l'imitions pas, il sera un jour notre juge. Un jour viendra que ce même crucifix, qu'on nous présentera à la dernière et lugubre cérémonie qui terminera notre course, que ce crucifix, dis-je, sera la règle de notre jugement ; lui même et lui seul il nous jugera.

Heureux si, en le portant sur notre corps, plus encore en le gravant dans notre cœur, nous nous sommes appliqués à nous y rendre conformes ! car c'est là ce qui, pour nous, décidera de tout ; mais s'il ne se trouve alors entre lui et nous une sainte ressemblance, sans autre jugement, nous serons déjà jugés, et nous porterons en nous-mêmes l'arrêt de notre condamnation.

Il en coûte à présent, il est vrai, de marcher à la suite du Sauveur portant sa croix : mais levons les yeux en haut, et, éclairés par la foi, voyons par avance au milieu des airs cette croix éclatante revêtue de splendeur et de gloire ; elle paraîtra au grand jour du jugement. Si, sur la terre, nous avons porté son ignominie et ses opprobres, elle sera dans le ciel notre gloire et notre couronne.

A cette pensée, ranimons notre courage, et dans cette douce espérance, puisons de nouvelles forces dans les fontaines sacrées du Sauveur mourant ; marchons constamment après lui ; il sera notre modèle pendant notre vie, il sera notre refuge à la mort, il sera notre récompense dans l'éternité.

Restez quelques moments au pied de la croix, et consacrez-vous à elle le reste de votre vie.

CONSÉCRATION A LA CROIX

Croix adorable de mon Sauveur ! je viens en ce moment me consacrer à vous pour toujours ; pénétré de respect pour vous, de douleur pour mes péchés, de reconnaissance et d'amour pour mon divin Rédempteur, je viens me jeter à vos pieds, vous conjurant de me recevoir entre vos bras ; je me dévoue à vous pour le reste de ma vie. Je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes sentiments,

mes actions : je désire que désormais tout soit marqué au sceau de la croix. Mais surtout, croix adorable ! je désire que vous soyez gravée bien avant dans mon cœur. Non, ce n'est pas assez de vous avoir sous mes yeux, de vous porter sur moi : c'est dans mon cœur que je désire vous placer ; c'est là où je veux que vous régniez pour y faire régner Jésus-Christ avec vous et par vous. Je ne demanderai pas de croix ; je sens ma faiblesse, je connais ma misère ; mais si mon doux Sauveur me les envoie, s'il veut m'associer à lui pour les porter, je les recevrai avec soumission de sa main ; je m'estimerai heureux d'avoir part au calice de son amertume. Mes péchés ont mérité l'enfer, pourrais-je me plaindre de porter la croix ? Le Dieu que j'adore est élevé sur la croix, pourrais-je m'affliger d'être à ses pieds ? Si la croix me paraît pesante, sa grâce m'aidera, me soutiendra, sera ma force et ma consolation.

O croix adorable ! ainsi je veux vous être consacré toute ma vie ; ainsi j'espère vous prendre entre mes mains au moment de ma mort ; ainsi je désire rendre le dernier soupir entre les mains de mon Créateur. Ainsi soit-il.

QUINZIÈME LECTURE

Sur les souffrances.

Par quel aveuglement et quel désordre peut-il donc arriver que des chrétiens ne regardent souvent les souffrances que comme des malheurs, et se re-

gardent eux-mêmes comme malheureux, parce qu'ils souffrent? Pourtant, des chrétiens qui adorent un Dieu sur la croix, qui professent une religion toute fondée sur la croix, doivent mettre les souffrances au nombre des béatitudes! *Beati qui lugent.* Que des idolâtres, des païens pensent ainsi, on n'en sera pas surpris; mais que des chrétiens aient de pareils sentiments, n'est-ce pas déshonorer la foi, et abjurer en quelque manière sa religion? Chrétiens de nom, soyons-le de cœur; élevons nos pensées et nos sentiments; consacrons nos souffrances, connaissons-en le mérite et le prix.

Si nous sommes pécheurs, par les souffrances Dieu nous fera connaître notre péché, Dieu nous fera renoncer à notre péché, Dieu nous fera expier nos péchés. Quelles grâces! et dans les vues de la foi ne sont-elles pas préférables à toutes les consolations et à tout le faux bonheur de ce monde?

1° Par les souffrances Dieu nous fera connaître notre péché. En effet, est-il rien de si propre que l'adversité à nous ouvrir les yeux sur le précipice où la prospérité nous entraîne? Tant que le pécheur est dans le sein de cette prospérité funeste, il semble oublier qu'il a un Dieu à servir, et une âme à sauver; une foule d'objets occupent toutes ses pensées, épuisent toute son attention, et lui ôtent presque le temps et les moyens de se reconnaître. Dès lors ses yeux, uniquement ouverts sur ses plaisirs, sont fermés sur ses égarements; ou s'il les connaît, hélas! que sont ces connaissances, et quel effet produisent-elles sur lui? Connaissances vagues et superficielles, qui se dissipent bientôt; connaissances bornées et obscures, qui n'éclairent qu'à demi; connaissances même inquiètes et importunes, qu'il rejette et qu'il

combat dès qu'elles se présentent ; connaissances par conséquent ordinairement stériles et infructueuses. Que faut-il donc pour les rendre efficaces ? Il faut que l'affliction vienne à leur secours ; ah ! que bientôt elle fera tout changer de face ! D'abord elle commence à éloigner cette foule d'objets qui dissipaient le pécheur : rendu à lui-même, il approfondit le chaos de sa conscience ; et semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, il ouvre enfin les yeux, et il voit avec surprise le précipice sur le bord duquel il marchait. Alors la pensée de l'éternité se réveille, la foi rentre dans tous ses droits, et la grâce trouvant entrée dans un cœur déjà préparé par les afflictions, y fait revivre ces divines lumières qui paraissaient presque éteintes ; et, à la faveur de ces divines lumières, elle fera connaître au pécheur toute la honte, toute la malice, toute l'énormité du péché. Quels exemples touchants n'en avez-vous pas présentés, ô mon Dieu ! dans un David, dans un Manassès, dans tant d'autres pécheurs dont vous avez éclairé les yeux en affligeant leur cœur !

2° Cependant ce n'est point assez que le pécheur connaisse son péché, il faut encore qu'il le déteste, et qu'il y renonce. Suivez donc votre ouvrage, ô mon Dieu ! frappez le pécheur, et bientôt, contrit et humilié, il viendra se jeter entre vos bras comme un enfant effrayé dans le sein de sa mère ; et voilà, dit saint Augustin, le mystère comme impénétrable, mais infiniment adorable de la providence de Dieu dans les afflictions. Dieu, dit ce Père, punit quelquefois par bonté, et quelquefois il épargne par vengeance ; car, comme il y a dans Dieu une bonté miséricordieusement sévère, qui frappe pour sau-

ver, il y a aussi une justice sévèrement indulgente, qui épargne pour perdre. Or, si jamais, ajoute ce grand saint, si jamais Dieu a fait éclater cette bonté miséricordieusement sévère, c'est surtout dans les afflictions qu'il nous ménage pour nous faire renoncer à notre péché. Un jour nous le reconnaîtrons, nous l'adorerons, nous l'en bénirons.

Homme pécheur et affligé, vous gémissez dans vos afflictions, vous vous plaignez de couler vos jours dans les croix, de compter vos moments par vos larmes, de ne trouver dans les plaisirs qu'amertume, dans le monde que perfidie, dans vos amis qu'inconstance, dans tous vos projets que des obstacles et des revers, sous vos pas que des épines ou des abîmes. Depuis ce temps, vous n'avez plus que des larmes aux yeux, des plaintes à la bouche, et des soupirs dans le cœur. Ah ! jusqu'à quand vous aveuglerez-vous sur vos intérêts ? Ne reconnaîtrez-vous jamais la main de Dieu qui agit, et sa miséricorde qui opère pour votre salut ? Oui, pécheur, il faut que votre Dieu vous aveugle comme Tobie pour vous éclairer ; qu'il vous terrasse comme Saul pour vous relever ; qu'il vous précipite, pour ainsi parler, comme Lazare dans le tombeau, pour vous ressusciter à la grâce. Eh ! que pourrait faire désormais votre Dieu, qui veut vous sauver ? Vous avez comme épuisé toutes les ressources de sa bonté : inspirations saintes, sentiments touchants, avis salutaires, exemples édifiants, remords intérieurs, tout a été mis en œuvre par la tendresse de sa miséricorde, et tout a été rendu inutile par l'inflexibilité de votre cœur. Il ne reste plus que les afflictions dans les trésors de sa grâce. Faut-il donc qu'il vous abandonne à vous-même, qu'il vous laisse courir à

grands pas dans les voies de la perdition, qu'il laisse orner et engraisser la victime pour l'immoler à sa vengeance ? Non, mon Dieu, frappez-nous et vengez-vous. Cette indulgence apparente serait la marque la plus terrible de votre colère ; et les afflictions seront les gages les plus précieux de votre tendresse. Et combien de pécheurs, en effet, qui ne sont redevables de leur salut qu'à leurs afflictions, qui n'ont versé des larmes sur leurs péchés qu'après en avoir versé sur leurs misères, et qui n'ont cessé d'être criminels que depuis qu'ils ont commencé d'être malheureux ! Non, je ne crains pas de le dire, il y a à présent un grand nombre de réprouvés dans l'enfer qui auraient été de grands saints, si Dieu les avait favorisés des souffrances ; il y a au contraire un grand nombre de saints dans le ciel qui seraient au nombre des réprouvés, si les afflictions ne les avaient tirés de l'abîme.

3° Nouveau gage des bontés de Dieu : par les afflictions il nous fera expier nos péchés. C'est l'Esprit-Saint même qui nous en assure, et qui nous dit que le temps de la tribulation est par excellence le temps de la rémission : *in tempore tribulationis peccata dimittis*. Dans l'ordre de la justice divine, nos péchés méritent une peine : tôt ou tard il faut la subir, ou en qualité de pénitents en catte vie, ou en qualité de réprouvés dans l'autre ; mais avec cette terrible différence, que les peines de cette vie sont courtes et méritoires, et que celles de l'autre sont éternelles et infructueuses. Or, quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu quand il nous procure un échange si avantageux ! Quoi ! une éternité de supplices affreux changés en quelques afflictions passagères ! Les coups terribles d'un

bras éternellement vengeur, qui frappe pour accabler, changés en des coups mesurés d'une main paternelle, qui n'abat que pour relever ! De telles peines méritent-elles des actions de grâces ou des plaintes ?

Ainsi, pécheurs, voulons-nous apprendre à porter en patience le poids de nos afflictions, comparons les peines que nous essuyons dans le temps avec celles qui nous étaient réservées dans l'éternité ; faisons le parallèle de ce que nous souffrons avec ce que nous avons mérité. Disons-nous à nous-mêmes dans nos afflictions : Je souffre, il est vrai, dans le sein de la maladie, le feu de la fièvre qui coule avec mon sang dans mes veines ; mais ce feu qui me brûle et me consume est-il aussi ardent et aussi terrible que les feux de l'enfer que j'ai si souvent mérités ? Je suis pauvre, et réduit à une triste indigence ; mais enfin ma situation est-elle aussi triste que celle d'une âme réprouvée, abandonnée de tout, et n'ayant pour partage que ses tourments, ses regrets et son désespoir ? O mon Dieu ! je vous le dis avec un saint pénitent, frappez, coupez, brûlez, écrasez-moi en cette vie, pourvu que vous m'épargniez dans l'autre. Le poids des afflictions sera-t-il jamais comparable au poids de vos vengeances ? Jetons-nous donc au pied de la croix, baisons la main qui nous frappe ; adorons le Dieu vengeur qui punit en père ; sa main est levée, mais son cœur est ouvert, prêt à recevoir le pénitent pour sauver le pécheur.

MÉDITATION SUR LES SOUFFRANCES DU JUSTE

O mon âme, ranimons notre foi : elle est nécessaire pour entrer dans les vues de Dieu sur les souffrances

du juste, et pour admirer les salutaires effets qu'elles produisent.

Par les souffrances, Dieu éprouve la vertu du juste, Dieu purifie la vertu du juste, Dieu affermit la vertu du juste, Dieu augmente et perfectionne la vertu du juste. Précieux avantages que le juste même trouve dans les souffrances ! et dès lors, ô mon Dieu ! loin de nous plaindre et de nous affliger, ne devons-nous pas regarder les souffrances comme autant de grâces ? Soutenez-moi, grand Dieu, dans une considération si contraire à la nature, si élevée au-dessus des sens.

1° Par les souffrances, Dieu éprouve la vertu du juste. Ainsi a-t-il éprouvé celle de Job, en lui enlevant tout ce qu'il avait dans le monde ; celle d'Abraham, en ordonnant de lever le glaive sur son propre fils ; celle de Tobie, en le privant de la lumière ; ainsi éprouve-t-il encore tous les jours les âmes justes qu'il trouve dignes de lui : *quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* Mille fois nous avons protesté à Dieu que nous lui serions fidèles, que nous perdrions mille vies plutôt que de lui déplaire, que ni la vie, ni la mort, ni le monde, ni l'enfer ne pourraient nous séparer de lui ; ces promesses lui sont agréables sans doute, mais il veut s'assurer si elles sont bien sincères, et si les effets répondront aux paroles ; en un mot, il veut un autre témoignage que celui de notre bouche, et ce témoignage, c'est dans les souffrances que nous devons le lui rendre. Disons mieux, et ce n'est point proprement Dieu qui veut éprouver notre vertu, il connaît notre cœur ; mais il veut que le juste se connaisse, s'éprouve lui-même. Combien de fois nous flattons-nous, nous trompons-nous sur les dispositions de

notre cœur! David, éloigné des occasions, avait assuré que rien ne serait capable de l'ébranler, et David, dans l'occasion, succombe malheureusement. Fallût-il mourir avec vous, ô mon Dieu! je vous suivrai partout, disait saint Pierre, et la voix d'une servante suffit pour le rendre apostat de sa foi. Combien de justes qui, loin des dangers, se croient inébranlables, et qui dans l'orage des tentations ont fait un triste naufrage! Apprenons, âmes faibles, à nous connaître et à nous défier de nous-mêmes, jusqu'à ce que l'épreuve des afflictions nous rassure, et rende à notre vertu un témoignage plus certain.

Hélas! combien de fois ai-je pris au pied de l'oratoire les plus saintes résolutions! combien de fois me suis-je cru en état de tout entreprendre, de tout souffrir pour vous, ô mon Dieu! et, à la moindre occasion, tous mes projets se sont évanouis, et toute ma constance s'est démentie.

2° Par les souffrances, Dieu purifie la vertu. Le juste, dit l'Esprit-Saint, tombe sept fois le jour, c'est-à-dire que, quelque juste que soit l'homme, il a toujours bien des choses à se reprocher devant Dieu. Il a souvent certaines affections trop naturelles du cœur, je ne sais quel penchant au mal, quel attachement aux choses créées, et plus encore à lui-même; toujours bien des tiédeurs, des négligences, des résistances, des infidélités à la grâce. Faibles nuages, à la vérité, mais qui ternissent toujours l'éclat de la vertu, et mettent encore quelque obstacle à la grâce et à l'union avec Dieu.

Or, ce sont ces obstacles que Dieu veut détruire, ces nuages qu'il veut dissiper. Eh! quel moyen plus efficace que des souffrances! Car enfin les fautes des justes sont des taches dans l'âme; elles ne dé-

truisent pas l'amitié de Dieu, mais elles la refroidissent; elles ne privent pas de la grâce, mais elles l'altèrent et en arrêtent les impressions; elles ne donnent pas la mort à nos âmes, mais elles causent des infirmités et des langueurs. Or Dieu qui les aime et qui en est aimé, veut les rendre toujours plus dignes de lui et de son amour. C'est un or précieux, mais qui a besoin d'être encore épuré; il le fait passer par le feu des tribulations pour lui donner tout son prix et tout son éclat. Dieu châtie ceux qu'il aime, mais il châtie en père; la main qui frappe est conduite par le cœur qui aime et qui veut sauver.

Que je serai heureux, ô mon Dieu! si j'entre dans ces sentiments, si je baise la main qui me frappe, si je regarde les épreuves que vous me ménagez comme autant de grâces que vous me préparez! La grâce le dit, mais la nature y répugne; n'écoutez pas ses répugnances, ô mon Dieu! mais soutenez sa faiblesse et continuez l'ouvrage de votre miséricorde.

3° Par les souffrances, Dieu affermit la vertu du juste. Nous le savons, l'expérience et la foi nous le disent, le juste n'a jamais plus à craindre que lorsqu'il craint moins, n'est jamais plus assuré que lorsqu'il croit ne l'être point. Il n'est jamais plus ferme et plus inébranlable que lorsqu'il se défie de lui-même et de sa constance, parce qu'alors il cherche auprès de Dieu le secours qu'il ne croit pas trouver en lui-même, et il espère de Dieu ce qu'il ne saurait attendre de ses propres forces. Or, voilà l'heureux état où nous conduit l'affliction; car, outre qu'elle éloigne les objets qui pourraient ébranler notre constance, elle oblige le juste de veiller continuellement sur lui-même, et de se défier de lui-même; de

recourir sans cesse à Dieu, comme à son asile ; de s'éloigner de plus en plus du monde, des choses du monde, dont les afflictions lui font connaître le néant et la vanité. Or si quelque chose est capable de rendre notre vertu constante et solide, c'est surtout cette défiance de nous-mêmes, cette confiance en Dieu seul ; deux fondements inébranlables du grand ouvrage de la sanctification.

Etablissez mon âme, ô mon Dieu ! sur la solidité de ces fondements. Je n'ose vous demander des souffrances, connaissant ma faiblesse ; mais si les souffrances sont nécessaires pour m'affermir, donnez-moi la grâce et la force de les supporter. J'irai puiser cette force au pied de votre croix, je vous la demanderai par la voix même de votre sang répandu pour moi.

4° Enfin, par les afflictions, Dieu augmente et perfectionne la vertu du juste. On peut dire que les souffrances donnent occasion à la pratique de toutes les vertus, et perfectionnent l'exercice de toutes les vertus. Par les afflictions, la foi devient plus vive, l'espérance plus ferme, la charité plus ardente ; l'humilité, la patience, la résignation jettent des racines plus profondes et portent des fruits bien plus abondants. Ainsi le juste demandera peut-être souvent à Dieu d'être délivré de ses peines et à couvert de toutes ses tentations ; mais Dieu, jaloux de sa propre gloire et du salut de cette âme, lui dira ce qu'il a dit à saint Paul : Il vous est plus avantageux de porter le poids des souffrances que d'en être exempt : *virtus in infirmitate perficitur ;* elles vous mettront à de nouvelles épreuves, elles vous livreront de nouveaux assauts ; mais si elles sont pour vous une nouvelle matière de combats, elles

seront aussi pour vous un nouveau sujet de triomphes. Vous combattrez sous mes yeux ; je vous soutiendrai moi-même dans vos combats. Armez-vous de courage et de force ; on mérite plus dans un quart d'heure de souffrances que dans des années entières de consolations.

O trésors immenses cachés dans les afflictions! Providence admirable de Dieu sur les justes! A cette vue, je ne dis plus seulement quelle résignation, quelle patience ; mais, si on a la foi, quelle consolation, quelle joie ne devrait-on pas faire éclater dans le sein des souffrances ! Cependant de quel œil les regarde-t-on d'ordinaire ? Voit-on un Job étendu sur son fumier, un Joseph chargé de chaînes dans un cachot, un David persécuté par Seméi ; en un mot, un juste souffrant ? Que cet homme est malheureux ! qu'il est à plaindre ! s'écrie-t-on tout étonné. Aveugles que nous sommes ! nous appelons malheureux ceux qui souffrent, et Jésus-Christ appelle heureux ceux qui pleurent. Où est notre foi ? Dieu afflige le juste ; c'est parce qu'il l'aime qu'il le traite ainsi ; et s'il l'aimait moins, il le traiterait comme il traite les heureux du siècle ; il le laisserait jouir des plaisirs du monde, s'égarer avec le monde, se pervertir comme le monde, et viendrait un temps où il le jugerait, le condamnerait, le maudirait avec le monde.

Ne soyons donc plus étonné, ô mon âme ! si les justes souffrent ; ce n'est peut-être que parce qu'ils souffrent qu'ils sont justes, et parce qu'ils cesseraient d'être justes s'ils cessaient de souffrir. Le Saint des saints a souffert ; c'est en qualité d'homme de douleur qu'il est devenu le modèle des prédestinés ; et ce ne sera qu'en participant à ses souffrances que

nous pouvons avoir part à sa gloire. Si les saints pouvaient avoir quelque regret dans le ciel, ce ne serait pas d'avoir beaucoup souffert sur la terre, mais de n'avoir pas encore souffert davantage. Plus nous souffrirons en qualité de justes en ce monde, plus nous serons élevés en qualité de prédestinés dans la gloire. Les souffrances sont le sceau des élus ; quiconque ne sera pas marqué à ce sacré caractère n'entrera jamais dans la région des vivants. Nous sommes tous les enfants du Calvaire ; c'est là où Jésus-Christ nous a régénérés dans son sang ; et ce tendre père, ce père mourant ne nous a laissé d'autre héritage, en quittant ce monde, que sa croix et sa grâce ; recevons-les avec reconnaissance et avec respect ; conservons-les dans l'humilité et la vigilance ; nous en recueillerons un jour avec consolation les fruits et la récompense.

Prière. — Vous avez souffert pour moi, adorable Sauveur ; dois-je me plaindre si je souffre quelque chose pour vous ? Ne dois-je pas au contraire m'estimer heureux d'avoir cette sainte ressemblance avec vous ? Mes péchés méritent l'enfer : par un effet de vos ineffables miséricordes, vous voulez bien changer les peines éternelles qui m'étaient réservées en quelques peines temporelles qui finiront un jour. Quelle grâce ! quelle faveur ! Après tout, voudrais-je n'avoir rien à mettre au pied de votre croix ? J'y trouve votre sang adorable versé pour le salut de mon âme. Ne dois-je pas mêler mes larmes avec votre sang, unir mes souffrances avec vos douleurs ?

Je souffrirai donc, ô mon Dieu ! je souffrirai, s'il le faut, toute ma vie ; je souffrirai sans me plaindre ; je souffrirai avec patience, avec résignation : que ne puis-je ajouter avec joie ! Vous soutiendrez ma faiblesse par votre grâce. Heureux si, après toutes les afflictions d'une vie coupable que j'ai menée sur la terre, je puis avoir part au bonheur

de la vie immortelle que vous nous préparez dans le ciel. Ainsi soit-il.

Pratiques. — 1° Unir nos souffrances à celles de Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous.

2° Baiser souvent les pieds de notre crucifix.

3° Nous transporter quelquefois en esprit sur le Calvaire, d'autres fois dans le sein des enfers. A cette vue oserons-nous nous plaindre.

4° Penser à tant d'autres qui souffrent autant et plus que nous, et qui manquent de tout secours.

5° Nous regarder comme des victimes qui ont mérité la mort, et que Dieu a épargnées pour leur donner le temps de penser à la pénitence.

SEIZIÈME LECTURE

Sur l'excellence et la dignité de notre âme.

Ame créée à l'image d'un Dieu, âme rachetée par le sang d'un Dieu, âme destinée au bonheur d'un Dieu ; voilà son origine, son prix et sa fin. Apprenons à connaître ce que c'est que notre âme, c'est-à-dire apprenons à l'estimer, à la respecter, à la sanctifier, en un mot, à la sauver. C'est là l'homme, c'est là tout l'homme : *hoc est enim omnis homo.*

1° Ame créée à l'image d'un Dieu. Quand je considère ce vaste univers et tous les êtres qui le composent, je me vois environné d'une infinité d'objets, de créatures, de productions. Tous me présentent quelque chose de grand ; dans tous je trouve comme l'empreinte de la divinité et des caractères tracés de la main de Dieu. Le soleil me présente un rayon de sa gloire, la terre une image de sa stabilité, la

mer une idée de son immensité et de la profondeur de son être. Tout cela est grand et digne de Dieu, mais en tout cela je ne trouve encore rien qui me présente dignement son image. Je considère encore parmi les ombres et les nuages de tant d'êtres divers ; j'aperçois une créature intelligente, douée de raison, capable de sentiment et de vie, l'âme de l'homme : Ah ! me dis-je à moi-même avec transport, la voilà cette image vivante de Dieu que je cherchais. C'est dans moi-même que je la trouve ; dans elle, je vois comme ébauchés tous les traits des perfections adorables de Dieu, de sa beauté, de sa bonté, de sa vie, de son être. Aussi Dieu, en la créant, a dit en lui-même : Formons l'homme à notre ressemblance : *ad imaginem et similitudinem nostram.* Voilà le miroir, considérons la fidélité de l'image. Dieu est vivant, et notre âme vivante ; Dieu intelligent, et notre âme intelligente ; Dieu esprit, et notre âme spirituelle ; Dieu éternel, et notre âme immortelle. Non, notre âme n'est pas seulement l'ouvrage de Dieu, la créature de Dieu, elle est son image, le rayon de sa gloire, l'émanation de son être. Encore n'est-ce là que la beauté naturelle de l'âme, commune aux pécheurs et aux justes ; que serait-ce si l'on pouvait montrer la beauté de cette âme dans l'ordre surnaturel de la grâce, possédant le précieux trésor de la grâce, revêtue de toutes les splendeurs de la grâce ! beauté si grande que tout l'éclat du soleil et des astres s'éclipse auprès d'elle. Une âme est-elle en grâce avec Dieu, Dieu s'unit à elle, Dieu réside dans elle, la beauté même de Dieu se communique à elle ; dès lors cette âme est riche des richesses mêmes de Dieu, sainte de la sainteté de Dieu, juste de la justice de Dieu, et, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, parti-

cipant en quelque manière à la nature de Dieu : *divinæ consortes naturæ.* Quelle dignité ! quelle grandeur que celle d'une âme portant ainsi dans elle les traits de la ressemblance divine ! Qu'elle n'oublie jamais l'excellence de son être, la grandeur de son origine, et qu'elle la soutienne par la grandeur de ses sentiments.

2° Ame rachetée par le sang d'un Dieu. O âme ! s'écrie un Père de l'Eglise dans un saint transport, ô âme ! élève-toi au-dessus de la terre et des sens : *ô anima ! erige te.* Et vous, ô homme ! voulez-vous comprendre quelle est l'excellence et le prix de votre âme ? interrogez un Dieu rédempteur, considérez ses travaux, ses sueurs, ses plaies, ses tourments, son sang et sa mort : *tanti vales ;* voilà le prix de votre âme, voilà ce qu'elle a coûté et ce qu'elle vaut aux yeux de Dieu même. Interrogez un Dieu souffrant, un Dieu agonisant, un Dieu expirant. Dieu saint ! que nous marquent ces plaies dont vous êtes couvert, ces larmes que vous versez, et ce sang dont vous êtes tout inondé ? Il nous répondra par la voix même de ce sang qui s'élève vers le ciel : non point comme celui d'Abel pour solliciter la vengeance, mais comme le sang de l'Agneau pour obtenir le pardon ; il nous dira que c'est là le prix et la rançon de notre âme, et qu'à ses yeux elle a été jugée digne d'être rachetée à ce prix : *tanti vales.*

De sorte que, pensée qui étonne la foi, de sorte que, dans les idées et les conseils de Dieu même, non seulement notre âme est le prix de son sang et de sa vie ; mais encore dans la comparaison de son sang et de sa vie avec notre âme, il a en quelque manière donné la préférence à notre âme sur son sang et sa vie. O sainteté ! ô grandeur de la foi ! Dieu

d'une part voyait des âmes coupables dans le péché, et de l'autre il voyait sa vie mortelle et son sang précieux ; un des deux devait être sacrifié à la justice divine, ou les âmes perdues, ou son sang versé, ou les âmes précipitées dans l'enfer, ou son sang inondant la terre ; et dans la concurrence, il a préféré le salut et la rédemption de notre âme à la conservation de son sang et de sa vie. Que Dieu est grand dans ses vues ! mais que notre âme est précieuse à ses yeux !

3° Ame destinée au bonheur d'un Dieu. A considérer l'âme dans l'état de misère et de souffrance où elle est en ce monde, ensevelie dans la matière, enfermée dans la prison de son corps, gémissant dans un lieu d'exil ; à s'en tenir là, on serait tout surpris de son sort, on dirait : Où est la dignité de cette âme, où est la providence de Dieu ? comment un être si noble en lui-même est-il réduit, est-il placé, est-il avili d'une manière si peu digne de lui et de son auteur ? Mais quand, éclairé des lumières de la foi, on vient à penser que si cette âme est dans cet état, ce n'est que pour un temps, que Dieu l'a placée en ce monde comme dans un lieu d'exil, pour mériter la céleste patrie ; qu'un jour son exil finira, ses liens seront rompus ; que, sortie du sein de Dieu, elle doit y rentrer un jour pour y vivre à jamais ; qu'elle vit un espace de temps dans les combats pour mériter une éternité de triomphes ; qu'après ce court espace, les nuages du temps étant dissipés, l'aurore du grand jour de l'éternité se lèvera sur elle ; et alors, entrée dans la région des vivants, elle y régnera, elle y jouira du bonheur de Dieu même.

A cette vue, et dans cette grande destination de

notre âme, je ne suis plus surpris de tout ce que Dieu a fait pour elle, de ce qu'un Dieu rédempteur est descendu sur la terre pour la sauver ; je ne suis plus surpris de ce que les missionnaires, ces nouveaux apôtres, se transportent au-delà des mers, aux extrémités du monde pour la conquête de ces âmes ; que les ministres de la religion se donnent tant de soins, se livrent à tant de travaux pour les arracher au péché ; que l'Eglise, elle-même empressée, soit dans une vigilance et une sollicitude continuelle sur le salut ; qu'elle leur procure tant de secours et de moyens dans ses trésors. Non, ce qui me surprend, c'est que tant de chrétiens éclairés par la foi sur la grandeur de leur âme et de sa destinée en fassent si peu de cas, ou, s'ils lui donnent leur estime, qu'ils lui refusent leurs soins. Ah ! ils l'avaient connu le prix de leur âme, ces saints solitaires qui, pour la sauver, disaient un éternel adieu au monde, et s'ensevelissaient dans le fond des déserts. Ils l'avaient connu, ces saints pénitents qui se livraient à toutes les rigueurs et les austérités de la pénitence. Ils l'avaient connu, ces généreux martyrs qui montaient sur les échafauds, et qui expiraient avec joie au milieu des brasiers. Mais ceux-là connaissent-ils la dignité sublime et la noble destinée de cette âme, qui ne sont occupés que d'une chair périssable et négligent un esprit tout céleste ; qui semblent n'avoir qu'un corps à satisfaire, et point d'âme à sauver ; qui donnent tout à la terre qui les ensevelira, et refusent tout au ciel qui les appelait ? sont-ils chrétiens ? Ils en ont le nom gravé sur le front, mais les sentiments chrétiens vivent-ils dans leur cœur ?

Un grand prince ayant demandé à saint Grégoire

une chose injuste : Prince, lui répondit le saint, si j'avais deux âmes, je pourrais peut-être en sacrifier une pour vous plaire ; mais je n'ai qu'une âme et je veux la sauver. Grand sentiment ! prenons-le dans toutes les occasions où le salut de notre âme pourrait être en danger. Disons-nous sans cesse : Je n'ai qu'une âme et je veux la sauver.

MÉDITATION SUR L'ENFER

Il est donc vrai, et la foi me l'apprend, que mon âme a été créée à l'image d'un Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu, destinée au bonheur d'un Dieu. Mais ces grandes vérités, quelles réflexions viennent-elles m'offrir ? quels sentiments doivent-elles m'inspirer ? Eclairez-moi, grand Dieu, Dieu créateur et sauveur de mon âme.

1° Quand je considère l'excellence de mon âme dans son origine, quelles idées de grandeur dois-je concevoir ? mais quand je vois ce qu'elle est devenue par mon infidélité, quels tristes regrets ne doit-elle pas exciter en moi ? quel était son éclat quand Dieu l'eut régénérée dans les eaux du baptême ? et dans quel état sera-t-elle quand je la lui rendrai ? Ame créée à l'image de Dieu ; et à quels traits pourra-t-il encore la reconnaître ! Hélas ! image défigurée, image déshonorée, image profanée, a-t-elle encore quelques vestiges de son premier éclat, de son ancienne splendeur ? quels traits de ressemblance a-t-elle avec Dieu ? Dieu est saint, mon âme l'est-elle ? Dieu est juste, mon âme l'est-elle ? Dieu est aimable et parfait, mon âme est défectueuse et imparfaite. Comment Dieu pourrait-il se reconnaître dans elle et y trouver encore son ouvrage ? O pro-

phète! vous faisiez entendre de lamentables accents sur Jérusalem désolée, ravagée, ensevelie sous ses ruines et privée de son ancienne beauté ; ces accents lamentables, ne dois-je pas avec plus de raison les former sur mon âme défigurée aux yeux de son Dieu, et privée de la beauté et de la gloire dont il l'avait revêtue en la formant à sa ressemblance? *cujus est imago hæc?* Est-ce là encore l'image de Dieu? à peine en reste-t-il quelques traits, qui ne servent qu'à faire gémir, en rappelant ce qu'elle était et ce qu'elle devrait être.

2° Ame rachetée par le sang d'un Dieu. Ame chrétienne, êtes-vous jamais montée en esprit sur le Calvaire? avez-vous considéré le spectacle qu'y présente la foi : la Victime qui s'est immolée, l'Agneau sans tache expirant pour votre salut? C'est pour moi en particulier, devez-vous dire, c'est pour moi que ce grand sacrifice a été offert; c'est pour me racheter qu'un Dieu s'est livré aux souffrances et à la mort; de ma part, me suis-je appliqué le prix de cette divine rançon? en ai-je conservé le dépôt dans mon âme? Quand Dieu me demandera compte de tout ce qu'il a fait pour mon âme, qu'oserai-je lui dire? que pourrai-je lui rendre? il aura racheté cette âme par l'effusion de son sang, et je l'aurai peut-être de nouveau rendue esclave du monde, esclave du péché, esclave de ses passions. Il aura mis cette âme dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu, il l'aura arrachée des mains du démon; et moi, par mes péchés, je l'aurai encore réduite à une servitude honteuse qui l'avilit; je l'aurai livrée entre les mains de ses ennemis pour la perdre. Malheur à toi, ville rachetée, disait encore le prophète alarmé à Jérusalem ; *Væ tibi, civitas redempta;* parce que tu as

abusé de la rédemption, elle se tournera contre toi, tu as abusé des grâces, elles seront ta condamnation ; tu n'as pas connu ce temps favorable, ces jours de salut qui se levaient sur toi, ta perte est résolue, et tes ennemis ne laisseront pas dans toi pierre sur pierre. Ah ! malheur bien plus grand encore sur une âme coupable qui aura abusé des moyens de salut, et perdu le fruit des mérites d'un Dieu sauveur ! Ame infortunée ! ce sang adorable versé pour te racheter s'élèvera et criera vengeance contre toi ; la mesure des miséricordes de Dieu deviendra celle de ses vengeances ; et ce qui aurait dû servir à ta prédestination et à ton salut deviendra le titre de ta condamnation et de ta perte, jusqu'à désirer de n'avoir jamais été rachetée. Hélas ! ô mon Dieu ! n'ai-je point à craindre un pareil malheur par le peu de soin que j'ai de mon âme, quoique je sache combien cette âme est précieuse à vos yeux, et qu'elle paraisse aux miens comme teintée et arrosée de votre sang adorable ? Vous êtes descendu du ciel pour la racheter et pour la sanctifier ; serais je assez malheureux pour la sacrifier et la perdre, moi qui n'étais au monde que pour la sauver ?

3° Ame destinée au bonheur d'un Dieu. Telle est son espérance, et le sort qui lui est réservé dans le ciel. La verra-t-on donc encore, cette âme, s'avilir, se dégrader en s'attachant éperdument aux faux biens, aux vanités, aux illusions, au néant de ce monde ? Mon Dieu ! quand on voit une âme destinée pour le ciel, s'empresser, s'accabler de soins, de fatigues et de travaux pour des biens fragiles et trompeurs ; quand on voit une âme avide ne chercher qu'à accumuler, qu'à entasser des trésors périssables ; quand on voit une âme mondaine passer les heures, les

journées entières auprès d'un miroir que lui présente sa vanité, tout occupée à parer un corps, orner une idole, âme spirituelle, âme immortelle, doit-on dire, à quoi pensez-vous ? de quoi vous occupez-vous ? tant de soins et de fatigues pour un corps coupable qui doit périr, pâture destinée aux vers, et si peu pour une âme destinée à la possession éternelle d'un Dieu ? devrions-nous avoir d'autres soins à cœur, d'autre occupation essentielle en ce monde, que celle de sanctifier notre âme, et de la rendre digne du céleste héritage qui lui est offert ? Cependant, ô mon Dieu ! qu'ai-je fait pour sauver mon âme ? et que n'ai je pas fait pour la perdre ? Que fait-on en effet et comment se conduit-on à l'égard de son âme ?

On la néglige, on la déshonore, on l'expose, on la sacrifie, et en conséquence on la perd. On la néglige ; à voir notre négligence, notre indifférence en ce point, ne dirait-on pas que c'est une âme qui nous est étrangère ? On la déshonore en la rendant esclave des sens, en la livrant à l'opprobre de mille honteuses passions. On l'expose, on la sacrifie, et à quoi ? à un vil intérêt, à une indigne satisfaction, à un plaisir d'un moment. On la jette imprudemment dans les occasions mille fois éprouvées : on la livre à la séduction des dangers trop souvent reconnus : on la conduit sur le bord de l'abîme sans remords et sans crainte : enfin on la perd ; en la perdant on sait que tout est perdu, parce que la perte de l'âme est tout à la fois une perte universelle, une perte éternelle, une perte à jamais irréparable. Où est notre raison ? qu'est devenue notre foi ? Un Dieu sauveur l'a dit et a voulu le faire entendre à tout l'univers, et je ne l'ai pas encore ni médité ni com-

pris : De quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient malheureusement à perdre son âme ? et que pourra t-il jamais donner en échange pour cette perte ? *quid prodest homini ?* Si une fois cette âme est perdue, que me restera-t-il, et de quoi pourra me servir tout le reste ? l'amas des trésors, l'éclat des honneurs, la possession de tous les biens périssables, me dédommageront-ils de la perte éternelle de cette âme qui m'était confiée ? Deux grandes pensées m'étonnent, me pénètrent, m'alarment, ô mon Dieu ! c'est de considérer, de voir une âme dans le péché, et une âme dans les enfers ; une âme dans le péché, couverte de la lèpre du péché, objet d'exécration et d'horreur aux yeux de son Dieu, victime dévouée aux supplices éternels, si elle vient à quitter son corps dans cet état ; mais surtout une âme dans les enfers, à jamais éloignée de Dieu, condamnée à ne jamais voir l'auteur de son être, livrée aux fureurs de la rage, à l'amertume du désespoir, pouvant et devant se dire à jamais : Je pouvais me sauver et je suis damnée. Or il y a actuellement une infinité d'âmes dans l'horreur de cet état funeste et dans la profondeur de cet abîme désespérant. Hélas ! que serai-je moi-même un jour, et quel sera le sort de mon âme dans l'éternité !

Résolutions et prières. — Ah ! je dis avec le prophète : *Ecce nunc cœpi ;* je dis dans toute l'étendue de mes regrets et pour le reste de mes jours : *Volo salvare animam meam.* C'en est fait, l'illusion a cessé, l'aveuglement est fini ; je veux penser au salut de mon âme. Jusqu'à présent je l'ai négligée, je l'ai abandonnée, je l'ai profanée, je l'ai sacrifiée ; je n'en connaissais ni la grandeur, ni le prix, ni la destinée. J'ai donné mes soins à tout le reste, qui ne m'était rien : mon âme seule a été oubliée,

la seule qui méritât et demandât tous mes soins. Hélas! si Dieu m'avait pris dans un certain temps, si Dieu m'avait appelé à lui dans certains moments, dans quel état aurait-elle paru à ses yeux! quel serait à présent son sort ou plutôt son malheur! *volo salvare:* oui, je veux dès ce moment travailler au salut de mon âme; c'est la seule chose qui m'intéresse en ce monde : de quoi me servira tout le reste au dernier moment? ma vie passe, mes jours s'écoulent, mon terme s'avance, le temps qui me reste est peut-être bien court; fût-il encore plus long, le sera-t-il assez pour réparer tant de temps perdu, tant de grâces violées, tant de péchés commis? Comme le prophète pénitent, je veux tenir mon âme entre mes mains, toujours prêt à la rendre à Dieu quand il me la demandera, toujours prêt à lui dire: Voilà mon âme, ô mon Dieu! vous me l'avez donnée, je la remets entre vos mains, je la recommande à vos miséricordes : *In manus tuas,* etc. Je veux penser au salut de mon âme; mais y penser sérieusement, y penser efficacement, y penser constamment, y penser dans le temps; l'éternité ne suffirait pas pour en déplorer le malheur et la perte. Elle peut encore être à vous, cette âme, ô mon Dieu, puisque je respire, elle peut encore vous aimer. Ranimez la lueur de ce céleste flambeau. Mon Dieu! faites-nous connaître la dignité de notre âme, le soin que nous devons lui donner; faites que nous comprenions qu'elle vient de vous, qu'elle doit vivre de vous, qu'elle doit régner à jamais dans vous.

Pratiques. — 1° Honorer notre âme, comme nous présentant l'image d'un Dieu.

2° Respecter notre âme, comme teinte du sang de Jésus-Christ.

3° Cultiver notre âme, comme destinée à un bonheur éternel.

4° Nous dire sans cesse à nous-mêmes: J'ai une âme, et je veux la sauver.

5° Faire de temps en temps la recommandation de notre âme à Dieu, comme pour le moment de la mort.

6° Enfin penser souvent, et se souvenir sans cesse que, si l'on perd son âme, tout est perdu pour toujours ; au contraire, si on a le bonheur de la sauver, son bonheur est à jamais assuré parmi les élus.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Sur la manière de se sanctifier dans son état et selon son état.

Il faut convenir que c'est une idée bien fausse que celle que le monde se forme de la sainteté, en la représentant comme quelque chose de dur, d'austère et d'impraticable, où il est à peine permis d'aspirer. On s'imagine que la vie des personnes de piété est toujours absorbée par une noire mélancolie ; que leur visage est toujours couvert de nuages sombres, que leur cœur ne s'ouvre jamais à la joie, que jamais des jours sereins et tranquilles ne se montrent à eux ; idée fausse, injuste, que la raison n'a jamais dictée, que la vérité désavoue, que l'amour-propre s'est formée lui-même pour avoir un prétexte d'abandonner la sainteté, en se la représentant comme au-dessus de ses forces. Non, la sainteté n'est point telle qu'on se l'imagine, toujours sauvage et enfoncée dans les forêts, toujours sanglante et hérissée d'épines, toujours triste et couverte de cendres et de cilice ; elle se trouve dans les villes comme dans les déserts, sur le trône comme dans l'obscurité et la poussière, et souvent elle n'est pas moins couverte de pourpre que de haillons.

O Israël ! disait autrefois le prophète à son peuple, ne pensez pas que la loi sainte que Dieu vous impose soit éloignée de vous, et au-dessus de vos forces. Non, pour l'observer, il ne faut ni errer dans les déserts, ni grimper sur les montagnes, ni passer au-delà des mers : vous le pouvez sans sortir de votre patrie, sans renoncer à vos biens, sans prodiguer et exposer votre vie ; Dieu qui connaît votre faiblesse, l'a mise à votre portée ; elle ne se fera jamais chercher longtemps, si vous la cherchez avec sincérité.

Mais enfin en quoi consiste donc la sainteté, et que faut-il faire pour être saint ? O hommes formés pour le ciel, voulez vous apprendre à devenir saints, et connaître la voie qui conduit à la sainteté ? Ah ! si l'on disait aux personnes du monde : voulez-vous apprendre le moyen de devenir riches, de vous rendre heureux sur la terre ? avec quelle joie n'apprendrait-on pas cette nouvelle ? avec quelle avidité ne prêterait-on pas une oreille attentive ? J'ai quelque chose de plus grand à annoncer, c'est le moyen d'être saints, c'est-à-dire d'être riches, d'être heureux pour le ciel : et ce moyen est d'autant plus consolant, qu'il est plus assuré et plus infaillible. Car enfin, que faut-il pour être véritablement saint ? Le voici dans deux mots : il ne s'agit que de remplir fidèlement les devoirs de votre état; les connaissez vous, vous êtes savant ; les remplissez-vous, vous êtes saint; Dieu ne demande que cela de vous. La raison essentielle et fondamentale, c'est qu'en effet tous les états ont été établis par la Providence ; et la Providence, ayant réglé les états, devait donner les moyens de s'y sanctifier : ces moyens de sanctification devaient être à la portée de tout le monde, dans tous les états. Or quels moyens plus assurés,

plus à la portée de tout le monde, dans chaque état, que l'accomplissement des devoirs mêmes de cet état ? donc, l'accomplissement de ces devoirs devait être le moyen infaillible pour y être saint. Ce que je dis, je le dis à tous, s'écrie le Sauveur : *omnibus dico.*

Ainsi, grands du monde, voulez-vous être saints ? ne vous enflez pas de votre élévation ; elle vous rendrait odieux : images de Dieu sur la terre, ne faites sentir votre grandeur que par vos bienfaits ; vous ne serez grands que pour être saints.

Magistrats, destinés à rendre la justice et à décider du sort des hommes, tenez toujours en main la balance égale ; que jamais l'intérêt ni la prévention ne la fassent pencher. Souvenez-vous que vos arrêts et vos motifs seront pesés un jour dans la balance du sanctuaire.

Négociants occupés de votre commerce, que la probité en soit la base, le crédit en sera le soutien. N'enviez pas les grandes fortunes ; elles sont quelquefois suspectes de grandes prévarications, et toujours sujettes à de grands revers.

Artisans réduits à un travail constant et pénible, ne le commencez jamais sans l'offrir à Dieu, pour attirer ses bénédictions. Jésus-Christ même travailla sur la terre ; quel modèle pour sanctifier vos actions ! quel motif pour adoucir vos travaux !

Pères de famille, voulez-vous être saints ? élevez vos enfants dans la crainte de Dieu ; laissez-leur du moins ce précieux héritage ; il vaut mieux que celui des trésors.

Mères chrétiennes, ne vous faites pas de la sainteté une idée éclatante et extraordinaire : veillez sur vos domestiques, ayez l'œil sur le détail d'un

ménage et d'une famille; ne croyez pas ces soins indignes de vous : la femme forte n'avait pas d'autres occupations ; cependant l'Esprit-Saint en a fait l'éloge, et c'est sous la noble simplicité de ses traits qu'il la représente.

Enfants, ayez pour vos parents le respect, la soumission, la tendresse; ce n'est qu'à ces marques qu'on peut vous reconnaître pour enfants de Dieu.

Filles chrétiennes, voulez-vous être saintes? conservez les bienséances de votre sexe et de votre état, c'est-à-dire que la pudeur repose sur votre front, que la discrétion dicte toutes vos paroles, que la retenue dirige tous vos regards, que la modestie soit votre plus bel ornement : tels sont les véritables avantages selon Dieu et selon le monde.

Domestiques, car la sainteté se communique à tous, souvenez-vous que Jésus-Christ a servi ses apôtres lui-même; servez donc vos maîtres avec exactitude et fidélité sur la terre : à ce prix, vous régnerez un jour dans le ciel.

Enfin, chrétiens, qui que vous soyez, vous ne pouvez être que dans un de ces deux états : ou dans la prospérité, ou dans l'affliction ; êtes-vous dans la prospérité, je n'ai que ce seul mot à vous dire : défiez-vous de votre état; il est dangereux, parce que d'ordinaire l'état de prospérité n'est pas celui qui forme les saints : pour vous qui gémissez dans l'affliction, votre état est triste et pénible, il est vrai; mais quand je considère le ciel, je vois que tous les saints ont marché dans ce chemin ; c'est donc le chemin du ciel ; marchez-y avec résignation, baisez la main qui vous frappe, offrez vos peines en esprit de pénitence pour vos péchés : vous voilà saints, un jour vous serez heureux.

Puisse donc ce sentiment être éternellement gravé dans nos cœurs ! Que faut-il faire pour arriver à la sainteté ? remplir les devoirs de l'état. Et quand je dis devoirs, j'entends les devoirs même les plus ordinaires et les plus communs, ceux que nous avons tous les jours sous nos yeux et entre nos mains : être bon père, bon ami, bon citoyen, bon parent ; c'est-à-dire que pour être saint il faudrait souvent ne faire que ce que nous faisons, mais le faire tout autrement : continuer notre emploi, notre négoce, notre travail, nos prières, nos confessions, nos communions, en un mot, nos actions ordinaires ; mais remplir notre emploi avec plus de fidélité, faire notre négoce avec plus de probité, notre travail avec plus d'assiduité, nos prières avec plus d'attention, nos confessions avec plus de douleur, nos communions avec plus de ferveur, toutes nos actions avec plus d'ordre, d'exactitude, de pureté d'intention : voilà ce qui fait les saints, et les grands saints. En quoi nous sommes bien coupables et bien à plaindre, de ce qu'ayant un moyen si aisé de le devenir, nous le négligeons, c'est-à-dire qu'ayant des trésors entre les mains, nous les laissons échapper, au hasard de les perdre à jamais.

Elevons donc nos vues et nos sentiments : et dans quelque état que nous puissions être, consacrons-nous à la sainteté, et travaillons sans délai à devenir saints.

Mais saints en tout, et dans toutes les circonstances, et dans tous les temps.

Saints dans nos pensées, et que notre esprit n'en conçoive que de dignes de Dieu.

Saints dans nos affections, et que notre cœur,

fait pour Dieu, soit fermé à toute affection trop humaine.

Saints dans nos actions : que la grâce en soit le principe, et que la piété en soit l'âme.

Saints dans toutes nos démarches : que toujours elles soient dirigées dans les sentiers de la justice.

Saints dans l'intérieur des maisons, pour y faire régner l'ordre, la concorde et la paix ; et saints au dehors, pour y porter l'édification et le bon exemple.

Saints dans le mariage et dans le célibat.

Saints dans l'abondance et dans la disette ; saints dans la consolation et dans les épreuves ; saints dans les maladies et dans la santé ; saints à la vie et saints à la mort ; saints dans le temps et saints dans l'éternité. C'est l'heureux terme qui doit tous nous réunir un jour avec les saints.

MÉDITATION SUR LA SAINTETÉ

Voici les grandes vérités que la sainteté nous présente : qu'elles sont solides ! qu'elles sont sublimes ! comment ont-elles échappé à nos esprits ? ou si elles s'y sont présentées, comment ont-elles fait si peu d'impression sur nos cœurs ?

Dieu saint et auteur de toute sainteté, vous seul pouvez leur donner l'efficacité et la force : gravez-les si profondément dans mon cœur, qu'elles ne s'en effacent jamais, et qu'elles deviennent la règle de toute ma conduite.

Première vérité. — Nous ne sommes en ce monde que pour être saints. Voilà la grande affaire qui nous est confiée ; toutes les autres peuvent bien nous amuser et nous partager, mais celle-ci doit nous

occuper et nous posséder; toutes les autres peuvent bien être distribuées selon les différents états et conditions de la vie : en sorte que l'une soit l'affaire du négociant, l'autre celle du magistrat, l'autre celle du courtisan et du souverain : mais celle-ci domine sur toutes les autres, et nous intéresse tous tant que nous sommes ; c'est celle du négociant dans son commerce, du magistrat sur son tribunal, du riche dans son palais, du roi même élevé sur le trône : parce qu'avant d'être tout cela nous sommes chrétiens et que nous ne sommes chrétiens que pour être saints. Non, mon Dieu ! vous ne nous avez point mis en ce monde pour être grands, pour être riches, pour être heureux, mais pour être saints. Toutes les autres affaires, sans celle-là, ou nous sont indifférentes, ou nous sont étrangères, ou nous sont funestes. Vérité si constante, que, quand nous réussirions dans toutes les autres, si nous échouons en celle-ci, tout est perdu sans ressource : au contraire, quand nous échouerions dans toutes les autres, si nous réussissions dans celle-ci, tout est assuré pour toujours. Ame chrétienne ! Dieu vous voit livrée en proie à l'amertume des afflictions, accablée sous le poids de la calamité ; il voit tomber à côté de vous tout ce qui vous intéresse ; il vous voit environnée des débris de vos biens, de votre santé, de votre fortune ; mais au milieu de ce désastre funeste, vous vous soutenez, et sur ces débris épars s'élève l'édifice de votre sainteté ; vous n'avez rien perdu. C'était la seule chose qui vous intéressât véritablement ; elle subsiste, tout est sauvé, parce qu'il en faut toujours revenir à cette grande maxime, que nous ne sommes au monde que pour être saints.

J'ai été convaincu de cette grande maxime dans la théorie ; l'ai-je bien suivie dans la pratique ? Je sais que je ne suis au monde que pour être saint ; ai-je travaillé à le devenir ? de quoi me servira d'être pénétré des grandes vérités de la religion, si dans ma conduite elles disparaissent ? Mon Dieu ! je ne veux plus vivre que pour me sanctifier ; c'est l'unique vue que vous vous êtes proposée ; c'est l'unique que je veux suivre.

Deuxième vérité. — Rien de si digne de nous que la sainteté : hommes destinés pour le ciel, que faisons-nous sur la terre, et de quoi nous occupons-nous en ce monde ? Accumuler des trésors, établir une fortune, s'élever à un rang distingué : voilà ce qu'on appelle de grandes affaires ! le sont-elles en effet ? Ne consultons pas les idées des hommes, c'est une balance trompeuse ; qu'est-ce que la sainteté dans les vues de Dieu ? C'est le chef-d'œuvre de ses mains, c'est l'objet de ses complaisances ; à ce double titre ne mérite-t-elle pas tous nos soins ? Quand autrefois il fallut créer ce vaste univers et le tirer du néant, étendre l'immense capacité des airs, affermir les fondements de la terre, donner des bornes aux flots de la mer, l'Ecriture nous dit que le Tout-Puissant se jouait avec son ouvrage : *ludens in orbe terrarum*. Mais s'agit-il de former des saints, de disposer des lumières qui éclairent les saints, les occasions qui préparent les saints, ce n'est plus une main qui se joue avec son ouvrage ; c'est un Dieu qui médite, qui souffre, qui donne son sang et sa vie ; la sainteté lui paraît mériter tout cela ; il fallait toute la sagesse de son conseil pour former un si grand projet, toute la puissance de son bras pour l'exécuter, toute la magnificence de ses trésors pour

l'embellir, toute l'effusion de son sang pour le cimenter et le perfectionner.

C'est le chef-d'œuvre de ses mains ; c'est encore l'objet de ses complaisances. Avez-vous vu mon serviteur Job? disait le Seigneur : *Considerasti servum meum Job?* Grand Dieu ! quand du haut du ciel vous considériez l'univers, il y avait des savants, des grands, des conquérants, des monarques élevés sur le trône; et Job était sur son fumier, dévoré de la lèpre; cependant c'est sur ce Job affligé que vous fixiez vos regards de complaisance; tout le reste disparaissait à vos yeux. Oui, une âme sainte, inconnue peut-être dans ce monde, ensevelie dans l'oubli, voilà un spectacle digne de Dieu, juste estimateur de toutes choses, et qui sait discerner le faux éclat des véritables lumières. Aux yeux de la foi, rien de si grand, de si excellent et de si digne de Dieu et de nous que la sainteté.

Pénétrez-moi de ce sentiment, ô mon Dieu ! tout le reste disparaîtra à mes yeux et touchera peu mon cœur, parce que tout le reste n'est rien devant vous.

Troisième vérité, puisée dans le sein même de nos regrets et de nos pensées. — Que faisons-nous pour devenir saints ? Qui êtes vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous? Qui êtes-vous? je suis chrétien. D'où venez-vous? du sein de Dieu. Où allez-vous ? à l'éternité. Vous êtes chrétiens, vous en avez le nom ; en avez-vous les vertus ? Vous allez à l'éternité ; en prenez-vous le chemin; étranger en cette terre de pèlerinage et d'exil, vous souvenez-vous que le ciel est votre patrie ? Appelé à l'héritage céleste, tâchez-vous d'attirer la tendresse du père de famille qui vous invite ? Vous avez une couronne préparée

dans le ciel, pensez-vous qu'elle se donne au mérite?

En qualité de chrétiens, il y a en nous un grand nom, de grands titres, de grandes espérances ; les soutenons-nous par de grands sentiments ? Hélas! tout est grand en nous, à l'exception des mérites et des vertus.

O mon Dieu ! quel est notre aveuglement ! Que faisons-nous pour être saints, ou plutôt que ne faisons-nous pas pour nous éloigner des voies de la sainteté? Si l'on nous disait que pour être saints il faut prendre une voie toute contraire à celle de l'Evangile, c'est-à-dire qu'au lieu de la ferveur, du renoncement, de la mortification, de la vigilance, des bonnes œuvres, il faut de la tiédeur, de la dissipation, de la négligence, de l'oisiveté, de l'amour-propre, aurions-nous bien à changer dans nos mœurs? et, sans y rien changer, ne serions-nous pas déjà de grands saints ?

Voilà ce que je dois me dire à moi-même : Qu'ai-je fait pour devenir saint ? Où sont les mortifications que j'ai pratiquées, les pénitences que j'ai exercées, les sacrifices que j'ai faits? Tant de dissipation dans ma conduite, tant d'inutilité dans mes occupations, tant de lâcheté dans mes œuvres, tout cela est-il bien propre à m'ouvrir les voies de la sainteté et à m'y conduire? Encore une fois, que faisons-nous pour devenir saints? et à quels titres espérons-nous être placés parmi eux ?

QUATRIÈME VÉRITÉ. — Cependant, si nous ne sommes pas saints, que serons-nous un jour? et de quoi nous servira tout le reste qui nous occupe, qui nous agite, qui nous transporte? Quand nous voyons les enfants se jouer entre eux dans des amusements que comporte leur âge, nous sommes surpris de les voir

s'occuper si sérieusement à des riens : Ce sont des enfants, disons-nous ; hélas ! à ce prix, que d'enfants dans le monde, et dans un âge bien avancé ! Car enfin, en comparaison des grands objets que l'éternité et la sainteté nous présentent, les amusements des enfants sont-ils plus vains que nos occupations prétendues importantes ? Quand est-ce donc que la foi nous dessillera les yeux ? Attendons-nous, pour les ouvrir, que la mort vienne les fermer pour toujours ? Nous aurons acquis de grands biens ; nous serons parvenus à de grands honneurs ; nous aurons tenu un rang dans le monde ; allons donc avec cela nous présenter au tribunal du souverain Juge, et à ces titres demandons-lui ses récompenses destinées aux saints.

Ah ! qu'on comprendra bien alors la vérité immuable de cet oracle du sage : Vanité des vanités, tout n'est que vanité sur la terre ! Vanité des biens qui périssent ; vanité des honneurs qui éblouissent ; vanité des plaisirs qui séduisent ; vanité du monde qui trompe ; vanité de la vie qui passe ; vanité de tout homme qui n'est pas saint.

O mon âme ! la grâce ne vous l'a-t-elle pas dit mille fois ? mille fois la voix de la conscience ne vous l'a-t-elle pas annoncé, qu'un jour viendrait où vous seriez détrompée de vos folles erreurs ? Semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, vous serez toute surprise, tout alarmée de voir tout passer comme un songe ; vous avez refusé de le croire durant votre vie, la mort viendra le graver sur les cendres de votre tombeau et vous arracher malgré vous ce triste, ce dernier et ce funeste aveu, qu'il fallait être saint, et que, pour n'avoir pas été saint, on sera éternellement malheureux.

L'arrêt sera porté un jour; peut-être cet arrêt éternel est-il déjà suspendu sur nos têtes et viendra-t-il bientôt retentir à nos oreilles; et nous ne pensons pas à en mériter les faveurs ou à en prévenir les rigueurs, et il viendra nous surprendre avant que nous ayons mis la première main à ce grand ouvrage de notre sainteté. Elle sera vengée; et si nous lui avons refusé notre cœur et nos soins dans le temps, elle nous arrachera des regrets et des larmes dans l'éternité.

O mon Dieu! où en suis-je? et quel éclat de lumière vient frapper mes yeux? Eclairez-les sur mes fautes, de peur qu'ils ne se ferment sur mes malheurs : la sainteté se présente encore à moi; je vais lui ouvrir mon cœur, lui consacrer les jours qui me restent à vivre. Heureux s'il m'en reste assez pour commencer, continuer et finir ce grand ouvrage, qui aurait dû m'occuper durant toute ma vie.

Réflexion. — Nous lisons souvent la vie édifiante des saints, nous en sommes touchés, nous les admirons : quand est-ce que nous les imiterons? Point de famille qui n'ait donné quelque saint au ciel, et où l'on ne puisse dire : Nous sommes les enfants des saints. A-t-on conservé le précieux héritage de leurs exemples et de leurs vertus?

C'étaient des saints, dit-on souvent dans le monde, quand on entend raconter leurs grandes actions; et que prétendons-nous donc être nous-mêmes? voulons-nous n'avoir de part qu'avec les réprouvés? nous voulons vivre selon notre condition, et nous ne pensons pas que la première de toutes c'est d'être saint.

Serons-nous un jour au nombre des saints? Chacun de nous a parmi eux une place marquée; aurons-nous le bonheur de l'occuper un jour? ou notre infidélité nous en exclura-t-elle à jamais?

On dit qu'il en coûte pour être saint, et voudrions-nous nous sanctifier sans qu'il nous en coûtât rien.

Il en coûte pour être saint, adorable Sauveur! il faudra donc que vous portiez tout seul le fardeau de la croix! On craindra de se charger de la moindre partie pour vous l'adoucir; on voudrait avoir part à votre gloire, sans en avoir aucune à vos souffrances et à vos douleurs.

Prière. — Dieu de bonté et de sainteté, en méditant les grands objets que la sainteté nous présente, nous en sommes touchés, pénétrés. Rien de si vrai, nous disons-nous; si nous pensions à ces grandes vérités, nous serions tous des saints. Mais pourquoi, ô mon Dieu! n'y pensons-nous pas? A quoi pensons-nous donc? et quand est-ce que nous y penserons? Est-il rien de plus intéressant pour nous? Ah! je le comprends; si nous méditions profondément ces grandes, ces immuables vérités, elles produiraient dans nous les impressions les plus salutaires; elles éclaireraient nos esprits, elles toucheraient nos cœurs, elles nous détacheraient du monde et de nous-mêmes; elles rectifieraient nos idées, elles réformeraient notre conduite et nos mœurs; elles nous convaincraient, nous toucheraient, nous convertiraient; nous serions en effet tous des saints, et le changement admirable qu'elles opéraient en nous vous ferait bénir, ô Dieu des miséricordes! au lieu qu'en les éloignant, nous restons toujours plongés dans nos anciennes misères, au risque de devenir les victimes de vos vengeances, pour n'avoir pas voulu servir de monument à la grâce.

C'en est donc fait, ô mon Dieu! je vais me rendre à la sainteté : je l'ai trop longtemps négligée; je vais lui consacrer mon cœur, mes soins, tous les jours de ma vie. O heureux jours! jours précieux, si je les avais tous employés à la sanctification de mon âme! Aidez-moi, mon Dieu, à marcher dans ce chemin qui m'a été jusqu'à présent inconnu; faites que je ne m'en écarte jamais; que je ne pense, que je ne travaille, que je ne vive plus que pour devenir saint; c'est la grande grâce et l'unique bonheur

que je désire désormais en ce monde ; j'ose encore l'espérer de votre bonté.

Pratiques. — 1° Je commencerai par remplir inviolablement tous les devoirs de mon état : en cela consiste la sainteté.

2° Je me prescrirai chaque jour mes pratiques de piété, et je les observerai fidèlement.

3° Je ne chercherai point une sainteté d'éclat, mais plutôt une sainteté humble et bien formée au pied de la croix.

4° Je fréquenterai les personnes saintes, et je tâcherai de les imiter. Enfin je me dirai souvent que je ne suis au monde que pour devenir saint.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Sur l'excellence de la grâce sanctifiante.

Rien de si important, et même de si nécessaire pour nous, que de connaître quels sont l'excellence et le prix de la grâce, et par là même quels soins nous devons avoir de la conserver, si nous avons le bonheur de la posséder.

1° La grâce sanctifiante est le principe de notre élévation à un ordre surnaturel et divin ; état sublime où, en vertu de la grâce, nous sommes destinés à une fin surnaturelle, à la possession intime de Dieu, à l'éclat de la lumière de sa gloire, aux délices de la vision intuitive, c'est-à-dire destinés à voir Dieu face à face, à le posséder en lui-même, à le découvrir, non plus à travers les nuages d'une connaissance abstraite et obscure, mais dans la plénitude des splendeurs de sa gloire. Aussi, dès que nous possédons cette grâce, de quels titres glorieux

ne sommes-nous pas honorés ? Dirons nous qu'en vertu de cette grâce sanctifiante, nous sommes élevés au-dessus de nous-mêmes ; qu'elle nous donne un rapport intime avec Dieu ; que dès lors nous avons part à l'amitié, à la tendresse même de Dieu ? Tout cela est grand et sublime ; mais le prince des apôtres porte encore plus loin ses pensées, et, éclairé des lumières de cette grâce même dont il fait l'éloge, il s'exprime en des termes qui auraient de quoi nous surprendre, si l'Esprit-Saint même n'en était le garant et l'auteur. Il ne craint pas d'assurer qu'en vertu de la grâce sanctifiante, nous sommes faits comme participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ* : parce que la grâce sanctifiante forme, en quelque manière, dans nous une nouvelle vie ; que ce n'est plus nous qui vivons, mais Dieu même qui vit en nous. Quelle gloire! Une faible créature pouvait-elle espérer d'y être jamais élevée ?

2° Nouveau privilège : la grâce sanctifiante est le titre de notre adoption en qualité d'enfants de Dieu. Mes frères, disait autrefois le disciple bien-aimé, voyez, comprenez, admirez quelle est la bonté du Père des miséricordes envers nous, que non seulement nous soyons appelés, mais que nous soyons en effet les enfants de Dieu : *ut filii nominemur, et simus.* Jésus-Christ est Fils de Dieu par essence, nous le sommes par adoption ; c'est la foi même qui nous l'apprend. O vous tous qui avez le bonheur de posséder la grâce, vous êtes les enfants de Dieu. L'Esprit-Saint nous rend ce glorieux témoignage, et nous autorise à donner à Dieu le doux nom de Père, *in quo clamamus : Abba, Pater.*

Avons-nous jamais bien pénétré à combien juste

titre nous disons souvent à Dieu notre Père, *Pater?* et lorsque offrant chaque jour l'hommage de nos prières, nous lui avons adressé cette consolante parole, en avons-nous jamais compris tout le sens et connu toute l'étendue? Comprenons-la du moins aujourd'hui; et quand dans la suite nous la lui adresserons, disons-le dans ces doux sentiments; disons-le toujours avec une nouvelle tendresse, *Pater*, mon Dieu et mon Père; mais, en même temps, souvenons-nous que le Père que nous invoquons est au ciel, pour nous apprendre que la terre que nous habitons est pour nous un lieu de pèlerinage et d'exil, que le ciel est notre véritable patrie, que c'est là où nous devons aspirer, parce qu'un fils doit s'unir à son père pour avoir part à sa gloire et à son héritage.

3° C'est le nouveau droit que nous donne la grâce sanctifiante, le droit à l'héritage céleste; car, en nous rendant enfants de Dieu, la grâce nous rend par là même les héritiers de sa gloire, et les cohéritiers de Jésus-Christ: *cohæredes autem Christi.* Dans le monde, un père qui aurait un fils digne de lui ne pourrait, sans quelque injustice, en adopter d'autres, parce que l'héritage ne peut être partagé entre plusieurs, sans que chacun en souffre dans son partage. Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu! vous adoptez tous les hommes pour fils; la multitude des adoptés ne diminuera en rien les trésors du partage. Les trésors célestes de vos grâces sont comme la lumière; ils ne perdent rien à se communiquer; je ne profite pas moins des rayons du soleil que si j'étais le seul au monde à les recueillir. Que tous les enfants de Dieu ouvrent leur cœur à la grâce, le Père des miséricordes a de quoi le remplir. Tels doivent

donc être mes sentiments en qualité d'enfant de Dieu ; en levant les yeux au ciel, en voyant cette gloire, ces trésors, ces délices, ces couronnes, ces sceptres, je puis dire : Voilà mon partage. Les enfants des hommes auront des héritages dans la région des morts ; le mien est dans la région des vivants ; le Père céleste me l'a préparé dans son sein ; la grâce m'en assure la possession.

4° La grâce sanctifiante porte encore plus loin ses faveurs ; et pour combler notre bonheur, même dès cette vie, elle fait que Dieu vient lui-même en nous, et fixe son séjour dans notre âme. En vertu de la grâce sanctifiante, il réside dans elle ; il la possède par sa présence ; il l'éclaire par sa sagesse ; il la soutient par sa puissance ; en sorte que Dieu se trouve dans elle comme un roi dans le sein de son empire, pour y régner ; comme un père dans sa famille, pour y présider ; comme un pasteur dans son troupeau, pour le conduire. Notre cœur devient dès lors comme une espèce de paradis vivant, capable d'attirer Dieu sur la terre ; en sorte que, selon la consolante pensée d'un saint Père, si Dieu n'était pas immense, et si, par son immensité, il ne remplissait pas le ciel et la terre, il quitterait en quelque manière le ciel pour venir dans cette âme, tant il a de tendresse pour elle. Tous les biens célestes, toutes les vertus de concert y résident : la foi avec son flambeau, l'espérance avec tous ses vœux, la charité avec toutes ses ardeurs ; les esprits bienheureux eux-mêmes se font une gloire d'être avec une âme en état de grâce ; tout le ciel semble être avec elle, parce que Dieu lui-même est dans elle.

Que si cela est ainsi, si la grâce sanctifiante est la source féconde d'où découlent tant de biens à la fois,

si elle est la précieuse rosée qui répand tant d'influences célestes, la terre promise où naissent tous ces fruits de bénédictions, y a-t-il quelqu'un qui ne soupire après elle, qui n'en admire la beauté, qui n'en désire la possession, ne lui donne son estime et son cœur, qui ne la préfère à tous les biens et à tous les trésors de la terre, qui ne la regarde comme le seul et unique bien digne de fixer nos regards, nos vœux, nos désirs et nos cœurs? Et qu'est-ce en effet tout le reste sans elle? Trônes, sceptres, couronnes, sans la grâce, tout retombe dans le néant, et par elle tout est relevé, tout est grand. Voyons cet homme pauvre, abandonné, couvert de haillons; aux yeux du monde, c'est un objet de mépris, tout au plus de compassion; or cet homme en apparence si méprisable, s'il a la grâce, est plus grand aux yeux de Dieu que tous les conquérants et les rois de la terre, s'ils en sont privés. Voyons au contraire cet heureux du siècle, ce grand de la terre; selon le monde, tout est grand dans lui, tout ce qui l'environne est éclat, mais n'a-t-il pas la grâce, c'est un objet d'indignation aux yeux de Dieu, il ne le voit qu'avec dédain, il ne le supporte qu'avec horreur. La grâce, la grâce, voilà le principe de la véritable grandeur.

En voulons-nous une preuve bien sensible et un exemple bien frappant! Allons le chercher, et où? Non dans les palais des grands, non sur le trône des rois, non à la tête des armées parmi les conquérants, mais sur le fumier du saint homme Job. Avez-vous vu mon serviteur Job? dit le Seigneur avec une espèce de complaisance : *considerasti servum meum Job?* Oui, Seigneur, nous l'avons vu; mais dans quel état! couvert d'un horrible ulcère, rongé

tout vivant des vers. Et bien ! cet homme en apparence frappé du ciel, c'est l'homme de ma droite, c'est l'objet de mes complaisances, à qui j'ai confié le soin de ma gloire, qui fait la matière de mon triomphe. A travers les nuages qui l'environnent, je vois briller les rayons de ma grâce. A la vue de cette grâce, le lieu même où il est placé devient une espèce d'autel érigé à ma gloire, ses vers sont les ministres bien moins de mes vengeances, que de mes miséricordes, et Job lui-même est la précieuse victime qui m'est immolée ; je la reçois des mains de la grâce ; jamais sacrifice plus précieux ne fut offert à mon cœur. Allez donc et considérez les grands dans leurs palais, les riches dans leur abondance ; s'ils n'ont pas la grâce, je ne les connais pas, ou je ne les connais que pour les frapper d'anathème. Job sur son fumier est plus grand à mes yeux que les rois élevés sur le trône ; Job couvert d'une lèpre est plus cher à mon cœur que les rois couverts de la pourpre.

O grâce céleste, si vous êtes le digne objet des complaisances de Dieu même, quelle place devez-vous tenir dans l'idée et l'estime des hommes !

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Eclairé de vos divines lumières, je comprends, ô mon Dieu ! que la grâce sanctifiante est tout à la fois le bien le plus précieux, le bien le plus nécessaire, et cependant le bien le plus exposé. Quels soins ne dois-je donc pas lui donner pour la conserver ! Ah ! que c'est avec juste raison que vous nous dites par la bouche du sage ; Conservez avec soin

votre cœur, et dans votre cœur le précieux trésor de la grâce : *omni custodiâ serva cor tuum.* Mais, hélas ! que pourront tous mes soins, si vous ne les soutenez de votre secours ?

1° Conserver la grâce avec soin, parce qu'elle est pour nous le bien le plus précieux. Le soin qu'on a de se conserver la possession d'un bien doit être proportionné à la grandeur du bien qu'on possède ; et à mesure que le bien est plus grand, le soin doit être aussi plus ardent : or qu'est ce que la grâce pour nous ? C'est un bien, c'est le premier des biens, c'est le plus grand des biens, c'est le plus solide des biens, et à proprement parler, c'est même le seul et unique bien, puisque la grâce devient pour nous la source de tout autre bien. Et de quels biens cette grâce ne devient-elle pas pour nous la source féconde ! Excellence de la grâce, quoi de plus grand ? Richesses de la grâce, quoi de plus précieux ? mais surtout délices de la grâce, quoi de plus doux et de plus consolant ? La paix de l'âme, la tranquillité de la conscience, le repos du cœur, cette sainte confiance en Dieu, ces douceurs ineffables, ces moments de consolations qui donnent un avant-goût des délices célestes.

Ames justes, âmes fidèles dont j'envie le sort, n'est-ce pas ce que vous avez éprouvé dans ces moments heureux où vous avez pensé à revenir à Dieu, où vous êtes rentrées dans sa grâce ? Qu'avez-vous éprouvé, sinon la douceur, la consolation et la paix ! Si vous avez versé des larmes, n'était-ce pas des larmes de joie ?

Ce jour n'a-t-il pas été le plus heureux de vos jours ? La grâce n'est-elle pas pour vous cette terre délicieuse d'où découlent le lait et le miel ? Le seul

bien de la grâce ne vous a-t-il pas tenu lieu de tout autre bien ?

Et puis je moi-même, ô mon Dieu ! sans être touché et pénétré, me rappeler cet heureux moment où, éclairé de votre grâce, j'eus le bonheur de me rendre à vous ? Mais pourrai-je, sans l'ingratitude la plus monstrueuse, m'exposer à perdre le précieux dépôt de votre grâce, après l'avoir recouvrée ? et ne me rendrais-je pas à jamais indigne de vos dons et de votre cœur ?

2° Conserver la grâce avec soin, parce que la grâce est pour moi le bien le plus nécessaire. De quoi me serviraient tous les autres biens sans celui de la grâce, que sont alors pour moi tous les autres biens? Avec la grâce je puis tout, et j'ai tout. Sans la grâce de Dieu, je n'ai rien, je ne puis rien, et je ne suis rien ; eussè-je tous les autres trésors, sans la grâce, je vis dans la plus triste indigence ; eussè-je tous les plaisirs, toutes les joies de la terre, sans la grâce, puis je les goûter? Bien si nécessaire, que, sans la grâce, jamais je ne pourrai rien mériter pour le ciel : toutes mes actions seront stériles, toutes mes œuvres mortes, tous mes talents enfouis, tous mes pas seront perdus et hors de la voie. Sans la grâce, jamais je n'aurai entrée dans le ciel, et je ne pourrai être qu'éternellement malheureux.

Aussi que n'ont pas fait, que n'ont pas souffert les saints pour rappeler ou pour conserver cette grâce ? Solitaires et anachorètes, que faites-vous dans les déserts et ensevelis tout vivants dans les antres et les cavernes ? Ah ! me dites-vous, c'est que nous portions un trésor, et nous le portions dans des vases fragiles ; la solitude la plus retirée ne nous a pas paru un asile trop assuré pour le mettre

à couvert. Saints pénitents, que je vois pâles, défigurés, languissants, pourquoi vous livrer ainsi à tant de pénitences et de rigueurs ? L'air retentit de vos sanglots, la terre est arrosée de vos larmes. Hélas! me répondez-vous du fond de vos antres, c'est que nous connaissions le prix de la grâce, et que nous craignions notre fragilité. Et vous surtout, invincibles martyrs, glorieux athlètes de la foi, pourquoi paraissez-vous sur les échafauds, au milieu des brasiers ardents ? Pourquoi vois-je vos membres déchirés et nageant dans des fleuves de sang ? Vous me répondez par la voix même de ce sang : Nous mourons, nous mourons avec joie, et nous donnerions mille vies pour conserver la vie de la grâce.

Mon Dieu, que ces sentiments sont grands! qu'ils sont désirables! sont-ce les miens? La grâce me les avait inspirés; les ai-je gravés et conservés dans mon cœur? Oh! que ceux-là sont heureux, ô mon Dieu! qui n'ont jamais perdu le précieux trésor de la grâce! quel bonheur! ce précieux trésor n'est-il pas préférable à tous les trésors de la terre? Que de regrets, que de larmes ils se sont épargnés durant la vie! que d'alarmes au moment de la mort!

3° Enfin, conserver la grâce avec soin, parce qu'elle est exposée à mille ennemis et à mille dangers. La grâce est un miroir; le moindre souffle peut en ternir l'éclat; c'est une fleur que le moindre vent peut abattre et flétrir : c'est un germe précieux; un trop grand air peut l'étouffer et le faire périr. Mais d'ailleurs de combien d'ennemis n'est-elle pas assaillie! et quels efforts ne font-ils pas pour nous la ravir! Hors de nous, autour de nous, au dedans de nous, tout conspire sa perte : hors de nous, les

démons qui, en lions rugissants, cherchent sans cesse une proie pour la dévorer; autour de nous, un monde pervers qui, par mille objets dangereux, veut nous séduire et nous pervertir; en nous, mille passions violentes, ennemies domestiques et d'autant plus redoutables, toujours soulevées, toujours conjurées, toujours acharnées contre nous et contre la grâce.

O don de Dieu! ô grâce précieuse! comment vous soutiendrez-vous environnée de tant d'ennemis? comment pourrez-vous subsister dans une terre si étrangère, à moins que par des soins assidus, une vigilance continuelle, une crainte salutaire, une sainte frayeur, nous ne tâchions de vous garantir et de vous préserver?

Que faut-il donc faire, ô mon Dieu! et quels moyens faut-il prendre pour la conserver? Ce qu'on fait tous les jours dans le monde pour un bien qu'on estime et qui est précieux, car en ce point le monde même peut servir de modèle.

Nous-mêmes, pour la conservation de nos biens, de notre santé, de notre vie, que ne faisons-nous point? Jamais assez de soins, de précautions, de ménagements. A la moindre incommodité, nous nous alarmons; au moindre mal, nous ne sommes presque plus à nous. Pourquoi? Il s'agit de la vie.

O mon Dieu! jusqu'à quand les enfants du siècle seront-ils plus sages et plus éclairés que les enfants de lumière? Et quoi! aveugles que nous sommes! nos biens, notre fortune, notre santé, notre vie, nous sont-ils plus chers, plus précieux que la grâce de Dieu, que la vie de la grâce? Ah! prenons, pour la conserver, tous les moyens que la sagesse, la raison,

la foi, nous inspirent : humilité, vigilance, retraite, prière, mais, sur toutes choses, la fuite des occasions.

Non, je le comprends, je le sens, ô mon Dieu ! il n'est point de vertu si bien établie, point de résolution si forte et si efficace qui tienne longtemps contre certaines occasions dangereuses. En vain me rassurerais-je sur la sincérité de mes sentiments, sur la fermeté de mes propos; si je m'expose, je succomberai ; si je me jette dans l'occasion, l'occasion me perdra; je dois regarder mes passions comme un flambeau mal éteint qui fume encore, et qui, à la moindre occasion, peut se rallumer et causer un nouvel incendie. Fuyons, prions et tremblons ; c'est l'unique moyen de persévérer et de nous sauver.

Ce que je puis me dire, dans les sentiments de la foi ; ce que je dois à jamais graver dans mon cœur, c'est que la grâce est un si grand bien, que, quand dans une balance nous mettrions tous les biens de ce monde, les honneurs et tout leur éclat, les richesses et tous leurs trésors, les plaisirs et tous leurs attraits : tout cela mis en parallèle avec la grâce disparaît devant elle, et s'éclipse par son éclat.

La grâce est un si grand bien, qu'à proprement parler c'est le seul dont la possession mérite nos vœux et nos soins, dont la perte mérite nos regrets et nos larmes.

La grâce est un si grand bien, que c'est l'unique trésor que nous possédions en ce monde, et qui nous restera quand nous en sortirons.

La grâce est un si grand bien, que, quand pour l'acquérir, ou de peur de la perdre, il faudrait sacrifier nos biens, quelque grands qu'ils soient,

notre santé, quelque précieuse qu'elle puisse être, notre vie même, quelque chère qu'elle doive être, il ne faudrait pas balancer un instant, mais appeler à notre secours l'héroïsme chrétien, présenter la tête et recevoir le coup, offrir le cœur et laisser enfoncer le poignard, plutôt que de laisser donner atteinte à la grâce.

La grâce est un si grand bien qu'entre un prédestiné et un damné, entre un saint et un réprouvé, il n'y a d'autre différence que celle qu'établit devant Dieu cette grâce à jamais précieuse.

Ce que je puis et ce que je dois encore ajouter, c'est que la grâce est un si grand bien, qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse m'en donner une juste idée : pour la concevoir, il faut m'élever jusqu'au ciel, jusqu'au trône même de Dieu. Un Dieu, voilà son auteur ; le sang d'un Dieu, voilà son prix ; le bonheur même de Dieu, voilà sa récompense.

Enfin la grâce est quelque chose de si grand, de si précieux, que, quand un jour nous irons devant Dieu, pour paraître à son jugement, si nous avons le bonheur de la posséder, notre jugement sera fait, notre sentence portée, notre sort assuré : sans que nous répondions, la grâce parlera pour nous ; et si avec elle nous allons nous présenter à la porte du ciel, l'entrée du ciel nous sera ouverte, et sa possession à jamais assurée. O mon âme! veillez donc constamment sur vous-même, et conservez à jamais le plus grand et le plus précieux de tous les dons de Dieu : *omni custodiâ serva cor tuum.*

Prière. — O mon Dieu! que n'ai-je pas à déplorer, à me reprocher envers votre grâce? vous me l'aviez donnée à mon baptême ; bientôt j'en eus perdu le trésor. A peine les lumières de la raison avaient éclairé mon âme, que les

ténèbres du péché vinrent se répandre sur elle : peut-être ai-je eu le malheur de vivre, de gémir longtemps dans cet état de péché. Quand je suis revenu à vous, vous m'avez rendu cette grâce précieuse ; l'ai-je conservée avec soin ? Combien de fois, avec quelle présomption l'ai-je exposée, et à combien de dangers ! Ai-je le bonheur de la posséder à présent ? La conserverai-je jusqu'à la fin ? Je vous le demande, ô mon Dieu ! ce n'est que de vous que je puis l'attendre ; je l'espère de votre bonté. Si vous m'accordez ce bonheur, je n'ai plus rien à désirer sur la terre.

Pratiques. — 1° Considérer notre âme comme l'épouse de Dieu ; si la grâce y règne, c'est une épouse chérie ; si elle la perd, c'est une épouse indigne, Dieu la rejette et la répudie.

2° Regarder notre âme comme l'image de Dieu ; tant qu'elle a la grâce, c'est une image éclatante ; si la grâce se retire, c'est une image défigurée et qui fait horreur.

3° Penser que nous portons le trésor de la grâce dans des vases fragiles ; une chute nous le ravit peut-être à jamais.

4° Prier souvent le Seigneur de nous soutenir dans les occasions où sa grâce serait exposée ; prendre garde de nous y exposer imprudemment nous-mêmes, de peur d'y périr.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

L'espérance chrétienne.

Nous naissons dans les larmes, nous vivons dans les épines, nous mourons dans les douleurs : voilà notre course ; si l'attente d'un sort plus heureux ne nous soutenait, quel serait le comble de notre malheur ! L'espérance seule peut faire notre force et

notre soutien. Et voici le double avantage qu'elle nous procure, dans les deux points de vue les plus tristes pour nous : elle nous console dans toutes les peines de la vie ; elle nous adoucit toutes les rigueurs de la mort ; et cela par la vue et l'attente des biens éternels qu'elle nous présente. Ouvrons donc nos cœurs à cette douce espérance, capable de tempérer les amertumes de notre exil, en nous montrant l'heureux terme de la céleste patrie.

1° L'espérance nous console dans toutes les peines de cette vie. Le monde ne nous offre d'ordinaire que des sujets d'inquiétudes et de chagrins.

Qu'est-ce, hélas ! que notre vie sur la terre ? Nous semblons n'être au monde que pour souffrir, les afflictions et les peines naissent sous nos pas ; nous marchons par un chemin tout semé de croix et d'épines ; nous nous nourrissons du pain de nos larmes ; nous ne comptons nos jours que par nos malheurs ; chaque moment voit grossir le torrent d'amertume dans nos croix et nos peines : de toutes parts elles viennent fondre sur nous. Tout contribue à nous rendre la vie toujours plus amère ; nos parents nous abandonnent ; nos amis nous trahissent ; nos projets échouent : au dedans de nous-mêmes, que de troubles, que d'inquiétudes, que d'agitations, que de peines secrètes auxquelles l'esprit et le cœur sont livrés en proie ! la santé dépérit, le corps s'affaiblit, mille infirmités viennent l'assaillir.

Nous souffrons tous ; c'est le partage des enfants d'Adam, depuis le berceau jusqu'au tombeau, depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; on souffre dans tous les temps, on souffre dans tous les états, chacun a sa croix ; et si la voix de tous les affligés

pouvait se faire entendre dans tout l'univers, de toutes parts on entendrait un concert lugubre de cris, de gémissements, de sanglots qui sortiraient du fond des cœurs, du sein des familles, du centre des palais, et feraient retentir les airs de sons lamentables ; des pères affligés, des mères désolées, des épouses noyées dans leurs larmes, des malades dans la langueur, des pauvres dans l'indigence, des captifs dans les fers : voilà l'homme, et les maux auxquels il est condamné durant le cours de sa vie mortelle.

O mon Dieu ! Dieu de bonté, est-ce pour cela que vous nous avez mis au monde ? et au milieu de tant de ténèbres, ne ferez-vous luire aucun rayon de consolation ? Venez, espérance salutaire, unique remède à nos maux, unique asile dans nos douleurs, venez adoucir la rigueur de nos peines. En effet, l'espérance chrétienne vient-elle à notre secours, et, dans les maux que nous souffrons en cette vie, nous présente-t-elle les biens que nous pouvons, que nous devons attendre de l'autre ; vient-elle ouvrir nos yeux aux trônes, aux couronnes, aux délices que l'éternité nous prépare, quand les nuages du temps seront dissipés, et le terme des épreuves expiré : ah ! dès lors l'esprit rentre dans le calme, le cœur commence à s'ouvrir à la paix, la sérénité reparaît dans l'âme. Quel fonds en effet de consolation, quand on peut se dire à soi-même : Je souffre, il est vrai, dans cette vie, mais j'en espère une autre; je gémis sur la terre, mais je suis fait pour le ciel ; tout finira dans ce monde, les plaisirs comme les peines, les joies comme les chagrins ; à quoi bon s'attacher aux uns, se laisser abattre par les autres ? Un jour viendra qu'il ne restra aucune trace, ni des uns ni des autres ; la mesure des maux passagers

étant comblée, les biens véritables succéderont pour ne finir jamais. O jour de l'éternité! que l'espérance fait luire à mes yeux, que vous êtes bien capable d'adoucir nos peines, de tarir nos larmes! Peut-être ce grand jour se lèvera-t-il bientôt sur moi; je le vois, je l'entends, je l'espère; à cette vue, tous mes maux ont comme disparu; ils entrent dans l'économie de mon salut. J'ai des péchés, il faut les expier; j'attends une couronne, il faut la mériter; je dois arriver au terme de la céleste patrie, il faut soutenir les épreuves du pèlerinage et de l'exil qui doit y conduire. Que cette vie courte et périssable se passe donc dans les afflictions et les larmes, pourvu qu'une vie meilleure, une vie éternelle et durable m'introduise un jour dans son sein: dans cette espérance, mes peines, loin d'être pesantes et amères, me deviennent précieuses et consolantes.

Espérance chrétienne! ce sont là les douceurs que vous m'annoncez; après m'avoir présenté le calice, j'en bois toute l'amertume, et je n'y trouve plus que délices.

1° Que si l'espérance chrétienne est si consolante dans les maux de la vie, combien n'est-elle pas encore plus efficace contre les alarmes et les frayeurs de la mort, soit que cette mort nous menace nous-mêmes, soit qu'elle nous enlève ce que nous avons de plus cher au monde! La mort ne se présente d'ordinaire à nous que sous les idées de solitude, d'abandon, de destruction, d'anéantissement; c'est qu'on ne la considère que dans les nuages du temps: mais l'espérance chrétienne vient-elle ouvrir les yeux, tirer le voile et présenter les idées plus salutaires d'un avenir éternel et immense

qu'elle nous annonce, tout change de face, tout se présente sous un nouveau jour; elle console, elle ranime, elle rassure l'homme dans tout, et la mort n'a plus rien de ce qu'elle offrait d'affligeant; car enfin ce que l'homme perd en mourant est bien peu de chose en comparaison de ce qu'il attend ; ce qu'il regrette ne lui ôte rien de ce qu'il espère ; si dans cette prétendue solitude Dieu nous reste, nous n'avons rien perdu; bientôt nous allons tout trouver et tout posséder dans lui seul.

Pour l'idée de destruction, c'est la plus fausse et la plus injurieuse de toutes les idées. Bien loin qu'à la mort nous soyons détruits et anéantis, c'est alors au contraire que nous commençons à respirer et à vivre : le moment de la mort est pour nous un vrai principe de vie, nous quittons une vie pénible et mortelle pour entrer dans une vie durable et sans fin : à notre naissance, notre âme est descendue sur la terre pour entrer dans une prison ; à la mort, la prison se dissout, et l'âme entre dans la liberté des enfants de Dieu. Doux sommeil, qui introduit dans le sein du véritable repos ! heureux terme, qui finit l'exil dans le séjour des morts pour donner entrée dans la région des vivants !

Ainsi en est-il de nous à la mort ; ainsi en sera-t-il encore, si la mort nous enlève quelque personne qui nous était chère. Animé par les vues de la foi, éclairé du céleste flambeau de l'espérance, j'entre dans une maison de deuil, je trouve l'ami, l'épouse, le père, le fils, tous noyés dans les larmes ; la mort leur a enlevé une personne chérie. Et pourquoi vous affliger ainsi à l'excès de sa perte ? pourquoi regarder cette mort dans le temps, au lieu de la considérer en vue de l'éternité que l'espérance promet ?

Tendre fils, vous avez perdu un père : il n'est point perdu ; il a terminé son voyage, il est arrivé au bout de sa course, il est auprès du Père commun, il intercède pour son enfant. Un ami a perdu son ami ; il n'est point perdu pour toujours : il en est séparé pour un temps, mais il espère bientôt le rejoindre ; Dieu est le lien qui doit les réunir à jamais. Une mère a perdu un fils ; est-il donc perdu sans retour ? non : elle le voit vivant dans Dieu même ; il était sorti de son sein pour vivre sur la terre ; il est rentré dans le sein de Dieu pour y vivre toujours. Une épouse a perdu son époux : consolez-vous, épouse éplorée ; il n'est rien moins que perdu ; il est allé préparer les voies, il n'a fait que vous précéder, il vous attend dans le sein de l'immortalité, pour s'y réunir à jamais ; le voilà qui vous appelle du haut du ciel, il vous tend les bras, empressé de vous recevoir dans le sein du céleste Epoux.

O vous donc, qui que vous soyez, dit l'Apôtre, gardez-vous bien de vous affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance : *Nolite contristari sicuti qui spem non habent.* Ecoutez la voix qu'elle vous fait entendre ; voyez le terme où elle vous appelle ; considérez la place qu'elle vous prépare, la couronne qu'elle vous présente ; et dans cette douce attente, recevez les afflictions comme des grâces, les croix comme des faveurs, les maux passagers comme la source des biens invariables, la mort même comme le passage à une vie immortelle et durable.

Dieu de bonté, c'est dans vos promesses qu'est fondée cette douce espérance : affermissez-la en nous par la foi ; animez-la par la charité ; faites que nous la soutenions par nos œuvres, par nos prières, par une sainte confiance en vos bontés, par

un abandon total à votre providence. Encore quelques années d'épreuves et de combats sur la terre, et la victoire nous introduira triomphants dans le ciel.

EFFUSION DE CŒUR

Ou sentiments de confiance en Dieu.

J'espère en vous, ô mon Dieu ! ô Dieu saint, Dieu bon, Dieu puissant! et c'est en vous seul que j'espère ; hors de vous, en qui pourrai-je mettre ma confiance ? Non, je n'espère pas en mes mérites. Hélas! que suis-je à vos yeux que misère, que péché ? Et ma vie, loin de me rassurer, peut-elle me présenter autre chose que des sujets de crainte et de défiance ?

Je ne mets pas mon appui dans le monde ; je n'ai que trop éprouvé combien il est trompeur et perfide, combien d'âmes ont compté sur lui, et en ont été les victimes. Le monde, loin de faire des heureux et des saints, peut ne former que des infortunés et des réprouvés.

Je n'établirai pas ma confiance dans le secours des hommes. Ah ! malheur à qui s'appuie sur des bras de chair ! faibles mortels, ils ne peuvent rien pour eux-mêmes, que pourront-ils pour le bonheur des autres ? Ils sont aujourd'hui, et demain ils ne seront plus ; quels secours peut-on attendre de ce qui n'est que cendre et que poussière ?

Ce n'est donc qu'en vous seul que je puis et que je dois espérer, ô mon Dieu ! et en vous je trouve les motifs solides, les fondements inébranlables de ma confiance.

J'espère en votre miséricorde infinie ; j'en ai

abusé, je le sais ; mais je sais que ses trésors sont inépuisables. Tant de pécheurs, comme moi, en ont abusé, et n'en ont pas été rejetés quand ils sont venus se jeter entre ses bras. Un David homicide, une Magdeleine pécheresse, un Manassès coupable, un Augustin pénitent, seront des monuments éternels de cette miséricorde sans bornes. Hélas ! si elle n'était pas infinie, ne serions-nous pas tous perdus sans ressource ? Dieu de bonté, faites-moi ressentir les effets de cette miséricorde ineffable ; ce n'est qu'en ce monde que vous pouvez l'exercer ; après notre mort ce sera le règne de votre seule justice ; ayez donc pitié de mon âme tandis que je respire sur la terre : votre justice aura toute l'éternité pour punir ; pardonnez tandis qu'il est temps, et montrez en pardonnant que vous êtes grand en bonté, comme vous montrerez en punissant à jamais que vous êtes juste et redoutable dans vos vengeances.

J'espère encore et j'espère tout des mérites de Jésus-Christ. C'est là le fondement assuré de ma confiance. Adorable Sauveur ! quand je pense à tout ce que vous avez fait et souffert pour moi, comment pourrais-je ne pas espérer en vous ?

Quand je vois que vous êtes descendu du ciel sur la terre pour sauver les pécheurs ;

Quand je considère que vous n'avez vécu en ce monde que pour les attirer tous à vous ;

Quand j'entre dans le sein de votre saint temple, et que, portant les regards de la foi sur vos autels, je vous y trouve, en qualité de victime, offert chaque jour en sacrifice pour nous ;

Quand surtout je monte en esprit sur le Calvaire, et que je vois votre sang précieux couler à grands flots sur les pécheurs pour obtenir leur pardon,

votre cœur adorable percé et ouvert pour les recevoir, votre dernier soupir élevé vers le ciel pour leur attirer la grâce de la réconciliation avec celle de la pénitence; comment tant de voix, et des voix si touchantes n'animeraient-elles pas ma confiance, ne me présenteraient-elles pas un asile contre mes craintes et mes alarmes? Dieu de bonté, sauvez des âmes qui vous ont coûté si cher, et ne perdez pas le fruit de vos souffrances, de votre sang et de votre mort.

Je sais, ô mon Dieu! que, pour que mon espérance ne soit pas vaine et présomptueuse, je dois l'animer par mes œuvres et la soutenir par ma correspondance à vos grâces. Vous m'avez créé sans moi, vous ne me sauverez pas sans moi; aussi suis-je bien résolu de travailler au salut de mon âme. Animé par ma confiance en vos bontés, je respecterai votre sainte loi, j'observerai vos commandements, je détesterai mes péchés, je tâcherai de les expier par mes larmes, je veillerai sur moi-même, je réprimerai mes passions, je combattrai les funestes penchants de mon cœur, je serai à l'égard de mon prochain ce que je désire qu'il soit envers moi.

Dans ces saintes dispositions que votre grâce m'inspire, j'espère en vous, mon Dieu! Vous êtes mon Créateur, mon Sauveur et mon Père; j'espère que vous m'accorderez le pardon de mes péchés, quelque grands qu'ils soient; la grandeur même de mes offenses que je déteste, loin d'ébranler mon espérance, sera un nouveau motif de l'affermir. Je vous dirai avec le prophète pénitent: Vous aurez pitié de moi, Dieu saint, parce que mes péchés sont grands: *propitiaberis peccato meo, mul-*

tum est enim ; parce que, plus ils sont grands à vos yeux, plus ils feront éclater votre bonté et triompher votre grâce.

J'espère que vous me soutiendrez dans les misères et les épreuves de cette vie, pour en supporter les peines, pour essuyer les revers, pour me soumettre avec résignation à toutes les dispositions de votre providence, quelles qu'elles puissent être sur moi ; tout ce qui me viendra de votre main paternelle sera reçu avec un cœur résigné.

J'espère surtout que vous viendrez à mon aide au moment de ma mort, que vous ne me délaisserez pas dans les angoisses de ce passage du temps à l'éternité. Ce sera surtout alors que j'aurai besoin de votre assistance, que je réclamerai votre secours pour finir ma course dans les sentiers de la sainteté et de la justice.

J'espère enfin que vous m'accorderez votre grâce en ce monde et votre gloire en l'autre.

Tels sont les motifs, les causes et les objets de ma confiance, ô mon Dieu ! Daignez lui donner les caractères qui doivent la rendre agréable à vos yeux.

Faites que mon espérance soit intime et gravée dans le fond de mon cœur ; que non-seulement ma bouche, mais tous mes sentiments vous disent : J'espère en vous : *in te, Domine, speravi.*

Faites que mon espérance soit ferme ; que rien ne soit capable de l'ébranler. Non, ni les hommes, ni le monde, ni toutes les puissances de l'enfer conjurées contre moi, ne pourront altérer les sentiments d'une confiance que j'aurai établie dans le Dieu de mon cœur : *non confundar in æternum.*

Faites que mon espérance soit constante ; qu'elle

m'accompagne jusqu'au dernier moment ; qu'elle me suive jusqu'au tombeau ; et lors même que vous me frapperez du coup de la mort, que ma confiance vous consacre mes derniers soupirs. Tels sont les sentiments dans lesquels je désire de vivre, et avec lesquels j'espère mourir.

O mon Dieu ! comment dans cette douce et ferme espérance, ne supporterai-je pas toutes les peines de cette vie mortelle, à la vue de la vie immortelle qui m'est préparée ?

Comment, dans l'attente des biens suprêmes du ciel, ne me détacherai-je pas des biens périssables du monde ?

Comment, à la vue de la céleste patrie, ne me regarderai-je pas sur la terre comme dans un lieu d'exil ?

Comment ne me ferai-je pas une sainte violence durant quelques jours, pour avoir part aux délices d'une éternité bienheureuse ? Beau ciel, terme de mes désirs, soyez l'unique objet de mes vœux, l'unique désir de mon cœur, l'unique occupation de ma vie et de tous les moments qui me restent à gémir et à soupirer après mon bonheur.

Résolutions. — 1° Je mettrai toute ma confiance en Dieu seul, et jamais elle ne sera confondue.

2° Dans les peines, les chagrins, les revers, les évènements les plus tristes et les plus désolants, je redoublerai ma confiance, et j'espérerai, s'il le faut, contre toute espérance.

3° Mes fautes mêmes et mes péchés, dès que je les déplore, m'humilieront, m'affligeront, mais ne me décourageront point : je craindrai le Seigneur, mais j'espérerai en lui ; l'espérance n'ôte point la crainte ; la crainte n'altère point l'espérance ; l'une et l'autre contribuent de concert au grand ouvrage de notre salut.

4° Je soutiendrai ma confiance par la pratique solide des bonnes œuvres. Je dois tout espérer de Dieu pour mon salut, mais je ne dois rien négliger moi-même pour me sauver.

VINGTIÈME LECTURE

Sur la charité Chrétienne

C'est ici la vertu propre et comme le vrai caractère de la religion ; la charité en est la base, le soutien, l'ornement ; elle en renferme l'esprit, elle en inspire les sentiments.

Vertu aimable : elle fait le lien des cœurs, les charmes de la société, les délices et les douceurs de la vie.

Vertu sublime : elle élève nos cœurs, elle nous donne entrée dans le cœur de Dieu même, elle y puise toutes ses affections.

Vertu consolante : quels biens, quels avantages ne fait-elle pas goûter, par la paix, l'union, la concorde qu'elle produit ?

Vertu féconde : elle devient le germe de toutes les vertus, qui marchent comme sous ses étendards ; elle est même l'accomplissement de toute la loi.

Vertu céleste : elle nous vient du ciel, elle nous y conduit, elle nous en rend comme les citoyens, et nous en assure la possession.

Mais surtout vertu absolument et indispensablement nécessaire, si nous voulons être chrétiens, prendre l'esprit de l'Evangile, être au nombre des enfants de Dieu. Sans la charité, point de salut ; le

manque de charité est une des plus grandes marques de réprobation.

Aussi que ne nous ont pas annoncé les apôtres sur cette grande vertu ! quels éloges pour la célébrer ! quel soin de la recommander ! quelle fidélité à la pratiquer ! Aussi saint Jean, l'apôtre de la charité par excellence, lui consacre-t-il toutes les effusions de son cœur : *Ut diligatis invicem.* Aimez-vous les uns les autres. Aussi saint Paul montre-t-il toutes les ardeurs de son zèle en faveur de cette vertu : *Alter alterius onera portate.* Aidez-vous mutuellement. Aussi les premiers fidèles étaient-ils regardés comme n'ayant entre eux qu'un cœur et une âme : *Cor unum et anima una.*

Aussi Jésus-Christ même nous a-t-il intimé le précepte de la charité comme son précepte propre, et celui qu'il a toujours eu plus à cœur : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem.* Je dis plus, aussi nous l'a-t-il annoncé comme un précepte nouveau et propre de la nouvelle alliance : *Mandatum novum da vobis.* Mais comment est-ce donc un précepte nouveau ? La charité n'est-elle pas aussi ancienne que le monde même ? Il est vrai que la charité en général, et pour le fond, est aussi ancienne que le monde ; mais la charité chrétienne, telle que Jésus-Christ l'a ordonnée, est un précepte en effet nouveau, dans l'esprit et la perfection où il l'a portée.

D'où il s'ensuit que la charité chrétienne est une vertu nouvelle, toute divine, ce terme pris à la lettre, à la rigueur, dans toute sa signification et sa force.

Vertu nouvelle et divine dans son auteur : c'est Jésus-Christ même qui nous l'a enseignée, recommandée, expressément ordonnée, comme son précepte propre et particulier : *Hoc est præceptum meum.*

Vertu nouvelle et divine dans son objet : c'est Jésus-Christ que nous aimons dans le prochain ; et dans la personne du prochain nous considérons la personne de Jésus-Christ même : *Quid uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* ; ce que vous ferez au moindre des miens, vous l'aurez fait à moi-même.

Vertu nouvelle et divine dans son modèle : nous devons nous aimer, mais nous devons nous aimer comme Jésus-Christ nous a aimés, et du même amour que Jésus-Christ nous a aimés : *Diligite invicem, sicut et ego dilexi vos.*

Vertu nouvelle et divine dans son étendue : on disait aux anciens : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez vos ennemis : *Dictum est antiquis* ; et moi, dit Jésus-Christ, je vous ordonne d'aimer vos ennemis mêmes : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* C'est par là, et ce n'est que par là que vous deviendrez les enfants du Père céleste, qui fait pleuvoir sur le juste et l'injuste, et lever son soleil sur les méchants comme sur les bons : *ut sitis filii patris vestri.*

Donc, la charité chrétienne est vertu si sublime qu'elle prend sa source dans le cœur de Dieu même ; qu'elle consacre tous les sentiments du cœur de l'homme ; que son observation accomplit la loi ; que celui en qui la charité réside, réside lui-même dans le sein de Dieu : *qui manet in charitate, in Deo manet* ; et que, comme la charité couvre la multitude des péchés, de même elle renferme l'assemblage et l'accomplissement de toutes les vertus : *qui diligit, legem implevit.*

Mais aussi vertu tellement nécessaire, que sans elle la religion ne couronne aucune vertu ; tellement nécessaire, qu'elle fait le caractère propre et dis-

tinctif du véritable chrétien, du disciple de Jésus-Christ, d'avec celui qui ne l'est pas : *in hoc cognoscent homines quia disciputi mei estis, si dilexeritis invicem;* tellement nécessaire, que de même que celui qui a la charité demeure en Dieu et a le principe de vie ; ainsi celui qui est hors de la charité est hors de Dieu, et dans un état de mort et de damnation : *qui non diligit manet in morte;* en un mot, vertu tellement nécessaire, que quand on viendrait à opérer des miracles, à transporter les montagnes, à livrer son corps aux tourments, aux tyrans, à la mort, si l'on n'a pas la charité, on n'est rien devant Dieu, ou l'on n'est qu'un objet de colère, frappé de tous ses anathèmes, et exposé à toute la rigueur des vengeances : *charitatem autem si non habeam, nihil sum.*

Avons-nous jamais bien compris ce que c'est que la charité chrétienne aux yeux de Dieu et dans les vues de la foi ? Nous en connaissons à présent l'excellence toute divine ; nous en comprenons la nécessité absolue et indispensable. Il est temps de considérer quels en sont et en doivent être les vrais caractères.

Les voici, pris sur le modèle de Jésus-Christ même, tracés de sa main et comme scellés de son sang : *diligite invicem, sicut ego dilexi vos.* Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même.

MÉDITATION SUR LES CARACTÈRES DE LA CHARITÉ

La charité chrétienne, pour être véritable et sincère, doit avoir trois caractères sacrés : charité surnaturelle dans son motif ; charité universelle dans son objet ; charité efficace dans ses œuvres ; sans

cela, elle est inconnue à la religion et réprouvée de Dieu même.

Mon Dieu ! Dieu des miséricordes, dont le cœur n'est que douceur et que bonté, dont les entrailles ne sont que charité et que tendresse, apprenez-moi à connaître et à pratiquer une vertu qui est la vertu propre de vos enfants.

Premier point. — Charité surnaturelle dans son motif ; c'est-à-dire qu'il faut aimer son prochain pour Dieu et en vue de Dieu. On aime le prochain, mais souvent d'un amour naturel et par des motifs tout humains. De là, que de charités fausses, défectueuses, rejetées de Dieu !

On aime quelqu'un, parce qu'il a avec nous une certaine conformité d'humeur et de caractère ; parce qu'il plaît, parce qu'il amuse, parce qu'il nous fait du bien, parce qu'on en attend et qu'il peut nous en faire. Ce n'est point aimer en chrétien ; un honnête païen peut aimer ainsi et porter jusque-là les sentiments de son cœur. Disciples de Jésus-Christ, soyons ses imitateurs et prenons des sentiments plus dignes de lui. Comprenons la différence essentielle, l'intervalle immense qu'il y a entre charité et sympathie, entre charité et inclination naturelle, entre charité et reconnaissance, entre charité et intérêt, entre charité et politique, entre charité et liaison de chair et de sang. Soyons bien convaincus que jamais nous n'aimerons notre prochain en chrétiens, tant que dans le prochain nous aimerons autre chose que Dieu et en vue de Dieu, c'est-à-dire tant que dans la personne du prochain nous ne verrons pas la personne de Jésus-Christ même, de qui notre charité doit émaner comme de son principe, et à qui elle doit tendre comme à sa fin.

Vous nous avez aimés, adorable Sauveur! mais comment et de quel amour? Vous nous avez aimés d'un amour tout surnaturel et divin. Nul motif ne vous intéresse pour nous, que votre seule bonté et la gloire de votre Père céleste. C'est le divin modèle que vous nous proposez ; et nous, bien éloignés de ce grand modèle, souvent ou nous manquons de charité, ou nous n'avons qu'une charité toute humaine, toute naturelle, toute profane. Mille motifs indignes dégradent nos sentiments ; mille vues terrestres altèrent notre charité. Nous nous cherchons en tout, dans nos goûts, nos inclinations, nos intérêts ; vous n'entrez pour rien dans nos affections. Quelle récompense pouvons-nous en attendre ? Et au lieu de récompense, ne devons-nous pas souvent craindre vos châtiments.

Second point. — Charité universelle dans son objet. Notre charité doit s'étendre à tous, sans exception de personne, parce que tous sont renfermés sous le nom et la qualité de prochain. Rien de si vaste et en même temps rien de si borné que le cœur humain. Il porte ses affections sur mille objets étrangers et souvent dangereux, et il les refuse aux objets qui devraient lui être chers et respectables. Dans les vues de la religion, nous devrions considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu, tous les hommes comme une grande famille, dont Dieu est le Père et dont nous sommes tous les enfants, et dès lors nous aimer tous en Dieu, notre Père commun. De là, quelle union dans les cœurs! quelle paix, quelle concorde régnerait dans le monde!

Mais qu'arrive t-il, ô mon Dieu! c'est qu'on n'a qu'une charité resserrée, bornée à un certain

nombre, à un certain choix de personnes ; tout le reste devient étranger et indifférent.

On dit : Mais comment aimer tout le monde ! On a souvent à vivre avec des personnes si peu aimables, si peu raisonnables, remplies de tant de défauts. C'est un homme ou vif et inquiet, ou colère et emporté, ou bizarre et capricieux ; le moyen de l'aimer, quand à peine on peut le supporter ? On dit : C'est un mauvais caractère, un mauvais cœur, sans sentiments, sans retour, c'est une personne d'une humeur si pénible, si difficile, si extraordinaire ; non, un ange ne tiendrait pas avec elle. Que ne dit-on pas pour autoriser le manque de charité dans certaines personnes ?

Tout cela autant de prétextes, autant d'illusions que la charité réprouve et condamne. On ne demande pas pour le prochain une affection sensible, qui ne dépend pas de nous ; mais une charité solide et réelle qu'inspire la religion. Dans ce sens, nous devons aimer notre prochain ; et dans notre prochain, tous les hommes malgré leurs défauts, leurs imperfections, leurs vices même. comme Jésus-Christ nous a aimés, malgré nos misères et nos défauts.

Voyons, considérons parmi tous les hommes ; cherchons-en un qui ne soit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu, le prix du sang d'un Dieu, et on nous permet de ne pas l'aimer ; mais si tous sont en effet l'ouvrage de Dieu, et rachetés par le sang de Jésus-Christ, nous devons les aimer tous, sans en excepter un seul ; et s'il y en a un que nous exceptons, c'est Jésus Christ même que nous exceptons.

O mon Dieu ! sur ce principe, que n'ai-je pas à

craindre et à me reprocher à l'égard de la charité ? Puis-je même appeler de ce nom les sentiments que j'ai eus envers tant de personnes, pour qui je n'ai que de l'indifférence et de l'insensibilité, peut-être de l'éloignement et de l'aversion ? Je borne mon cœur à certaines personnes ; les autres n'y ont point de part ; vous les aimez, et elles me sont étrangères ; vous me les recommandez, et je les délaisse ; vous m'ordonnez de les aimer, et je crois beaucoup faire de ne point les haïr. Est-ce donc là la charité dont vous m'avez fait un précepte si positif dans son obligation, et si universel dans son étendue ? Dilatez mon cœur, ô mon Dieu ! ouvrez les entrailles de ma charité à tous les hommes, qui sont l'ouvrage de vos mains, l'objet de votre miséricorde et le prix de votre sang adorable.

Troisième point. — Charité surtout efficace dans ses œuvres. Si la charité consistait en paroles, jamais siècle si charitable que le nôtre ; jamais tant de promesses, de démonstrations d'amitié, d'offres de services, de protestations d'attachement et de zèle, en un mot, de charité apparente ; et cependant le pauvre souffre, le malade gémit, l'affligé soupire. On le sait, on le voit, on l'abandonne à son sort ; et on dit qu'on aime son prochain, et qu'on a de la charité. Non, la charité ne consiste point dans les paroles, mais dans les effets. Il en est de la charité comme de la foi : sans les œuvres, foi morte, et charité morte.

Formons en nous une charité bienfaisante qui se montre par les effets, qui fasse parler non seulement les discours, mais les actions ; non seulement les offres, mais les services, et, s'il le faut, les sacrifices. Ainsi Jésus-Christ nous a aimés ; ainsi nous

ordonne-t-il de nous aimer. Il y a des pauvres, soulageons-les ; il y a des malades, assistons-les ; il y a des affligés, consolons-les ; il y a des ignorants, instruisons-les ; en un mot, il y a des œuvres de miséricorde, pratiquons-les. En cela consiste la charité véritable et solide.

Ayons une charité compatissante; loin de nous ces cœurs durs, ces cœurs insensibles, ces cœurs dénaturés. Il faut, selon le grand modèle que présente saint Paul, gémir avec ceux qui gémissent, pleurer avec ceux qui pleurent, prendre part aux misères des autres, y compatir et les soulager : *Quis infirmatur, et ego non infirmor.*

Souvenons-nous que nous sommes chrétiens et disciples d'un Dieu souffrant et mourant pour nous. C'est au pied de la croix que nous devons puiser nos sentiments et animer notre charité.

O charité ! aimable et sublime vertu, que vous êtes précieuse aux yeux de Dieu ! mais que vous êtes peu connue parmi les hommes, peu pratiquée, même parmi les chrétiens ! Vous deviez être le lien des cœurs, le centre de la paix ; et tous les jours les chrétiens sont en butte aux divisions, aux dissensions, aux altercations, aux vivacités, aux colères, aux emportements, aux ressentiments, aux animosités, aux rancunes. Les cœurs contre les cœurs, les parents contre les parents, les familles contre les familles, les Etats contre les Etats. O charité ! dans quelle contrée trouverez-vous un asile, si le christianisme même est une terre comme étrangère pour vous ? Tous les hommes devraient vivre entre eux comme autant de frères, enfants d'un Père commun, pour s'aider, s'édifier, se sanctifier mutuellement ; et ils ne vivent ensemble que pour

s'inquiéter, s'agiter, se déchirer les uns et les autres, et par là même pour se damner et se perdre. La société troublée, l'union altérée, la robe de Jésus-Christ déchirée, tristes et funestes effets de la charité outragée et comme bannie.

Adorable Sauveur! était-ce pour cela que vous étiez venu sur la terre? Père commun, vous vouliez porter tous vos enfants dans votre cœur? Charitable pasteur, vous vouliez réunir toutes vos brebis dans un même bercail. Divine victime, vous vous étiez immolé, dévoué à la mort, pour nous donner à tous la vie de la charité, la vie de la grâce. Que nous sommes éloignés de vos vues! à nos sentiments pouvez-vous nous reconnaître pour vos enfants?

Hommes formés à l'image d'un Dieu, aimons-nous les uns les autres, mais aimons-nous sincèrement et de cœur. Que les sentiments en disent plus que tous les discours. Aimons-nous efficacement, et témoignons dans les occasions notre amour par les œuvres. Aimons-nous universellement, et ne faisons point d'odieuse acception de personnes. Chrétiens, enfants de Dieu, aimons-nous dans le cœur du Père commun. Ne vivons pas entre nous comme étrangers, comme indifférents, comme ennemis sur la terre. Laissons les divisions, les dissensions aux infidèles, aux païens, à ceux qui ne connaissent pas le royaume de Dieu.

Aimons-nous comme Jésus-Christ nous a aimés, comme les saints s'aiment dans le ciel. Destinés à nous aimer, à nous réunir à jamais dans Dieu, aimons-nous dès à présent pour lui et dans lui.

Aimons-nous en ce monde pour nous aimer à jamais dans l'autre.

Prière. — Tels sont, ô mon Dieu ! les sentiments que je prendrai désormais envers mon prochain. Allumez le feu de cette charité dans mon cœur, et consacrez-en, par votre grâce, toutes les affections.

Pratiques. — 1° Promettre à Dieu de ne jamais dire et laisser volontairement échapper aucune parole qui puisse blesser ou affliger le prochain.

2° Quand on dira ou fera quelque chose qui nous afflige et nous blesse, ne jamais nous plaindre, mais ignorer et laisser tout tomber.

3° Aimer à rendre service aux autres, quand on le peut. N'attendre pas même qu'on nous le demande, mais prévenir et aller au-devant, surtout envers les personnes de qui nous avons quelque sujet de nous plaindre.

4° Nous corriger des défauts qui peuvent être un sujet d'inquiétude et de peines pour les autres, et plus encore un sujet de mauvaise édification et de mauvais exemple.

5° Nous souvenir toujours que Jésus-Christ même réside dans la personne du prochain, qui dès lors nous deviendra respectable.

6° Enfin rappeler souvent ce que nous avons dit : que comme la charité est le caractère des élus et des enfants de Dieu, le manque de charité est une des plus grandes marques de réprobation.

VINGT-UNIÈME LECTURE

Sur la passion dominante.

Nous avons tous des passions qui nous dominent et nous tyrannisent. Nos affections dégénèrent souvent en passions. Dieu nous avait donné des sentiments pour en former des vertus, et ces sentiments nous les tournons en passions. Chacun de nous a la racine et le germe de toutes les passions dans son cœur.

Parmi ces passions différentes et multipliées il y en a une qui domine sur toutes les autres, qui, plus vive, plus forte, plus violente, plus impérieuse, les agite, les remue comme autant de ressorts qu'elle fait agir ; et par elles elle devient en nous comme l'âme et le mobile de tout. Cette passion est proprement ce qui forme notre caractère, notre penchant, notre portrait, si la grâce ne vient à notre secours pour nous réformer.

Cette passion est différente dans les différentes personnes, selon la différence des humeurs, des caractères, des inclinations. On peut dire que les traits du cœur sont différents comme ceux du visage. Les défauts sont partagés comme les talents. Chacun éprouve une différente domination de passions, mais chacun est dominé par quelqu'une, plus ou moins forte, plus ou moins violente, mais toujours dominante et toujours passion. Or, parmi toutes ces passions différentes, généralement en tous, quelle est la passion dominante de chacun en particulier ? Jugez-en par ces différents portraits, auxquels vous pourrez peut-être reconnaître la vôtre.

Passion dominante : dans les uns, c'est l'ambition. Une âme est-elle atteinte de cette passion, elle ne pense qu'à s'avancer, se distinguer, s'élever sur les autres. Projets de grandeur, d'établissement, de fortune ; et de là, dans les ambitieux, cette détestable enflure de cœur et d'esprit, ces airs orgueilleux, ces airs fastueux ; jamais contents de ce qu'ils sont, voulant toujours être et paraître ce qu'ils ne sont pas.

Passion dominante : dans les autres, c'est la colère qui les transporte ; c'est un feu qui éclate en toute

occasion; ce sont de fréquentes et impétueuses saillies d'un naturel ardent et violent; ce sont des emportements qui, comme autant de vives flammes, s'élèvent à chaque instant, et sont prêtes à exciter l'incendie; au moindre sujet, à la moindre parole, on entend gronder la foudre, et l'on voit partir l'éclair.

Passion dominante : dans celui-ci, c'est un penchant funeste à la médisance, à critiquer, à blâmer, à condamner tous les autres, sans faire grâce à personne. Langue de vipère, qui répand le fiel et l'amertume à torrents, qui déchire impitoyablement la réputation, qui va recueillir les bruits, les évènements d'une ville pour les porter dans les assemblées et en assaisonner les conversations. Le vrai, le faux, le certain, le douteux, l'absent, le présent, l'ami, l'ennemi, rien ne sera couvert, tout sera présenté sous les couleurs malignes de la médisance, peut-être sous les noirceurs de la calomnie.

Passion dominante : dans celui-ci, c'est un fond d'indolence, de paresse, de négligence, que rien ne saurait animer et tirer de sa léthargie. Plongé dans le sein de cette indolence, on ne fait rien, on ne s'occupe de rien, on n'est capable de rien ; les jours, les semaines se passent sans qu'on sache à quoi et comment ; toujours projetant, et jamais n'exécutant ; toujours commençant sans finir jamais. Cependant on néglige tous les devoirs d'un état ; on laisse des enfants sans éducation, des domestiques sans règle, des affaires, toute une famille en désordre : est-ce vivre que de vivre ainsi, presque sans action, sans sentiment et sans âme ?

Combien d'autres différentes passions qui domi-

nent les différentes personnes? un vil intérêt qui dégrade le cœur, un fond d'amour-propre qui se cherche dans tout; une funeste démangeaison de parler qui ne connaît aucun frein; une sensibilité outrée qui s'offense, qui se pique de tout; un lâche et indigne respect humain qui rend un homme esclave des idées, des caprices des autres hommes. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est un triste et funeste assemblage de défauts, de vices, de passions, qui se réunissent et marchent sous les étendards de la passion dominante?

Telles et plus multipliées encore sont les différentes passions qui dominent et tyrannisent le cœur. Rien de si essentiel, et peut-être rien de si difficile que de connaître quel est en particulier dans chacun celle qui le domine, parce que cette passion ingénieuse se cache, se déguise de mille manières et sous mille voiles, quelquefois même sous le voile du bien et l'apparence de la vertu.

Cette personne vaine, ambitieuse, dominée par un désir secret de paraître, se le dissimule, parce qu'elle entre dans toutes les bonnes œuvres, et ne voit pas qu'elle en nourrit son orgueil et sa vanité. Celle qui entretient des liaisons suspectes et dangereuses ne s'en défie pas, parce que d'ailleurs elle sent son cœur porté au bien, et qu'elle a une inclination comme naturelle à la piété. Celle qui est impatiente et colère se rassure, parce qu'elle se sent de l'ardeur et du zèle pour le bien. Celle qui est lâche et paresseuse ne se croit pas coupable, parce que, d'ailleurs pacifique et tranquille, elle fait du bien à plusieurs, et en dit de tous. Ainsi jette-t-on un voile trompeur sur la passion dominante; ainsi,

sous le nuage d'un bien apparent qui séduit, couvre-t-on le danger d'un mal réel qui domine.

N'arrive-t-il pas même que quelquefois on craint de trop s'éclaircir et de connaître une passion, de peur d'être obligé, en la connaissant, de s'armer contre elle ? Non, je ne crains pas de le dire, s'il est difficile de saisir les traits du visage, peut-être l'est-il encore plus de saisir ceux du cœur ; et à l'exception de certaines passions si visibles et marquées à des traits si frappants, qu'on ne peut les dissimuler ni à soi ni aux autres ; hors de là, dis-je, rien de si aisé, rien de si ordinaire que de se tromper soi-même, et de se déguiser sa passion dominante.

Voulez-vous donc la découvrir, et discerner un ennemi qu'il vous importe tant de ne pas méconnaître ? Ecoutez, dit saint Chrysostôme, ô vous qui désirez vous mettre en garde contre l'ennemi le plus rusé, le plus subtil, le plus dangereux, caché dans votre propre cœur ; voici à quelles marques vous pourrez le connaître et le distinguer. La passion dominante est : 1° celle qui est le principe et la source la plus ordinaire de vos fautes et de vos autres péchés.

2° Celle qui trouble davantage la paix de votre âme, et sur laquelle vous avez plus de recours et plus de remords.

3° Celle qui est la matière la plus ordinaire de vos confessions, et qui y revient plus souvent.

4° Celle qui vous cause plus de combats, et au combat de laquelle vous avez plus de répugnance.

5° Celle qui entre d'ordinaire dans toutes vos actions, vos délibérations, vos vues, vos projets.

6° Celle, en un mot, qui est plus importune, plus impérieuse, plus intraitable, plus enracinée; le dirai-je ? qui est plus chère à votre cœur ; et si l'on touche à ce point, on vous touche à l'endroit sensible. Voilà la passion dominante.

Considérez donc, et voyez : parmi les passions de votre cœur, y en a-t-il quelqu'une qui ait ces caractères ? Un seul vous l'annonce ; mais si toutes ces marques concourent et se réunissent, la connaissance est parfaite : voilà l'ennemi, il est connu : mais il ne suffit pas de le connaître, il faut le combattre. Armez-vous donc contre lui, et ne différez pas, de peur qu'il ne prenne de nouvelles forces, et que vous ne soyez plus en état de le dominer, après qu'il vous aura si impérieusement dominé lui-même.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

C'est une grâce bien grande que vous faites à une âme, ô mon Dieu ! de lui faire connaître sa passion dominante. Mais la passion dominante une fois connue, c'est pour cette âme une nécessité absolue et indispensable de la combattre ; parce que, si on ne la combat pas, elle deviendra infailliblement pour cette âme la source funeste des plus grands malheurs, c'est-à-dire une source de péchés, une source d'aveuglement, une source de réprobation.

Mon Dieu, armez mon courage contre un ennemi si dangereux, et contre lequel je ressens toute ma faiblesse. Comme ce n'est que par les lumières de votre grâce que je puis le connaître, ce n'est aussi que par le secours de votre grâce que je puis le vaincre et en triompher.

Premier point. — Passion dominante, source de péchés. La passion dominante se forme par une suite d'actes réitérés, de péchés multipliés, entassés les uns sur les autres, et une fois formée, elle devient à son tour une source encore plus funeste de nouveaux péchés. Eh ! qui pourrait exprimer de combien de crimes, de désordres, d'excès, une passion qui domine et qui anime toutes les autres passions, peut devenir et devient toujours le principe et la cause? Péchés dans les pensées qu'elle inspire ; péchés dans les désirs qu'elle conçoit ; péchés dans les projets qu'elle forme ; péchés dans toutes les actions, dans toute la conduite, dans tout le détail de la vie, qu'elle infecte de son funeste poison. Un seul exemple les renferme tous ; méditons-le, et, en le méditant, tremblons pour nous-mêmes.

Salomon était sage, et le plus sage de tous les hommes, éclairé au-dessus de tous ceux de son siècle, dont il était le modèle, l'admiration, disons mieux, le prodige ; mais a-t-il malheureusement laissé dominer son cœur par une passion, à quels crimes, à quels excès, à quels désordres ne le conduit-elle pas ? Salomon devenu tout à la fois infidèle, ingrat, voluptueux, impie, idolâtre ; quelles horreurs, ô mon Dieu ! Infidèle, il oublie ses promesses si saintes, si solennelles, si souvent réitérées au pied de vos autels ; ingrat, il abuse de tous vos dons, et les tourne contre son propre bienfaiteur ; voluptueux, il se précipite dans tous les excès d'une passion honteuse, qui ne connaît plus ni bornes, ni frein ; impie, il semble fouler aux pieds les grandes et sublimes maximes de piété et de religion qu'il avait annoncées ; idolâtre, il en vient au point de se prosterner devant les faux dieux, de

profaner son encens, en l'offrant à l'abomination des idoles, sur leurs autels sacrilèges. Quelle a été la cause qui l'a précipité dans tous ces abîmes? Une passion qui le domine, dont il n'a pas arrêté les progrès, dont il n'a pas été assez maître dans les suites. Esclave d'une passion dominante et funeste, faut-il s'étonner qu'il soit esclave de tous les vices, et qu'il se livre à tous leurs excès?

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! et l'homme le plus sage, s'il se livre à l'impiété, à la tyrannie d'une passion, et surtout d'une passion dominante? Hélas! je ne l'ai que trop éprouvé, et où ne m'a pas conduit une malheureuse passion? Je ne puis y penser sans gémir, sans rougir. Quand on est dans ce triste état, que devient la raison avec toutes ses lumières? que devient la foi avec tous ses sentiments?

Second point. — Passion dominante, source de péché: bientôt elle deviendra une source d'aveuglement. En général, point de nuage si épais que celui des passions; et parmi ces passions, point de nuage si affreux que celui d'une passion dominante. Tant qu'on est dégagé des passions, on a des yeux, on y voit; mais la passion règne-t-elle dans l'âme, on ne voit plus, tout est obscurci, on s'aveugle, on s'égare, on se perd. La passion dominante met comme un bandeau sur les yeux: par mille fausses maximes, mille faux préjugés qu'elle forme, elle jette un voile épais, à la faveur duquel elle se cache: et dans le fond des ténèbres qu'elle répand, elle devient la source funeste de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de tous les égarements de notre raison, de notre conduite, de nos sentiments. Elle égare l'esprit, elle pervertit la volonté, elle séduit le cœur,

elle renverse tout ordre dans l'homme ; elle ne lui permet plus de juger que sur ses fausses lumières, et d'agir que par son impression séduisante ; elle ne voit plus qu'à travers l'épaisseur d'une obscurité ténébreuse ; et une fois plongé dans la profondeur et la noirceur de cette obscurité, on ne saurait exprimer à quels excès d'aveuglement on se porte. La passion dominante fait plus encore, ô mon Dieu ! non seulement elle aveugle dans le crime, mais elle y rassure, elle y autorise. L'homme passionné manque-t-il jamais de prétextes pour s'autoriser dans sa passion ? Le vindicatif manque-t-il de raisons pour se livrer à sa vengeance ? L'envieux n'a-t-il pas toujours des prétextes pour justifier son envie ? Le médisant n'est-il pas toujours ingénieux à excuser ses médisances ? Tout coupable, en un mot, ne recherche-t-il pas des nuages ou des couleurs pour cacher ou colorer sa conduite ?

Dans ce fonds d'erreurs, d'illusions, de passions, on a cependant de temps en temps des peines, des doutes et des retours. Ce bien que je possède, est-il légitime ? ce moyen que je prends, est-il permis ? cette liaison avec cette personne, n'est-elle point dangereuse ? cette froideur envers cet homme, ce parent, n'a-t-elle rien qui blesse la charité ? ces confessions sont-elles sincères ? Sur mille choses on a des peines et des retours ; mais bientôt la passion dominante, casuiste aveugle, décide tout ; ces doutes ne sont que scrupules, ces peines ne sont que fausses délicatesses, ces retours sont sans fondement. On se rassure, on se calme, c'est-à-dire on s'aveugle. Que si la passion dominante ne peut absolument décider en sa faveur, et tranquilliser sur les doutes, du moins elle détourne l'esprit de ce qui

pourrait l'éclairer sur ses devoirs, et le ramener de ses illusions ; elle ne laisse apercevoir que ce qui peut la favoriser. Ainsi se jette-t-on dans l'illusion ; ainsi vit-on dans l'erreur ; ainsi s'expose-t-on à mourir dans l'aveuglement et à consommer sa réprobation.

Troisième point. — C'est ici le comble de tous les malheurs. Séduit, aveuglé, captivé jusqu'au bout par la passion dominante, ou l'on ne fera point de pénitence, ou l'on ne fera qu'une fausse pénitence. En faut-il davantage pour mourir en impénitent et en réprouvé ? Oui, il est à craindre qu'on ne fasse point de pénitence : parce que, par aveuglement d'esprit, on se flattera jusqu'au bout, on espérera toujours avoir le temps de se convertir, on renverra, on différera, on sera surpris, et l'on mourra dans son péché.

Parce que, par attachement de cœur, on craindra de rompre les liens funestes qu'on avait formés ; on restera comme asservi, enchaîné jusqu'au dernier soupir, et ce dernier soupir même se portera peut-être encore vers le coupable objet de cette malheureuse passion.

Parce que, par un triste, mais redoutable jugement de Dieu, la grâce qu'on aura si souvent rejetée, s'éloignera, se retirera ; ce flambeau céleste ne jettera que quelques faibles lueurs qui alarmeront et ne convertiront pas.

Parce que la passion, par une suite d'illusions et de séductions, continuera à tenter et à assaillir le pécheur, en lui présentant sans cesse les images funestes des objets coupables qui l'avaient occupé durant la vie, et qui l'occuperont encore en mourant. Peut-être aussi que la violence de la douleur et de la maladie du corps le mettra hors d'état de

penser à la déplorable situation de son âme; et, qu'incapable de réfléchir, de rentrer en lui-même, il succombera à la violence de cette douleur. Les sens affaiblis, l'esprit accablé, le corps languissant, quel moyen de penser à la grande affaire qui demande tout l'homme, quand l'homme n'est presque plus qu'un cadavre?

Peut-être même, pour comble de malheur et de punition, n'aura-t-il ni le temps ni le moment de penser à lui, si quelque accident funeste et imprévu vient subitement le frapper; ainsi frappé tout à coup de la main de Dieu, il sera transporté, enlevé de ce monde, sans avoir eu le moyen de penser qu'il y en a un autre. Et s'il a le temps, la liberté de penser et de réfléchir, n'arrivera-t-il pas à la vue de tous les excès, de tous les désordres, de tous les crimes, où cette malheureuse passion dominante l'aura conduit, que, frappé de son état et de ses horreurs, il entrera dans quelque funeste désespoir, et, comme un autre Caïn, il se dira à lui-même : Non, mon iniquité est trop grande, et Dieu est trop juste pour m'en accorder le pardon. Je suis perdu; je suis damné, il n'est plus de miséricorde pour moi : *Major est iniquitas mea*. Mais, en supposant même qu'il ait le temps, la grâce, la liberté d'esprit, la pensée de se convertir, de faire pénitence, de revenir à Dieu, cette pénitence sera-t-elle véritable? ce retour sera-t-il sincère? et n'arrivera-t-il pas, par un dernier et plus redoutable effet de la passion qui le domine et qui l'aveugle, qu'il croira faire une pénitence sincère, et qu'il ne fera qu'une pénitence fausse, apparente, défectueuse? Hélas! dans ces derniers moments de douleur et d'accablement, est-il aisé de revenir à vous, ô mon Dieu! de changer tout

à coup la disposition d'un cœur, de former de nouvelles affections, après des affections si invétérées, de dominer entièrement une passion, qui jusqu'alors avait si impérieusement dominé. Est-il si facile, sur des ruines si affreuses, d'élever un édifice saint et sacré? N'est-il pas à craindre que cette pénitence ne soit défectueuse, que cette conversion ne soit qu'apparente; que la crainte, la frayeur, le respect humain, la nécessité, la bienséance, les sollicitations extérieures n'y aient plus de part que la grâce et une véritable douleur, et qu'enfin cette pénitence extérieure et édifiante aux yeux des hommes, qui ne voient que les apparences, ne soit qu'une impénitence réelle et consommée à vos yeux, qui sondent le cœur.

Il était juste, ô mon Dieu! que cette passion qui avait fait le crime de l'homme pécheur durant sa vie vînt encore en terminer le détestable cours. O passion dominante, que tu es funeste! mais, ô jugement de Dieu! que vous êtes redoutable! Et cette passion, je me suis livré à sa tyrannie! et ce jugement, je me suis exposé à en subir les rigueurs! O mon Dieu! quelles larmes assez abondantes pourrai-je jamais verser sur mon crime et sur mon malheur?

Réflexions et pratiques. — 1° Regardez la passion dominante comme le plus grand ennemi que vous ayez en ce monde, et celui qu'il faut combattre avec plus d'ardeur.

2° Quoique vous la combattiez constamment, soyez persuadé qu'elle ne mourra entièrement qu'avec vous.

3° Soyez assuré que, si vous venez malheureusement à vous damner, ce sera cette funeste passion qui vous damnera.

4° Faites-vous une loi inviolable de vous faire chaque jour quelque violence sur cette passion.

5° Imposez-vous quelque pénitence toutes les fois que vous vous surprendrez avoir manqué en ce point.

6° Ayez un grand soin de réprimer ses premiers mouvements, dès que vous vous en apercevrez.

7° Offrez de temps en temps quelques communions, pour demander à Dieu la grâce de vaincre cette passion.

8° Faites de fréquents examens sur vous-même et sur les effets que cette passion produit.

Prière. — Préservez-moi, ô mon Dieu ! d'un malheur qui conduit si infailliblement au dernier des malheurs. Ne me livrez pas au dérèglement des passions de mon cœur, et surtout à l'empire et aux excès d'une passion dominante : *Ne tradas me desiderio meo peccatori*. J'en vois tous les dangers et tous les excès ; j'en crains souverainement toutes les suites et tous les malheurs. Elle flatte, mais elle aveugle, mais elle perd. Mille démons qui obséderaient le corps seraient moins à craindre qu'une seule passion qui domine le cœur. Ce n'est pas assez pour moi, ô mon Dieu ! de connaître un ennemi si dangereux ; donnez-moi la grâce et la force de le combattre généreusement et de le déraciner entièrement. Que désormais je n'aie plus d'autre passion que celle de vous servir, de vous aimer, de vous consacrer tous les sentiments de mon cœur. Heureux que vous daigniez encore le recevoir après qu'il a été si longtemps profané par le dérèglement des passions !

CONSIDÉRATIONS SUR LES VOIES DE DIEU

Dans la conduite des âmes.

Toutes les voies du Seigneur, disait le prophète, ne sont que miséricorde et que vérité : *Universæ viæ Domini misericordia et veritas*. Aussi le même prophète demandait-il instamment à Dieu de lui faire connaître la sainteté de ses voies : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi*. Faisons la même prière ; si Dieu

daigne l'exaucer, ce sera une grâce qui deviendra pour nous la source de mille autres grâces.

1° Rien de si grand, de si saint, de si admirable que les voies de Dieu sur les âmes, et le chemin par lequel il les conduit pour les faire arriver à leur fin.

Admirables par leur sainteté : la sainteté même de Dieu en est le principe, le modèle et le terme.

Admirables par leur sublimité : Qu'elles sont élevées ! qu'elles sont ineffables ! autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les voies de Dieu sont-elles élevées au-dessus de celles des hommes.

Admirables par leur incompréhensibilité : Dieu seul peut en concevoir la hauteur, la profondeur, l'étendue.

Admirables par leur variété : Dieu a une infinité de voies différentes pour conduire les âmes, les conduisant néanmoins toutes au même terme, faisant admirer en cela l'abondance et la variété de ses dons.

Admirables par les grâces qu'elles attirent, par les effets qu'elles produisent, par les délices qu'elles renferment, par les prodiges qu'elles opèrent. Ah ! si l'on pouvait voir ce que Dieu opère et produit dans une âme ! non, je ne crains pas de le dire, Dieu est grand dans la beauté, l'ordre et la magnificence de ce monde visible ; mais il est encore plus grand et plus adorable dans la conduite d'une âme que dans la conduite de cet univers.

2° Parmi les voies générales de Dieu sur les âmes, chaque âme en particulier a la sienne, par laquelle Dieu veut la conduire, et dans laquelle elle doit marcher pour aller au ciel : c'est la voie qui lui est marquée, c'est le chemin qui lui est ouvert ; chacun

a le sien : l'un est conduit par celui-ci, l'autre par celui-là. La grâce, à l'entrée de ces voies différentes, appelle les âmes, et leur fait entendre sa voix : Venez et marchez, voici le chemin que vous devez prendre ; Dieu vous attend au terme ; dans tout autre vous risquez de vous égarer.

Si une âme entre dans cette voie, si elle a le bonheur de la suivre et d'y marcher fidèlement, quelles grâces abondantes lui sont préparées ! à quelle sublimité de vertus ne sera-t-elle pas élevée ! quels progrès dans les voies de la sainteté ne fera-t-elle pas ! à quel degré de gloire n'est-elle pas destinée ! Rien de si constant, comme rien de si consolant ; si une âme est fidèle à suivre l'attrait, à marcher dans la voie que Dieu lui a marquée, elle avancera plus dans un jour par ce chemin, que par toutes les autres pratiques d'oraison, de mortification, de zèle, de pénitence durant des années entières.

3° Par une raison toute contraire, quel égarement, quel malheur, si elle vient à manquer la voie qui lui est destinée et à s'éloigner du chemin qui doit la conduire ! Combien d'âmes cependant ont ce malheur, et mettent des obstacles aux desseins de Dieu sur elles ! Nous pouvons dire en toute vérité qu'il y a des âmes dont toute la vie est une espèce de combat contre Dieu, une résistance continuelle à sa grâce, une opposition constante à tous ses desseins. Toute leur vie, Dieu est à la porte de leur cœur, sans que jamais il y trouve entrée ; il les appelle, il les sollicite, il les presse ; il n'a pour elles que bonté, que tendresse, et il ne trouve en elles qu'opposition et que résistance.

Dieu avait sur certaines âmes les plus grands

desseins, si elles eussent marché dans la voie qu'il leur avait marquée : telle âme, selon les vues de Dieu, devait vivre dans un recueillement continuel, dans la retraite, le silence et l'esprit intérieur ; Dieu l'avait choisie pour en faire son temple, son sanctuaire, et cependant toute sa vie se passe dans la dissipation, dans l'illusion, dans la vanité, les inutilités, les curiosités ; toute sa vie elle contriste l'esprit de Dieu.

Telle autre, dans les vues de Dieu, devait marcher dans les voies du renoncement, de la mortification de ses sens, de la mort à elle-même et à tout ; elle devait être une image vivante de Jésus-Christ crucifié, et présenter dans sa vie la ressemblance de l'homme de douleur : telle était sa voie ; Dieu la lui aurait adoucie par l'attrait de ses grâces ; pour cela Dieu l'avait choisie ; et par une voie toute contraire, elle s'écoute, elle se suit, elle se satisfait en tout, ne se contraint, ne se gêne en rien ; elle se livre à ses inclinations, à ses goûts, et cela malgré les appels de la grâce, le témoignage de sa conscience, contre les lumières de Dieu. Quel état ! quel malheur pour elle ! quel éloignement de la voie de Dieu !

Telle autre, dans les desseins de la Providence, était appelée à un détachement absolu de tout ; dénuement de cœur, détachement d'affections, séparation intérieure d'amis, de connaissances, de liaisons ; elle seule, et Dieu seul ; telle était sa voie ; et cependant cette âme forme des amitiés, des attaches, des liaisons. Rien peut-être en cela d'absolument criminel ; mais toujours attaches, amusements, occupation et partage de cœur. Depuis longtemps Dieu lui demande ce sacrifice ; il ne lui parle et ne

lui fait entendre que détachement, éloignement, solitude, séparation : elle l'entend, elle le voit, elle se le dit ; et malgré cela elle résiste, elle refuse le sacrifice, elle persiste dans les liaisons et dans les attaches. Qu'est-ce que cet état ? Rien que d'innocent peut-être aux yeux ordinaires, mais état terrible aux yeux d'un Dieu jaloux. Il voulait votre cœur, et tout votre cœur ; il voulait être à vous, et que vous fussiez tout à lui ; pour tel autre il y aurait moins de danger ; pour vous il y a tout à craindre : en négligeant votre perfection, vous mettez en danger votre salut même.

Telle autre, dans les vues de Dieu, et selon l'attrait de la grâce, était appelée à une dépendance totale et à un saint abandon entre les mains de Dieu : docilité, soumission, conformité entière à ses volontés adorables ; et toute sa vie elle fait sa volonté, elle suit ses vues ; elle dispose d'elle-même ; elle se forme le plan et le système de sa conduite ; c'est-à-dire toute sa vie elle résiste à Dieu, elle se soustrait au domaine de Dieu, elle s'arrache à la Providence, elle se rend arbitre de son sort. Ame infidèle, comment osez-vous vivre dans cet état ? comment ne craignez-vous pas d'y mourir ? Ce serait mourir hors des voies de Dieu. Il vous en avait tracé une, vous l'avez manquée : celle que vous suivez où peut-elle vous conduire ? Vous aurez peut-être fait quelques pas sur des fleurs, et à la fin de la course, vous tomberez dans un abîme funeste ; juste, mais terrible punition de vos résistances !

Ce n'est pas que ces âmes, en s'écartant ainsi des desseins de Dieu, et en se soustrayant à ses vues, soient tranquilles dans leur opposition et leur résistance : que de doutes, que de peines, que de remords

n'ont-elles pas à essuyer ! En vain cette âme veut-elle s'enfuir devant Dieu et se soustraire à ses justes reproches, Dieu la poursuit partout, et ne lui laisse point goûter le fruit de ses résistances ; souvent même elle est forcée de se dire à elle-même : je sens que je résiste à Dieu, que je ne suis pas ce que je devrais être. Quel aveu ! et un jour quelle condamnation !

En quoi consiste donc le malheur de cette âme, et le danger, l'illusion, le crime de son état, si elle y persiste et y meurt ? Le voici, malheureuse par les infidélités et les péchés qu'elle commet ; malheureuse par les remords de conscience dont elle est déchirée ; malheureuse par les dangers où elle s'expose ; malheureuse par les grâces dont elle abuse ; malheureuse par les alarmes et les terreurs qu'elle se prépare à la mort ; malheureuse par le jugement redoutable qu'elle subira ; malheureuse enfin par les illusions où elle vit dans le temps, et par les regrets dont l'éternité sera peut-être suivie.

4° Mais enfin le mal est-il sans remède ? et une âme une fois sortie des voies de Dieu, n'a-t-elle plus le moyen d'y rentrer ? Il en est deux : le regret sincère du passé, et un abandon absolu pour l'avenir entre les mains de Dieu.

Regret intérieur qui afflige, qui pénètre, qui brise le cœur si souvent, si longtemps, si volontairement infidèle envers Dieu ; s'il a été rebelle à la grâce, qu'il se rende docile aux remords.

Regret universel de tant d'oppositions aux desseins de Dieu, de tant de résistances à la grâce, de tant de lumières éteintes, de tant de remords étouffés, de tant de fautes accumulées, de tant d'égarements dans la voie.

Regret constant, qui dure autant que la vie ; âme infidèle ! gémissez, ne vous consolez jamais d'avoir si longtemps été opposée à Dieu, d'avoir résisté à Dieu, combattu contre Dieu.

Regret vif et amer, proportionné à la grandeur des infidélités et des résistances.

Le regret : voilà l'appareil à la plaie du passé ; mais pour l'avenir un abandon total et sans réserve entre les mains de Dieu, une docilité inviolable à sa voix, une fidélité constante à marcher dans la voie qui vous est ouverte. Assez longtemps vous avez résisté ; vous vous êtes égarée ; désormais laissez-vous conduire ; contentez-vous de marcher ; abandonnez-vous entre les mains de Dieu, et laissez-le maître de votre sort.

A ce prix et dans ces sentiments vous rentrerez dans les voies de Dieu, dans la grâce de Dieu, dans le cœur de Dieu. Le Dieu des miséricordes est assez bon pour oublier le passé, pour vous recevoir encore comme si vous ne l'aviez jamais quitté ; pour vous aimer comme si vous ne lui aviez jamais déplu ; pour vous conduire, comme si vous ne vous étiez jamais égarée. Adorez sa bonté, rendez-lui grâce de ce qu'il a bien voulu vous rappeler dans la voie ; priez-le de vous y soutenir ; marchez-y fidèlement, généreusement, constamment ; vous aurez encore le bonheur d'arriver au terme.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Sur le respect humain.

Le respect humain est un bas sentiment de l'âme qui la fait agir contre les lumières de sa conscience ;

c'est une crainte lâche qui empêche de pratiquer le bien et qui fait commettre le mal, de peur de déplaire aux hommes ou dans la vue de leur plaire ; c'est une faiblesse indigne qui fait trahir les sentiments naturels qu'on approuve pour suivre des sentiments étrangers qu'on condamne ; c'est une dépendance servile qui fait ramper devant les hommes, dans le désir de se concilier leur estime ou dans la crainte de s'attirer leur censure.

Selon cette idée, est-ce assez de dire que le respect humain déshonore la raison ? Ne faut-il pas ajouter qu'il est l'opprobre de la religion, puisqu'il est tout à la fois une servitude honteuse en elle-même, dans son principe, dans son objet, dans son étendue ? O âme chrétienne ! âme immortelle ! rougissez d'un pareil avilissement, qui vous fait rougir de votre religion : *Erubesce, Sidon.*

Servitude honteuse en elle-même. Quoi de plus servile et par là même de plus honteux que de se rendre dépendant et esclave des autres, de ne régler ses actions que par les vues et les démarches des autres ; de penser, de parler, de juger, non selon ses vues et ses lumières, mais, selon les idées et les caprices des autres ; d'approuver le bien, et de n'oser le faire ; de condamner le mal, et de s'y laisser entraîner ; de voir ses obligations, et de n'oser les remplir ; de n'avoir presque plus par soi-même, ni pensée, ni lumières, ni raison, ni sentiments, ni liberté, ou de n'avoir des lumières que pour s'aveugler de raison, que pour la sacrifier ; des sentiments, que pour les dégrader ; de liberté, que pour l'immoler ? S'il y a des esclaves dans le monde, en est-il de plus indignes et de plus méprisables ?

Servitude honteuse dans son principe ; car d'où peut venir le respect humain, sinon d'une indigne faiblesse d'esprit, ou d'une bassesse de cœur encore plus indigne ? Ah ! si l'on avait cette fermeté d'âme, cette noblesse de sentiments qu'inspire la raison, et plus encore la religion, en viendrait-on à ces excès de faiblesse et de lâcheté ? Et quand le monde voudrait nous assujettir et nous dominer, ne s'écrierait-on pas avec la noble générosité de l'Apôtre : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer ?* Monde injuste ! qu'importe que vous m'accusiez ou m'approuviez. Ce n'est point à votre tribunal que je dois être jugé, c'est du souverain Juge que j'attends l'équité de mon jugement. Pour vous, bien souvent c'est préjugé, c'est prévention, c'est illusion, c'est erreur : balance trompeuse, jamais tu ne seras la règle de mes sentiments, ni le mobile de ma conduite. Ainsi parlerait, ainsi penserait un esprit libre, une âme qui sait sentir sa grandeur ; et en parlant, et en pensant ainsi, elle se rendrait estimable et respectable au monde lui-même ; car le monde, tout dépravé qu'il est, sait assez ce qu'il doit en penser. Mais ces âmes lâches, que le monde réprouve, chrétiens à deux faces, que le siècle déteste, soldats ambigus, qui ne sont ni à Dieu ni au monde, quelle idée le monde en a-t-il, et de quel œil les regarde-t-il ?

Bassesse de cœur : soumis à Dieu, parce qu'il est votre souverain ; engagés à lui, parce qu'il est votre rédempteur ; à tous les titres vous lui appartenez, comme son ouvrage, son héritage, ses disciples, ses enfants ; et par tous ces titres il vous a élevés à la qualité glorieuse, à la sainte liberté des enfants de Dieu, au-dessus du monde, à une généreuse indé-

pendance du monde ; placés si haut par la main de Dieu, vous descendez de ce rang sublime, vous profanez cette qualité éminente ; et au lieu de vous armer de courage, de vous déclarer hautement pour lui, vous le trahissez, vous vous dépouillez de cette liberté glorieuse qui vous a été acquise par les soins, les travaux, les mérites et le sang même d'un Dieu, et cela pour ramper devant des idoles. Les esclaves les plus indignes sont-ils plus esclaves que vous ?

Servitude honteuse dans son objet : car enfin il y a certains points dans lesquels on pourrait peut-être se prêter. Il en est où, par condescendance, par déférence, on pourrait donner quelque chose aux autres, prendre quelque chose sur soi. Je dis plus, il y a des choses où la servitude paraît tolérable. Il y en a où elle est raisonnable. Mais, dans ce qui intéresse la religion, la foi, la conscience, le salut, c'est-à-dire dans les choses où il est si nécessaire d'être libre, et si indigne de ne l'être pas, où Dieu lui-même respecte notre liberté ; en cela même la dégrader, la déshonorer, l'avilir et la perdre, n'est-ce pas porter la honte et l'opprobre à son comble ? Que dans des choses qui sont susceptibles de ménagement, on use de quelque indulgence, on le peut, souvent même on le doit ; mais dans les points essentiels, se laisser dominer, s'assujettir dans les choses les moins susceptibles d'assujettissement, dépendre dans les choses les plus ennemies de la dépendance, je ne dis pas où est la liberté, mais où sont la raison et le sentiment ?

Servitude honteuse dans son étendue : car à qui nous assujettissons-nous ? et de combien de personnes le respect humain ne nous rend-il pas les

misérables esclaves ? Les autres esclaves ordinairement n'ont qu'un maître ; fût-il injuste, fût-il cruel, fût-il tyran, ils n'en ont qu'un ; au lieu que l'esclave du respect humain a comme autant de maîtres qu'il y a de personnes dont il craint les discours, dont il cherche les regards, dont il redoute la censure : il y a plus ; non seulement il a autant de maîtres qu'il craint de personnes, mais il a autant de maîtres que ces personnes ont de passions. Car du moment qu'il veut les contenter, il faut qu'il ménage tout en eux, et comme il y a mille passions qui les dominent, qui les font agir, il faut nécessairement qu'il en dépende lui-même, et qu'il se rende l'esclave d'eux et de leurs passions ; mais esclave jusqu'à quel point ? esclave jusqu'à n'être plus à soi, jusqu'à dissimuler, trahir ses vrais sentiments et prendre des sentiments tout contraires ; esclave jusqu'à n'oser paraître ce qu'on est, et à paraître ce qu'on n'est pas, jusqu'à trembler en leur présence, et à rester interdit sous leurs yeux.

Il me semble, en voyant ces chrétiens dominés par le respect humain, il me semble voir une de ces infâmes statues des idoles dont parle le prophète, et à qui il insulte par une ironie si sanglante : *Os habent*, dit-il, *et non loquentur* ; ils ont une bouche, et ils ne peuvent parler ; ils ont des yeux, et ils ne voient point ; ils ont des oreilles, et ils ne peuvent entendre : *Oculos habent et non videbunt.*

Image bien naturelle, mais bien flétrissante de ces statues animées, de ces hommes dominés par cet indigne respect humain. Ils ont une langue, et ils n'osent parler, ou ils ne parlent qu'en tremblant; ils ont des oreilles, et ils n'osent entendre, ou ils n'entendent que pour applaudir ; ils ont des yeux,

et ils ne voient rien par eux-mêmes, ou ils ne voient que comme ne voyant pas ; ils ne voient ni l'indignité de leur conduite, ni la bassesse de leurs sentiments, ni la dégradation de leur raison. Mille fois plus à plaindre que ces aveugles à qui la nature a refusé la lumière, hommes dégradés, chrétiens prévaricateurs, ils ont un esprit, et il est captif ; ils ont un cœur, et il est esclave ; ils ont une raison, et elle est avilie ; ils ont des lumières, et elles sont étouffées ; ils ont une âme, et elle est rampante. Servitude honteuse, que la raison désapprouve, que le sentiment désavoue, que la loi condamne, que le monde réprouve, que le paganisme même déteste.

Juste jugement de Dieu, qui permet que ces hommes livrés au respect humain se dégradent devant les hommes mêmes, cherchant à attirer leur estime, et qu'en voulant secouer le joug doux et léger du Seigneur, ils tombent sous un autre joug mille fois plus pesant et plus accablant.

Sortons enfin d'un pareil esclavage ; rompons ces fers et brisons ces chaînes. Enfants de Dieu, affranchissons-nous de l'esclavage des hommes ; trop longtemps nous avons gémi sous la tyrannie du respect humain ; observons la loi du Seigneur avec la sainte liberté que la religion nous inspire. Que sont et que peuvent les hommes pour nous ? Quand un jour nous serons devant Dieu, les hommes viendront-ils nous mettre à couvert des rigueurs inexorables de sa justice ? Souvenons-nous que nous ne sommes comptables de notre conscience qu'à Dieu. Que les hommes me condamnent, peu m'importe, pourvu que Dieu soit pour moi, *si Deus pro nobis, quis contra nos?*

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Quelle horreur n'aurais-je pas du respect humain, si je le considérais avec les yeux de la foi? Ne dirais-je pas avec vérité que le respect humain, par les indignes sentiments qu'il inspire et les funestes effets qu'il produit, est une espèce d'apostasie dans le chrétien, et qu'il devient une sorte de persécution dans le christianisme? Quelle horreur cette seule idée en doit-elle inspirer!

O mon Dieu! éclairez-moi de vos diverses lumières pour le connaître, et armez-moi d'un ferme courage pour lui résister.

Premier point. — Le respect humain, par les indignes sentiments qu'il inspire, devient une espèce d'apostasie dans la foi. Donner à Dieu une préférence absolue sur la créature; élever à Dieu dans son cœur un trône au-dessus de toutes les créatures; sacrifier à Dieu, s'il est nécessaire, tout intérêt, toute considération, tout attachement à la créature; faire une profession ouverte et déclarée de la religion; en remplir fidèlement, généreusement les devoirs, c'est l'exercice propre de la religion, c'est l'acte le plus essentiel à la foi, c'est même dans la pratique toute la religion et la foi.

Ainsi, par une conduite toute contraire, comparer la créature à Dieu; donner, dans la pratique, la préférence à la créature sur Dieu; sacrifier à la créature le service, les intérêts, la gloire de Dieu, c'est à ses yeux une véritable défection et une indigne apostasie de la foi. Et n'est-ce pas là, cependant, ce que fait dans une âme le respect humain, à la honte de la religion?

D'un côté, ô mon Dieu! vous nous faites con

naître vos volontés, vous nous intimez vos ordres ; d'un autre côté, le monde, les libertins nous en éloignent. D'un côté vous nous promettez votre grâce et votre amitié si nous obéissons; d'un autre, les hommes, les impies nous menacent de leurs railleries et de leurs censures si nous sommes fidèles.

Nous voilà donc dans la nécessité indispensable de prendre parti entre l'un et l'autre, de nous déclarer ou pour l'un ou pour l'autre ; et nous, par une lâche complaisance, une fausse honte, une crainte servile, nous préférons la vue des créatures à la vôtre ; nous choisissons de vous déplaire, plutôt que de déplaire aux hommes ; nous aimons mieux encourir votre disgrâce et votre colère que de nous exposer à la censure, aux discours des hommes. N'est-ce pas là donner en effet une préférence indigne aux créatures sur le Créateur ? et par là même, n'est-ce pas, dans la pratique, tomber dans une véritable apostasie de la foi ?

Hélas! pour peu qu'il nous reste de religion, nous rougissons, nous frémissons, lorsque nous lisons ou que nous entendons raconter les outrages que faisaient à leur foi ces premiers chrétiens lâches et indignes, qui, à la honte de leur baptême, renonçaient à leur religion pour éviter les tourments, et préféraient une vie périssable à une mort glorieuse. Nous avons raison de les condamner; leur conduite était en effet bien indigne et bien criminelle ; mais l'apostasie du respect humain n'est-elle pas, dans un sens, encore plus criminelle et plus détestable à vos yeux, ô mon Dieu ! Ces infortunés déshonoraient leur foi, trahissaient leur religion, il est vrai; mais enfin ils la renonçaient au milieu des tourments, dans l'horreur des supplices ; leurs corps étaient

déchirés, leurs membres ensanglantés ; et ils pouvaient dire, et ils disaient en effet, quand, touchés de Dieu, ils venaient demander pardon à l'Eglise : Je suis un perfide et un pécheur, je le confesse et je le déplore ; mais l'horreur des tourments m'a fait succomber ; la faiblesse de la chair n'a pu seconder l'ardeur du courage : j'ai péché ; je viens solliciter le pardon. Sentiments touchants ! mais si, malgré les excuses plausibles que donnaient ces infortunés les larmes aux yeux, l'Eglise ne laissait pas de les traiter avec tant de rigueur, parce qu'en effet ils avaient déshonoré leur foi, de quel œil, ô mon Dieu ! devez-vous me regarder, lorsque, par une indigne et funeste complaisance pour les hommes, je renonce aux devoirs de ma religion ? Quel opprobre pour elle ! quel scandale pour les fidèles ! Or c'est cet opprobre que j'ai causé ; c'est ce scandale que j'ai donné toutes les fois que je me suis laissé dominer par le respect humain, toutes les fois que j'ai rougi du nom de chrétien, toutes les fois que, par une lâche complaisance, j'ai violé la loi. Puis-je assez gémir sur moi-même, et devant le Seigneur assez amèrement déplorer ma conduite ?

Second point. — Il y a encore plus, ô mon Dieu ! et par les funestes effets que produit le respect humain, on peut ajouter qu'il est une vraie et funeste persécution suscitée dans l'Eglise pour sa destruction ; que le respect humain a succédé aux Néron, aux Dioclétien et à tous ces monstres suscités par l'enfer contre la religion pour la détruire et l'anéantir.

Persécution du respect humain, mille fois encore plus terrible, plus funeste et plus dangereuse que ne fut jamais celle de ces premiers tyrans ! Ces

premières persécutions étaient suscitées par les païens ; celle du respect humain est suscitée par les chrétiens mêmes. Ces premiers persécuteurs ne s'en prenaient qu'au corps, le respect humain attaque les âmes ; les tyrans faisaient des martyrs, le respect humain fait des apostats. Funestes effets du respect humain ! Quels tristes et lamentables exemples n'en avons-nous pas, ô mon Dieu ! et de quelle crainte salutaire ne dois-je pas en être pénétré ? Saint Pierre vous aimait comme son divin Maître ; il vous était sincèrement attaché, mille fois il a protesté qu'il mourrait plutôt que de vous abandonner ; il eût été fidèle, si le respect humain n'était entré dans son cœur. N'êtes-vous pas disciple de cet homme ? lui dit-on ; et qui ? une servante. C'en est assez, le respect humain lui ferme la bouche, ou il ne l'ouvre qu'au mensonge, au parjure, au blasphème. Reconnaissance, tendresse, conscience, tout est sacrifié.

Hélas ! je le vois en frémissant, en tremblant, le plus grand, le plus horrible, le plus exécrable des crimes qui jamais ait été commis, qui pourra jamais se commettre, le déicide, la mort d'un Dieu, le respect humain n'en a-t-il pas été en partie la source et la cause ? Pilate reconnaît l'innocence de l'Homme-Dieu, il déclare qu'il n'a point trouvé en lui de cause de mort, le peuple s'élève en tumulte ; Pilate insiste encore, et dit qu'il ne veut point tremper ses mains dans le sang innocent. Mais le respect humain survient-il, laisse-t-on entrevoir à ce juge inique qu'il va déplaire à César ; c'en est fait. A cette parole, Pilate se rend ; cette crainte l'emporte sur toute considération ; le respect humain a dicté la sentence ; la haine, la fureur vont l'exécuter. Agneau sans tache ! vous êtes immolé, votre sang ruisselle à

grands flots sur la terre ; l'homicide, le parricide, le déicide ; effets funestes ! suites affreuses ! quelle en est en partie la source ? un lâche, un indigne, un détestable respect humain.

Je frémis, ô mon Dieu ! à quels crimes, à quels excès, à quelles horreurs ne conduit-il pas tous les jours une âme basse qui s'en laisse dominer ? laisse-t-il quelque sentiment d'honneur, quelque trace de crainte de Dieu ? quelque vestige de religion et de foi ? et à qui sacrifie-t-on, immole-t-on ainsi son honneur, sa conscience et sa foi ? à une infâme idole du respect humain, qui ne mériterait que mépris et indignation. Mon Dieu ! mon Dieu ! peut-on sans gémir, sans être affligé, voir tant d'âmes se laisser entraîner ; le monde vous arracher tant de précieuses victimes ; le respect humain étouffer tant de bons sentiments, avilir, dégrader le caractère sacré du chrétien ? Et nous, fléchirons-nous toujours les genoux devant cette idole, et laisserons-nous avilir notre religion, qui devrait mille fois l'avoir brisée et renversée pour s'élever sur ses ruines.

Mon Dieu ! je déplore, je déteste le respect humain dans les autres, et mille fois j'ai eu le malheur de m'y laisser moi-même entraîner ; que n'ai-je pas à me reprocher sur ce point ! combien dois-je paraître coupable à vos yeux ! Pour ne pas déplaire aux hommes, je vous ai si souvent déplu ; j'ai négligé le bien que j'approuvais, j'ai fait le mal que je détestais; j'ai paru ce que je n'étais pas, j'ai craint de paraître ce que j'étais ; j'ai osé paraître impie, et j'ai rougi de paraître chrétien ; j'ai rendu mes propres sentiments, ma liberté, ma conscience, ma religion esclaves des sentiments, des idées, des caprices, souvent même des passions des autres. Je

suis chrétien, et je rougis de mon Dieu, et je n'ose paraître lui appartenir. Quelle indignité ! quelle horreur ! Ai-je donc oublié qu'on ne peut servir deux maîtres, et que celui qui n'est pas pour Dieu est contre Dieu !

Prière. — Ah ! Seigneur, c'en est fait, je vais secouer ce joug indigne et honteux. Assez et trop longtemps j'ai gémi sous l'esclavage du monde, sous la servitude du respect humain : j'en sentais le poids ; il me paraissait accablant, et je n'osais m'y soustraire et m'en affranchir. Non, mon Dieu, quoiqu'il m'en puisse arriver, je ne trahirai plus mon devoir et mes sentiments en vous renonçant devant les hommes. Mais que dis-je ? me suffit-il de ne pas vous renoncer ? Je veux hautement me déclarer pour vous, et me faire gloire de votre service. Je le dois pour la juste réparation de mes lâchetés, et peut-être de mes scandales ; je le dois pour l'honneur de votre sainte loi. Il le faut, malgré toutes les considérations humaines, malgré tous les discours, les railleries, les censures du monde ; il le faut aux dépens de ma fortune, de mes intérêts, et même de ma vie. Que les hommes me désapprouvent, peu m'importe, pourvu que je sois à vous. Si le monde me condamne, il vous a condamné : le disciple n'est pas au-dessus du maître. Recevez mes regrets ; agréez mes résolutions ; soutenez mon courage. Je m'arrache au monde pour me jeter entre vos bras ; si j'ai tout à craindre de ma faiblesse, je dois tout espérer de votre bonté.

Pratiques. — 1° Se souvenir qu'on porte le signe du chrétien gravé sur le front, et qu'il doit être encore plus gravé dans le cœur.

2° Quand on est en danger d'être entraîné par le respect humain, s'imaginer qu'on est dans l'occasion de faire la profession de sa foi.

3° Penser que ceux qui doivent rougir, ce sont ceux qui font le mal, et non ceux qui pratiquent le bien.

4° Dans les premières occasions qu'on aura, se déclarer ouvertement et sans crainte ; on aura plus de force et plus de grâce dans la suite pour se soutenir.

5° Dans les rencontres où l'on serait plus dangereusement tenté par le respect humain, se rappeler la terrible menace de Jésus-Christ : Je rougirai devant mon Père de ceux qui auront rougi de moi devant les hommes.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Sur le Scandale.

Quelque idée que nous nous formions du scandale, jamais nous ne pourrons comprendre toute l'horreur qu'il renferme. Péché détestable, qui s'élève tout à la fois et contre Jésus-Christ, dont il renverse l'ouvrage, et contre l'Eglise, dont il fait l'opprobre, et contre les âmes dont il cause la perte. Vous l'avez dit, adorable Sauveur, et l'oracle s'accomplit tous les jours : Malheur au monde, à cause de ses scandales ! *Væ mundo à scandalis !*

1° Pourquoi ? parce que le scandale s'élève contre Dieu, dont il attaque la gloire. Tout péché a cela de commun avec le scandale, il est vrai ; mais ce que le scandale a de propre et par-dessus tous les autres péchés, c'est qu'il s'élève contre Dieu d'une manière plus ouverte et plus déclarée. Les autres péchés se tiennent comme ensevelis dans l'horreur des ténèbres qui les ont enfantés ; mais le scandale lève hautement le masque et ose se montrer au grand jour. Dans les autres péchés, on semble garder encore quelques mesures, et se prescrire quelques bornes dans leurs excès ; on a encore

quelque respect pour la grandeur souveraine de Dieu, quelque crainte de sa justice; on se trouble, on tremble, on rougit; au lieu que le scandale foule aux pieds toutes les lois, et semble étouffer tous les sentiments que la religion, la raison, la pudeur avaient inspirés ; il semble s'armer d'audace contre le Tout-Puissant, et voilà ce qui blesse les intérêts les plus chers de Dieu, les intérêts de sa gloire, parce que c'est ce qui fait blasphémer son saint nom. Désordre éclatant que l'apôtre déplorait si amèrement : *blasphematur inter vos regnum Dei*. Blasphème contre sa sainteté, que le scandale déshonore; blasphème contre sa miséricorde, dont il abuse; blasphème contre la Providence, qu'il fait révoquer en doute. Tant que le pécheur craint encore et se cache, il sent qu'il a un maître et un vengeur; sa crainte est encore un hommage forcé qu'il lui rend ; cette rougeur qui monte d'abord au visage, quand notre faute vient à la connaissance des hommes, est une espèce d'amende honorable que nous faisons à Dieu malgré nous. Mais cette crainte, cette pudeur est-elle étouffée, le pécheur marche tête levée ; il semble triompher dans le péché et s'en faire même une gloire. N'est-ce pas là ajouter le mépris à l'audace ? Mon Dieu, quel crime dans l'homme, et quel outrage pour votre gloire ! Est-il possible que des chrétiens qui devraient s'aider, s'animer à vous servir, contribuent mutuellement à leur perte, et se prennent pour ainsi dire par la main, pour se précipiter dans l'abîme ?

2° Malheur au scandale ; pourquoi ? Parce qu'en s'élevant contre Jésus-Christ, il renverse, autant qu'il est en lui son ouvrage. Jésus-Christ était venu sur la terre pour y établir le règne de Dieu,

faire adorer son saint nom, inspirer la crainte et l'amour de Dieu, faire respecter la vertu, décrier et détruire l'empire du vice ; c'était là sa mission et le but de tous ses travaux. Le scandale a altéré son ouvrage, en a altéré les progrès, en a comme renversé le saint édifice, en autorisant le crime, en intimidant la vertu. Ainsi, adorable Sauveur, vous serez descendu sur la terre, vous aurez passé parmi nous une vie de douleur, vous aurez terminé votre course sur une croix, vous aurez versé jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et tout cela dans la vue de consommer votre ouvrage ; et le scandale, ennemi de votre ouvrage, s'opposera à toutes vos vues, arrêtera les desseins de votre miséricorde, et autant qu'il est en lui anéantira le mystère de votre croix, rendra stériles les mérites de votre passion, arrachera de vos mains, et comme de votre sein, des âmes qui vous avaient coûté si cher et pour lesquelles vous aviez versé votre sang ! Aussi l'Apôtre ne craint-il pas de dire que les scandales sont comme autant d'antechrists sur la terre, *et nunc antichristi multi*. En effet, si l'antechrist doit être un jour regardé comme tel, parce qu'il portera partout le désordre, la désolation, le scandale, ceux qui lui préparent les voies qui engagent au crime, ne sont-ils pas comme autant d'antechrists, animés de son souffle, possédés de son esprit, et par là opposés en tout à l'esprit et aux sentiments de Jésus-Christ même ?

3° Malheur encore au scandale ; pourquoi ? Parce qu'il s'élève contre l'Eglise, dont il est l'opprobre. Pécheurs coupables de ce crime, que faisons-nous par le désordre éclatant de notre conduite ? Nous devenons un sujet de scandale aux enfants de cette

mère commune : *adversus filium matris tuæ ponebas scandalum.* Et en devenant un sujet de scandale aux enfants, quelle douleur ne causons-nous pas à la mère ? quelle plaie ne faisons-nous pas à son cœur ? Par nos scandales, nous avilissons son autorité, nous décrions ses pratiques, nous rendons stérile son ministère, nous portons le trouble et la désolation dans ses membres ; et si l'on demande pourquoi cette cité sainte est désolée, ses habitants dispersés, ses places publiques couvertes de deuil, son héritage dissipé, les pierres de son sanctuaire abattues, on pourra dire que l'homme de scandale en a terni l'éclat, altéré la joie, et, autant qu'il a été en lui, ébranlé l'édifice jusqu'aux fondements ; en un mot, la guerre la plus dangereuse que l'enfer ait suscitée à cette Eglise sainte, c'est la corruption des mœurs qu'il a fait glisser dans tous les états par le moyen des scandaleux et la séduction du scandale. Voilà le glaive de douleur qui a plongé son cœur dans la plus grande amertume, et qui tous les jours encore excite la voix de ses plaintes. C'est une mère désolée, une Rachel éplorée, qui gémit sur la mort de ses enfants : *Rachel plorans filios suos*, et qui refuse toute consolation, parce que ses enfants ne sont plus : *noluit consolari, quia non sunt.* Tels sont les scandaleux : fils ingrats envers une tendre mère qu'ils ont affligée, ou plutôt vipères envenimées, qui ne sont dans son sein que pour la déchirer.

4° Malheur donc au scandale ; pourquoi encore ? Parce que, par un désordre qui comble tous les autres désordres, il s'élève contre les âmes dont il cause la perte O Israël ! disait le prophète accablé de douleur, qui me donnera des paroles de feu et des larmes de sang, pour pleurer les morts d'entre

les enfants de mon peuple : *interfectos populi mei.* Perdre les âmes, devenir le séducteur, le meurtrier des âmes, précipiter des âmes dans le sein des enfers, quel crime ! quelle horreur ! Enlever les biens à un homme, quels qu'ils puissent être, c'est un péché ; lui ravir son honneur, c'est un forfait ; lui arracher la vie, lui enfoncer le poignard dans le sein, c'est un attentat dont la seule pensée fait horreur, et dont les monstres d'inhumanité sont seuls capables ; mais que sera-ce donc de lui enlever, non des biens terrestres, non une réputation fragile, non une vie périssable, mais de sacrifier, d'immoler, de perdre son âme ? Ah ! si votre frère a péché envers vous, prenez-vous-en à ses biens, à sa fortune ; mais ne portez pas le trait empoisonné jusqu'à son âme et à son salut : *verumtamen animam illius serva.* Perdre les âmes, cette pensée étonne, alarme et consterne ; n'est-ce pas là faire l'office du démon, se constituer son organe, devenir l'émissaire et l'instrument de l'enfer ? Hélas ! les ministres de Jésus-Christ, les nouveaux apôtres, pour sauver des âmes, se transportent au-delà des mers, aux extrémités de la terre, dans des régions sauvages et barbares, prêts à les arroser de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang, et cela, ils le feraient pour une seule âme, s'ils espéraient la gagner à Dieu ; et un scandaleux, par ses scandales, séduira, pervertira, plongera des millions d'âmes dans les enfers. Il périra donc ce frère pour lequel Jésus-Christ est mort : *peribit pro quo Christus mortuus est,* et ce sera à vos scandales qu'il devra, qu'il pourra attribuer sa perte éternelle. Malheureux ! craignez-vous donc de n'avoir pas assez de regrets au dernier de vos jours ? craignez-vous de n'avoir pas assez d'accu-

sateurs devant Dieu, assez de bourreaux qui vous tourmentent dans les enfers ? faut-il encore que vos frères que vous aurez perdus, s'élèvent un jour contre vous, que comme autant d'implacables furies, ils s'acharnent à aigrir vos tourments, et rejettent dans votre cœur une partie du fiel que la fureur et le désespoir auront distillé dans le leur.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Si j'ai quelque amour pour vous, ô mon Dieu ! si quelque zèle pour votre gloire m'anime, combien ne dois-je pas gémir de vous voir si souvent, si grièvement offensé par le scandale. Mais surtout avec quelle douleur ne dois-je pas déplorer les scandales que je puis avoir moi même donnés ? La voix de votre sang s'élève peut-être ici contre moi et contre mes scandales ; j'implore celle de votre grâce et de votre grande miséricorde, pour en gémir sincèrement et en obtenir le pardon, dans la résolution absolue où je suis de les éviter dans la suite, et autant qu'il sera en moi de les réparer.

Premier point. — Considérons, ô mon âme ! combien le scandale est commun dans le monde, afin de nous mettre en garde contre la séduction.

Combien de scandales dans le monde, ô mon Dieu ! et en combien de manières ne les donne-t-on pas ! Quel déluge d'iniquités sur la terre ! ne dirait-on pas que les hommes ne vivent ensemble que pour se perdre mutuellement et se donner la mort éternelle par leurs scandales ? On donne le scandale dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états et de toutes les manières.

On le donne dans ces discours libres, qui présentent sans déguisement le venin, ou dans ces discours équivoques et à double sens qui ne le déguisent que pour le rendre plus subtil, et par là même plus dangereux. Peut-on ignorer que, par la dépravation du cœur humain, toute parole à double sens est ordinairement prise dans le mauvais.

On le donne dans ces livres pernicieux où, selon le prophète, la mort, entrant par les yeux, se glisse insensiblement dans les âmes. On ne s'en aperçoit pas, et le poison a déjà déchiré les entrailles. Combien d'âmes ont fait à cet écueil un funeste naufrage !

On le donne dans ces tableaux indécents, dans ces peintures qu'on étale aux yeux de la passion, et qui, à la honte du christianisme, sont souvent l'ornement des appartements chrétiens.

On le donne dans ces airs évaporés, dissipés et mondains, dans ces manières peu réservées, dans ces modes, ces parures immodestes et peu décentes, souvent tristes indices et derniers soupirs d'une pudeur expirante.

On le donne dans ces maximes perverses qu'on débite, qu'on répand, qui se perpétuent, et qui font dans les âmes des plaies qui saigneront peut-être à jamais.

En quoi et comment donne-t-on le scandale ? Disons plutôt, en quoi et comment ne le donne-t-on pas ? On le donne à dessein formé, voyant bien qu'on le donne, et mettant en œuvre des moyens qu'on sait bien devoir le produire. On le donne dans le temps et dans les occasions, où par emploi on est spécialement obligé de l'empêcher et de le proscrire. On le donne dans le temps et à ceux-là

mêmes à qui l'on est obligé par état de donner l'éducation et l'exemple.

Mon Dieu ! juste Dieu ! de quel œil voyez-vous de tels crimes, et cependant des crimes si communs dans le monde ? Hélas ! je déplore le scandale dans les autres, j'en gémis, j'en ai horreur, et que n'ai-je pas à me reprocher à moi-même ? Combien ne me trouverai-je pas coupable et responsable en ce point ! Si je m'examine sérieusement devant vous, ô mon Dieu ! si j'entre en jugement avec moi, combien de scandales n'ai-je pas donnés dans ma vie ! combien de fois n'ai-je pas laissé échapper devant les autres des paroles peu réservées et peu mesurées !

Combien de fois, dans les entretiens, n'ai-je pas badiné et tourné en dérision les personnes de piété !

Combien de fois n'ai-je pas fait des railleries indignes et peu décentes sur certaines pratiques de dévotion et de religion !

Combien de fois, dans des manières trop libres et peu réservées, n'ai-je pas donné occasion à l'offense de Dieu ? Dans les églises, ai-je toujours observé la modestie et le respect convenables ? Dans le précepte de l'Eglise, ai-je toujours observé sans respect humain la sainteté de la loi ?

Combien d'âmes, peut-être, n'ai je pas ou engagées au mal ou arrêtées dans la pratique du bien ! Hélas ! peut-être y a-t-il quelque âme dont j'ai occasionné la perte, et dont j'aurai à me reprocher le malheur. Quel sujet, ô mon Dieu, de gémir devant vous !

Second point. — Considérons quel est le malheur de ceux qui donnent aux autres des sujets de scandale, et quel redoutable poids de vengeance ils atti-

rent sur eux. Pour le comprendre, ô mon adorable Sauveur, faut-il entendre d'autre anathème que celui que vous avez vous-même prononcé : *væ mundo à scandalis !* malheur au monde à cause de ses scandales ! Il est nécessaire qu'il arrive des scandales parmi le monde ; mais malheur à celui par qui viendra le scandale : il eût mieux valu pour lui qu'attaché à une pierre, il eût été précipité dans le fond des mers. Pécheur scandaleux, ajoutez-vous, tu as causé la perte de ton frère, voilà la voix de son sang qui s'élève contre toi ; c'est ce sang que je te demanderai un jour ; je t'en rendrai à jamais responsable ; tu en rendras compte âme pour âme : *sanguinem ejus de manu tuâ requiram*. Ce sont à présent des jours de ténèbres, où l'ivraie croît avec le bon grain ; mais viendra un jour, le jour des vengeances, où j'ordonnerai à mes anges, ministres de ma colère, de ramasser tous les scandales qui désolaient mon royaume : *colligent de regno omnia scandala*. Ils les lieront en faisceaux pour être jetés dans le feu : *in fasciculos ad comburendum.*

Mes enfants, disiez-vous encore à vos chers disciples, votre main droite vous est nécessaire ; votre œil vous est précieux ; mais, je vous le dis en vérité, si votre main droite, si votre œil est pour vous un sujet de scandale, n'hésitez pas, retranchez cette main, arrachez cet œil ; il vaut mieux pour vous entrer dans le ciel ayant perdu un œil ou une main, que d'avoir vos yeux et vos mains, et d'être pr écité dans les feux éternels.

Que pouviez-vous, ô mon Dieu ! dire de plus formel ! et annoncer de plus terrible contre le scandale ? Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, malgré cela, il y ait des scandales dans le christianisme ;

c'est que le scandale augmente encore tous les jours dans le monde ; c'est qu'à peine se reconnaît-on coupable de scandale, à peine pense-t on à s'en accuser au sacré tribunal. Mais ce qu'il y a de triste et de déplorable pour moi, c'est d'avoir été si souvent coupable moi-même du péché de scandale ; et si je n'en gémis pas, c'est sur moi que tombera ce terrible anathème.

Je ne connaissais pas toute l'horreur de ce crime, ô mon Dieu ! vous venez de me le faire connaître. Quelle confusion, quel regret doit-il exciter dans mon cœur, puisqu'il outrage si sensiblement le vôtre ! Si j'en avais connu toute l'énormité, n'en aurais-je pas évité l'occasion, et n'en aurais-je pas craint jusqu'à l'ombre ? et outre le poids de mes propres péchés, aurais-je voulu encore me charger du poids des péchés des autres ?

Troisième point. — Quelle est l'obligation et quels sont les moyens de réparer le scandale ? C'est un grand crime et un grand malheur de donner des sujets de scandale, mais c'est aussi une obligation indispensable de le réparer après l'avoir donné ; obligation si absolue, que sans cela le scandale ne sera jamais pardonné, qu'il réclamera toujours devant Dieu, qu'il criera sans cesse vengeance contre celui qui l'a donné, et qu'il sera contre lui un titre de condamnation et de réprobation éternelle, si, pouvant le réparer, il a négligé de le faire.

Je sens toute mon obligation, ô mon Dieu ! sur ce point ; mais quel moyen à présent de réparer les scandales que j'ai donnés dans ma vie ? La plaie est faite, quel moyen de la fermer ? le poison est répandu, quel moyen d'en arrêter le venin et le cours ? Ah ! si le regret suffisait pour cela, de quel

regret, de quelle douleur mon cœur n'est il pas pénétré à la vue et au souvenir des scandales que je puis avoir causés ? Mais non, je comprends, ô mon Dieu ! que vous demandez autre chose de moi ; qu'autant que je le pourrai, je dois non seulement déplorer le scandale, mais le réparer. Voici donc à quoi je m'engage, et ce que je tâcherai de pratiquer, pour remplir, autant qu'il en sera en moi, mon obligation, et réparer mes malheurs.

Résolutions et pratiques. — 1° Je me condamnerai à une vie régulière, édifiante, exemplaire, capable d'effacer les impressions funestes que peut avoir faites dans les autres la vie peu régulière et peu chrétienne que j'ai menée jusqu'à présent.

2° Je tâcherai de porter les autres au bien, de les engager à la pratique de la piété ; je prendrai et emploierai pour cela tous les moyens que mon état pourra me permettre. Si j'ai éloigné des âmes de votre service, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour en ramener à vous ?

3° Je prierai souvent, et spécialement pour les âmes auxquelles j'ai donné sujet de scandale. Je demanderai pour elles toutes les grâces que je désire obtenir pour moi-même.

4° Dans les occasions, je ne craindrai, je ne refuserai pas de condamner devant les autres ma vie passée ; et, s'il le faut, de faire comme une amende honorable de ma conduite. Il m'en coûtera ; mais quand on veut se sauver, comme il me paraît que je le désire, on ne regarde plus ce qu'il en coûte, mais ce que l'on doit. Si j'ai eu le malheur de précipiter quelque âme dans les enfers, je l'ai mérité moi-même. A cette vue qu'ai-je à ménager ? qu'ai-je à craindre ? Les terribles jugements de Dieu sur le scandale ne doivent-ils pas bannir de mon cœur toute autre crainte ?

Prière. — Quel crime que celui du scandale, ô mon Dieu ! quelles horreurs ne présente-t-il pas à vos yeux !

et voilà cependant le crime dont j'ai été si souvent coupable moi-même. Par où pourrai-je réparer mon malheur, et satisfaire à votre gloire outragée? Ah! Seigneur, ayez pitié de mon âme; son péché l'afflige et l'alarme: votre grâce lui inspire ces sentiments: elle ose donc encore en espérer le pardon, et vous promettre une vie plus chrétienne et plus exemplaire. J'en vois la nécessité; aidez-moi à en produire les fruits.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

Sur la tiédeur.

La tiédeur, dit saint Thomas, est une langueur habituelle dans le service de Dieu. C'est une pesanteur de l'âme à se porter aux choses de Dieu; c'est un relâchement dans les pratiques de piété; c'est comme l'assoupissement de l'âme qui s'endort dans sa négligence et se ralentit dans ses sentiments.

Cependant, pour ne pas jeter le trouble et l'agitation dans les âmes, il faut supposer que, quand on parle de la tiédeur, on n'entend point parler d'un court espace de temps et d'un état passager, mais d'un état habituel et d'une disposition ordinaire.

On n'entend point parler d'un intervalle de sécheresse où l'on peut se trouver. La sécheresse peut être un état d'épreuve où Dieu met quelquefois une âme pour la sanctifier, et la tiédeur est un état d'infidélité où elle tombe par sa faute et sa négligence.

Enfin par la tiédeur, on n'entend point un état de péché; la tiédeur peut y conduire et y conduit souvent en effet, mais par elle-même la tiédeur

n'est point un état de péché, du moins de péché grief et mortel.

Rien pour nous de si important que de connaître les marques auxquelles on peut distinguer si on a le malheur de vivre dans un état de tiédeur. Voici les principales où les autres sont renfermées :

La première marque d'une vie tiède et languissante, c'est de n'avoir qu'un désir faible de son avancement spirituel, et une douleur bien légère de ses infidélités et de sa négligence. C'est un signe que les sentiments de ferveur sont bien affaiblis dans une âme, et il est indubitable que tant qu'elle languira dans cet état, loin de faire jamais de grands progrès devant Dieu, elle paraîtra toujours bien imparfaite à ses yeux. Quand on n'a qu'un faible désir pour un bien, on fait de très faibles efforts pour l'acquérir ; et ne faisant que de faibles efforts, parviendra-t-on jamais à un bien qui ne s'obtient qu'au prix de la force et de la violence ?

Seconde marque : c'est une grande négligence à se vaincre soi-même, à prendre sur soi, à entreprendre le combat absolument nécessaire contre les sens, les mauvaises inclinations, et les difficultés que présente la vie intérieure : c'est une marque évidente que le cœur est déjà à demi vaincu avant le combat ; et comment pourra vaincre celui qui craint de combattre ? et sans combat peut-on espérer la victoire ? Hélas ! on ne combat souvent alors que contre la grâce, qui rappelle sans cesse la nécessité de la lutte, et non contre les vices et les défauts, qui gagnent de jour en jour.

Troisième marque : c'est de ne former pour le bien que des résolutions peu constantes et de peu de durée. Il est naturel de croire qu'une âme qui

s'arrête sitôt n'a jamais eu beaucoup de courage pour avancer. Un feu qui s'éteint sitôt était bien peu allumé. L'homme est naturellement inconstant, il est vrai ; mais sitôt, mais si aisément, mais si souvent se démentir, que peut-on penser, si ce n'est que la faiblesse intérieure a déjà dégénéré en triste habitude ?

Quatrième marque de tiédeur : c'est de regarder souvent en arrière, comme déjà fatigué de la course, de jeter souvent les yeux sur le chemin qu'on a fait, et de s'épouvanter de celui qui reste à faire. Le voyageur qui en est là n'est pas fait pour une grande traite ; la faiblesse de son courage, bien plus que la difficulté du chemin, arrête ses pas ; sa course ne sera pas longue ; en prenant si souvent haleine, rarement arrivera-t-il au terme dont il est encore éloigné.

La cinquième marque de la tiédeur, c'est de chercher la dissipation au dehors, les amusements, les inutilités dans les objets et les occupations extérieures. Cet épanchement de l'âme au dehors fait juger qu'elle manque d'entretien au dedans, et par conséquent que le principe de la vie intérieure est en elle bien peu animé et bien peu agissant. Après le péché, peut-être n'est-il rien de si dangereux pour une âme que cette dissipation qui la fait sortir d'elle-même, qui la répand au dehors, qui divise ses forces. Voilà les indices de la tiédeur et les traits qui la caractérisent.

Chacune de ces marques, prise en particulier, doit faire craindre ; mais si toutes sont réunies dans une âme, qu'elle ne se flatte point, elle est évidemment dans un état de tiédeur. Si elle languit, si elle persévère dans cet état, que n'a-t-elle pas à craindre, et

que ne donne-t elle pas à présumer pour les suites !

S'il est d'une grande importance de connaître les marques de la tiédeur pour se juger soi-même, il est d'une nécessité absolue d'en connaître les causes, pour les corriger et trancher le principe du mal dans sa source.

La première cause de la tiédeur, c'est un grand fonds d'indolence que nous portons en nous, un amour excessif de nous-mêmes et de nos aises, un éloignement naturel de tout ce qui nous gêne et qui combat nos inclinations et nos goûts. Ce poids d'infirmité, ce fonds de misère qui règne en nous, penche toujours vers le mal, tend sans cesse au relâchement, et insensiblement y conduit, s'il n'est ranimé et soutenu par les motifs supérieurs qui nous arment contre nous et nous élèvent au-dessus de nous-mêmes.

La seconde, c'est le manque de résolution et de courage pour se donner, s'abandonner tout à Dieu et à l'attrait de sa grâce. On se ménage, on se réserve, on craint de s'engager et d'aller trop avant. Cet état tient l'âme en balance entre Dieu et elle-même, de manière qu'elle n'est véritablement ni à Dieu ni au monde ; mais elle va comme chancelant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; flottant ainsi dans un indigne partage et une instabilité continuelle de pensée et de sentiments. Ah ! si une fois pour toutes, on s'était généreusement déterminé d'être tout à Dieu, quel courage n'aurait-on pas ! quelle liberté, quelle paix ne goûterait-on pas ! Faute de cette noble détermination, on traîne, on languit, on passe sa vie dans une espèce d'assoupissement léthargique qui rend incapable de tout sentiment généreux.

La troisième cause, c'est la négligence habituelle

des petites choses ; c'est un esprit de liberté et d'indépendance qu'on a peine à captiver et à assujettir à mille observances légères que Dieu exige d'une âme qui veut être à lui. Car, comme de son côté Dieu est fidèle à lui ménager les secours abondants pour l'aider, la soutenir, l'attirer à lui, aussi exige-t-il d'elle une grande fidélité à tous les points de sa loi, et aux choses en apparence les moins importantes. Rien de léger devant Dieu, surtout pour une âme qu'il comble de grâces, et sur qui il a des vues spéciales de providence.

La quatrième cause de la tiédeur, ce sont les fautes réfléchies et les infidélités volontaires. Rien n'affaiblit et n'arrête tant dans les voies de Dieu que ces résistances délibérées. Qu'il nous échappe des fautes de légèreté, de faiblesse, d'inadvertance, nous sommes hommes, c'est un effet de notre mortalité et de notre misère ; mais que souvent, de propos délibéré, avec connaissance, malgré le témoignage de la conscience, malgré la lumière présente, on tombe dans des fautes, on se satisfasse, on déplaise à Dieu, voilà ce qui blesse son cœur, ce qui éloigne sa grâce, ce qui affaiblit une âme, et en conséquence ce qui ne peut manquer de la jeter dans un grand fonds de tiédeur envers Dieu, et par-là même attirer une espèce de refroidissement de Dieu envers elle. En faut-il davantage pour former cet état de tiédeur ?

Combien d'autres causes de la tiédeur, combien d'ennemis intérieurs et extérieurs combattent contre la grâce d'une sainte frayeur ! De temps en temps on a des désirs, on forme des projets ; mais, semblable à un homme endormi qui ouvre les yeux à la lumière et se replonge aussitôt dans ses premières

ténèbres, on revient aussi à son premier état de langueur.

Quand est-ce que nous sortirons du tombeau de cette tiédeur, si désagréable à Dieu, si funeste à l'âme, si opposée à la grâce, si capable de conduire plus loin, de préparer les voies aux plus grands malheurs?

MÉDITATION

Sur les tristes progrès et les funestes effets de la tiédeur.

Pour me former une juste idée de la tiédeur et me rendre ses tristes effets plus sensibles, je me la représente sous l'image d'une maladie dangereuse. Car, comme l'infirmité est la maladie du corps, ainsi la tiédeur est la maladie de l'âme. Or, qu'arrive-t il dans une maladie? et quels en sont d'ordinaire les tristes progrès dans les divers états du malade? Les voici : ils sont bien capables de me toucher et de m'alarmer, si je me reconnais dans ce triste tableau.

Etat de faiblesse, état de dégoût, état d'assoupissement et de léthargie, état de langueur et de défaillance, qui conduit enfin dans un état ou danger de mort, image bien triste, mais image bien naturelle de ce que la tiédeur opère si souvent dans les âmes.

Faites, ô mon Dieu! que j'en connaisse bien toute l'étendue, toutes les suites et tout le danger. Cette connaissance, animée et soutenue de votre grâce, suffira pour m'en inspirer à jamais une vive crainte et une horreur salutaire.

1° Etat de faiblesse. C'est par là que commence la maladie du corps ; c'est par là aussi que se forme la maladie de l'âme. On est faible, on se sent abattu, on ne peut presque se soutenir; on s'efforce, on

combat quelque temps ; mais enfin la faiblesse gagne ; l'abattement est plus grand ; on n'est presque plus capable de rien, voilà la tiédeur. Dans les beaux jours de ferveur, rien ne coûtait, rien ne pesait ; tout était doux et léger dans le service de Dieu. Les choses même les plus difficiles devenaient aisées et faciles. Ces beaux jours ne sont plus ; de sombres nuages ont terni leur éclat. La ferveur s'est ralentie, le zèle s'est affaibli ; peu à peu la tiédeur s'est formée. Quelque négligence dans les devoirs a commencé à se glisser dans le cœur ; quelque relâchement dans la piété a aigri la plaie ; des infidélités volontaires ont comblé le mal. Le cœur est tout abattu, tout découragé ; et au lieu qu'autrefois les plus grandes choses, les plus grands sacrifices n'avaient rien qui ne l'animât, les choses les plus légères et les moins pénibles n'ont rien à présent qui ne l'étonne et qui ne l'abatte.

N'est-ce point là mon état ? Puis-je me le dissimuler devant vous, ô mon Dieu ! Quelle lâcheté ! quelle négligence dans votre service ! quelle faiblesse, quand il faut prendre sur moi et vous faire quelque sacrifice ! En certains jours, quel abattement, quel découragement dans mon âme ! toutes mes forces me manquent. Hélas ! c'est que je manque moi-même à la grâce, qui dans les beaux jours m'animait et me soutenait quand je lui étais fidèle. Ah ! qui me donnera, puis-je vous dire avec le saint homme Job, qui me donnera de me trouver dans l'état où j'étais autrefois quand vous étiez avec moi, et quand votre lumière brillait à mes yeux ? *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos.*

2° Etat de dégoût et d'indifférence. Voilà la maladie de l'âme qui augmente, parce que dans cet

état on commence à s'éloigner de Dieu, à perdre le goût de la piété et à se rendre insensible à l'onction de la grâce. Auparavant, on s'attachait, on s'affectionnait aux choses de Dieu ; on y trouvait une joie ineffable, une consolation indicible ; mais peu à peu on se dégoûte, on se lasse, on s'ennuie de tout. C'est ce qu'on vit comme les Israélites dans le désert. La manne était pour eux une nourriture toute céleste ; elle renfermait toutes les délices pour contenter tous les goûts ; il en était ainsi lorsque Israël était fidèle à son Dieu et marchait avec ardeur dans la voie de ses commandements ; mais du moment qu'il est déchu de sa fidélité et de sa ferveur, la manne n'a plus eu pour lui que du dégoût. Otez, ôtez, disent-ils, cette viande fade et insipide ; notre âme en est dégoûtée : *nauseat anima nostra*. Triste image d'une âme tiède ! tout la dégoûte, tout lui devient insipide, tout lui est onéreux. On fait une prière, mais elle paraît longue ; le temps dure, on attend la fin. On fait une pénitence, mais il en coûte pour s'y résoudre ; on a mille prétextes pour s'en dispenser. On approche des saints mystères, mais on le fait plus rarement ; on le fait parce qu'il convient de le faire, mais on le fait sans onction ; on est tenté de s'en éloigner ; on s'en éloigne, on diffère autant qu'on le peut : *nauseat*.

N'est-ce pas ce qui arrive, ce que j'éprouve depuis un temps ? Rien ne m'affectionne dans le service de Dieu ; tout me devient insipide et à charge ; partout je ne trouve que dégoût et qu'indifférence ; plus d'attrait pour la piété, plus d'ardeur pour le bien, plus de désir de ma perfection.

Funeste dégoût ! état déplorable pour un malade ! Aussi comment le regarde-t-on, et quel est le nom

qu'on lui donne? un dégoût mortel. Quel triste présage pour l'avenir! Et ce dégoût des choses de Dieu, qu'annonce-t-il à mon âme, si elle y persévère? Ne le permettez pas, ô mon Dieu, faites-lui encore goûter les douceurs de votre service, et ne lui laissez trouver que dégoût et qu'amertume dans tout le reste.

Troisième état d'assoupissement et d'une espèce de léthargie. C'est ce qui arrive aux malades; après qu'ils ont été quelque temps dans cet état de faiblesse et de dégoût, ils tombent enfin dans un état d'assoupissement et d'insensibilité. Ainsi en est-il encore de l'âme; quand on a passé un temps considérable dans la tiédeur et la lâcheté, on n'en est presque plus touché, on s'y rend insensible. Autrefois on éprouvait des remords salutaires; on entendait la voix intérieure qui rappelait; les sages avis, les exemples édifiants touchaient le cœur et faisaient de vives impressions. A présent on est comme impénétrable à tous les traits de la grâce; rien ne touche, rien ne frappe. Le mal est si grand qu'on ne le sent presque plus, et qu'on n'en connaît pas le danger.

En est-on une fois venu là, se trouve-t-on plongé dans cet état d'assoupissement spirituel, dans cette espèce de léthargie, on ne saurait dire dans combien de fautes on tombe, quel nombre innombrable d'infidélités on commet. Toute la journée, toute la vie n'est presque plus qu'un tissu continuel d'omissions, de négligences, de résistances, presque sans les connaître; encore moins pense-t-on à se les reprocher. On est à son oratoire, on s'examine, on ne trouve rien. Ah! mon Dieu! si vous présentiez à cette âme un miroir fidèle de ce qu'elle est, que de

fautes dont elle est coupable! que de vers rongeurs dont elle est déchirée! Dans son esprit, que de pensées inutiles, de pensées étrangères, de pensées dangereuses! que de vanités, de curiosités, de légèretés! Dans son cœur, que de sentiments, que d'affections, que de répugnances, que d'attachements, que d'antipathies! Dans ses sens, que de dissipations, de sensualités, de satisfactions toutes naturelles! Dans ses actions, dans toute sa conduite, que d'imperfections, de motifs tout humains, de retours d'amour-propre! Oh! que le progrès de cette maladie est funeste!

Ce triste tableau se présente à mes yeux, j'y vois celui de mon âme; et puis-je ne pas me reconnaître à ces traits? N'est-ce pas là l'état de la maladie dont elle est atteinte? Je fais des fautes, et je n'en suis point touché; j'abuse de bien des grâces, et je n'en suis pas affligé; je vois le danger, je n'en suis point alarmé. Rien ne me tire de mon état, tout me laisse dans mon assoupissement et ma léthargie. Depuis longtemps je me dis tout cela, et depuis longtemps je languis toujours dans le même état; quelles en seront les suites, si je ne tâche pas de les prévenir?

Quatrième état. Le mal augmente toujours, il est bientôt à son comble. Après que le malade est tombé dans cet état de faiblesse, de dégoût et d'assoupissement, il tombe enfin dans un état de langueur et de défaillance qui approche de l'état de mort; voilà le dernier symptôme de la maladie, voilà la dernière période de la tiédeur, l'accablement et la défaillance de l'âme. On tombe, on dépérit, on se sent comme défaillir; pourquoi cela? Parce qu'après tant de grâces négligées, tant de secours stériles, tant de résistances accumulées, Dieu semble se retirer, et retire en effet ses grâces précieuses et privilégiées;

c'est-à-dire que d'une part l'âme tiède se dégoûte de Dieu ; et de l'autre, Dieu commence à se dégoûter de l'âme tiède ; l'âme se refroidit envers Dieu, et Dieu se refroidit envers elle ; l'âme tiède n'a plus pour son Dieu que langueur et qu'insensibilité, et réciproquement Dieu semble n'avoir plus pour elle qu'une espèce d'indifférence.

O mon âme ! ô âme infidèle ! voilà ton Dieu qui se cache à tes yeux dans un triste nuage ; mais du sein de ce sombre nuage, j'entends sortir cet oracle ou plutôt ce terrible anathème : *utinam frigidus esses !* Ce n'est qu'en tremblant qu'on médite ces redoutables paroles. Mais enfin, c'est l'Esprit-Saint qui les a prononcées ; pouvons-nous nous les dissimuler et ne pas en considérer toute la profondeur ? *utinam frigidus esses ! sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* C'est vous-même, ô mon Dieu ! qui parlez à une âme tiède, et que lui dites-vous ? Il eût mieux valu pour toi que tu fusses tombée dans un état de froideur ; mais, parce que tu languis dans un état de tiédeur, voici que je commence à te rejeter loin de moi, par le soulèvement que tu provoques à mon cœur : *incipiam te evomere.* Voilà un Dieu soupirant, un Dieu gémissant sur le déplorable état de cette âme ; il fait entendre des accents lamentables sur son sort. A ses yeux, un état de péché, un état de mort, serait en quelque manière préférable à cet état de tiédeur, parce que cet état de péché la toucherait, la pénétrerait ; elle serait alarmée, elle tremblerait en se voyant sur le bord de l'abîme, elle verrait le tombeau et l'enfer ouverts sous ses pieds. A la vue de ces grands objets, de ces spectacles terribles, elle rentrerait en elle-même, elle reculerait d'horreur et reviendrait sur ses pas. Frappée de son état, elle

aurait imité les saints pénitents, les soupirs d'un David, les pleurs d'une Madeleine, une vive componction aurait consacré les sentiments de son cœur pénitent. Au lieu que dans un état de tiédeur, ne voyant dans elle aucun de ces péchés grossiers, de ces désordres marqués, elle se rassure, elle se tranquillise, elle ne pense point à la nécessité du retour, elle vit dans cet état, elle y languit, elle s'expose à y mourir, peut-être même à tomber dans quelque faute mortelle et à faire quelque chute déplorable, en ne veillant point sur elle-même, en ne se tenant point en garde contre la tentation, en s'aveuglant elle-même sur le danger. Car enfin, dans cet état de tiédeur, on continue à fréquenter les sacrements, à s'approcher des redoutables mystères ; et n'y a-t-il point à craindre que dans cet état de ténèbres, dans quelques tentations dangereuses, dans quelques occasions critiques, surtout sur certains points, sur certaine matière, où il est si aisé de se tromper, où l'intervalle entre le mortel et le véniel est si imperceptible, n'y a-t-il pas à craindre qu'il ne se soit glissé dans le cœur quelques sentiments, quelque disposition qu'on n'aura point crue criminelle, et sur laquelle on se sera malheureusement rassuré ? car voilà le terrible danger auquel on s'expose en vivant dans cet état de tiédeur.

Ah ! Seigneur, quand est-ce donc que nous rentrerons en nous-mêmes, et que nous ouvrirons les yeux sur nos vrais intérêts ? vivrons-nous toujours dans un état où nous craindrions de mourir ?

Prière. — Je ne l'avais jamais compris, ô mon Dieu ! jamais ces réflexions sérieuses ne s'étaient présentées à mon esprit sous un si grand jour : vous m'éclairez aujourd'hui, et en m'éclairant vous m'alarmez.

Je vais donc rentrer en moi-même, sonder les dispositions de mon cœur; et s'il est nécessaire, faire une revue salutaire de ma conscience depuis le temps que je gémis dans cet état de tiédeur, soit pour ranimer les sentiments de mon âme toute languissante, soit surtout pour réparer ce qu'il pourrait y avoir eu de défectueux dans la fréquentation des sacrements, durant tout ce temps de nuages. Aidez-moi, ô mon Dieu, arrachez-moi à ma lâcheté naturelle. Prenez-moi et conduisez-moi par la main dans la nouvelle route que vous m'ouvrez, et que je veux suivre jusqu'à la mort. Le temps, quoique saintement employé, ne sera pas trop long pour gémir sur mes infidélités, pour fermer les plaies que la tiédeur a faites à mon âme, pour réparer les pertes déplorables que j'ai faites durant ce temps d'illusion. Vous avez gémi, ô mon Dieu! sur l'état de mon âme quand elle s'oubliait, soyez encore plus touché sur elle quand elle revient et qu'elle sent sa misère! Elle est infirme et malade, vous le voyez; accomplissez en elle la sainteté de votre oracle, *infirmata est.* Vous pouvez, Dieu de bonté, lui rendre toute sa force, et la rendre à sa première ferveur : elle le désire, elle vous le demande, elle l'espère de votre bonté : *tu vero perfecisti eam.*

Résolutions et pratiques. — 1° Je me rappellerai souvent la grâce que vous venez de m'accorder, et la sainte résolution que j'ai prise. Je produirai souvent des actes de douleur sur mes tiédeurs et mes fautes passées.

2° Quand j'éprouverai des peines et des combats, je vous les offrirai en expiation de mes négligences; c'est encore une pénitence bien douce après tant d'infidélités.

3° Je penserai à la consolation que j'aurai à la mort, de vous avoir servi avec une sainte ferveur : peut-être ma course ne sera pas longue dans le temps; il faut au moins la rendre sainte et salutaire pour l'éternité.

4° Je m'exciterai par l'exemple de tant d'âmes justes, qui, peut-être avec moins de grâces que moi, vous servent

avec tant de ferveur, et se portent au bien avec tant de générosité.

3° Je reprendrai fidèlement les prières et les pratiques que j'avais négligées ou abandonnées, et je m'en acquitterai désormais avec une fidélité inviolable.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

Sur les fautes journalières et les sacrifices journaliers.

Nos fautes journalières ne doivent point abattre notre courage et notre confiance ; elles doivent même ranimer notre vigilance et notre ferveur.

Les personnes de piété ne sont pas impeccables, elles peuvent tomber dans des fautes ; le juste même pèche sept fois le jour. Ce ne sont point, à la vérité, des fautes grièves ; on cesserait d'être juste. Ce ne sont pas même des fautes bien volontaires et pleinement réfléchies, mais souvent des péchés de fragilité, des fautes d'inadvertance, de faiblesse, de misère humaine. Il en est cependant quelquefois de plus volontaires, et commises avec plus de réflexion : et ce sont celles dont il s'agit ici et dont nous voulons parler.

Ainsi arrive-t-il, par exemple, que vous tombez dans ces fautes, tantôt en vous inquiétant pour quelque chose qui vous survient ; tantôt en vous livrant à des vivacités et à des impatiences ; tantôt en vous laissant aller à des vanités, des curiosités, des légèretés ; tantôt à des dissipations, des distractions, des pensées inutiles et étrangères ; tantôt à des railleries, des badinages qui peuvent blesser les autres

et les affliger ; en un mot, à des résistances, à des infidélités de la grâce.

Or c'est à l'égard de ces fautes et autres semblables, dont vous devez gémir, à la vérité, que nous disons qu'il ne faut point vous laisser abattre et décourager ; ce serait ajouter un mal à un autre mal, et aigrir une plaie par une autre plaie. L'usage salutaire qu'il en faut faire, c'est de vous en humilier devant Dieu, et de reconnaître votre faiblesse et votre néant ; c'est de gémir et de les déplorer dans le fond du cœur. Est-il surprenant qu'un si grand fonds de misères produise des misères nouvelles ? S'il n'y en a pas de plus grandes, n'est-ce pas un pur effet des miséricordes de Dieu et du secours de sa grâce ?

Qu'arrive-t-il cependant trop souvent ? c'est qu'à la vue de ses fautes on s'inquiète, on se décourage, on se laisse abattre ; et en conséquence on se néglige, on perd la confiance en Dieu, on se dégoûte peut-être de la piété, on s'imagine être dans un mauvais état, on croit qu'on ne se corrigera jamais de ses imperfections et de ses défauts, qu'on ne pourra jamais se soutenir dans le bien et arriver à la perfection où l'on aspirait, et mille autres semblables idées et appréhensions qui jettent l'âme dans la pusillanimité et dans la langueur ; et de là on n'ose presque plus se présenter devant Dieu, ou l'on ne s'y présente qu'avec une fausse honte, dans la défiance, dans le tremblement et la crainte qu'il ne s'éloigne, parce qu'on lui a manqué. Ainsi, en s'inquiétant d'une faute souvent légère, on risque de tomber dans mille autres plus grandes, on perd le temps dans mille retours de réflexions inutiles sur soi et sur sa faute. On veut examiner si elle a été volontaire, si l'on y a pleinement consenti ; et cependant plus on s'y arrête,

plus on réfléchit, moins on s'entend soi même. D'un trouble on tombe dans un autre ; d'une imperfection dans une imperfection plus marquée ; l'inquiétude, le chagrin s'emparent d'une âme abattue, la livrent à des agitations et à des perplexités intérieures qui la rendent incapable de tout.

Qu'est-ce que tout cela devant Dieu ? Quelquefois humilité, douleur, repentir sincère, et souvent orgueil secret, dépit d'amour-propre, illusion du démon. Est-ce un remède qu'on a pris, ou un nouveau poison qu'on a jeté sur la plaie ; on fait comme une personne blessée, qui est à chaque instant à considérer sa blessure, à la toucher, et par là même à l'aigrir et à l'envenimer ; ou comme une autre qui est tombée, et qui, au lieu de se relever, s'arrête à considérer comment elle a pu tomber et ce qui a occasionné sa chute. Levez-vous et marchez ; prenez garde que le trouble et l'agitation où vous êtes ne vous occasionnent une nouvelle chute encore plus dangereuse.

J'en dis de même de l'âme qui est tombée dans quelque faute : relevez-vous, humiliez-vous et reprenez votre chemin sans délai ; c'est l'unique remède qu'il faut apporter au mal. Ainsi doit-on revenir à Dieu, avec lequel on se réconcilie bien plus aisément par un humble et amoureux retour, que par cette désolation, cette affliction quelquefois tout humaine ; par ce découragement, cet abattement plus coupable peut être que la faute même dont on s'afflige. En tout cela se trouve souvent bien plus d'amour-propre que d'amour de Dieu.

Je dis plus : ce retour simple d'humilité et de confiance honorera plus Dieu que votre faute ne l'a offensé ; parce que dans la faute il y a eu souvent de

la surprise, de l'inadvertance, de la fragilité ; au lieu que dans le retour humble et sincère, la volonté est entière et la résolution pleine et absolue.

Prenez donc, dit un grand saint, et suivez invariablement cette règle; tout autant de fois que vous serez tombé en quelque manquement, fût-il encore plus grand, ne vous jetez point dans un trouble rempli d'amertume et d'ennui; ne vous arrêtez point à d'inutiles et scrupuleux examens; mais, à l'instant, reconnaissant avec sincérité votre faute, et gémissant avec humiliation de votre fragilité, tournez-vous amoureusement vers Dieu, comme un enfant vers son père; dites-lui humblement : Seigneur, mon Dieu, j'ai fait ce qu'une âme faible, un pécheur tel que moi, pouvait faire; et que pouviez-vous attendre de moi, que ces fautes et d'autres encore plus grandes? J'irais bien plus loin, sans votre bonté qui me soutient et qui me relève sans m'abandonner. Je vous rends grâces des fautes dont vous m'avez préservé, et je vous demande pardon de celles que j'ai commises. Ayez encore pitié de moi, et donnez-moi une nouvelle assistance, afin que je ne vous offense plus, et que rien au monde ne me sépare de vous, que je veux aimer et servir avec plus de fidélité que jamais.

Cela étant fait, ne perdez point de temps à vous inquiéter, à vous décourager, ou à craindre que Dieu ne vous ait pas pardonné; mais avec paix, avec confiance, reprenez votre route comme si vous ne vous en étiez point écarté. Fussiez-vous tombé mille fois (ce qu'à Dieu ne plaise), mille fois revenez à Dieu et avec plus de confiance; après la dernière faute comme après la première, jetez-vous entre ses bras, avec promesse de ne plus vous éloigner.

Ainsi honorerez-vous la bonté de Dieu en concevant d'elle une si grande idée. Ainsi ferez-vous triompher sa grâce en la rendant supérieure à toutes vos misères; ainsi tournerez-vous le poison en remède en le faisant servir à votre guérison; ainsi serez-vous plus élevé peut-être après votre chute que vous ne l'étiez au moment où vous êtes tombé. Bonté de Dieu, patience de Dieu, que vous êtes grandes et ineffables, de vous servir de nos misères mêmes pour nous rendre des monuments plus éclatants de vos grandes miséricordes!

Ce n'est pas, après tout, qu'il ne faille éviter les fautes avec toute la fidélité et la vigilance que doit nous inspirer la crainte de Dieu, et plus encore son saint amour. Ce serait une illusion bien grande, ou plutôt un aveuglement bien marqué de penser que, parce qu'on peut mettre un appareil à une blessure, il faille se laisser blesser, et tomber volontairement dans une maladie, parce qu'il y a un remède qui peut la guérir.

De là il est aisé de voir comment, avec la grâce de Dieu, nous pouvons tirer avantage de nos fautes mêmes, et comment ces fautes journalières, loin d'abattre notre courage et notre confiance, doivent au contraire ranimer notre vigilance et notre ferveur.

Nous le devons, d'abord par reconnaissance envers Dieu, qui veut bien, par un effet de sa miséricorde ineffable, nous pardonner et nous recevoir de nouveau. Nous le devons par esprit de pénitence, pour réparer, autant qu'il est en nous, la faute commise et le mal que nous avons fait. Nous le devons par motif de fidélité; parce que, sans cette vigilance, nous serions exposés à tomber bientôt dans quelque nouvelle faute qui serait bien plus triste et plus

affligeante que la première. Nous le devons, pour avancer de plus en plus dans la voie et compenser le temps que nos infidélités et nos fautes nous ont fait perdre par le passé. Nous le devons, pour nous mettre plus en état de glorifier Dieu, à qui nous avons eu le malheur de déplaire.

Allez donc, âme pénitente, et continuez votre course. Déjà tout est réparé devant Dieu. L'édifice s'élève plus haut sur ses propres ruines; l'ouvrage se consolide par précaution. En serait-on là si, par la faute commise et déplorée, on n'avait mieux connu son néant; si l'on ne s'était mis en garde contre sa faiblesse; si l'on n'avait mis sa confiance et sa force en Dieu seul! Et ne peut-on pas dire de cette faute avec proportion, ce que l'Eglise dit elle-même: *felix culpa?* Elle est triste et affligeante par elle-même et par la misère de l'homme; mais, dans un sens, heureuse et salutaire par la grâce et les fruits de la grâce qui en sont occasionnés. Après tout, la faute est commise, et une fois commise, s'il y a un remède, ce n'est pas dans le découragement et la défiance, encore moins dans le désespoir; ce ne peut être que dans les regrets et dans la douleur. Dieu même ne peut en exiger d'autre; et l'homme est incapable d'autre satisfaction que celle qu'offre la pénitence; toute autre, loin de réparer le mal, y mettrait le comble, en ôtant l'espérance du pardon et fermant la voie du retour.

AVIS SALUTAIRES

1° Craignez de commettre des fautes. Sont-elles commises, détestez-les, humiliez-vous, recourez à Dieu, et soyez plus fidèle.

2° Toutes nos fautes nous sont utiles, si elles nous ôtent cet orgueil secret, ce funeste levain d'amour-propre, cette maudite confiance en nous-mêmes.

3° Au sujet des fautes, il ne faut ni se flatter, c'est illusion ; ni s'impatienter, c'est dépit ; ni se décourager, c'est faiblesse ; mais recourir humblement à Dieu, c'est l'unique asile.

4° Devant Dieu une imperfection dont on s'humilie avec sincérité est un moindre mal qu'une prétendue vertu qu'on goûte avec satisfaction, dont on nourrit sa vanité, et peut-être sa présomption et son amour-propre.

MÉDITATION SUR LES SACRIFICES JOURNALIERS

Il n'est point de jour dans la vie où il n'y ait quelque sacrifice à faire ; et souvent chaque jour en présente plusieurs à offrir, Si nous savions en profiter, quel fonds de mérites ne pourrions-nous pas acquérir ! Faudrait-il autre chose que ces sacrifices journaliers pour nous rendre saints, et grands saints ?

Je viens vous les offrir, ô mon Dieu ! et vous demander la grâce de vous les offrir d'une manière digne de vous. Apprenez-moi à puiser dans cette source abondante de mérites. Je n'en ai négligé la pratique que parce que je n'en connaissais pas le prix.

Premier point. — Que d'occasions de mérites ne nous ménagez-vous pas, ô mon Dieu, dans le cours de la journée ! vous nous offrez à tous les instants des trésors, et nous les perdons, et nous permettons que notre négligence vienne nous les ravir.

Dans le cours ordinaire de la vie on a des chagrins à essuyer, des croix à porter. Parmi ces chagrins, il y en a de si vifs, de si sensibles, de si douloureux, qu'ils sont toujours présents, qu'ils

répandent une amertume continuelle dans l'âme, qu'ils font passer tous les jours de la vie dans la tristesse et le deuil. Mon Dieu, si on savait les mettre à profit pour le ciel, et vous les offrir à mesure qu'ils se présentent, que de sacrifices de bonne odeur s'élèveraient chaque jour jusqu'à vous !

On est dans un état, et dans chaque état il y a chaque jour des devoirs à remplir ; parmi ces devoirs il y en a de pénibles, de gênants, de bien onéreux. Il y a des bienséances à garder, des soins à prendre, des attentions à donner, des visites à recevoir et à rendre ; mille occupations, mille assujettissements, autant d'inquiétudes et d'embarras. Il faut rompre sa volonté, contrarier ses inclinations, faire souvent ce qu'on ne voudrait pas, ne rien faire de ce qu'on voudrait : tout cela gêne, inquiète ; souvent ennuie et accable. Mon Dieu ! si tout cela était pris dans vos vues et selon votre esprit, combien tout cela, offert dans chaque moment, pourrait-il mériter pour l'éternité !

Dans la société et le commerce de la vie, on a à vivre, à traiter avec des caractères, les uns raisonnables et faits pour la douceur de la société, mais les autres, faits pour exercer la patience et rendre la vie onéreuse. Cependant il faut vivre avec tous, et avec tous conserver la paix et la charité. Or, pour en venir là, que n'en coûte-t-il pas, et que ne faut-il pas prendre sur soi chaque jour ! que de violences à se faire ! que de sentiments à réprimer ! que de choses à dissimuler ! que de mauvaises manières à essuyer ! en un mot, que de sacrifices à faire, d'autant plus pénibles, que ce sont des sacrifices de chaque jour, souvent de toute la vie !

Vous le permettez, ô mon Dieu ! que nous nous exercions les uns les autres, que nous soyons mutuellement notre croix, que nous nous rendions la vie triste, les jours pénibles : dans les vues de votre providence, tout cela devrait servir à notre sanctification ; et par le mauvais usage, ou plutôt par l'abus que nous en faisons, tout cela ne sert qu'à notre tourment et à notre condamnation. Les uns sont la croix journalière des autres, et tous contribuent à se rendre également malheureux et criminels tous les jours de la vie, par cela même qui pourrait les rendre saints et heureux.

Et sans sortir de nous, sans chercher au dehors des occasions de sacrifice, combien n'en trouverions nous pas dans nous-mêmes ! combien d'épines naissent chaque jour dans notre propre fonds ! dans combien d'occasions n'arrive-t-il pas qu'il faut s'armer contre soi-même, contre sa vanité, sa vivacité, sa sensibilité ; se taire quand on voudrait parler ; parler quand on voudrait se taire ; renoncer à ses goûts, vaincre ses répugnances, dominer son humeur, arrêter ses saillies, soumettre son jugement ; en un mot, se gêner, se captiver, se contraindre ? On a des incommodités habituelles, des infirmités journalières ; pourquoi se plaindre à tout le monde, et à tous les instants, jusqu'à ennuyer, à fatiguer, et à se rendre insupportable à soi et aux autres ! Pourquoi ne pas vous les offrir, ô mon Dieu ! et les souffrir entre nous et vous ? Vous y compatiriez, vous les soulageriez ; au lieu que dans les autres on ne trouve souvent qu'une indifférence qui les augmente et une insensibilité qui les aigrit.

On a souvent des inquiétudes intérieures, des croix secrètes qui affligent l'âme, des chagrins per-

sonnels dont on ne peut faire part à personne, qu'il faut renfermer en soi, et dévorer dans le secret de son cœur. Si l'on savait vous en faire la confidence, ô mon Dieu! à vous seul, vous les offrir, s'entretenir avec vous, que ne trouverait-on pas en vous de secours, et pour soi de mérite et de consolation ?

On se trouve quelquefois dans des états de découragement, d'abattement, de dégoût et d'ennui. On ne sait ce qui inquiète, et on est tout inquiet; on ne sait ce qui trouble et agite, et on est tout agité, tout troublé. Voilà bien les moments, ô mon Dieu ! où il faudrait recourir à vous, vous offrir le sacrifice de sa peine et de son état, et sans en chercher ailleurs la cause, en trouver en vous le remède. Manque-t-il d'occasions dans la vie et dans la journée de vous faire de pareils sacrifices ? et de pareils sacrifices que ne mériteraient-ils pas pour le ciel !

Tel est mon état, ô mon Dieu ! tel est mon aveuglement et mon malheur. Toute la journée j'ai en main ces trésors, et je les laisse échapper. Ce seraient autant de talents que je pourrrais faire valoir au centuple, autant de pas que je pourrais faire vers le ciel, autant de pierres précieuses que je pourrais mettre à ma couronne; et je laisse dissiper tous ces trésors, enfouir tous ces talents, perdre toutes ces occasions, ravir toutes ces couronnes; et, après avoir eu chaque jour mille moyens d'entasser des richesses immenses, je me trouverai à la fin de la journée, à la fin de la vie, les mains vides, ou n'ayant amassé que des trésors de colère.

Formez, ô mon âme! formez aujourd'hui une résolution généreuse et constante d'être aussi fidèle que vous avez été négligente; armez-vous de cou-

rage contre votre lâcheté, contre la répugnance de la nature, contre les cris de votre amour propre ; imitez ces âmes généreuses qui saisissent avidement toutes les occasions de s'avancer dans les voies de Dieu ; soyez-lui désormais plus fidèle. Mille occasions de mériter ont été négligées ; mille occasions se présentent encore de tout réparer ; le tout, c'est d'en profiter, et de seconder la grâce qui nous les présente.

Second point. — Mais ces sacrifices, pour les rendre dignes de Dieu, de quelle manière faut-il les faire, et par quels motifs devons-nous les offrir ? Voici, mon Dieu, les sentiments que je prendrai, et dans lesquels je tâcherai de vous les consacrer. Je me dirai à moi-même : Hélas ! tous les jours je fais des fautes, je commets des péchés ; c'est une grâce que vous me faites d'avoir quelque chose à vous offrir pour les expier. Tous les jours vous m'accordez de nouvelles grâces, vous me comblez de nouveaux bienfaits ; quel bonheur pour moi d'avoir tous les jours quelque chose à vous présenter ! Tous les jours je suis si attentif à mes commodités, à mes aises, à me procurer des satisfactions toutes naturelles ; n'est-ce pas un avantage pour moi d'avoir occasion de me faire quelque violence, de pratiquer quelque mortification ? Je ne les cherchais pas de moi-même : c'est bien le moins que je les reçoive quand vous me les ménagez. Tous les jours je dois avancer dans les voies du salut ; vous m'en procurez les moyens, serai-je assez infidèle pour les rejeter et en abuser ? Tous les jours, en qualité de chrétien, je dois me renoncer moi-même, me vaincre et mourir à moi-même.

Mais surtout, tous les jours je dois vous aimer,

et vous donner quelque gage de mon amour. Ne suis-je pas heureux que vous daigniez agréer de si faibles marques ? et ne serais-je pas bien ingrat, bien injuste, bien coupable de vous les refuser ? Quels motifs, et que de motifs ! y serais-je insensible ?

O mon âme ! quelle abondante moisson de mérites Dieu vous présente ! soyez attentive à la recueillir. Formez-vous un plan de conduite nouveau : prenez la résolution sincère de profiter désormais des occasions de sacrifices que vous aurez : chaque jour vous en offrira ; les devoirs, les occupations, les entretiens, les affaires, tout deviendra pour nous une source de sacrifices et de mérites. Tenez pour maxime constante qu'il vaut mieux prendre mille fois sur soi que de prendre une seule fois sur les autres ; qu'un léger sacrifice fait à propos peut faire éviter mille fautes et autant de chagrins ; que si l'on voulait tout relever, tout prendre avec rigueur, il faudrait tous les jours en venir aux éclats ; qu'après tout, ou de gré ou de force, il faudra consentir à bien des sacrifices ; si on ne les fait pas à la grâce, il faudra les faire à la nécessité ; si on ne les fait pas à Dieu, il faudra les faire au monde, c'est-à-dire en avoir toute la peine et en perdre tout le mérite.

Pratiques. — Point de jour où l'on ne puisse faire quelque sacrifice, offrir quelque mortification. Dans le repas, se priver de quelque chose sans qu'on s'en aperçoive : on y a peut-être fait tant d'excès !

Dans le repos, retrancher quelque chose de son sommeil, si souvent et trop longtemps prolongé.

Dans les habillements, les parures, faire le sacrifice de quelques ornements : on a tant donné à sa vanité !

On voudrait jeter un coup-d'œil ; arrêter ses regards.

Un bon mot qu'on voudrait dire ; le supprimer.

Une partie de plaisir où l'on est invité ; trouver un honnête prétexte pour s'en dispenser. Une parole piquante qu'on nous dit ; réprimer l'émotion de son cœur, et mettre un frein à sa langue. Une indifférence qu'on nous témoigne, une ingratitude qu'on nous marque, un service qu'on nous refuse ou qu'on nous nous reproche ; que de paroles à retrancher ! que de sentiments à étouffer ! que de curiosités à réprimer ! Tout cela autant de matières de sacrifices, autant d'occasions de mérites.

Prière. — Je le reconnais, ô mon Dieu ! si l'on savait souffrir les peines de la journée, de l'état, on trouverait dans chaque état, dans chaque journée, sa pénitence, son purgatoire, son martyre : sa pénitence à offrir, son purgatoire à souffrir, son martyre à essuyer. C'est à quoi je m'appliquerai désormais, à ne laisser passer aucune occasion, à faire tous les sacrifices qui s'offriront, à me dédommager par ma fidélité de toutes les pertes que j'ai faites par ma négligence, à devenir aussi vigilant, aussi attentif dans la suite que j'ai été indifférent et infidèle par le passé.

J'offrirai ces sacrifices par motif d'amour, rien ne coûte quand on aime ; ou s'il coûte, l'amour le fait porter avec joie. Je penserai qu'au moment où j'offre quelque sacrifice, il est marqué dans le livre de vie. Quel sentiment, quand on pense que le plus léger sacrifice aura une récompense éternelle ! Je me rappellerai que par le passé j'ai fait si peu de chose pour vous, qu'il me reste peut-être si peu de temps à vivre, et beaucoup d'ouvrage à faire. N'est-il pas nécessaire de profiter de tous les instants pour me préparer par des sacrifices légers au dernier et au grand sacrifice ; j'unirai tous les sacrifices que je pourrai faire aux souffrances et au sacrifice de Jésus-Christ. Toute sa vie n'a été qu'un martyre continuel. Je tâcherai de faire de la mienne un continuel sacrifice.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Sur les désirs du cœur.

Le cœur de l'homme est un fonds inépuisable de désirs, et les désirs sont un fonds inépuisable d'inquiétudes et d'agitations. L'homme forme des désirs pour être heureux, et ses désirs font en partie son malheur.

Je trouve quatre sources intarissables d'inquiétudes dans nos désirs : leur multitude, leur étendue, leur vivacité, leur contrariété. Ils nous accablent par leur multitude ; ils nous égarent par leur étendue ; ils nous transportent par leur vivacité ; ils nous déchirent par leur contrariété. Homme aveugle ! fallait-il pour cela former tant de désirs ! Etait-ce là la source où il fallait puiser le bonheur ?

1° Multitude de désirs : chaque instant en voit naître un nouveau, qui avait été précédé par un autre, et qui en voit bientôt naître un troisième après lui. Ce sont des flots sans nombre, qui, se succédant sans cesse, tiennent le cœur dans une agitation continuelle ; ce sont des épines qui semblent naître incessamment sous nos pas ; ce sont des vers rongeurs qui naissent dans l'âme, et qui la déchirent à tous les instants. Quelle foule de désirs ne forme-t-on pas ! désirs vagues et indéterminés, désirs flottants et incertains, désirs bas et honteux, désirs capricieux et bizarres, désirs chimériques et insensés, désirs criminels et funestes. Vous le savez, ô cœur agité ! et peut-être une triste

expérience vous en a-t-elle plus fait sentir que tous les discours ; vous avez formé des désirs sans nombre ; et ces désirs, à quoi ont-ils abouti ? Ils vous ont occupé, ils vous ont troublé, ils vous ont agité, après quoi ils se sont dissipés. Voilà tout ce qui vous en reste : et si quelquefois ils ont été remplis, n'est-il pas arrivé, par un juste jugement de Dieu, que, loin de vous satisfaire, ils sont devenus pour vous une nouvelle source d'inquiétudes et de chagrins ? Terrible punition d'un cœur à qui Dieu ne suffit pas, ou qui ne veut pas chercher son bonheur en Dieu !

2° Etendue des désirs : car comme ils sont sans nombre, ils sont encore sans bornes : et jusqu'où ne les porte-t-on pas, quand une fois on a donné à son cœur la liberté d'en former ? Quand est-ce qu'un ambitieux s'est contenté des honneurs où il est parvenu, s'il en voit de plus élevés où il puisse aspirer ? Quand est-ce qu'un avare s'est contenté des trésors qu'il a amassés, s'il en voit de plus grands à accumuler ? Quand est-ce qu'un cœur, une fois entré dans la carrière des désirs, leur a prescrit des bornes, si ces désirs peuvent se permettre encore quelque étendue ? Un souhait rempli en fait naître un autre plus vaste ; une première démarche qui réussit est un attrait pour en tenter une seconde plus téméraire encore, et l'on ne croit jamais avoir assez avancé, si l'on voit encore quelques pas à faire en avant. Mais, hélas ! de quelle paix peut jouir un cœur inquiet, qui soupire toujours après ce qui lui manque ou ce qu'il croit lui manquer ; un cœur volage, qui court sans cesse après un fantôme de bonheur qui lui échappe, quand il croit le tenir ; un cœur avide, que rien ne rassasie, et que l'abon-

dance même ne fait qu'altérer. Abîme sans fond où tout disparaît; gouffre insatiable où tout est englouti; brasier ardent où tout est dévoré et consumé dans un instant! Où est ce bonheur dont on se flattait? Les désirs ont-ils ouvert la voie qui devait y conduire ?

3° Vivacité de désirs : quelque insensible que soit naturellement un cœur, il cesse bientôt de l'être, s'il vient à former des désirs. Dès lors ce cœur semble changer de nature; il devient vif, il devient ardent, et ce qui n'était que froideur et que glace, devient bientôt toute ardeur et tout feu. Dès lors il faut mettre tout en œuvre pour contenter ce désir : soins et travaux portés jusqu'à l'épuisement; prières et sollicitations portées jusqu'à l'importunité ; assujettissement et dépendance portés jusqu'à la bassesse. Pourquoi ? Parce qu'on désire ardemment une chose, et qu'on veut l'obtenir. Rien n'étonne, rien n'arrête un désir ardent dans sa course. N'arrive-t-il pas même que les obstacles ne servent qu'à aigrir davantage ? Semblable à un torrent, il se raidira contre la digue, et n'en deviendra que plus violent.

Et si, malgré toute l'assiduité de ses soins et la violence de ses efforts, cet homme vient à ne pas obtenir ce qu'il désire ; alors son cœur va être livré en proie à tout ce que le trouble et l'agitation ont de plus amer. Tantôt les passions viennent comme de concert dans ce cœur, ou pour punir, ou pour aigrir ce désir. L'envie le rongera ; la jalousie le dévorera ; la haine le transportera; une mélancolie affreuse le jettera dans ses noirs accès. Aveugles et infortunés que nous sommes ! nous nous envions notre bonheur, et par nos désirs immodérés, nous nous causons plus de mal que

nos ennemis les plus cruels ne pourraient nous en souhaiter.

4° Le malheur n'est pas à son comble ; contrariété de désirs : et comment des désirs si multipliés, et sur des objets si opposés, pourraient-ils s'accorder entre eux, et ne pas se combattre et se détruire mutuellement ? Et dès lors que voit-on, ou qu'éprouve-t-on, quand le cœur livré en proie à toute la fureur et à toute l'opposition de ses désirs ? L'un pousse, et l'autre arrête ; l'un élève, et l'autre abat ; ce n'est plus qu'une tour de Babel où chacun parle et personne ne s'entend ; un théâtre funeste où des armées de désirs opposés entre eux se font une guerre intestine et se livrent les plus terribles combats. Disons mieux : le cœur de l'homme devient dès lors une image funeste de l'enfer et des âmes qui y sont condamnées ; réduit, comme les réprouvés, à former inutilement des souhaits opposés, en désirant sans cesse posséder des biens dont il ne jouira jamais, et être délivré des maux dont il sera éternellement accablé.

Telle et plus déplorable encore est la situation d'un cœur livré à la fureur implacable de ses désirs. L'Esprit-Saint nous en donne une image bien terrible et bien naturelle ; le cœur de l'impie, dit-il, est semblable à une mer violemment agitée : *cor impii quasi mare fervens*. Représentez-vous une mer exposée à la fureur des vents déchaînés contre elle ; là on voit une multitude infinie de flots qui s'élèvent, qui se succèdent mutuellement les uns aux autres, sans se donner aucun intervalle : voilà la multiplicité des désirs. Là on voit des flots immenses s'étendre bien au loin d'un rivage à l'autre, et occuper toute la vaste capacité des mers : voilà l'étendue des désirs.

Là on voit des flots tumultueux s'élever avec impétuosité, et gronder sans cesse avec une nouvelle fureur : voilà la vivacité des désirs. Là enfin on voit les flots agités par des mouvements tout contraires, et par un flux et reflux continuel s'élever, se pousser, se briser les uns contre les autres : voilà l'opposition et la contrariété des désirs, *cor impii*, etc. C'est-à-dire que, comme dans cette mer orageuse, l'obscurité des nuages qui la couvrent, l'agitation des flots qui s'élèvent, le bruit des foudres et des éclairs qui brillent de toutes parts, portent partout la terreur, et n'offrent aux yeux que l'image d'une mort affreuse et prochaine ; ainsi dans un cœur agité de désirs, ce n'est plus que ténèbres et obscurité, que confusion et que trouble, que frayeur et consternation, à la vue des remords dont il est déchiré, et qui, comme autant d'éclairs et de foudres, annoncent la colère du Dieu des vengeances.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu ! qui puissiez calmer cette mer en fureur, ce cœur agité. Renouvelez en notre faveur le prodige que vous opérâtes en faveur des apôtres, commandez aux vents et aux tempêtes ; *imperavit ventis et mari ;* apaisez, confondez ces désirs terrestres et mondains, et la sérénité et la tranquillité viendront reparaître dans notre âme, et y établiront leur empire ; *et facta est tranquillitas magna.*

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Tous nos désirs, ô mon Dieu, devraient se tourner vers vous ; nous y trouverions leur accomplissement et notre bonheur ; mais, en s'éloignant de vous, ils se tournent contre nous-mêmes pour faire notre

tourment. Nos désirs nous rendent malheureux et criminels tout ensemble. Répandez vos lumières sur moi, ô Dieu saint! faites-moi connaître l'égarement funeste où nous jettent nos désirs, et le terme fatal où ils peuvent conduire.

Premier point. — Nos désirs nous rendent malheureux.

Tout homme désire être heureux, Ce désir naît avec lui ; la nature l'a comme gravé dans son cœur : il cherche partout ce bonheur, il soupire sans cesse après lui. Insensé ! il ne le cherche point où il est, et il le cherche où il ne sera jamais. Ainsi, livré à l'égarement de ses recherches et de ses désirs, il se rend malheureux par cela même où il espérait trouver son bonheur.

Et quoi de plus malheureux qu'un cœur livré en proie à la multitude des désirs qui l'accablent, à l'étendue des désirs qui l'égarent, à la vivacité des désirs qui le transportent, à la contrariété des désirs qui le déchirent, en un mot, à la violence des désirs qui le dominent, qui le tourmentent, qui le tyrannisent ? Pourra-t-il jamais jouir d'un instant de repos; connaîtra-t-il jamais ce que c'est que la paix ; faut-il à ce cœur d'autre ennemi, d'autre bourreau que lui-même ? C'est un fonds inépuisable de chagrins dévorants, une terre maudite de Dieu, une région de ténèbres et de confusion, un enfer anticipé. Tel et plus malheureux encore est un cœur agité et dévoré de la soif insatiable de ses désirs.

Hélas ! que l'homme est à plaindre, de se livrer ainsi à l'intempérance de ses désirs! Ne comprendra-t-il jamais qu'autant de désirs profanes il forme dans son cœur, autant d'ennemis il arme contre son repos; que ses désirs sont en lui

une source funeste d'agitation; qu'un désir violent dégénère en passion; que la passion forme une tyrannie? Eh! qui fut jamais heureux sous la domination d'un tyran?

Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu! et l'oracle de votre justice et de votre vengeance s'accomplit tous les jours: tout homme qui livrera son cœur à ses désirs effrénés trouvera dans ses désirs mêmes sa peine et son tourment....

O mon âme! pourquoi courir ainsi dans la voie de vos égarements, qui devient pour vous une voie parsemée d'épines, bordée d'abîmes et de précipices? Marchez dans le chemin de la paix; mettez un frein à vos désirs. Combien de fois, ô Dieu saint! ô Dieu juste! ai-je gémi sous la tyrannie de mes injustes désirs! Ah! que je méritais bien les cruelles atteintes qu'ils me livraient, et les retours amers qu'ils me faisaient essuyer!

Second point. — Nos désirs nous rendent criminels et coupables.

Parce qu'ils nous font sortir des voies de la Providence Un cœur ainsi livré à ses désirs veut se rendre comme l'arbitre de son sort, se frayer sa route, se soustraire en quelque manière aux dispositions et à la volonté de son Dieu.

Parce que les désirs déréglés ne sont inspirés que par nos passions encore plus déréglées: passion d'orgueil et d'ambition; passion d'avarice et de sordide intérêt; passion d'envie et de jalousie; passion de vengeance et de haine; passion de volupté et de sensualité: telle est la source ordinaire d'où sortent tant de projets coupables, et par là même tant de flots d'amertume.

Parce que ces désirs ne se portent que sur des

objets dangereux et funestes au salut. Que désire-t-on d'ordinaire ? A quoi se porte un cœur livré à l'impétuosité, à la dépravation de ses sentiments et de ses désirs, sinon à des objets interdits, illicites, empoisonnés.... dont il est sans cesse rempli, et qui l'infectent de leur funeste poison ?

Parce que ces désirs occupent une âme comme tout entière, et l'empêchent de s'appliquer au soin de son salut et à la pensée de l'éternité.

Parce que dès lors ces désirs sont d'ordinaire des désirs injustes, des désirs déréglés, des désirs honteux, et par là même des désirs coupables, des désirs criminels, opposés à l'ordre de Dieu, à la loi de Dieu, à la volonté, à la providence de Dieu. Quels crimes ! quelle source de crimes ! quel abîme d'iniquité et de désordre ! Hélas ! un jour, quelle source de vengeance et de punition !

Mon Dieu !... je vous le demande avec le prophète ; *ne tradas me desiderio meo peccatori.* Ne me livrez pas à l'intempérance de mes désirs. Fixez un cœur qui n'est fait que pour vous, et qui ne trouvera jamais hors de vous que vide, que néant, qu'affliction, qu'amertume. Heureux encore si ces amertumes salutaires le ramènent vers vous, et le fixent à vous pour toujours !

Conclusion. — Ne formons donc désormais qu'un seul et unique désir : le désir sincère d'être à Dieu, de servir le Seigneur, de nous sanctifier et de nous sauver. Que ce désir occupe notre âme, remplisse notre cœur, consacre tous nos sentiments.

Ne courons plus ni après les illusions de ce monde, ni après le fantôme des honneurs, des plaisirs, des biens périssables. Assez longtemps ils nous ont occupés, ils nous ont agités, ils nous ont égarés, ils ont fait notre

crime et notre tourment. Rentrons dans les voies de la paix et du repos, en rentrant dans celles de la justice et de la sainteté.

Désirons ardemment, mais désirons uniquement ce qui peut nous rendre heureux en nous rendant saints.

Bornons là nos projets, fixons là nos désirs et nos vœux.

Disons souvent au Seigneur avec le prophète : *Unum petii à Domino, hoc requiram.* Oui, mon Dieu, je ne désire sur la terre, je ne demande qu'une seule chose dans ce monde : c'est de vous aimer, de vous servir et de me sauver. *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram ?* Hors de vous et sans vous qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que le ciel même pour offrir à mon cœur de désirable, de consolant et de grand ?

J'ai désiré, j'ai possédé, j'ai couru après les illusions de ce monde périssable, et j'ai vu que dans tout il n'y a que mensonge et que vanité : *Et vidi quod esset vanitas ;* qu'il n'y a rien à désirer, rien à ambitionner sur la terre : on se tourmente, on s'épuise en désirs, en projets ; que trouve-t-on à la fin de sa course, si ce n'est le repentir, la honte sur le front, le remords dans le cœur, le fiel et le désespoir au fond de l'âme ?

Que les autres forment donc des désirs sans fin, et courent après leurs vains projets ; ils en connaîtront bientôt toute l'illusion, tout le danger et tout le malheur : *Mihi adhærere Deo bonum est.* Pour moi, je ne désire que de m'attacher à Dieu seul ; je n'ai que trop éprouvé la vanité de tout autre désir ; il est temps de fixer mon cœur à l'unique objet pour lequel il était formé, dont il n'aurait jamais dû s'éloigner, et dont il ne s'est éloigné que pour son malheur.

Prière. — Oh ! heureux, ô mon Dieu ! mille fois heureux le cœur qui ne désire que vous, qui ne cherche que vous, qui ne s'attache qu'à vous, qui sait borner ses désirs à ses devoirs, abandonner son sort à votre volonté souveraine ! Il jouira des douceurs de la paix ; la tran-

quillité sera son partage, le calme régnera dans ses sentiments. Voilà l'heureux état et la sainte disposition après lesquels je soupire, c'est de vous seul, ô mon Dieu ! que je puis les espérer. Ne rejetez pas la prière d'un cœur qui gémit de s'être attaché à quelque autre chose qu'à vous, et qui, après tous ses égarements, vient vous rendre hommage, et reconnaître qu'il n'y a de véritable bonheur qu'en vous. Ne suffisez-vous pas à mon cœur, et hors de vous qu'y a-t-il à désirer en ce monde ?

Pratiques. — 1° Veiller sur les désirs et sur les mouvements de son cœur.

2° Dès qu'on s'aperçoit de quelque désir naissant contraire à la loi de Dieu, l'étouffer à l'instant.

3° Suivre le conseil et l'exemple de saint François de Sales. « Je désire peu, disait-il, et le peu que je désire, je le désire peu. »

4° Demander souvent pardon à Dieu des désirs criminels qu'on a formés, et le prier de former dans nous des désirs plus saints et plus salutaires.

5° Elever souvent son cœur et porter ses désirs vers le ciel, unique centre de notre repos, unique terme de notre bonheur.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Sur la crainte de Dieu.

L'apôtre des nations, pénétré de frayeur en lui-même, nous avertit tous, nous annonce à tous d'opérer notre salut dans la crainte et le tremblement : *cum timore et tremore salutem vestram operamini.* Ce vase d'élection, ce prodige de grâces, ce modèle de l'apostolat, cet homme ravi au troisième ciel, étonné, tremblant, alarmé à la vue des gran-

deurs, de la justice, des jugements de Dieu, laisse comme sortir de son cœur les sentiments de terreur et de crainte dont il est pénétré, pour nous en remplir et nous en pénétrer nous-mêmes, pécheurs et coupables, en nous assurant que, si nous avons un désir sincère de nous sauver, c'est avec crainte et tremblement que nous devons opérer notre salut.

Nous devons aimer Dieu, mais en même temps nous devons le craindre. Nous devons l'aimer, parce qu'il est infiniment bon et ineffable dans ses bontés ; mais nous devons le craindre, parce qu'il est juste et infiniment redoutable dans sa justice.

Dans ses vues primitives, Dieu ne voulait qu'être aimé ; mais si on ne l'aime pas, on sera forcé de le craindre. Si on l'aime, on entre dans l'ordre de la miséricorde, qui ne présente et n'offre que les récompenses ; mais si on en sort, on est forcé de rentrer dans l'ordre de la justice, qui imprime la crainte, et annonce les châtiments. C'est dans ce sens que saint Augustin dit que Dieu est bon et aimable de son fonds, et qu'il est juste et redoutable du nôtre : *de suo bonus, de nostro justus.*

Il y a trois sortes de craintes de Dieu. Il y a une crainte fausse, défectueuse, criminelle, et même coupable, qui ne regarde que la peine du péché, et qui laisse l'affection même actuelle au péché ; elle arrête la main, et non le cœur. C'est là ce qu'on appelle une crainte vraiment servile, qui ne convient qu'à de vils esclaves et à des mercenaires indignes.

Il y a une crainte parfaite, qui évite le péché, uniquement parce qu'il déplaît à Dieu infiniment bon ; en sorte que, quand même il n'y aurait absolument

point de peine à craindre, on détesterait toute faute et tout péché, uniquement parce qu'il offense Dieu et qu'il blesse son cœur. C'est ce qu'on appelle une crainte filiale, la crainte d'un digne fils, qui ne voudrait en rien déplaire à un tendre père qu'il aime.

Il y a une crainte moins parfaite, qui tient comme le milieu entre les deux autres : c'est celle qui éloigne du péché, parce qu'il mérite et attire une peine ; parce qu'il damne, et rend digne de l'enfer et de ses tourments. Cette crainte est bonne et salutaire ; elle détache du péché et de l'affection actuelle au péché ; elle dispose à l'amour de Dieu, comme auteur de notre justice ; mais cette crainte est moins parfaite, parce que dans son motif elle a en vue la peine qui menace l'homme, bien plus que la bonté de Dieu qui est offensé.

C'est de cette crainte, ou de ces dernières craintes tout à la fois que l'on entend parler, quand on exhorte à craindre le Seigneur : *Deum time*. Crainte de Dieu ! faut-il autre chose pour nous y engager, que de considérer la grandeur de son être et de ses perfections aimables, à la vérité, mais en même temps ado rables et redoutables ?

Craindre la justice inexorable de Dieu, qui, ennemi irréconciliable du péché, exerce contre lui de si rigoureuses vengeances, le frappe de si terribles anathèmes, le condamne à des peines si affreuses et si désespérantes. Un enfer préparé dans les trésors de la colère de Dieu ; des abîmes profonds, ouverts sous les pieds des pécheurs ; des flammes ardentes qui les consumeront à jamais ; des torrents d'amertume et de fiel dont ils seront sans cesse abreuvés ; une éternité tout entière de pleurs, de gémissements, de rage, de fureur et de désespoir,

qui seront à jamais leur partage : quels motifs de terreur, ô Dieu juste ! ô Dieu vengeur ! O Roi des nations ! s'écrie le prophète alarmé, qui est-ce d'entre les hommes qui n'apprendra pas à vous craindre ? *quis te non timebit, ô Rex gentium ?*

Craindre la sainteté inviolable de Dieu, qui condamne, qui déteste, qui réprouve tout péché, quelque léger qu'il soit, toute ombre de péché, quelque part qu'elle puisse être et paraître à ses yeux. Sainteté de Dieu, si pure, si inviolable, qu'elle trouve des taches dans les astres, c'est-à-dire dans les âmes les plus pures : les anges mêmes, ces intelligences célestes, ne sont pas purs à ses yeux. Sainteté souverainement éclairée, qui sonde les cœurs, qui dévoile les plus secrètes pensées, qui pèse toutes nos actions dans la balance du sanctuaire, qui dans nos vertus mêmes trouve mille imperfections et mille défauts qu'elle cite à son jugement. Sainteté de Dieu, qui est toujours essentiellement opposée au péché, toujours armée contre le péché ; qui a une haine implacable, éternelle, non-seulement contre tout ce qui est péché, mais encore contre tout ce qui peut avoir l'ombre et la moindre apparence du péché. Quel sujet de crainte pour l'homme pécheur !

Craindre la puissance redoutable de Dieu, qui peut nous perdre et nous anéantir à tous les instants, qui nous tient à chaque moment comme suspendus entre deux éternités différentes ; qui, au moment même où nous viendrons à pécher, peut nous frapper de la foudre, ouvrir les abîmes de la terre sous nos pieds, nous précipiter à jamais dans les gouffres des enfers, nous condamner à une éternité malheureuse ; qui peut susciter, armer contre nous toutes ses créatures, ordonner à la mort de nous frapper,

à l'air de nous étouffer, à la terre de nous engloutir, à l'éternité de nous absorber dans son sein et dans ses horreurs.

Que dirons-nous encore ? Craindre un Dieu, qui dans tous les temps a fait éclater de si terribles effets de ses redoutables vengeances ; qui a ouvert les cataractes du ciel pour submerger le genre humain presque entier ; qui fit descendre le feu du ciel sur Sodome ; qui a ouvert le sein de la terre pour engloutir Dathan et Abiron ; qui a couvert de plaies l'Egypte alarmée ; qui a mis le glaive en main à l'ange exterminateur pour frapper de mort les premiers-nés de chaque famille ; qui a appelé à l'exécution de ses vengeances les fléaux de sa colère : la guerre, la peste, la famine, toutes les calamités et tous les malheurs ; en un mot qui tient en main les clefs de la mort et de l'enfer. Dieu puissant ! Dieu saint ! Dieu vengeur ! qui pourrait ne pas vous craindre, étant à chaque moment sous la lumière de vos yeux et sous la puissance de votre bras ? *quis te non timebit, ô Rex gentium ?*

Sentiment d'une crainte salutaire : c'est lui qui a pénétré tous les saints durant leur course mortelle : c'est lui qui a conduit les solitaires dans les déserts, qui a armé les pénitents des instruments sanglants de la pénitence : c'est lui qui a soutenu, animé les martyrs sur les échafauds : c'est lui qui a fait gémir et trembler tous les justes : c'est lui que Jésus-Christ même recommandait à ses apôtres. Mes disciples, leur disait-il, vous craignez les hommes qui sont sur la terre, vous craignez ceux qui vous persécutent, qui vous haïssent, qui peuvent vous tourmenter, vous mettre à mort. Hommes mortels comme vous, que peuvent-ils contre vous ? Je vous

montrerai quel est celui que vous devez craindre: *ostendam vobis quem timeatis.* Craignez, ah ! craignez celui qui, après avoir plongé votre corps dans le tombeau, peut encore précipter votre âme dans le sein des enfers : *timete eum qui, postquam occiderit corpus, potest et animam perdere in gehennam.* Je vous le dis en vérité, voilà le seul que vous devez craindre en ce monde et pour l'autre. Tout le reste ne peut vous nuire que pour un temps ; celui-là seul peut porter ses vengeances dans l'éternité même : *amen dico vobis, hunc timete.* Leçon salutaire ! puisse-t-elle être à jamais gravée dans nos cœurs !

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

Venez, mes chers enfants, disait la Sagesse : écoutez moi, je vous apprendrai la crainte du Seigneur, votre Dieu : *venite. filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.* Le monde vous apprendra à vous livrer à la dissipation, aux plaisirs, aux amusements, aux folles joies de la vie. Je vous apprendrai la véritable science des saints, la crainte de Dieu, *timorem Domini.*

Imprimez bien avant dans mon âme cette crainte salutaire, ô mon Dieu ! Que de sujets n'ai-je pas personnellement, et en mon particulier, de vous craindre et de trembler devant vous ! Couvert de tant de péchés, comment oserai-je paraître en votre présence et soutenir vos regards ? *ante faciem frigoris ejus quis sustinebit.*

Premier point. — Je dois craindre la rigueur de vos jugements. Qu'ils seront justes ! qu'ils seront terribles ! Les saints mêmes les ont redoutés, en ont été alarmés. Tous les hommes sècheront de frayeur

à la seule approche de ce jour redoutable. Quels doivent être mes sentiments, de moi coupable et criminel à vos yeux!

Je dois craindre le fonds de misère, de faiblesse, de dépravation qui règne en moi, et dont j'éprouve tous les jours de si tristes et si cruelles atteintes; ce penchant si naturel au mal; ce funeste levain de péché; tant de passions malheureuses, dont le feu, qui n'est jamais entièrement éteint, peut se rallumer à tous les instants.

Je dois craindre surtout mes péchés: c'est là le grand sujet de mes craintes et de mes larmes. J'ai eu le malheur de pécher et de vous offenser. Mes péchés me sont-ils remis? quelle assurance ai-je qu'ils m'ont été pardonnés! les ai-je accusés dans toute leur étendue? les ai-je déplorés avec une sincère douleur? les ai-je expiés par une véritable pénitence? ne vivent-ils pas encore dans mon cœur et à vos yeux? qui peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine? et quand même mes péchés m'auraient été remis, le Sage ne me dit-il pas qu'il faut craindre pour les péchés même qui ont été pardonnés? *de propitiato peccato noli esse sine metu*. Et quand même je serais assuré d'être à présent en état de grâce, suis-je assuré de la conserver? Combien de péchés où je puis encore tomber! combien d'occasions où mon salut est exposé à de nouveaux dangers!

Je dois craindre les tentations du démon, qui, semblable à un lion rugissant, cherche sans cesse une proie pour la dévorer. Je dois craindre la séduction du monde, de tant d'objets qu'il présente pour pervertir et pour perdre les âmes. Hélas! nous marchons sans cesse sur les bords des précipices; nous vivons en ce monde comme sur une mer orageuse,

toujours exposés à quelque funeste naufrage. Chaque moment du temps met en danger pour l'éternité.

Je dois craindre pour mes bonnes œuvres, pour mes vertus mêmes, si j'en pratique quelqu'une. L'Esprit-Saint m'avertit qu'il y a une voie qui paraît droite et assurée, dont la fin conduit néanmoins à la mort. Pensée effrayante pour les justes mêmes ! car les justes craignent non seulement pour leurs péchés, mais encore pour leurs bonnes œuvres : *Verebar omnia opera mea,* disait Job ; et dois-je dire avec lui : Je tremblais à chaque action de ma vie. Que sais-je si l'amour-propre, si la vanité, si la complaisance, si les motifs humains n'influent pas dans mes œuvres, et ne les infectent pas de leur funeste poison ?

Je dois craindre au sujet de vos grâces mêmes ; oui, de vos grâces mêmes, ô mon Dieu ! craindre pour le peu d'usage que j'en ai fait ; craindre pour l'abus que j'en ai peut-être fait ; craindre le compte terrible que j'aurai à en rendre ; craindre les châtiments redoutables qu'il m'en faudrait subir ; craindre les remords éternels dont je serai un jour déchiré ; craindre même dès à présent la soustraction de vos grâces, en punition du mauvais usage que j'en aurai fait.

Que de motifs, ô mon âme, de craindre continuellement, souverainement le Seigneur ! *Deum time, et mandata ejus observa ;* c'est le conseil du Sage. O mon âme ! craignez le Seigneur, et observez ses commandements : c'est là tout l'homme : *Hoc est omnis homo.* Conjurez-le de graver en vous les sentiments de cette crainte. Hélas ! on craint le monde ; on craint les discours du monde, on craint les tristes évènements, les accidents, les malheurs de la vie. Craignons le Seigneur, et ne craignons que lui ; tout le

reste doit peu toucher une âme chrétienne, surtout si elle a eu le malheur d'offenser son Dieu et son juge : *Deum time.*

Second point. — Cette crainte est terrible d'une part, il est vrai, mais de l'autre elle me sera salutaire et avantageuse. Ah ! si les impressions de cette crainte sont bien gravées en moi, quel fruit de salut ne produiront-elles pas dans mon cœur ! Combien de péchés elle me fera éviter, et avec quelle perfection ! Combien d'occasions, combien de dangers dont elle me fera éloigner ! Quelle vigilance salutaire ne m'inspirera-t-elle pas sur moi, sur mes sens, sur les sentiments de mon cœur, sur les motifs de toutes mes actions ! Quelle circonspection dans mes discours ! quelle attention sur toutes mes démarches et toute ma conduite ! avec quelle ardeur ne me fera-t-elle pas recourir à la prière !

Combien de fois cette crainte n'arrêtera-t-elle point mes pas, quand ils pourraient m'égarer !

Combien de fois mettra-t-elle un frein de circonspection à ma langue ! combien de fois me mettra-t-elle en garde contre les surprises de l'amour-propre, contre la séduction du monde, contre les tentations du démon !

A tous ces biens ineffables que peut-on ajouter ? J'entends un grand saint, un saint pénitent, un saint solitaire, c'est saint Bernard. Je vous le dis en vérité, s'écriait-il à ses chers disciples, le plus grand bien que nous puissions désirer et posséder en ce monde c'est la grâce de Dieu. Or, je vous le dis en vérité, je l'ai éprouvé par moi-même ; soit pour obtenir la grâce de Dieu, soit pour la conserver, soit pour l'augmenter, il n'est point de moyen si efficace et si assuré que la crainte de Dieu : *in veritate didici ad*

gratiam, tum promerendam, tum retinendam, tum augendam, nihil æque efficax quàm non altum sapere, sed timere.

Enfin le prophète Isaïe met la crainte de Dieu au nombre des dons ineffables de l'Esprit-Saint: *Spiritus timoris Domini.* C'est en elle que se trouve le commencement de la vraie sagesse : *initium sapientiæ timor Domini.* Comment tant de voix touchantes qui se font entendre à moi, ô mon Dieu ! n'exciteront-elles pas, ne graveront-elles pas à jamais dans mon cœur les sentiments de cette crainte salutaire, qui d'abord est le commencement de la sagesse, et qui, perfectionnée par votre amour, en devient la consommation ? *corona sapientiæ timor Domini.*

Prière tirée des psaumes de David. — Ah ! Seigneur, je vous le dis avec le prophète pénitent, pénétrez non seulement mon cœur, mais encore ma chair et mes os, des impressions salutaires de votre crainte : *Confige timore tuo carnes mea.* Je tremble, ô mon Dieu ! à la vue de vos jugements redoutables : *A judiciis enim tuis timui.* Pénétré de cette vive crainte, je la porte partout avec moi ; je lave de mes pleurs le lieu de mon repos ; j'arrose mon pain de mes larmes ; mes sens sont troublés au souvenir de mes péchés ; mon esprit est alarmé à la pensée de votre indignation et de votre colère. Je marche triste pendant le jour ; durant la nuit je fais entendre la voix de mes gémissements. Le sujet de ma crainte et de ma douleur est toujours devant mes yeux. Détournez vos regards de dessus mes égarements. Hélas ! si vous les arrêtez sur nos iniquités, qui pourra subsister devant votre face ? Seigneur, Dieu des justices, Dieu des vengeances, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste en votre présence. Faites éclater vos grandes miséricordes dans le sein des plus grandes misères, et montrez-vous

grand en pardonnant, en sauvant ce que vous auriez pu perdre à jamais.

Après tout, je le sais, ô mon Dieu ! cette crainte ne doit pas être excessive, elle ne doit m'ôter ni ma confiance, ni votre amour. Je dois dans votre saint service réunir l'une à l'autre, la crainte à la confiance. La crainte arrêtera la présomption où trop de confiance pourrait me porter. La confiance éloignera la pusillanimité où trop de crainte pourrait me conduire. L'une et l'autre m'éloigneront de tous les excès, et me soutiendront dans les justes bornes que demande la véritable sagesse. Je craindrai souverainement de vous offenser ; je n'aurai point d'autre crainte en ce monde. Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je viendrai me jeter avec confiance entre vos bras. Vous ne voulez pas la mort et la perte des pécheurs, mais leur conversion et leur vie. Convertissez-moi, sauvez-moi, et par cette crainte salutaire, conduisez-moi à l'amour parfait.

Pratiques. — 1° Je demanderai souvent à Dieu la crainte salutaire de ses jugements.

2° Je me rappellerai souvent les terribles vengeances qu'il a exercées sur les pécheurs ; quoi de plus capable de me faire trembler pour moi-même !

3° Je me regarderai comme à tout moment en danger de tomber entre les mains d'un Dieu vivant et vengeur.

4° J'animerai les sentiments de cette vive crainte par les sentiments d'un amour filial. Dieu est mon juge, mais Dieu est mon Père.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

Sur la conformité à la volonté de Dieu.

La conformité à la volonté de Dieu consiste essentiellement dans ces trois devoirs qu'elle nous impose :

vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut, parce que Dieu le veut : telle est la conformité bien réglée. Ce que Dieu veut, en voilà l'objet : comme Dieu le veut, en voilà la règle : parce que Dieu le veut, en voilà le motif.

Que l'on serait heureux, ô mon Dieu! que l'on serait saint, si l'on se conformait ainsi à vos volontés adorables ! Ne serait-ce pas comme entrer dès cette vie dans l'heureux état des élus, dont toute l'occupation est de faire votre sainte volonté dans le ciel ?

1° Vouloir ce que Dieu veut, c'est le premier pas qu'il faut faire dans les voies d'une sainte conformité. Eh ! quoi de plus juste, de plus raisonnable, de plus nécessaire ! La volonté de Dieu est toujours sainte, toujours éclairée, toujours infaillible ; et la nôtre est souvent aveugle, souvent déréglée, toujours bornée, incertaine et flottante, capable de nous séduire, de nous égarer. Ne sommes-nous pas heureux d'avoir une règle sûre et infaillible que nous puissions suivre sans crainte de nous tromper, sans danger de nous égarer ? Dieu ne peut vouloir que le bien ; nous n'avons qu'à le laisser nous conduire, assurés qu'il nous conduira infailliblement au port.

Vouloir ce que Dieu veut, et tout ce que Dieu veut sans exception, sans restriction, sans réserve. Car comme en matière de foi il faut que la croyance embrasse tous les articles, et si l'on vient à en excepter un seul, la foi est détruite ; ainsi, en matière de conformité, il faut que la résignation s'étende à tous les objets ; et si l'on vient à se refuser à un seul, tout le mérite de la conformité est anéanti. Que pourrions-nous, que devrions-nous vous refuser et nous

réserver, ô mon Dieu ? Serait-ce pour notre bien ou pour notre malheur.

Ainsi l'homme résigné se conformera en tout à la volonté de son Dieu ; dans quelque état, dans quelque évènement, dans quelque circonstance qu'il puisse se trouver, il trouvera dans sa conformité une règle dans sa conduite, un asile dans ses combats, une consolation dans ses peines. Si, après un bonheur constant, où tout allait au gré de ses vœux, il tombe dans un état d'adversité, où tous les malheurs viennent fondre sur lui, il s'écriera avec Job : Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur avec des actions de grâces, pourquoi ne recevrions-nous pas les maux avec soumission ? Si quelque revers de fortune lui enlève ses biens, le réduit dans un état d'indigence ou de médiocrité, il ajoutera avec le même Job : Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés ; que son saint Nom soit béni. Et pour se proposer un modèle encore plus parfait, dans quelque état qu'il se trouve, il jettera les yeux sur son divin Maître ; et, animé par son exemple, et soutenu par sa grâce, il s'écriera avec lui : Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu ! et non pas la mienne : *non mea, sed tua voluntas fiat.*

Peut-être dans certains moments la voix de la nature se fera-t-elle entendre, et demandera-t-elle l'éloignement du calice ; mais bientôt la voix de la grâce étouffera celle de la nature, et une conformité toute divine reprendra le dessus sur la sensibilité trop humaine. Frappez, punissez, ô mon Dieu ! suivez la sainteté de vos vues sans écouter la faiblesse de mes répugnances. Que ces sentiments vous sont précieux, Seigneur ! et qu'une âme vous est agréable quand elle les offre aux pieds de la

croix par les mains d'une conformité si parfaite!

2° Vouloir ce que Dieu veut, et comme Dieu le veut. Car telle est notre faiblesse ou notre illusion, souvent la volonté se détermine à laisser à Dieu le fond et la substance de ses actions, mais que se retranche sur la manière, et s'en réserve les circonstances : on veut les choses, mais on les voudrait autrement; on accepte avec résignation, par exemple, une maladie, mais on ne la voudrait pas si longue et si douloureuse. On se soumet en général aux humiliations et aux affronts, mais on a de la peine à digérer un affront de telle ou telle nature. On s'attendait à des ingratitudes dans le monde, mais devait-on s'y attendre de la part de cette personne qu'on avait comblée de bienfaits? Dans toute occasion, je me serais soumis sans peine à votre volonté; mais ici pardonnez ma faiblesse. Mon Dieu, qu'il m'en coûte de me résigner! Vains prétextes, indignes réserves, que la conformité condamne et réprouve! Oui, âme chrétienne, il faut vous soumettre, quoi qu'il vous arrive, de quelque part que cela vous arrive, dans quelque circonstance et de quelque manière que cela puisse vous arriver. Car enfin, vouloir ce que Dieu veut, et ne pas le vouloir comme il le veut, ce serait lui dérober une partie du sacrifice, et vous savez combien il a en horreur la rapine dans l'holocauste; ce serait lui donner l'arbre, et se réserver à soi-même les fruits.

Rappelez toujours l'exemple de votre divin Maître: son père lui présente le calice d'amertume; les sens sont alarmés, toute la nature frémit; mais à l'instant une sainte conformité le soumet à tout. Que tout s'accomplisse, ô mon Dieu! non point comme je le voudrais, mais comme vous le voulez vous-même:

non sicut ego volo. Il me suffit de savoir que vous l'avez ainsi résolu dans les vues adorables de votre sagesse : *sed sicut tu.*

Le grand exemple ! le beau modèle ! Trouve-t il beaucoup de fidèles imitateurs ? Que de ménagements ! que de tempéraments ! que d'injustes réserves ! Homme de peu de foi, vous défiez-vous de la bonté de votre Dieu et de la sagesse de ses volontés adorables ?

3° Vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut : enfin le vouloir parce que Dieu le veut, voilà la perfection de la conformité, et le véritable holocauste qu'elle présente. Non, point d'autre motif, en accomplissant la volonté de Dieu, que cette volonté elle-même. Et quel motif plus grand, plus élevé, plus saint, plus parfait, peut se proposer une créature, que la volonté marquée de son Dieu ? Nous convient-il de vouloir sonder les desseins de Dieu et de lui demander raison de sa conduite ? Comment ceci ? pourquoi cela ? Loin de nous ces sentiments réprouvés. En matière de foi, comment ceci ? comme Dieu le dit ; et en matière de conformité, pourquoi cela ? parce que Dieu le veut. Ce motif seul ne doit-il pas nous suffire, et nous tenir lieu de tout motif et de toute raison ? parce que Dieu le veut. Ainsi vous-même, mon adorable Sauveur, vous êtes-vous résigné à la volonté de votre Père céleste, dans toutes les peines, les humiliations, les tourments de votre vie mortelle. Vous le voulez ainsi, Père céleste, je me soumets à vos ordres. Je le veux, parce que vous le voulez, et qu'il est de votre bon plaisir qu'il en soit ainsi : *quoniam sic fuit placitum ante te.*

Sentiment sublime ! vue parfaite ! source ineffable de tous les biens ! Que faisons-nous en effet par cette

sainte conformité ? Nous faisons un heureux échange de notre volonté en celle de Dieu, c'est-à-dire d'une volonté humaine et toujours défectueuse en cette volonté divine et parfaite. Une fois ainsi parfaitement résignés à la volonté de Dieu, quels avantages n'y trouverons-nous pas ! Cette sainte conformité ne deviendra-t-elle pas pour nous le principe, le comble, la plénitude de tous les biens ?

Plénitude de grâces ; Dieu les a promises dans leur abondance à une âme résignée.

Plénitude de mérites ; en est-il une source plus ineffable que cette sainte conformité dans un parfait abandon ?

Plénitude de consolation ; quoi de plus consolant que de se jeter entre les bras d'un si tendre père ?

Plénitude de paix ; eh ! qui pourrait troubler le calme d'une âme qui repose dans le sein de Dieu ?

Plénitude de gloire ; quelle belle couronne est préparée dans le ciel à une âme ainsi disposée sur la terre.

MÉDITATION

Sur l'abandon total entre les mains de Dieu.

Considérons les fondements sur lesquels il est établi, et les sentiments qu'il doit produire en nous.

Voici, ô mon âme ! les grandes vérités qui doivent servir de fondement et de base à l'abandon total entre les mains de Dieu ; demandons la grâce de les établir solidement en nous, et disons :

1° Je suis assuré que tout ce qui arrive en ce monde arrive, ou par un ordre exprès, ou par une permission particulière de Dieu. Il dispose si bien

toutes choses, que, pourvu que nous ne mettions aucun obstacle à ses desseins, il fera tout servir à sa gloire et à notre sanctification. Cela est de foi : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

2° Il est sûr que Dieu sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes : il connaît notre naturel, nos penchants, nos besoins, notre faiblesse, nos misères, et c'est là-dessus qu'il règle tout, quand on le laisse régler : *Ipse cognovit figmentum nostrum.*

3° Il est sûr qu'il arrive souvent que les moyens qui, selon nos vues humaines, paraissent tout contraires à nos avantages et à notre salut, sont ceux qui nous y conduisent plus sûrement, quand Dieu seul conduit. Témoin Job sur son fumier, Joseph dans sa prison, Daniel dans la fosse, Moïse sur l'eau, et tant d'autres monuments éternels érigés à la gloire de la Providence divine et de la conformité à ses ordres.

4° Il est sûr que Dieu nous a tracé à chacun un chemin particulier et personnel, par lequel il veut nous conduire au ciel. C'est une suite d'évènements, un enchaînement de grâces et de secours, qu'on ne peut interrompre sans troubler l'ordre de la Providence ; Dieu seul connaît ce chemin, et seul il peut y conduire.

5° Cet abandon total que nous ferons de nous-mêmes entre les mains de Dieu sera pour lui un motif pressant de nous conduire à l'heureux terme. Peut-il abandonner une âme qui se remet de tout entre ses mains ? Un père peut-il ne pas recevoir un enfant qui vient se jeter entre ses bras ?

Ces vérités sont constantes, aussi évidentes que la lumière, aussi certaines que la foi, aussi immuables que l'Etre de Dieu. J'en suis pénétré, et me les

appliquant à moi-même, je me dis en esprit de foi :

1° Puisqu'il est vrai que tout ce qui arrive arrive par une permission particulière de Dieu, pourquoi donc m'inquiéter de ce qui pourra m'arriver en ce monde? Dieu le veut, ou du moins il le permet ; il sait pourquoi. Laissons-le donc maître absolu de tout : ce qui est entre ses mains paternelles pourrait-il jamais nous éloigner de son cœur divin ?

2° Dieu sait mieux ce qui me convient que moi-même ; pourquoi donc ne pas me reposer sur lui de mon sort ? Que dirait-on d'un homme qui sur mer ôterait le gouvernail de la main du pilote pour conduire le vaisseau ! il serait bien éloigné d'un triste naufrage, et d'autant plus malheureux, qu'il se serait attiré lui-même son propre malheur.

3° Souvent les moyens qui paraissent les plus contraires à mon bien sont ceux qui m'y conduisent plus sûrement ; j'en ai des preuves bien convaincantes dans le cours de ma vie. Quand je me rappelle tout ce qui m'est arrivé, que d'évènements singuliers ! que de traits de miséricorde ! que de prodiges d'une Providence marquée ! pourrais-je m'en défier après ce qu'elle a fait pour moi ? Et combien d'autres traits qui me sont inconnus, et qui sont peut-être encore plus admirables dans les vues de Dieu ! Je les connaîtrai un jour, et je l'en bénirai à jamais.

4° Dieu a tracé à chacun de nous un chemin particulier pour nous conduire au ciel ; le mien est marqué de sa main : ne craindrais je point, en voulant me conduire moi-même, de m'égarer, de quitter cette voie qui doit conduire au salut, et de prendre quelque sentier détourné qui ne pourrait aboutir qu'à quelque précipice ? Hélas ! ma volonté

serait comme ces feux nocturnes et trompeurs qui brillent aux yeux, et qui entraînent enfin dans l'abîme.

5° Cet abandon total que je ferai de moi entre les mains de Dieu sera pour lui un nouveau motif de me conduire au terme ; et dès lors quel nouveau motif pour moi de m'abandonner entièrement à sa conduite ! Dieu ne se laisse pas vaincre en libéralité, et à son égard, plus on donne, plus on reçoit. Si je me livre donc sans réserve à sa conduite, que n'aurai-je pas à espérer de sa bonté !

Etablie sur ces fondements inébranlables, ô mon Dieu, ma conformité pourrait-elle n'être pas entière, mon abandon total et à jamais sans réserve ? Voici donc les sentiments que je forme, et l'acte que mon cœur vous offre. Daignez le recevoir ; c'est à votre cœur et à votre amour que je le consacre à jamais.

Sentiments d'une âme qui s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu. — Mon Dieu, mon Sauveur et Père, je viens faire de moi-même un abandon total entre vos mains, c'est-à-dire dans le sein de votre ineffable bonté. Je sais que vous êtes infiniment sage, et que vous connaissez tout le bien ; infiniment bon, et que vous ne voulez que le bien ; infiniment puissant, et que tout le bien est entre vos mains. Je sais que vous savez mieux que moi-même ce qui me convient. Je vous abandonne donc dès ce moment tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que j'espère ; mon esprit et toutes ses pensées, mon cœur et toutes ses affections, ma vie et tous ses moments, mon espérance même et tous ses désirs. Je veux tout ce que vous voudrez ; je ne veux que ce que vous voudrez, que comme vous le voudrez, qu'autant de temps et de la manière que vous le voudrez.

Tout ce qui me viendra de vos mains me sera, sinon agréable, du moins respectable ; tout ce que vous per-

mettrez de la part des créatures me trouvera soumis. Si vous me donnez des consolations, que votre saint nom soit béni ; c'est une faveur que je ne mérite pas. Si vous me ménagez des épreuves et des croix, que votre saint nom soit encore béni ; ce sont des punitions que je n'ai que trop justement méritées. Vous êtes le maître absolu de mon sort, de mes biens, de ma réputation, de ma santé, de ma vie. Je vous remets tout, rien n'est plus à moi. Dès ce moment je vous en confie le dépôt pour toujours ; disposez en souverain de moi pour la prospérité et pour l'adversité, pour la pauvreté et pour l'abondance, pour la maladie et pour la santé, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité. L'abandon que je vous offre, ô mon Dieu ! et que je vous demande, est un abandon total et absolu, un abandon continuel et de tous les instants, un abandon éternel et irrévocable. Qu'il commence dès cet instant, qu'il dure autant que ma vie, qu'il se renouvelle au moment de ma mort, qu'il soit ma dernière pensée, mon dernier sentiment, mon dernier soupir, et qu'il remette mon âme entre vos mains, pour vous bénir, vous louer et vous aimer à jamais.

Ainsi soit-il.

Pratiques. — 1° Formez souvent des actes d'un saint abandon.

2° Dans toutes les croix et les afflictions de la vie, se dire à soi-même : Dieu le veut, et s'en tenir là.

3° Dans les grandes croix et les évènements extraordinaires, penser que Dieu a quelque dessein de miséricorde sur nous, et s'abandonner alors plus que jamais entre ses mains.

4° Cependant, de son côté, faire ce qu'on peut et ce qu'on doit : sans cela, l'abandon ne serait qu'illusion et que présomption ; ce serait tenter Dieu.

5° Se bien persuader que, pour aller à Dieu, la voie d'un saint abandon est tout à la fois la plus sûre, la plus méritoire et la plus consolante, en un mot, la plus parfaite.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

Sur le soin et la négligence des petites choses.

Il y a sur ce point deux grandes vérités que nous devons-nous rappeler souvent devant Dieu. Comme il n'est rien de si léger, en matière de mal, qui, par ses suites funestes, ne puisse nous conduire aux plus grands excès, aussi rien de si petit, en matière de bien, qui, par un progrès insensible, ne puisse nous élever à la sainteté la plus éminente.

Et d'abord, rien de si léger, en matière de mal, qui, par ses suites funestes, ne puisse nous conduire aux plus grands excès, et cela par voie de disposition, par voie d'illusion, par voie de punition et par voie de tentation. Quel fonds de réflexions, de crainte et de remords !

1° Par voie de disposition ; c'est-à-dire que quand on est disposé à se prêter habituellement aux plus petites fautes, on n'est par là même que trop disposé à se livrer insensiblement aux plus grandes. On se relâche, on se néglige, on se dégoûte de la piété, on rejette la grâce, on combat les remords. Aujourd'hui on quitte une pratique, demain on en omet une autre. Aujourd'hui on tombe dans une infidélité, demain une autre infidélité plus marquée lui succède. Dès lors moins de vigilance, moins de recueillement ; plus de lâcheté, plus de dissipation, plus de répugnance pour le bien, plus de penchant au mal ; que de chemin on a déjà fait dans la voie du relâchement ! Cependant le fardeau paraît de jour en jour

plus pesant ; le joug onéreux, on le porte, que dis-je ? on le traîne languissamment, peut-être même on s'en plaint, on le secoue autant qu'on le peut ; enfin insensiblement on n'est plus ce qu'on était ; et par un changement aussi triste que déplorable, on devient d'autant plus dissipé et plus déréglé, qu'on avait été plus exact et plus vertueux.

Combien de personnes dont ce peu de mots a tracé le portrait ! Autrefois réservées et craignant jusqu'à l'ombre du mal, à présent courant en aveugles dans les sentiers de la perdition. Qu'elles examinent le chemin qu'elles ont fait, le point d'où elles sont parties ; qu'elles remontent jusqu'à la source du mal, elles trouveront une prière retranchée, une pratique négligée, un exercice de piété abandonné, voilà le principe ; des mouvements de la grâce méprisés, des remords de conscience étouffés, voilà le progrès ; une infidélité plus marquée, une faute plus griève, une chute suivie peut-être de plusieurs autres chutes, voilà le terme fatal où on ira aboutir.

2° Par voie d'illusion. Il n'est que trop ordinaire aux personnes qui s'égarent ou qui se relâchent, de chercher à se rassurer dans leurs relâchements et leurs égarements. On se fait de faux principes, de fausses maximes, une fausse conscience. On se rassure sur mille prétextes, on s'autorise sur mille fausses raisons, on se promet bien de n'aller jamais au-delà de certaines bornes qu'on s'est prescrites. Et quoi de plus aisé que de se faire ainsi illusion à soi-même, surtout en certaines matières, où les confins du bien et du mal sont si près, et où il est si difficile de discerner entre l'un et l'autre ! en matière de pureté, par exemple, combien est-il aisé, peut-

être ordinaire, de se tromper et de regarder comme léger ce qui est en effet très coupable ! Dans une pensée dangereuse, un regard inconsidéré, un désir naissant, où le cœur en balance, comme flottant entre le sentiment et le consentement, ne peut discerner ce qui est ou n'est pas, ce qu'il craint ou qu'il aime, ce qu'il cherche ou rejette ; ô écueil funeste ! que de tristes naufrages n'avez-vous pas causés et ne causez-vous pas encore tous les jours ! Et en ce qui regarde la charité : combien de fois dans des railleries piquantes, dans des médisances assaisonnées, ne croyant faire au prochain qu'une plaie légère, a-t-on porté à sa sensibilité des atteintes mortelles, et fait à son cœur des blessures profondes !

En matière d'indolence et d'oisiveté, où ne conduit pas le fonds de négligence et de léthargie ! combien d'emplois négligés ! combien de devoirs omis ! combien de talents enfouis ! et le remords se tait, et la conscience ne dit mot. Ainsi arrive-t-il, ô mon Dieu ! qu'on s'aveugle, qu'on s'égare, qu'on se perd ; et mille fois, en se croyant encore bien éloigné des bords de l'abîme, on est déjà tombé dans sa profondeur. Grand Dieu ! que l'aveuglement des hommes est à déplorer ! mais que la rigueur de vos jugements est à craindre !

3° Par voie de punition. Le juste Juge l'a dit, et en qualité de vengeur, il l'exécute tous les jours. J'userai envers vous de la même mesure dont vous userez envers moi ; et comme envers les âmes fidèles et généreuses, je déploierai les trésors de mes grâces, aussi envers les âmes bornées et resserrées, je resserrerai le dépôt de mes dons ; non, ne craignez pas que les grâces nécessaires et communes vous manquent jamais ; la Providence se jus-

tifiera envers vous, mais la justice conservera ses droits et les vengera. Vous aurez les grâces ordinaires, avec lesquelles vous pourrez combattre, et malgré lesquelles vous serez vaincu ; mais pour les grâces spéciales et de choix, craignez et tremblez. Après tout, les grâces de choix ne sont pas dues, ne sont pas promises, ne sont rien moins que méritées ; qu'arrivera-t-il donc ? c'est que, par infidélité, vous abuserez des grâces communes ; et par punition, Dieu vous refusera les grâces de choix. Sur ce plan et cette économie de grâces, jugez de ce que vous devez attendre, vous qui vous faites si peu de scrupule des petites choses ; vous à qui les fautes légères ne paraissent rien, parce qu'elles ne sont pas mortelles, vous qui ne craignez de pécher que quand vous craignez de vous damner.

4° Que reste-t-il donc pour combler la mesure des maux, si ce n'est que le démon, par voie de tentation, vienne encore livrer de nouveaux combats, et achever la défaite et la perte d'une âme séduite ? Non, non, le démon, pour perdre une âme, ne commencera pas par lui proposer de grands crimes, des excès marqués, dont la seule pensée lui ferait horreur ; il s'insinue, il se glisse insensiblement dans un cœur peu en garde ; il présente des amusements légers, des dissipations passagères, des fautes comme sans conséquence ; on s'accoutume peu à peu à voir le danger sans crainte ; accoutumé à voir les fautes légères avec indifférence, on n'a plus la même horreur des plus grandes, et dans un moment critique, dans une tentation violente, le cœur déjà ébranlé, amolli, chancelant, le démon faisant un dernier effort, l'âme hésite, balance, succombe ; le trait est lancé, l'abîme est ouvert, le mal peut-être à

son comble. Et qu'importe après tout que l'eau entre goutte à goutte ou se précipite à grands flots dans le vaisseau, s'il est englouti ? Qu'importe qu'une étincelle ou un incendie s'allume dans une maison, si elle est consumée et réduite en cendres ? Qu'importe que l'homme aille pas à pas, ou se précipite tout à coup dans l'abîme, si à la fin il vient à périr ?

Pénétrez-moi, ô mon Dieu ! ô Dieu saint ! d'une crainte salutaire à la vue des moindres dangers, d'un regret amer au souvenir des fautes les plus légères, et plus encore d'un amour ardent envers vous. Que je craigne de vous déplaire bien plus que de me damner ; que le seul nom d'infidélité, de péchés griefs ou légers m'alarme et me fasse trembler. Enfin que je craigne le péché plus que les tourments, la mort et l'enfer ; c'est ainsi que vous servent ceux qui vous aiment, et qui désirent vous aimer à jamais.

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

C'est une réflexion bien consolante, ô mon Dieu ! pour une âme comme la mienne, peu propre aux grandes actions, de penser que la fidélité aux petites choses peut, par un progrès insensible, nous élever à la sainteté la plus éminente ; parce que les petites choses disposent aux grandes ; parce que l'occasion des petites choses est plus fréquente, et donne plus d'occasions de mérites ; parce que la fidélité aux petites choses attire les plus grandes grâces ; parce que les petites choses, quelque légères qu'elles soient, prises en particulier, dans leur totalité, leur continuité, sont très grandes. Quelle source de grâces et de mérites, si nous en savons puiser les trésors !

Ouvrez-les-moi, ô mon Dieu ! faites que j'en connaisse le prix, et que j'aie part à leur abondance. Peu capable, par ma lâcheté naturelle, de grands sacrifices, ce n'est que par ce progrès insensible dans le bien, que je puis m'élever à vous ; serais-je assez infidèle pour le négliger !

1º Les petites choses disposent aux grandes. C'est une erreur de penser que la sainteté ne consiste que dans de grandes choses, ou qu'on atteindra tout à coup la sainteté. Ce n'est d'ordinaire que par un progrès insensible qu'on y parvient. Le chemin de la sainteté ne se parcourt pas en un jour ; le trajet est long, pas à pas on avance ; en avançant on acquiert des forces, on forme des habitudes ; on s'élève enfin au plus difficile, en pratiquant ce qu'il y a de plus aisé ; et par cette fidélité aux petites choses, on acquerra la générosité dans les grandes. La sainteté ne s'acquiert que par des victoires. Or, les petites victoires disposent aux grandes ; et sans ces petites victoires qui précèdent, rarement les grandes qui couronnent sont remportées. Illusion de prétendre soutenir les plus grands assauts, quand on ne peut résister aux plus légères attaques. Témérité de se promettre de marcher à pas de géant, quand, plus faible qu'un enfant, on tombe presqu'à tous les pas. Voulez-vous avancer dans la voie ? essayez vos forces, préparez-vous aux sacrifices héroïques par des sacrifices de chaque jour ; préludez aux grandes victoires par de légers combats ; soyez soldat généreux dans les faibles rencontres, vous serez héros dans les grands combats. Tout cela signifie : soyez fidèle dans les petites choses, vous serez généreux dans les grandes.

Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et des âmes fidèles

l'éprouvent tous les jours : celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. Jusqu'à présent je n'ai eu cette fidélité ni dans les unes ni dans les autres, aussi n'ai-je fait que languir, sans avancement, sans progrès dans le bien, souvent même reculant au lieu d'avancer. Voilà le triste état où je vis, où je languis ; à peine pensé-je à en gémir devant vous ; vous m'en faites connaître l'illusion et le danger, aidez moi à en sortir.

2° Fidélité aux petites choses, source de sainteté, parce que les occasions des petites choses sont plus multipliées, plus fréquentes, et par conséquent, si l'on est fidèle, plus de mérites accumulés, plus de trésors amassés pour le ciel ; les petits ruisseaux forment les grands fleuves ; et quoique à petites journées, un voyageur achève sa course et fournit sa carrière. Car, d'attendre les grandes occasions, les grandes actions, c'est ce qui n'arrive que rarement, et pour plusieurs, ce qui n'arrivera peut-être jamais. Un homme qui ne voudrait être vertueux que par de grands sacrifices, les attendrait peut-être toute sa vie. Et voilà, ô mon Dieu ! l'illusion dans laquelle on tombe souvent, et par laquelle on se laisse séduire. On attend les grandes occasions, on se réserve pour les grands sacrifices ; et en attendant les grandes occasions qui ne se présentent point, on néglige les petites qui se présentent ; ainsi on néglige les petites par force d'esprit, on redoute les grandes par faiblesse de cœur ; et de cette sorte on ne fait ni les unes ni les autres.

Adorable Sauveur ! vous nous tracez un tout autre chemin ; il faut pratiquer les unes, nous dites-vous, et ne pas négliger les autres : *hæc oportuit facere, et illa non omittere*. C'est ce que pratiquent à vos yeux

les âmes justes ; quels accroissements de mérite ne trouvent-elles pas dans cette constante pratique ?

N'est-ce pas parce que je l'ai négligée que je suis si peu avancé dans le bien ? J'ai eu mille occasions d'y avancer ; ma lâcheté me les a fait négliger ; après plusieurs années j'en suis encore comme aux premiers pas dans la voie de la sainteté, tandis que tant d'autres sont déjà si avancés dans leur course, vivrai-je donc jusqu'à la fin de mes jours dans cette indifférence, dans cette négligence, sans me la reprocher ? ou me la reprocherai je sans en sortir et la corriger ? Je comprends tout ce que je devrais faire, ô mon Dieu ! et je ne fais rien ; je vois le chemin ouvert, et je ne marche point ; est-ce le moyen d'arriver au terme ?

3° La fidélité aux petites choses, source de mérites, parce que les petites choses, quelque légères qu'elles soient, prises en particulier, dans leur totalité, leur continuité, sont trèsgrandes. Ceux qui l'ont éprouvé, peuvent le comprendre. En fait de petites choses, il est plus aisé de les mépriser que de les pratiquer. Sait-on bien en effet ce que c'est ? comprend-on ce que signifient ces grands noms, ces grandes maximes, violence continuelle, mortification continuelle, assujettissement de tous les moments ? Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est sacrifice continuel, martyre continuel, mort continuelle, et à quoi ? à tout. C'est peu, si on le veut, oui, c'est peu de se vaincre dans une occasion ; mais qu'il est grand de se vaincre dans toutes ! C'est peu de prendre quelque chose sur soi dans une rencontre ; mais qu'il est grand de ne se rien accorder dans aucune ! C'est peu de réprimer une saillie de vivacité qui s'élève ; mais qu'il est grand de se conserver dans une égalité

d'âme toujours la même ! C'est peu de supporter un jour, un mois, la mauvaise humeur, les mauvaises manières d'une personne avec qui l'on vit ; mais tous les jours, mais toute la vie, à tous les moments, quel combat ! quel courage ! quel sacrifice ! Oui, la chose fût-elle encore plus légère en elle-même, si elle est ordinaire, si elle est habituelle, la seule pensée même d'en venir là et de s'y résoudre, est quelque chose de si grand, que les plus grands cœurs, les plus grands courages en sont étonnés, et qu'il ne faut rien moins qu'une grande âme pour être capable de cette continuité de sacrifices en petit. Et combien, en effet, qui seraient capables d'un grand sacrifice d'un moment, et qui ne seront pas capables d'une continuité de sacrifices multipliés ! Combien qui supporteront une maladie courte et aiguë, et qui ne sauraient supporter une maladie de langueur ! Combien qui souffriraient un martyre violent d'un instant, et qui ne sauraient soutenir un martyre lent toute la vie !

Petites choses, dit-on ; hélas ! mon Dieu, que pouvons-nous faire de grand pour vous, créatures faibles et mortelles que nous sommes ! Petites choses ; et si les grandes se présentaient, les pratiquerions-nous, ne les croirions-nous pas au-dessus de nos forces ?

Petites choses ! et si Dieu les agrée et veut bien les recevoir comme grandes !

Petites choses ! l'a-t-on éprouvé ? en juge-t-on d'après l'expérience ?

Petites choses ! on est bien plus coupable, si les regardant comme telles, on s'y refuse.

Petites choses ! ce sont cependant elles qui à la longue ont formé les grands saints.

Oui, petites choses ; mais grands motifs, grands sentiments, grande ferveur, grande ardeur ; et en conséquence, grands mérites, grands trésors, grandes récompenses.

J'entends votre voix, ô mon divin Maître ! vous l'adressez à l'âme fidèle qui ne néglige rien : parce que vous avez été fidèle aux petites choses, je vous établirai dans les grandes : *quia super pauca fuisti fidelis.* Non, mon Dieu, vous ne vous laissez point vaincre en libéralité ; si nous sommes fidèles, vous serez magnifique ; si nous profitons de toutes les occasions pour vous marquer notre amour, vous profiterez de toutes les occasions pour nous combler de vos dons. Une nouvelle fidélité nous attirera une nouvelle grâce ; et par cet heureux enchaînement de grâces et de fidélités, de grâces secondées par la fidélité, et de fidélités récompensées par la grâce, nous nous élèverons de vertus en vertus, de mérites en mérites, de clarté en clarté, jusqu'à la sainte montagne, à la sainteté la plus éminente.

Dieu est grand ; il regarde le cœur et non les actions. Agissons par amour pour Dieu, et tout sera grand devant Dieu et tout trouvera devant lui sa couronne et sa récompense.

Prière. — Quels trésors de grâces et de mérites venez-vous m'ouvrir, ô mon Dieu ! je les avais tous les jours sous mes yeux et entre mes mains, et je les ignorais ! Ah ! je le comprends, c'était ma négligence qui me les faisait méconnaître. Je ne voulais pas en connaître le prix, parce que j'en négligeais la pratique. Combien cependant ne m'était-elle pas nécessaire ! incapable que je suis des grandes choses, n'était-ce pas un grand bonheur pour moi de pouvoir y suppléer par de si légers sacrifices et de si faibles efforts que vous daignez agréer ?

Quelle grâce! quelle bonté en vous, Dieu des miséricordes! de vouloir bien nous tenir compte de si peu de chose! de le récompedser même comme quelque chose de si grand! Serai-je encore assez infidèle pour y manquer ? Non, mon Dieu ! je connais trop la perte que j'ai faite et les biens dont je me suis privé. Mon soin principal sera désormais de ne rien négliger dans votre saint service, de mettre les plus petites choses à profit pour le ciel, et de réparer mes négligences passées par une fidélité inviolable à tous les points de la loi, espérant de vous la récompense que vous avez promise à ceux qui seront exacts à les observer. *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Vous avez été fidèle dans les petites choses, et moi je vous établirai sur les grandes.

Pratiques. — 1° Dans les occasions des petits sacrifices, penser que Dieu nous voit, et qu'il demande de nous cette marque de fidélité.

2° Promettre souvent à Dieu de ne lui rien refuser, surtout quand on a été si souvent et si longtemps infidèle.

3° Penser que, si l'on néglige cette occasion, le cœur de Dieu en sera affligé, et qu'on en aura des remords.

4° Se prescrire chaque jour un certain nombre de sacrifices et d'actes de mortifications, et les offrir comme autant d'actes d'amour de Dieu.

5° Unir le peu qu'on fait aux mérites de Jésus-Christ ; alors tout sera saint et digne de Dieu.

TRENTIÈME LECTURE

Sur la mort du pécheur.

Une mort funeste, c'est là le terme où conduit d'ordinaire une vie criminelle. S'il n'y avait qu'à

mourir, et que la mort dût conduire à un heureux terme, loin de la craindre, on pourrait la désirer et soupirer après elle ; mais quand la mort ne doit être suivie que du plus grand des malheurs, et que la fin du temps ne doit être que le commencement d'une éternité malheureuse, de quels sentiments doit être pénétrée à ses approches une âme coupable, dont la vie n'a été qu'une suite de crimes et un tissu de désordres ? Telle est la mort du pécheur ; durant sa vie il avait été dans le sein de la joie, de la prospérité et de l'abondance : quel changement funeste ! à la mort, il ne lui reste que des regrets et des alarmes, des regrets à la vue de ce qu'il perd, des alarmes à la vue de ce qui l'attend. Quelle mort ! fallait-il naître pour mourir ainsi !

1° Le pécheur mourant se trouve dans un état de privation et de désolation. Quelles pertes ne fait-il pas en perdant la vie ! Perte des biens qu'il avait possédés ; perte des amis avec lesquels il vivait ; perte des objets auxquels il s'était attaché ; perte des grâces dont il a abusé ; que lui reste-t-il donc, que ses péchés avec ses remords ?

Plus malheureux encore par l'état de désolation où il se trouve au milieu des douleurs de la maladie qui doit le conduire au tombeau : douleurs vives, douleurs aiguës, douleurs violentes. Quel état pour une âme à qui la religion ne vient point en adoucir les rigueurs ! Le juste souffrira à la mort, il est vrai, on ne meurt pas sans douleur ; mais le juste s'était accoutumé à souffrir ; il avait mortifié son corps et ses sens ; il s'y était préparé par les rigueurs et les austérités de la pénitence. Le juste souffre, mais il est résigné ; il offre ses douleurs en esprit de satisfaction et d'expiation ; il les unit aux souffrances de

son Dieu souffrant et mourant ; son Dieu même les lui adoucit par sa grâce et l'espérance de la récompense. Le pécheur, au contraire, peu accoutumé à souffrir, à se mortifier, à recourir à Dieu, attaché à son corps, à ses commodités, à ses aises, à ses plaisirs, sentira toute la pointe et toute la violence des derniers accès de douleur, et il souffrira, sans adoucissement et sans fruit. De là ces impatiences, ces inquiétudes, ces agitations ; de là cet état de violence, de transport où on le voit quelquefois, jusqu'à affliger, à désoler ceux qui l'assistent et qui, malgré tous leurs soins, ne peuvent calmer les violences où il se porte.

Dieu juste ! vous l'aviez annoncé à ce pécheur, vous l'en aviez menacé ; et tous les jours encore vous accomplissez ce terrible oracle sur les pécheurs mourants. Vous m'avez abandonné, leur dites-vous ; pendant votre vie, vous m'avez outragé, vous avez méprisé mes menaces, vous avez insulté à ma loi et à mes préceptes ; et moi je me vengerai en vous délaissant, en vous livrant à toutes les rigueurs et les amertumes de votre mort : *ego quoque in interitu vestro ridebo vos*. Terrible punition ! redoutable vengeance !

Ah ! qu'il est triste, qu'il est amer, d'avoir abandonné son Dieu durant la vie, et de s'en voir comme délaissé à la mort ! Si on l'avait servi comme on a servi le monde ; si on s'y était attaché comme on s'est attaché au monde, aurait-on, à la mort, les regrets dont le pécheur est dévoré et accablé ?

2° La pensée de l'avenir est encore bien plus accablante pour lui. Le pécheur mourant voit un avenir devant lui ; et quelles funestes images cet avenir vient-il offrir à ses yeux alarmés ! Il craint

tout à la fois un avenir certain, un avenir prochain, un avenir terrible, un avenir inévitable, un avenir éternel, et de quels sentiments cet avenir ainsi présenté doit-il agiter, accabler son cœur !

Il craint un avenir certain. Durant la vie, le monde, le péché, les passions avaient tellement affaibli, altéré sa foi, qu'à peine lui en restait-il quelques traces ; ce n'était qu'une foi faible, languissante et comme morte ; il avait éloigné ses lumières, il avait révoqué en doute ses vérités ; peut-être l'avait-il combattue dans ses dogmes. Faible étincelle, couverte sous les cendres de tant de passions, qu'elle paraissait presque éteinte ; à la mort, elle se réveillera et rentrera dans ses droits ; ses lumières seront plus vives, plus éclatantes, n'étant plus obscurcies par les nuages des passions. Les doutes s'évanouiront, les nuages se dissiperont, les grandes vérités se présenteront dans toute leur force. Le pécheur croira, mais, hélas ! comme les démons ; il ne croira que pour trembler, pour frémir et pour s'alarmer.

Il craint un avenir prochain. Durant sa vie, il avait tâché d'en éloigner le souvenir et l'idée ; il se flattait d'une longue course ; il ne voyait cet avenir que comme dans une longue perspective, qui portait bien loin ses regards et ses espérances ; mais enfin, cet avenir avance, il est à la porte, il arrive, il est venu. Le pécheur sent que le Dieu vengeur va couper la trame de ses tristes jours ; qu'il l'appelle, qu'il va le citer à son tribunal, et le transporter dans le vaste sein de cet immense avenir. Ah ! quand on voit les choses de près, qu'elles font des impressions bien différentes de celles qu'on voit encore éloignées ! *Mane adstabo tibi,* se dit-il ; sous

peu, demain peut-être, je paraîtrai devant Dieu, *et videbo,* je verrai. Et que verra-t-il, que des péchés accumulés, des grâces violées, un juge inexorable et vengeur ?

Il craint un avenir terrible, qui va décider de tout. Durant sa vie, il avait comme fermé les yeux, craignant de trop voir ; et de peur de troubler ses plaisirs, il s'était étourdi sur ces grands objets, à présent il en voit toutes les suites, toutes les conséquences, toutes les horreurs. Terrible vue que celle d'un avenir où l'on va entrer sans autre préparatif qu'une vie coupable, et n'ayant à présenter que des péchés qu'on a commis, et des grâces dont on a abusé ! Qu'il est affreux de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, c'est-à-dire d'un Dieu irrité et vengeur ! *horrendum est incidere in manus Dei viventis.*

Il craint un avenir inévitable ; la main de Dieu est levée sur lui ; qui pourra le soustraire à cette main vengeresse ? *nemo est qui de manu tuâ possit eruere.* Non, mon Dieu, le pécheur mourant ne saurait se mettre à couvert de vos traits ; l'avenir va l'envelopper de ses tristes ombres ; votre vengeance l'investit de toutes parts, et nul asile ne se présente à son âme alarmée ; c'est à vous qu'il devait recourir, et ses péchés lui semblent avoir fermé l'entrée de votre cœur. Vous l'avez poursuivi toute sa vie pour le toucher et le ramener ; comme un Jonas rebelle, il s'est enfui de devant votre face ; vous l'atteignez en ce moment, le trait vengeur à la main pour le frapper ; il tremble sous cette main qui le menace, et qui va porter sur lui le dernier coup pour l'immoler et le perdre.

Il craint un avenir éternel ; c'est le point de vue le

plus redoutable. S'il n'y avait qu'un nombre d'années ou de siècles à gémir, à souffrir, il verrait enfin un terme à ses tourments et à son malheur ; mais une éternité qui commencera toujours et ne finira jamais ! non, une fois entré dans le sein de cette éternité redoutable, il n'y aura plus de retour, plus de miséricorde ; elle a eu son temps, le règne de la justice commence pour durer à jamais : *in inferno nulla est redemptio.*

Quels frémissements, quelles agitations, quelles alarmes, ces terribles objets doivent-ils porter dans le cœur de cet homme mourant, s'il est en état de penser et de réfléchir !

Il pourrait revenir à Dieu et profiter des moments que Dieu lui laisse ; il le devrait sans doute, et ses regrets seraient encore reçus, s'ils étaient sincères ; mais, hélas ! dans l'état de trouble et d'alarme où il se trouve, de quoi peut-il être capable ? Le chaos de sa conscience est si grand, l'horreur de sa vie si affreuse, la grièveté de ses crimes si énorme, qu'il ne sait comment s'y prendre et par où commencer. D'ailleurs, c'est souvent une punition terrible et une vengeance redoutable de Dieu, qui livre le pécheur à lui-même et à son sens réprouvé. Accablé de douleurs, épuisé de forces, peut-être même désespérant de son salut, il se précipite en aveugle dans le sein de cette éternité, sur laquelle son irréligion et son impiété jettent peut-être encore les doutes de l'endurcissement et de ses horreurs ; mais ces doutes mêmes de quoi sont-ils capables, que de l'alarmer ? Aussi le voit-on quelquefois dans des troubles, des agitations, des convulsions, des frémissements, des transports, jusqu'à effrayer ceux qui l'environnent ; on s'imagine que c'est l'effet de la maladie et de ses

douleurs, on se trompe : c'est souvent l'état et le frémissement de son âme alarmée aux approches de sa fin dernière et du jugement redoutable qu'elle va subir ; ce sont comme les préludes et les annonces des tourments des damnés. Il expire, il meurt, il n'est plus ; son sort est déjà décidé, et son âme précipitée dans l'enfer.

O mon Dieu ! quelle mort ! qu'elle est triste ! qu'elle est déplorable ! Préservez-moi d'une fin si funeste ; punissez-moi en cette vie, et n'attendez pas à la mort à me faire éprouver la rigueur de votre justice. Je vais travailler toute ma vie à mériter un sort plus heureux.

MÉDITATION SUR LA MORT DU JUSTE

1° Il meurt sans regret sur ce qu'il quitte.

2° Il meurt plein de confiance sur ce qu'il attend.

Qu'il est heureux, ô mon Dieu ! de finir ainsi sa course mortelle pour entrer enfin dans la région des vivants ! J'ai été créé pour le même bonheur ; mais, hélas ! une vie stérile en bonnes œuvres est-elle une digne préparation à la mort ? Aidez-moi, ô mon Dieu ! à consacrer le reste de ma vie à mériter une mort heureuse ; j'ose encore l'espérer de votre bonté.

Premier point. — Le juste meurt sans regret sur ce qu'il quitte. Personne ne peut s'assurer d'être juste devant Dieu et aux yeux de Dieu, parce que personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine ; la foi nous l'apprend. Cependant, quoiqu'on ne puisse avoir une assurance positive de son état, on peut, par une détestation sincère de ses péchés, par le témoignage intime de sa conscience, par une

sainte confiance en Dieu, espérer de trouver grâce à ses yeux, n'ayant rien d'essentiel à se reprocher devant lui. C'est en ce sens que l'homme peut être appelé juste ; c'est de celui-là seul qu'on dit qu'il meurt sans regret sur ce qu'il quitte. Et quel regret pourrait-il avoir ?

1° Il quitte le monde ; et que quitte-t-il en le quittant ! Monde trompeur ! monde injuste ! monde ingrat et perfide ! quand on l'a connu, que peut-on regretter et quel autre regret peut-on avoir, que celui de s'y être attaché, d'avoir trop longtemps suivi ses illusions, ses erreurs, ses maximes, ses exemples et ses scandales ? Le cœur du juste était déjà mort au monde, et depuis un temps le monde n'était plus rien pour lui. On ne perd rien quand on est détaché de tout.

2° Il quitte ses biens, la mort l'en dépouille ; mais ces biens il n'y était pas attaché et ne tenait à rien ; il les possédait comme ne les possédant pas ; ces biens, il les avait déjà quittés de cœur et d'esprit ; il ne les regardait plus comme des biens ; il en fait avec joie le sacrifice à son Dieu ; il voudrait qu'ils fussent plus grands, pour avoir à lui offrir un plus grand sacrifice ; la mort ne le dépouille de rien, que de la prison de son corps ; toute autre possession lui était étrangère.

3° Il quitte des parents, des amis ; sacrifice sensible, il est vrai ; mais il savait qu'il devait les quitter un jour ; mais il sait qu'il ne doit pas les quitter pour toujours ; il sait qu'il les laisse entre les mains de Dieu. Tendres enfants, épouse chérie, amis sincères, il faut nous quitter, Dieu le veut ; espérons nous réunir un jour dans le ciel. Il quitte tout ; mais son Dieu lui tient lieu de tout, et

il doit un jour retrouver tout en Dieu ; ce n'est pas les perdre, c'est s'en séparer pour un temps, après quoi l'on doit se réunir pour ne se quitter jamais ; il va leur préparer les voies et les attendre dans le sein de Dieu même.

4° Il quitte la vie ; mais, hélas ! vie triste, vie périssable ; vie sujette à tant de misères, de chagrins, et plus encore, sujette à tant de tentations et à tant de dangers, où l'on est si souvent exposé à offenser Dieu et à lui déplaire ! Non, il n'a point de regret à la perdre ; il a une vraie consolation d'en offrir le sacrifice à son Dieu ; il l'offre en esprit de pénitence pour ses péchés ; il l'offre en esprit de dépendance au souverain Etre ; il l'offre en esprit de conformité et d'union avec Jésus-Christ mourant ; il voudrait avoir mille vies pour les offrir dans ces sentiments.

Loin donc de craindre la mort, il la désire, il l'attend, il soupire après elle. Ainsi David se plaignait-il de la longueur de son exil : *heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.* Ainsi saint Paul désirait-il être délivré de la prison de son corps : *quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Ainsi les saints ont-ils soupiré après la fin de leur pèlerinage et de leur exil.

Mon Dieu ! que ce sacrifice, dans ces saintes dispositions, doit vous être agréable ! et qu'il est consolant pour le juste de remettre son âme entre vos mains ! vous la lui avez confiée pour un temps, vous lui en demandez le dépôt pour le transporter dans l'éternité.

Hélas ! qu'est-ce que notre vie ? Nous croyons vivre, et nous mourons chaque jour ; nous nous attachons à cette vie périssable qui passe, et nous perdons de vue cette vie véritable où vous nous appelez. Eclairez

nos esprits, Dieu des vertus! sanctifiez tous nos moments, afin qu'ils soient pour nous comme autant de gages de l'éternité.

Second point. — Le juste meurt plein de confiance sur ce qu'il espère.

Il s'attend à trouver un Dieu père et miséricordieux, au lieu d'un juge sévère et vengeur.

Il attend une vie meilleure que cette vie périssable et mortelle où il ne faisait que gémir.

Il espère une place parmi les élus, et il l'espère, non sur ses mérites, mais de la bonté infinie de son Dieu.

Il espère, en sortant de ce lieu d'exil, voir Dieu, posséder Dieu, être à jamais réuni à son Dieu. Le ciel semble s'ouvrir à ses yeux, les saints lui tendre les mains, l'éternité bienheureuse lui ouvrir son sein pour le recevoir.

Non, non, la mort n'est point une mort pour lui ; c'est le commencement d'une vie immortelle et durable ; c'est la fin d'un triste pèlerinage et d'un exil languissant ; c'est le port assuré après tant d'orages et de tempêtes ; c'est l'heureuse région des vivants ; c'est la véritable et céleste patrie où il va se rendre.

O mort! que ton souvenir est amer à l'homme qui a mis son cœur dans les possessions, dans les plaisirs, dans les illusions de la vie ! mais que ta pensée est douce à celui qui vivait comme ne vivant pas, qui ne vivait que d'une mort continuelle à lui-même et à tout!

Que la vue du port est aimable après une longue course sur une mer orageuse ! Que la liberté est précieuse après une triste et douloureuse prison ! Que la paix est délicieuse après mille et mille combats !

Qu'on se sait alors bon gré d'avoir renoncé au monde, sacrifié ses plaisirs, mortifié ses passions, travaillé à l'unique affaire qui intéressait sur la terre ! Qu'on recueille avec joie le fruit des combats, des peines, des amertumes de cette vie ! Qu'on éprouve bien alors la vérité de ce grand oracle : La mort du juste est précieuse aux yeux du Seigneur : *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus !*

Je sais, encore une fois, que le juste ne peut se répondre et être assuré de son sort, qu'il doit craindre ses péchés, craindre les jugements de Dieu. Mais enfin ces péchés, il les déteste plus sincèrement encore que jamais. Les jugements de Dieu, il a tâché de s'y préparer ; il met en Dieu toute sa confiance ; et en craignant tout de lui-même, il espère tout de sa miséricorde et de sa bonté ; il se jette entre ses bras, il lui offre son dernier sacrifice avec son dernier soupir. C'en est fait, le moment est venu, il faut donc mourir ! Mais non, mon Dieu, il faut vivre et aller à vous qui êtes la vie véritable ; il faut sortir de ce lieu d'exil pour entrer dans le séjour des vivants. O séjour des élus ! ô terre promise.

Allez donc, âme juste, entrez dans le sein d'Abraham ; allez vivre avec les élus de la vie véritable ; allez prendre possession de l'héritage céleste qui vous était réservé ; et vous, ô Dieu saint ! Dieu des miséricordes ! venez lui adoucir ce dernier passage ; venez la soutenir dans les angoisses du dernier combat ; venez recevoir et consacrer ses derniers soupirs. Elle n'attend que le moment de sa délivrance pour entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

Pratiques. — Que faut-il pour mourir ainsi de la mort des saints ? Il faut vivre de la vie des saints, nous

préparer saintement à la mort ; toute notre vie mourir à nous-mêmes et à tout ; nous détacher de ce monde, et le quitter avant que la mort nous en arrache ; regarder chaque jour comme pouvant être le dernier de nos jours ; demander souvent à Dieu la grâce d'une sainte mort, l'espérer de sa bonté infinie ; offrir notre sacrifice en union avec celui de Jésus-Christ ; enfin non seulement nous y préparer, mais être prêts à tous les instants.

Prière. — Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! la mort des justes est précieuse à vos yeux. Mais pour mourir de la mort des justes, il faut avoir vécu de la vie des justes. Ayant été si éloigné d'une vie sainte, puis-je encore avoir quelque espérance de cette mort précieuse ? Ce n'est que de votre bonté infinie que je puis l'espérer. Mon Dieu, ayez pitié de mon âme, ne me délaissez pas dans ces derniers moments, ne me livrez pas aux amertumes et aux angoisses de la mort des pécheurs, venez à mon aide dans ce terrible combat. Vous êtes mort pour moi, faites que je vive désormais pour vous, afin qu'à ma dernière heure je puisse trouver grâce à vos yeux, et rendre entre vos mains mes derniers soupirs. Que mon âme meure de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* Ainsi soit-il.

TRENTE-UNIÈME LECTURE

Sur la paix de l'âme.

La paix intérieure est l'état d'une âme qui est avec Dieu, qui a le bonheur de vivre dans la grâce et l'amitié de Dieu, qui, sans pouvoir se dire, non plus que l'Apôtre, qu'elle est justifiée devant Dieu, peut cependant se rendre ce doux témoignage, que la conscience ne lui reproche rien : que s'il fallait mourir et aller paraître devant Dieu, elle espérerait

trouver grâce à ses yeux. La paix véritable est l'état d'une âme qui évite avec soin toute faute volontaire et délibérée, quelque légère qu'elle paraisse ; qui vit dans une fidélité inviolable à la grâce ; qui craint souverainement de lui résister, de la contrister ; qui tâche de retrancher en elle tout ce qui pourrait être un obstacle à cette paix ; si elle a des doutes, elle les éclaircit ; si elle a des remords, elle en retranche la cause ; si elle a des retours, des inquiétudes et des peines, elle les offre à Dieu avec la résignation. Ainsi à couvert des doutes, des retours et des peines, elle ne s'occupe qu'à servir le Seigneur, à observer sa sainte loi, à se conserver dans la crainte salutaire de ses jugements, et plus encore dans la douce espérance en ses miséricordes.

Voilà la paix véritable : en voilà la source, la base et les fondements. Or, c'est de cette paix que l'on peut dire : Heureuse, mille fois heureuse l'âme qui la possède, qui en connaît le prix, qui en conserve la possession ! Jugeons-en par les prodiges que cette paix opère dans l'âme, et par les délices ineffables qu'elle fait goûter, mille fois préférables aux plaisirs des sens : *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.*

Cette paix entre-t-elle dans l'âme, tous les biens y entrent de concert avec elle : l'ordre, le calme, la tranquillité, la joie, la consolation, la douceur, avantages précieux, qui font dire avec le Sage, le prince pacifique par excellence : Tous les biens me sont venus avec elle : *venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* On est à Dieu ; on vit avec Dieu, on est content dans l'union de son Dieu ; ni l'inquiétude ne fait point sentir ses agitations, ni les chagrins ne viennent point verser leur poison, ni les alarmes ne viennent point porter leurs cruelles atteintes. Dans

un calme profond des passions, dans une tranquillité immuable de sentiment, l'âme se possède elle-même, et se laisse posséder par son Dieu ; l'âme est dans la paix, la paix est dans l'âme, l'âme et la paix sont en Dieu : *pax Dei.*

Cette paix est-elle établie dans l'âme, l'âme dès lors devient le véritable règne de Dieu : *regnum intra vos est.* Dieu veut régner dans une âme, mais il veut y régner en paix. Non, Dieu n'habite point dans l'agitation : *non in commotione Dominus.* Quand une âme est dans le trouble, c'est comme lorsqu'un Etat est agité par des guerres civiles, et déchiré par des divisions intestines. Le trouble, l'effroi, le fer, le feu, le carnage y dominent, et avec eux toutes leurs horreurs. Dans un Etat paisible, au contraire, tout est calme, tout est tranquille ; les lois y sont observées, les vertus honorées, le peuple heureux, le monarque respecté : cette douce paix devient comme l'âme de cet empire ; elle s'insinue dans ses membres pour les animer, et faire couler partout la joie et l'abondance avec elle : voilà le règne de Dieu dans une âme ; par cette paix elle devient son trône, son séjour, son empire. C'est le trône où il veut se placer ; c'est le séjour où il veut habiter ; c'est l'empire où il veut résider : toutes ses perfections résident de concert dans cette âme ; il la sanctifie par sa présence, il y préside par sa sagesse, il y commande par son autorité, il y domine par sa puissance ; il aime la paix, il cherche la paix, il est par excellence le Dieu de la paix ; c'est par elle qu'il règne, c'est avec elle qu'il veut régner : *pax Dei.*

Cette paix est-elle dans l'âme, l'âme est alors semblable à une vaste mer, à un océan pacifique et immense. Si les vents se déchaînent, si les flots se

brisent, si la fureur de la tempête et de l'orage s'élève, c'est le règne de l'horreur et de la confusion ; si la mer est paisible, tout change de face. Cette douce tranquillité se fait-elle sentir, le calme étend bien au loin son empire, la sérénité règne dans les airs Telle est l'image de l'âme en paix : l'etendue immense de cette mer représente l'étendue de l'empire qu'elle exerce sur elle-même ; la profondeur de cette mer représente la profondeur de la paix dont elle jouit ; et la quantité immense des eaux que la mer renferme représente les biens immenses que cette paix porte dans son sein et fait goûter avec elle : *pax Dei.*

Disons plus encore ; l'âme est-elle dans cette paix, elle devient le miroir fidèle de Dieu et de ses perfections adorables. Non, rien ne représente si vivement, si sensiblement la majesté éternelle de Dieu, que cette paix inaltérable de l'âme. Comme il n'est rien de si ordinaire parmi les hommes que le trouble, l'inquiétude, la vicissitude et le changement, quand on voit une âme se posséder constamment elle-même, dans le repos imperturbable de cette paix, elle paraît élevée au-dessus de la condition humaine, et comme transportée jusqu'aux confins de la divinité. Car qu'est-ce qui nous donne plus l'idée de Dieu, et nous fait plus admirer la grandeur de son être, si ce n'est de le voir toujours le même, toujours inaltérable, toujours invariable, toujours immuable ; toujours inaltérable dans la possession de sa paix, toujours invariable dans le calme de ses sentiments, toujours immuable dans la consistance de son être et de son bonheur. Voilà Dieu, voici son image, une âme dans le sein de la paix. Et quoi de plus grand, de plus sublime, de plus divin, que de

voir cette âme toujours la même, toujours paisible, toujours tranquille, sans agitation, sans variation, sans altération, toujours dans la même assiette et le même état, toujours se possédant intimement elle-même? voilà l'image la plus sensible de Dieu. Le ciel représente sa gloire, la terre représente sa stabilité, la mer représente sa profondeur, l'âme représente sa paix et toutes ses perfections ineffables, parce que toutes ses perfections sont établies dans le sein de la paix : *pax Dei.*

Disons, s'il se peut, quelque chose de plus grand encore. Cette âme a-t-elle la paix, dans cette paix et par cette paix elle paraît dès lors avoir déjà part à la félicité et à la joie des élus dans la gloire; elle porte jusque-là son bonheur. Ce qui fait proprement le bonheur des saints dans le ciel, c'est cette paix inaltérable dont ils jouissent, et qui les met en état d'entrer dans la jouissance de Dieu ; c'est cette paix qui possède leur âme ; c'est cette paix qui inonde leur âme ; c'est cette paix qui les fait nager dans des torrents de délices ; c'est dans cette paix qu'ils vivent, qu'ils règnent, qu'ils vivront, qu'ils règneront à jamais.

Or voilà ce que la paix de l'âme produit en quelque manière dès cette vie : elle fait goûter les prémices de cette joie ; elle en donne l'idée, elle en présente l'attrait; elle en donne le gage; et dans cette vie même, dans le pèlerinage de cette terre, elle donne un avant-goût des délices célestes : *pax Dei.*

Plaçons à présent cette âme dans les différents états où l'on peut se trouver dans la vie : considérons-la sous les différents rapports qu'elle peut avoir avec Dieu, avec le prochain, et avec elle-même ; je ne dis plus quels effets, mais quels prodiges n'opérera-t-elle pas !

Cette âme est-elle en possession de la paix, que sera-t-elle par rapport à Dieu? que trouvera-t-on dans elle, sinon la soumission, la résignation, et la dépendance, fidélité inviolable à sa grâce, abandon total à sa providence, conformité, union entière à ses sentiments.

Par rapport au prochain, que trouvera-t-on dans une âme en paix, sinon la charité, la bonté, l'affabilité, la condescendance? En elle, ni ressentiment, ni fiel, ni aigreur, ni jalousie, ni envie : ce ne sont pas là les sentiments de la paix ; dès lors ils lui sont inconnus ; elle ne voit des défauts que pour les supporter, des besoins que pour les soulager, des misères que pour y compatir.

En elle-même, toujours même égalité, dans quelque circonstance qu'elle se trouve. Quoi qu'il arrive, quelque évènement qui survienne, rien ne l'altère, rien ne l'abat ; dans la perte de tout, trouvant tout dans l'abondance de cette paix. Les biens seront enlevés, la fortune tombera, la santé s'altérera ; le monde périrait, la paix ne serait point altérée : dans la décadence de tout le reste, la paix seule subsistera ; et sur les débris mêmes de tout le reste, elle s'élèvera et établira le triomphe et le trône du Dieu de la paix.

Ainsi en est-il des choses temporelles ; ainsi en sera-t-il encore des choses de piété, des pratiques de religion. Partout vous trouverez l'âme dans cette paix, et cette paix fait les délices de l'âme.

Faut-il au pied des autels ou de son oratoire, offrir à Dieu l'hommage de sa prière, elle y va avec confiance, elle y est avec joie, elle l'offre à Dieu par les mains de la paix. Faut-il s'approcher du tribunal sacré de la pénitence, elle le regarde comme le sacre-

ment de sa réconciliation avec Dieu : elle voit ses péchés, ses péchés l'humilient, la confondent, mais ne la découragent, ne l'abattent pas : elle s'approche donc de ce sacré tribunal comme de celui de la paix et elle est toute consolée, toute transportée, lorsqu'en sortant, le ministre de Dieu lui fait entendre ces douces paroles : Allez en paix : *vade in pace.*

Faut-il s'approcher de la sainte table, elle va recevoir le Dieu de la paix ; c'est la paix qui lui prépare les voies ; c'est la paix qui dispose ses affections, qui prépare ses sentiments ; et quand ce Dieu de bonté vient à elle, la paix est à la porte du cœur pour le recevoir ; elle l'introduit comme en triomphe dans l'âme.

Ainsi cette paix règle, dirige, console, accompagne l'homme durant le cours de sa vie ; elle le suivra encore à la mort, et alors même plus que jamais, elle lui fera éprouver ses faveurs.

Je me transporte en esprit dans ces derniers moments, ces moments critiques d'un homme mourant. Quel spectacle je considère autour de lui ! tout semble se réunir pour l'effrayer et l'intimider : entouré des ombres de la mort, investi des obscurités du tombeau, assailli des spectres lugubres, les frayeurs, les craintes, les terreurs, tout l'environne pour l'alarmer. O paix intérieure ! le délaisserez-vous dans ce triste état ? Au milieu des sombres ténèbres, la paix, l'aimable paix viendra allumer son flambeau ; et à la lueur de ce céleste flambeau, les ombres se dissiperont, les nuages seront dispersés, les spectres lugubres s'évanouiront, la paix se montrera à ses yeux, elle rappellera la tranquillité de son âme, elle modérera l'excès de ses frayeurs, elle recevra enfin ses derniers soupirs, et faisant changer

de face à tous les objets, elle ne présentera la mort que comme un doux sommeil ; le souverain juge, que comme un tendre père ; l'avenir, que comme un doux asile ; la fin de cette vie périssable et mortelle, que comme le commencement d'une vie immortelle et durable ; l'éternité, que comme la région des vivants, parce qu'elle est par excellence la région de la paix.

O paix ! ô délices ! ô ciel ! qu'avez-vous de plus grand, de plus consolant ? Paix céleste, résidez-vous en ce monde ? et ne devions-nous pas craindre que, dédaignant cette terre, vous n'ayez pris votre essor vers le ciel pour y fixer votre séjour ? Où êtes-vous, ô paix désirée ! où résidez-vous ? où faut-il aller pour vous chercher ? Faut-il se transporter au delà des mers, aux extrémités de la terre, pour vous trouver ? Que faut-il donner pour vous acheter ? que faut-il faire pour vous posséder ?

C'est dans vous-même, âme fidèle, que vous la trouverez, que vous la posséderez, si vous la désirez sincèrement. Elle ne cherche que des cœurs préparés pour y résider ; disposez le vôtre, elle y établira son séjour et son règne avec celui de Dieu même.

MÉDITATION

Sur les moyens d'acquérir et de conserver la paix de l'âme.

La paix de l'âme étant un bien si grand, si nécessaire et si divin, il n'est point de moyen au monde que je ne doive prendre pour l'acquérir et la conserver.

Découvrez-moi ces moyens salutaires, ô mon Dieu ! je ne désire les connaître que pour les employer, et je ne désire les employer qu'en vue de cette paix

ineffable que le monde ne saurait donner, et que votre grâce seule peut nous procurer.

Le premier moyen d'acquérir et de conserver la paix, c'est d'éviter le péché. C'est là l'ennemi implacable de cette paix ; c'est le glaive qui perce le cœur, c'est le poison qui le déchire ; c'est le ver rongeur qui le dévore ; jamais le péché et la paix ne firent entre eux d'alliance ; eh ! quelle paix peut-on goûter, quand on sait qu'on est ennemi de son Dieu ?

Je le comprends, ô mon Dieu ! rien qui soit plus selon les lois de votre sagesse et de votre justice ; il est juste que, quand on perd votre grâce, on perde la paix ; que, quand on devient votre ennemi, on devienne son propre ennemi, que, quand on cherche sa satisfaction hors de vous, on n'y trouve qu'affliction d'esprit et amertume de cœur : eh ! quel serait mon malheur, si, étant dans le péché, j'y trouvais la paix ! Si je vivais tranquille dans le désordre, ne serait-ce pas pour moi le plus grand aveuglement et le plus grand malheur tout ensemble ? ne serait-ce pas une marque que vous vous seriez entièrement retiré de moi, que vous m'auriez abandonné à mon égarement ? Quelle ressource me resterait-il si, par l'agitation de mon âme, vous ne me faisiez comprendre que je ne suis pas ce que je devrais être ; que mon âme sera dans le trouble tant qu'elle sera dans le péché, et que, la paix une fois perdue, tout bonheur est perdu pour moi ! L'oracle est porté, et l'oracle s'accomplit tous les jours ; une âme coupable trouve à jamais dans elle-même son propre tourment : *jussisti, Domine,* etc.

Comprenez-le donc, ô mon âme ! et ne l'oubliez jamais : si vous voulez jouir de la paix intérieure, fuyez le péché, craignez le péché, tremblez à sa vue,

comme à la vue d'un monstre, et soyez bien assurée que, du moment que le péché entrerait dans vous, la paix en serait bannie; et que pourrait alors vous offrir le péché qui vous dédommageât de la perte que vous auriez faite en perdant la paix, unique bien à désirer en ce monde?

Le second moyen pour acquérir et conserver la paix, c'est d'éviter toute infidélité réfléchie, toute résistance volontaire à la grâce et à la voix de Dieu. L'Esprit-Saint même nous l'a dit, et l'expérience d'un million de pécheurs le confirme: quel est celui qui, en résistant à Dieu, a jamais trouvé le bien de la paix? *qui restitit ei, et pacem habuit?* Il est impossible de résister volontairement à la grâce sans comprendre qu'on déplaît à Dieu, qu'on afflige le cœur de Dieu, qu'on attriste l'Esprit-Saint dans son cœur, et avec cette vue et dans cette persuasion intime, peut-on n'être pas troublé, agité, et sentir qu'on s'éloigne de l'ordre, qu'on s'écarte des voies de la grâce, et que dès lors, selon le langage de l'Esprit-Saint, la justice et la paix ne peuvent se donner dans notre âme ce baiser sacré qui en fait les délices: *justitia et pax osculatæ sunt.*

Ah! je ne l'ai que trop éprouvé en moi-même: si bien souvent dans ma vie j'ai perdu la paix de mon âme, si dans certains moments je me trouvais tout agité, tout inquiet, devais-je en chercher d'autres causes que mes résistances et mes infidélités à la voix de la grâce? N'était-ce pas une voix secrète qui, en s'élevant dans moi, contre moi, me disait intérieurement: Tu déplais à Dieu, tu t'éloignes de Dieu, tu contristes l'Esprit-Saint dans ton cœur, tu perdras la tranquillité et le calme de ta conscience?

Cependant combien de résistances et d'infidélités

n'ai-je pas à me reprocher! combien de fois n'ai-je pas par là banni la paix de mon cœur! J'étais quelquefois étonné du trouble de mon âme, je lui disais: Pourquoi vous troubler, ô mon âme! et vous livrer à ces agitations! *quare tristis es?* Ne devais-je pas comprendre que j'en portais la cause en moi-même, et que mes résistances à la grâce en étaient la funeste source? Non, jamais plus de résistance ainsi réfléchie à vos saintes lumières, ô mon Dieu! les ténèbres, le trouble, les remords, la suivraient bientôt; et comme je veux conserver la paix de mon âme au prix de tout autre bien, j'éviterai tout ce qui pourra la troubler: et comme toute résistance à votre voix, toute infidélité à votre grâce serait un obstacle à cette paix ineffable; jamais pareille résistance ne trouvera d'entrée dans mon cœur. Je craindrais au même instant de voir la paix sortir de mon âme, m'abandonner à mes cruelles agitations, à mes remords dévorants. Je croirais vous voir irrité, armé contre moi; et dans cet état, de quelle paix pourrais-je jouir? Mon cœur ne serait-il pas comme une espèce d'enfer, par le trouble et les alarmes qui se répandraient en lui après mes infidélités envers vous.

Le troisième moyen de conserver la paix de l'âme, c'est la mortification des passions et des sens. O mon âme, voulez-vous avoir la paix avec Dieu? déclarez-vous la guerre à vous-même. Toute passion est ennemie de notre repos, parce qu'elle trouble et renverse l'ordre de Dieu. Pour que la paix règne en nous, il faut que les passions soient dominées et soumises à son empire. La paix veut régner comme en souveraine, il faut que tout lui soit soumis : son règne ne saurait s'établir que dans le calme; une

seule passion suffit pour jeter le trouble et le désordre dans une âme.

Vous l'avez dit, adorable Sauveur : je ne suis pas venu au monde apporter la paix, mais le glaive, c'est-à-dire que, pour avoir la paix en nous, il faut nous armer contre nous-mêmes, prendre le glaive de la mortification en main, combattre constamment nos passions, nos inclinations, nos penchants ; ce n'est que par mille combats et une guerre continuelle contre nous-mêmes que nous pouvons obtenir la victoire et la paix : il faut détruire et subjuguer ses ennemis ; autrement ils s'élèveront sans cesse contre elle et contre nous, et nous réduiront enfin sous leur empire tyrannique et leur esclavage honteux.

Avec quel soin ne dois-je donc pas entreprendre ce combat, si je veux avoir et conserver cette paix intérieure, seule capable de faire le bonheur de ma vie ? Aidez-moi, ô mon Dieu ! ô vous le Dieu de paix ! fortifiez-moi dans le combat des passions, si difficile à mon cœur, et cependant si nécessaire à la paix de mon âme. C'est pour mon bonheur, il est vrai, que je la désire ; mais c'est encore pour votre gloire, puisque je ne puis la perdre sans vous déplaire et vous offenser.

Le quatrième moyen, et le moyen le plus sûr, le plus infaillible d'acquérir, de goûter et de conserver la paix de l'âme, c'est une conformité entière et absolue à la volonté de Dieu, un abandon total et sans réserve à sa providence ; c'est de se jeter entre ses bras, et de le laisser, en maître absolu, disposer souverainement de notre sort, nous reposant entièrement sur lui de tout ce qui nous regarde, et dès lors nous abandonnant entièrement à sa divine conduite, sans plus nous permettre ni retour ni réflexion

sur tous les évènements de la vie : dans cet heureux état, qui pourrait jamais troubler la paix d'une âme qui veut tout ce que Dieu veut ou permet : qui ne regarde en tout que la disposition de la Providence ; qui, levant les yeux au ciel, adore dans tout celui qui dispose de tout ?

Oh ! que ce moyen est divin ! qu'il est assuré ! qu'il est infaillible pour avoir la paix ! qu'une âme qui entrerait dans cette vue entrerait bientôt dans les voies de la paix ! qu'elle y marcherait à grands pas ! qu'elle y serait saintement, sûrement, invariablement établie ! qu'elle y coulerait des jours sereins et heureux !

O mon âme ! tu t'es refusée à ces jours précieux et tranquilles ; tu n'as pas voulu marcher dans cette voie d'un saint abandon, ah ! si tu avais su connaître ce que Dieu te préparait pour le bien de la paix, quelles délices il t'aurait fait goûter ! quels mérites n'aurais-tu pas acquis ! *cognovisses quæ ad pacem tibi :* Mais aveuglée par les nuages de tes passions et de tes illusions, tu as méconnu la voie du bonheur ; tu t'es égarée hors des sentiers de la paix, et en courant après des satisfactions trompeuses et passagères, tu t'es privée des véritables et solides douceurs : *nunc autem abscondita sunt.*

O mon Dieu ! je connais mon erreur, je déplore mon égarement. Insensée que j'étais, je cherchais la paix, je la désirais, je disais : *pax, pax ;* et la paix se refusait à mes désirs, parce que je me refusais à ses sages conseils, *et non erat pax.*

Mon Dieu, pourquoi nous égarer ainsi ? persuadés que vous êtes notre père, que vous voulez notre bien, que vous savez ce qui nous convient, qu'avons-nous à faire, qu'à nous tenir en paix et tranquilles

dans le sein de votre providence, comme un tendre enfant dans le sein de sa mère ? Nous serions saints, et nous serions heureux.

Prière. — Dieu de bonté ! plus que jamais je désire la paix de mon âme ; je ne désire que ce bien en ce monde ; je le désire par-dessus tous les biens de la terre. Dieu de paix, si jamais je vous ai demandé une grâce avec instance, avec empressement, avec un désir sincère et ardent de l'obtenir, c'est la grande grâce que je sollicite aujourd'hui, la paix de mon âme : que les autres vous demandent les douceurs, les consolations de la vie ; pour moi, je porte mes vœux vers cette paix ineffable ; je vous la demande dans toute l'étendue de mon cœur, et selon toute l'étendue de vos miséricordes. Je ne la demande pas au monde, je sais que le monde ne peut la donner ; mais vous savez aussi que ce fruit précieux ne naît pas dans mon propre fonds. Je porte au contraire en moi tous les principes qui peuvent l'altérer et me la ravir : des passions violentes, des inclinations perverses, des penchants malheureux. tout dans moi combat contre cette paix ; il n'est donc que vous qui puissiez me l'accorder, m'en conserver la possession. Je vous la demande par votre bonté infinie, par cette paix que vous êtes venu annoncer à la terre, par cette paix que vous faites régner dans le ciel, et plus encore par cette paix inaltérable qui règne dans votre cœur. De ma part, pour obtenir de vous un bien si nécessaire et si précieux, voici ce que je me propose avec votre grâce, source de tout bien, et surtout du bien de la paix.

Réflexions et pratiques. — 1° Pour l'obtenir, je vous la demanderai souvent, ô mon Dieu ! avec toute l'humilité, toute l'instance, toute l'ardeur dont je suis capable ; vous avez tout promis à une prière humble et constante.

2° Pour la conserver, j'éviterai avec soin tout ce qui peut y mettre obstacle dans moi : tout péché, toute infi-

délité, toute résistance à cette grâce ; ce serait le moyen de l'éloigner à jamais.

3° Je ne garderai jamais aucun doute, aucune peine qui puisse troubler cette paix dans mon cœur. Tout doute est un ver rongeur et un funeste levain.

4° Quand j'aurai des peines et des tourments intérieurs, je vous les offrirai en esprit de pénitence : je n'ai pas mérité de goûter cette paix, après tant d'infidélités et de résistances.

5° Pour purifier mon âme et lui rendre le calme, j'approcherai des sacrements, et j'y puiserai ces fleuves de paix, ces eaux salutaires qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

6° Je demanderai surtout la paix de l'âme pour ces derniers moments qui doivent terminer ma course, afin que l'Eglise puisse alors vous offrir pour moi cette consolante prière : *Requiescat in pace.*

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

Sur l'amour de Dieu.

O hommes ! sortis de la main de Dieu, et créés à l'image de Dieu, voici le grand et inviolable précepte que vous impose l'Auteur de votre être pour vous conduire au terme de votre bonheur. Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces : *diliges Dominum ex toto corde tuo.* Un père veut être aimé en père ; un ami veut être aimé en ami ; un roi veut être aimé en roi ; et Dieu veut être aimé en Dieu ; c'est-à-dire que nous devons l'aimer dans tout, avant tout, par-dessus tout, préférablement à tout. L'amour que l'on porte doit être proportionné au bien que

l'on aime : si le bien est plus précieux, l'amour sera plus ardent ; si le bien était infini et immense, l'amour, s'il était possible, devrait être immense et infini comme lui. Or, Dieu est infiniment au-dessus de tout autre bien ; l'amour que nous lui portons doit être au-dessus de tout autre amour. Nous devons donc l'aimer par-dessus toutes choses : plus que nos biens, parce qu'ils sont terrestres ; plus que nos amis, parce qu'ils sont mortels ; plus que notre vie, parce qu'elle est périssable ; plus que nous-mêmes, parce que nous sommes à lui : *diliges ;* voilà quel est cet amour de préférence si souvent cité, si souvent célébré, jamais assez médité, jamais assez pratiqué.

Mais cet amour si parfait, en quoi consiste-t-il et à quoi nous engage-t-il ? C'est une estime souveraine, qui donne à Dieu la première place dans notre cœur ; c'est un attachement inviolable à la loi, qui nous fait préférer l'amitié de Dieu à tout autre bien qui se trouverait en concurrence avec lui ; c'est une disposition intérieure de cœur, telle que si, dans une balance, on voyait d'un côté l'amour de son Dieu, et de l'autre les trônes, les couronnes, les sceptres, tous les biens créés et possibles, on n'hésiterait pas un instant à renoncer, s'il le fallait, à tout autre bien, pour conserver celui de la grâce ; on aimerait mieux renoncer à la possession éternelle de mille mondes, que de renoncer un seul instant à l'amitié de son Dieu. C'est une résolution généreuse de l'âme disposée à tout entreprendre, à tout sacrifier, à tout souffrir plutôt que de blesser, de désobliger en rien l'amour de son Dieu ; les afflictions, les tourments, les tyrans, la mort, mille morts présentées à ses yeux, ne seraient pas capables de l'ébranler.

Tel est l'amour de la préférence qu'exige la loi ; à cet amour souverain se rapportent tous les autres amours de Dieu. Amour de complaisance, qui se réjouit des biens essentiels et ineffables que Dieu possède en lui-même, de sa gloire, de ses grandeurs, de ses perfections, de son bonheur.

Amour de bienveillance, qui souhaite à Dieu l'honneur qu'on peut lui procurer, qui voudrait le voir adoré, aimé, servi, glorifié dans tout l'univers, honoré du cœur et de l'hommage de tous les hommes.

Amour de reconnaissance, qui bénit Dieu des grâces dont il le comble, et dont il reconnaît sa bonté pour principe.

Amour de pénitence, qui gémit amèrement, ou de ne l'avoir pas aimé, ou de l'avoir offensé ; tout cela, autant de rejetons sortis de la même tige, autant de ruisseaux émanés de la même source, c'est-à-dire autant de manières d'aimer Dieu, renfermées éminemment dans l'amour de préférence qui fait l'objet du précepte, et qui rend le plus digne hommage : *diliges*.

Mais cet amour souverain, si relevé, si parfait, est-il possible en ce monde ? nous sommes si faibles, si imparfaits.

On comprend que, dans le ciel, où nous verrons Dieu face à face, où rien ne partagera notre cœur, nous l'aimerons en effet sans partage ; mais en ce lieu d'exil, exposés que nous sommes à tant d'objets qui nous dissipent, à tant de tentations qui nous attaquent, à tant de passions qui nous tyrannisent, comment aimer Dieu dans cette étendue ?

L'amour de Dieu peut être considéré ou dans sa perfection, ou dans son essence : dans sa perfection,

il consisterait dans le sentiment d'une ferveur continuelle, actuelle, toujours ardente, toujours permanente, à ne perdre jamais Dieu de vue, à se tenir sans cesse dans sa divine présence. En ce sens et sous ce point de vue la charité ne peut être parfaite en ce monde ; elle ne le sera pleinement que dans le ciel. Partagé entre tant d'occupations et tant de devoirs sur la terre, notre esprit ne saurait être toujours uni à Dieu dans cette ferveur actuelle. Mais le précepte, dans son essence, consistant à donner à Dieu la préférence sur tout, et à être prêt à renoncer à tout plutôt qu'à sa grâce, est non seulement possible, mais tous les jours il est par les justes réduit en pratique, des millions de martyrs l'ont signé de leur sang.

Mon Dieu, je voudrais bien vous aimer ; il me semble que je le désire, que ce serait mon bonheur, ma consolation de vous aimer ; mais je ne sens point cet amour ; mon cœur est souvent dans une sécheresse, une espèce d'indifférence qui m'afflige, qui m'alarme. Quand je suis devant vous, mon cœur ne sent rien, ne dit rien ; je suis pour vous comme sans sentiment et sans âme ; je crains de ne pas vous aimer.

Pour calmer nos alarmes, distinguons l'amour sensible et de goût d'avec l'amour solide et de pure foi. L'amour sensible, on l'éprouve quelquefois dans certains moments de ferveur, de douceur, de consolation ; le cœur se porte à Dieu avec une sainte ardeur et un doux transport ; mais cet amour ne dépend point de nous ; aussi n'est-il point commandé. On peut aimer Dieu sans goûter cet amour sensible, bien des saints ne l'ont jamais éprouvé. Contentons-nous de l'amour solide ; soyons prêts à

tout sacrifier, à tout souffrir, à mille fois mourir plutôt que d'offenser Dieu et de perdre son saint amour. Du reste, abandonnons-nous à sa divine bonté.

Mais, en aimant Dieu, nous est-il défendu d'aimer autre chose que lui ! Non, Dieu n'a point prétendu étouffer dans nos cœurs tout sentiment et nous réduire à une indifférence qu'il condamne lui-même par la voix de la nature et de la raison. Il nous défend d'aimer autre chose que lui, d'un amour indépendant, qui se borne là, sans s'élever jusqu'à lui, mais il nous permet d'aimer autre chose d'un amour dépendant et subordonné, qui se rapporte à lui comme à sa fin. Ainsi, pères et mères, aimez vos enfants ; épouses, aimez vos époux ; amis, aimez vos amis ; mais aimez-les en Dieu, pour Dieu, et toujours moins que Dieu, ou plutôt aimez Dieu en eux. L'amour de Dieu, dit saint Augustin, est comme un grand fleuve qui coule dans une vaste plaïne ; tous les ruisseaux viennent s'y jeter et s'y rendre comme tributaires. Ce grand fleuve, c'est l'amour de Dieu qui coule dans nos cœurs ; tous les autres amours bien réglés sont comme autant de ruisseaux différents qui viennent s'y rendre comme tributaires, et offrir leur hommage à l'amour divin, qui les réunit tous dans l'immense océan des perfections adorables. Ainsi l'on aime Dieu en tout, et tout dans Dieu.

A quelles marques peut-on connaître qu'on aime Dieu ? Je voudrais vous aimer, ô mon Dieu ! et pouvoir me rendre quelque témoignage que je vous aime.

Arrêtons-nous, et gardons-nous de sonder la profondeur des abîmes. De marque assurée et infail-

lible, il n'en est point en ce monde. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; c'est un secret que Dieu s'est réservé. Cependant, âme fidèle, pour donner quelque chose à votre faiblesse ou à votre empressement, voici quelques marques, sinon assurées, du moins consolantes : Désirez-vous sincèrement, ardemment, d'aimer Dieu ? Si cela est, rassurez-vous ; le désir ardent d'une chose n'est pas éloigné de sa possession, quand, pour la posséder, il suffit de la désirer. 2° Pensez-vous à Dieu avec plaisir ? Etes-vous bien aise d'en entendre parler, d'en rappeler le souvenir ? Si cela est, consolez-vous. Si vous pensiez souvent au monde avec complaisance, vous auriez tout à craindre. 3° Avez-vous une grande horreur du péché, le regardez-vous comme le plus grand des malheurs ? ayez confiance ; point de marque plus sensible qu'on aime que la crainte de ne pas aimer. 4° Observez-vous les commandements du Seigneur ? tâchez-vous de remplir sa loi sainte ? calmez vos agitations ; c'est Jésus-Christ même qui nous le dit : celui qui observe ma loi c'est celui qui m'aime. Après tout, ce qui vous importe, c'est d'aimer Dieu, et non de connaître si vous l'aimez : quand vous le connaîtriez, que feriez-vous ? faites-le, et vous aimerez. La pratique du bien vaut mieux que sa connaissance, qui pourrait flatter l'amour-propre et vous enlever des mains le trésor, si vous vous croyiez assuré de le posséder.

Que nous serions heureux si, réunissant tous ces grands objets sous un seul point de vue, nous pouvions bien comprendre ce que c'est qu'un acte d'amour de Dieu parfait, pour le former à présent dans nos cœurs ; si nous pouvions connaître quelle en est la grandeur, la beauté, la dignité, la subli-

mité, l'excellence et le prix. Concevons-le devant Dieu.

C'est la plus sainte de toutes les actions de la vie, c'est la disposition la plus parfaite du cœur ; c'est le sentiment le plus héroïque de l'âme ; c'est l'exercice le plus digne de la religion ; c'est la pratique la plus sublime du christianisme ; c'est l'œuvre la plus sainte que puisse faire une pauvre créature ; c'est l'hommage le plus glorieux qui puisse être offert à un Dieu ; c'est ce qui nous approche de plus près des intelligences célestes ; c'est ce qui nous donne entrée dans le cœur de Dieu même, et qui nous élève déjà en quelque manière au ciel, quoique encore habitants de la terre.

L'acte d'un amour parfait envers Dieu est quelque chose de si grand et de si sublime, qu'il renferme en lui le prix de toutes les grâces, le mérite de toutes les vertus ; disons plus, ce seul acte serait capable d'effacer l'horreur de tous les péchés. Oui, si nous formions un acte d'amour parfait avec le désir du sacrement, eussions-nous commis les plus grands crimes, eussions-nous été plongés dans tous les désordres, eussions-nous donné dans tous les excès, à l'instant même tous nos péchés seraient effacés ; et si en ce moment on venait à mourir, cet acte d'amour pourrait être si parfait, qu'à l'instant même cette âme irait jouir de la présence du céleste Epoux.

O hommes ! qui que vous soyez, aimez donc le Seigneur, et ne vivez sur la terre que pour l'aimer et pour vous mettre en état de l'aimer à jamais. A qui prodiguez-vous vos sentiments et vos cœurs ? que vous restera-t-il un jour de toutes les affections terrestres et périssables ? Elles auront occupé,

troublé, agité vos cœurs, les auront-elles jamais satisfaits et remplis ? Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur ; aimez-le jusqu'au dernier soupir de la vie, et que le dernier soupir même de la vie soit un soupir d'amour envers Dieu.

EFFUSION DE CŒUR SUR L'AMOUR DIVIN

Prosterné en votre présence, ô mon Dieu, et en la présence de vos saints anges, à la face du ciel et de la terre, je commence à reconnaître que je ne suis au monde que pour vous aimer, que ce n'est que dans cette vue et à cette fin que vous m'avez donné l'être et la vie.

Je reconnais, dans la douleur de mon âme et le gémissement de mon cœur, que je ne vous ai pas aimé, et dès lors que j'ai perdu, que j'ai profané le temps de ma vie et les sentiments de mon cœur.

Je désire enfin, dès ce moment, vous aimer de toute l'étendue de mon cœur, et réparer, par l'ardeur de cet amour, la perte de tant d'années passées sans vous aimer.

Voici donc l'amour que je vous demande et que je désire pouvoir vous offrir. Un amour parfait, car je ne veux plus de bornes ni de partage.

1° Amour vif et ardent ; l'amour est un feu, et le feu est prêt à s'éteindre dès qu'il languit. Aimer Dieu dans tout, avant tout, par-dessus tout ; que ce feu sacré allume, embrase, consume tout dans moi, mon esprit, mon cœur, mes affections, mes actions ; que mes paroles soient autant de paroles de feu, mes pensées autant de flammes ardentes, mes désirs autant de soupirs embrasés ; que je ne vive que de ce feu, que je ne respire que ce feu ; que ce feu soit

mon aliment, l'âme de mon âme, la vie de mon cœur. Heureuse vie que celle d'un cœur qui ne vit que d'amour !

2° Amour généreux, capable, s'il le faut, des plus grands sacrifices, en état de tout entreprendre, de tout sacrifier, de tout perdre, et plus encore, de tout souffrir. L'amour divin n'épargne pas ses victimes ; c'est sur le Calvaire qu'il conduit les âmes, et là il leur présente le calice, il les abreuve de son amertume, il les arrose de son sang. Mais ce calice, elles le reçoivent des mains d'un époux ; cette amertume, il la change en douceur ; ce sang, il en fait un breuvage d'immortalité pour les âmes. Il les aime, mais il les purifie. Ce n'est pas sur le Thabor que se forment les saints, mais au pied de la croix ; c'est là qu'il les place ; il y appelle les véritables amants ; il n'y a que les cœurs généreux qui l'y suivent et qui s'y arrêtent ; les autres tremblent et s'enfuient ; et là, ô mon Dieu ! Dieu d'amour ! Dieu souffrant et mourant ! vous restez presque seul ; j'y serai avec vous, souffrant pour vous, et mourant avec vous. Hélas ! on voudrait aimer, et l'on ne voudrait rien souffrir. Gémir, souffrir et mourir, voilà le partage de ceux qui aiment. Les autres, loin d'en avoir les sentiments, en connaissent à peine le nom.

3° Amour efficace, qui se produit par les œuvres. Aimer Dieu, ce n'est pas dire simplement qu'on l'aime ; aimer Dieu, ce n'est pas seulement désirer de l'aimer ; aimer Dieu, ce n'est pas purement éprouver quelque sensibilité passagère de cœur ; aimer Dieu, c'est mourir à soi-même ; c'est se détacher du monde, c'est renoncer à tout, de cœur, d'esprit et d'effet, si Dieu le demande. Aimer Dieu, c'est observer ses commandements ; c'est se résigner

à ses volontés ; c'est s'abandonner à sa providence ; c'est soutenir ses épreuves. Aimer Dieu, c'est dominer ses passions, combattre ses goûts, vaincre ses répugnances ; c'est mourir à tout. Voilà l'amour efficace. Tout le reste, dire, désirer, projeter et s'en tenir là, c'est un langage, une illusion, un fantôme d'amour ; ce n'est pas l'amour. Si l'on aime bien, ce n'est pas la bouche qui le dit, c'est le cœur ; ce sont les œuvres et les sacrifices ; voilà son langage ; il parle par les effets.

Ainsi ont aimé les saints ; les apôtres transportés aux extrémités de la terre ; les confesseurs dans le sein des cachots ; les martyrs au milieu des brasiers ; les vierges avec leurs robes teintes du sang de l'Agneau ; les solitaires au fond des déserts. Ah ! que ceux-là disent qu'ils aiment ; mais moi, ô mon Dieu ! quand je dis : je vous aime, osé-je le dire, quand mes actions, ou se taisent, ou le démentent ? Donnez-moi cet amour, et mon cœur le dira, et vous l'entendrez.

4° Amour pur et désintéressé. Oui, aimer Dieu, mais uniquement pour lui-même, parce qu'il est bon, aimable, parfait, parce qu'il est Dieu. Aimer Dieu et dans Dieu, n'aimer, ne goûter que Dieu seul ; ne chercher ni ses dons, ni ses consolations, ni ses récompenses ; mais lui même, sa bonté, sa beauté, ses grandeurs, ses amabilités infinies. Non, dans l'amour, point d'autre récompense que d'aimer toujours davantage. Loin de nous ces cœurs bornés, ces cœurs intéressés, ces cœurs mercenaires ; ils sont indignes d'aimer ; ils ignorent ce que c'est que l'amour, ils en déshonorent et profanent les sentiments. Montrez vous à nous, ô mon Dieu ! bonté suprême, beauté souveraine, et faites disparaître

tous les vains objets, comme la venue du soleil fait disparaître et obscurcit tous les astres. Vous seul, ô mon Dieu ! vous seul, en tout, partout, pour toujours. Que cherchons-nous, que désirons-nous davantage? un Dieu ne suffit-il pas à nos cœurs ? et nos cœurs sont-ils trop grands pour un Dieu ?

5° Amour durable et constant ; je n'ai qu'une étincelle d'amour, et je voudrais un brasier immense ; cette faible étincelle s'allume de temps en temps et s'éteint bientôt, et je voudrais un incendie permanent. Mon Dieu, vous êtes toujours aimable, pourquoi ne vous aimé-je pas toujours ? pourquoi ces vicissitudes, ces tiédeurs, ces langueurs ? Il y a certains temps où il me paraît que je vous aime ; certains moments où, touché de votre grâce, je vous dis, ce me semble, de cœur : Mon Dieu ! je vous aime ! Jours heureux ! moments délicieux ! mais ces temps sont si variés, ces moments sont si courts, cet amour est si peu constant et si peu assuré. On vous aime un jour, ô mon Dieu ! et l'autre on ne vous aime pas ; on vous cherche un jour, et le suivant on vous perd de vue ; on vous aime un temps, et ensuite on semble oublier qu'on vous a aimé : et qu'a-t on trouvé dans vous pour se dégoûter ? et que trouve-t-on hors de vous pour s'y attacher ? Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, perdez-vous quelque chose de vos attraits ? Vos attraits ne sont-ils pas capables d'exciter sans cesse de nouvelles ardeurs ?

Telle est, ô mon Dieu ! l'unique chose que je vous demande ; cet amour saint, céleste et parfait. Non, je ne vous demande ni la santé, ni la vie, ni aucun bien périssable. Je vous demande votre saint amour ; je sais que je ne le mérite pas, que je m'en suis

rendu indigne, que j'ai profané mon cœur ; je ne mérite pas cet amour ; mais vous le demandez, vous le méritez, je le désire ; je ne vous ai pas aimé, mais je vis, je respire encore, je suis encore en état de vous aimer. Je puis encore dire de cœur : mon Dieu, je vous aime. Eh bien ! je vous le dis de toute l'étendue de mon cœur et de ses sentiments ; peut-être est-ce pour la première fois de ma vie ; mais je vous le dirai jusqu'au dernier soupir.

Acte d'amour. — Oui, mon Dieu, je vous aime, je désire vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces : je vous aime, ô beauté ! ô bonté suprême ! et je voudrais en ce moment, par l'ardeur de mon amour, réparer tout le temps que je ne vous ai pas aimé, rappeler ces jours infortunés où j'ai été assez malheureux pour vous offenser. Pourquoi tous les jours de ma vie n'ont-ils pas été consacrés à votre saint amour ? J'aurais vécu, et je n'ai fait que mourir.

Mon Dieu ! je vous aime, et non content de vous aimer moi-même, je voudrais vous faire aimer de tout l'univers ; je voudrais embraser tous les cœurs, attirer à vous tous les êtres ; je voudrais que tous les hommes, réunis de concert dans ces sentiments embrasés, se disent les uns aux autres : Aimons Dieu, il est notre Père, nous sommes tous ses enfants. Je voudrais porter jusqu'aux extrémités de la terre le flambeau céleste de votre amour, convertir tous les peuples, éclairer toutes les nations, embraser l'univers. Je voudrais qu'il n'y eût d'autres sentiments que celui de votre divin amour ; que tous les cœurs fussent autant de charbons ardents, toute la terre un vaste incendie. Je voudrais que cet amour durât tant qu'il y aura des hommes au monde, jusqu'à la consommation des temps et des siècles, et que le feu vengeur qui doit consumer tout l'univers, ne fût que le feu même de votre saint amour, qui allumât tout, qui consumât tout, qui réduisît tout en cendres ; et que ce feu même ne ces-

sât enfin de consumer la terre et dans le temps que pour s'allumer, se ranimer, se perpétuer dans le ciel et dans la durée de l'éternité même. Je dis tout, ô mon Dieu ! dans ce seul mot; je voudrais vous aimer de l'amour même dont vous nous aimez : voilà mon cœur, il n'est plus à moi; vivez-y, régnez-y à jamais, et faites-y régner éternellement l'éternel amour.

Pratiques. — 1° Faire souvent des actes d'amour de Dieu : si nous pouvions, il faudrait les rendre aussi fréquents que nos respirations.

2° En toutes choses, autant que nous le pouvons, agissons par le motif de l'amour : c'est le plus parfait et le plus digne de Dieu.

3° Selon notre portée, et dans les occasions, engageons les autres à aimer Dieu.

4° Unissons-nous souvent de cœur avec les saints dans le ciel, où ils aiment Dieu si parfaitement.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

Sur le paradis.

Dieu a créé l'homme pour le rendre heureux, et c'est dans le ciel qu'il lui a préparé son bonheur. Il l'a placé quelque temps sur la terre, pour lui donner le moyen de mériter cette félicité qu'il ne veut lui accorder qu'à titre de récompense; après quoi, l'âme sortie des mains de Dieu, doit rentrer dans son sein pour se réunir à jamais à l'auteur de son être; et voici en quoi consistera son bonheur.

Nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous le posséderons; mais nous le verrons sans nuages, nous l'aimerons sans partage, nous le posséderons sans crainte de le perdre jamais : *videbimus, amabimus,*

possidebimus; c'est saint Augustin qui nous donne du ciel cette grande idée.

1° Nous verrons Dieu : et cette vue, quels objets ineffables présentera-t-elle à nos yeux! *videbimus.*

Nous verrons Dieu; et dans Dieu nous verrons enfin comme à découvert ces grands mystères qui, durant notre vie, avaient tant exercé notre foi, qui étaient pour nous couverts de tant de nuages; cette Trinité adorable de personnes dans l'unité d'essence; un Dieu fait homme et revêtu de notre mortalité; un Dieu caché sous les voiles du sacrement, et tant d'autres mystères jusqu'alors incompréhensibles à notre intelligence créée. Tout sera éclairé; et des obscurités de la foi, nous passerons à l'éclat de la vision intuitive et béatifique.

Nous verrons Dieu, et dans Dieu nous admirerons les effusions de cette bonté divine sur nous durant notre vie et dans le cours de nos tristes égarements. Tant de traits marqués de cette miséricorde infinie, qui nous a rappelés avec tant d'empressement après notre péché, qui nous a recherchés avec tant d'ardeur dans notre fuite, qui nous a attendus avec tant de patience dans nos délais, qui nous a reçus avec tant de tendresse dans notre retour, qui nous a soutenus jusqu'à la fin dans les sentiers de la sainteté et de la justice. Nous verrons avec admiration de combien de dangers, de combien de malheurs Dieu nous a si souvent préservés. Nous verrons que mille fois nous avons été sur le bord de l'abîme, qu'il n'y avait plus qu'un pas à faire pour nous y précipiter et nous perdre à jamais. La main de Dieu nous a arrêtés, sans quoi nous étions perdus sans retour. O bonté! ô tendresse! qu'avions-nous fait pour mériter vos faveurs?

Nous verrons Dieu, et dans Dieu nous découvri-

rons les ressorts jusqu'alors impénétrables de cette Providence dans la conduite des hommes et de cet univers ; par quelles voies Dieu a conduit ses élus. par quelles prodiges de grâce il les a sauvés ; pourquoi et comment parmi les hommes, les uns éclairés des lumières de la foi, les autres restés plongés dans les ténèbres de l'erreur et les ombres de la mort. Tout cela n'est pour nous que nuages et obscurité ; attendons le développement de toutes choses. Le grand jour de l'éternité dissipera tous nos doutes, justifiera la Providence et lèvera le voile qui la dérobait à nos yeux.

Nous verrons Dieu, et dans Dieu nous adorerons, nous contemplerons à loisir ses perfections aimables, ses perfections adorables, cette beauté ravissante qui attirera sans cesse les yeux et les cœurs des élus, sans que jamais ils viennent à se dégoûter de la voir, à se rassasier de la posséder ; cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui leur présentera sans cesse de nouveaux attraits et leur fera toujours goûter de nouvelles délices ; cette sagesse souveraine si éclairée dans ses vues, si sûre dans ses projets, si impénétrable dans ses conseils, qui a su si divinement choisir les moyens proportionnés à leur fin, et par la douceur et la force heureusement tout conduire au terme ; cette puissance souveraine qui a tiré ce monde du néant, qui a balancé l'univers dans les airs, qui a fixé des bornes infranchissables aux flots de la mer, et qui cependant dans tout cela n'a fait qu'un faible essai de ses forces et de ses merveilles. C'est dans le ciel et en faveur des élus qu'elle s'est réservée à manifester toute l'étendue de son bras pour leur faire goûter toute l'abondance des plus ineffables délices.

Nous verrons Dieu, et nous le verrons face à face, sans voile, sans ombrage, tel qu'il est lui-même. Jusqu'alors, et dans ce lieu d'exil, nous ne voyons Dieu que dans ses ouvrages, que dans ses images, à travers les ombres de la foi, d'une manière bien imparfaite. Nous le verrons alors dans lui-même, dans les splendeurs de son essence, dans tout l'éclat de cette lumière de gloire dont nous serons environnés et comme investis. O Dieu! quelle effusion de lumière se répandra sur notre âme sortie des ténèbres d'une si longue nuit! O moment, ô jour de l'éternité, quelle clarté allez-vous faire briller à nos yeux dans les splendeurs de la gloire!

2° *Videbimus et amabimus.* Nous verrons Dieu et nous l'aimerons. Les yeux peuvent-ils voir le souverain bien, la source de tous les biens, sans que les cœurs en soient transportés?

Nous aimerons Dieu; et nous l'aimerons de tout notre cœur; toutes nos inclinations s'y porteront, et avec quelle ardeur! La pierre qui tend à son centre, le feu qui s'élève vers sa sphère, ne sont qu'une faible image des transports avec lesquels notre cœur se portera vers l'objet suprême qui l'attirera à lui pour l'embraser de ses divines ardeurs. Nous aimerons Dieu, nous n'aimerons désormais que Dieu, et nous aimerons tout dans Dieu. Notre cœur ne sera plus partagé dans ses sentiments, ni détourné dans ses affections; Dieu seul en sera l'occupation et le centre. Il avait fait l'objet de tous nos vœux, il sera le terme de tous nos désirs.

Nous aimerons Dieu, et nous l'aimerons d'une manière digne de lui et de l'amour dont il s'aime lui-même. Nous l'aimions en ce monde; mais, hélas! que notre amour était faible, qu'il était imparfait!

nous en gémissions, nous en étions affligés. Notre âme alors prendra son essor, et se portera vers Dieu, en l'aimant autant qu'elle est capable d'aimer.

Nous aimerons Dieu, et nous serons assurés de l'aimer. Durant cette vie nous désirons aimer Dieu ; mais, incertains si nous l'aimons en effet, nous tremblons dans cette incertitude ; et cet amour qui doit faire nos délices devient en quelque manière notre tourment. Assurés alors de nos sentiments, nous aimerons Dieu ; et tout notre désir sera de l'aimer toujours davantage, de nous embraser toujours plus de ces ineffables ardeurs, de nous plonger toujours plus avant dans cet incendie d'amour souverain.

Nous aimerons Dieu, et nous nous unirons avec les saints pour l'aimer tous de concert, pour nous féliciter mutuellement du bonheur de l'aimer, pour nous animer les uns les autres à ce saint amour, comme autant de feux réunis qui, par leur union, augmentent leurs flammes et leurs ardeurs.

O amour ! ô brasier ardent ! ô divin incendie ! embrasez-nous, consumez-nous par avance de ce feu céleste.

3° *Videbimus, amabimus et possidebimus.* Nous verrons Dieu ; en le voyant, nous l'aimerons ; en l'aimant, nous le posséderons ; voilà le terme et le comble de tout bonheur.

Nous posséderons Dieu, et avec Dieu tous les biens, les richesses et tous leurs trésors, les honneurs et tout leur éclat, les plaisirs et toutes leurs délices ; nous aurons non seulement tout ce que nous désirons, mais encore tout ce qu'il faut pour ne rien désirer ; quelque immenses que soient nos désirs, nous serons satisfaits au delà de nos désirs mêmes. C'est alors que, dans la plénitude de tous les biens,

nous éprouverons ce que dit le Prophète : *Satiabor cùm apparuerit.*

Oui, dans le ciel, tous les biens, tous les plaisirs, tous les trésors à la fois se réuniront dans un même cœur, pour faire goûter toutes leurs délices à tous les instants.

Nous posséderons Dieu, et avec Dieu tous les biens, sans aucun mélange de maux. Dans ce monde, les plaisirs sont toujours détrempés de quelque amertume ; jamais de joie pure, jamais de douceur sans quelque retour. Il n'en sera pas ainsi dans le ciel, jamais ni trouble, ni dégoût, ni ennui, ni chagrin, ni alarmes, ni aucun des maux de la vie ne viendront altérer la possession tranquille et immuable de ce bonheur : *neque luctus, neque dolor erit ultrà.*

Nous posséderons Dieu, et avec Dieu tous les biens pour toujours, sans crainte de les perdre jamais. Qui pourra comprendre quel poids immense de gloire ajoute au paradis la certitude de ce bonheur, immense dans sa plénitude, et interminable dans sa durée ? Tant que le ciel subsistera, et il subsistera à jamais ; tant que Dieu sera Dieu, et il sera toujours ce qu'il est durant tous les siècles ; au delà des siècles et de millions d'années et de siècles, les élus seront avec Dieu et dans Dieu, toujours grands, toujours riches, toujours heureux. Leur éternité semblera commencer à tous les instants, et tous les instants leur feront goûter les délices de l'éternité tout entière. Leur bonheur fondé, établi sur l'éternité et l'immuabilité de Dieu même, qui en est l'auteur, ne connaîtra plus de fin ; il en sera d'eux comme de Dieu : *et regni ejus non erit finis.* O Ciel ! ô Etre suprême ! ô gloire ineffable ! des créatures mortelles ne pourront jamais concevoir ce bonheur, et

cependant elles sont faites pour le posséder : *nec oculus vidit, nec auris audivit.*

MÉDITATION SUR LE MÊME SUJET

1° Que faisons-nous pour mériter le ciel ?

2° Quels seront les sentiments d'une âme en entrant dans le ciel? Vous ne m'avez mis sur la terre, ô mon Dieu! que pour entrer dans le ciel; tous les jours de ma vie doivent être employés à m'y préparer. Elevez mon esprit pour en méditer les délices éternelles; embrasez mon cœur pour en désirer et en mériter la possession immuable.

Premier point. — 1° Il est donc vrai que nous sommes créés pour un bonheur immense, un bonheur ineffable, un bonheur éternel; mais, appelés à un tel bonheur, comment le désirons-nous si peu? Destinés à une gloire immortelle, à peine y pense-t-on, s'en occupe-t-on. Tout rempli, tout occupé des biens périssables, on semble perdre de vue les biens éternels. Toutes les pensées de l'esprit, tous les désirs du cœur se portent vers la terre. On s'attache au monde, aux biens du monde, aux plaisirs du monde; la vie se passe à se repaître d'illusions, à courir après des fantômes. Une soif ardente, une faim dévorante des choses terrestres transportent le cœur, et celles du ciel attirent à peine quelques regards. O hommes aveugles! ou désirons moins, ou désirons davantage. Désirons moins des biens faux qui nous séduisent, et désirons davantage les vrais et solides biens seuls capables de nous rendre heureux.

Appelé à un si grand bonheur, au bonheur de Dieu même, comment ai-je travaillé à m'en rendre

digne? qu'ai-je fait pour le mériter? quels soins, quels travaux, quels efforts lui ai-je consacrés? Où sont les vertus que j'ai pratiquées, les sacrifices que j'ai faits, les victoires que j'ai remportées en vue de ce bonheur suprême, après lequel je dois uniquement soupirer?

Que n'a pas fait et souffert un Dieu pour nous mériter le ciel et nous engager nous-mêmes à le mériter? Ses tourments, ses larmes, son sang, sa mort même, que nous disent-ils, et quelle voix nous font-ils entendre? Que n'ont pas fait et souffert les saints pour se rendre dignes de cette couronne de gloire? Les uns vivant dans le sein de la retraite et de la solitude, les autres livrés à toutes les rigueurs de la pénitence; ceux-ci ensevelis comme tout vivants dans les antres et dans les cavernes; combien d'autres sur les échafauds et au milieu des brasiers ardents, s'estimant heureux de souffrir les plus grands tourments en vue des récompenses qui les animaient! attendaient-ils un autre ciel que moi? Avaient-ils d'autres espérances? Ne suis-je pas fait pour la même fin et le même bonheur? Qu'ai-je fait pour le mériter?

Les mondains eux-mêmes, que ne font-ils pas tous les jours pour des biens fragiles et périssables? On les voit s'épuiser, se consumer de travaux, de veilles et de fatigues; point de soins qu'ils ne prennent, point d'efforts qu'ils ne fassent, point de moyens qu'ils ne tentent pour élever l'édifice d'une fortune de quelques jours, à travers les périls, les écueils, les naufrages; rien ne les arrête, rien ne les rebute; et après quoi courent-ils, et pourquoi se consument-ils? *et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Pour obtenir une couronne périssable; et encore

sont-ils assurés de l'obtenir? Combien courent et s'efforcent en vain! Et nous qui pouvons aspirer à une couronne immortelle, que faisons-nous, que souffrons-nous pour l'obtenir? Enfants de lumière, jusqu'à quand nous laisserons-nous condamner par les enfants des ténèbres? Ils mettent tout en œuvre pour des biens incertains, faux et trompeurs; et nous, destinés à des biens suprêmes, à des biens immortels, nous négligeons de nous en assurer la possession; nous nous exposons sans cesse au danger d'en être privés à jamais. Où est notre foi?

Appelé à un tel bonheur, que fais-je sur la terre, si je ne pense, si je ne travaille pas à mériter le ciel? Pourquoi suis-je en cette vie, sinon pour me préparer à une vie immortelle? Je sais que tout ce qu'il y a dans le monde finira un jour; que Dieu a créé un nouveau ciel et une nouvelle terre pour y être à jamais le séjour des élus. Je sais qu'ici-bas nous n'avons point de cité permanente : *non habemus hic manentem civitatem.* Ne nous considérons donc en ce monde que comme autant d'exilés qui aspirent à leur retour dans la céleste patrie : *sed futuram inquirimus.*

Second point. — Quelle sera la joie d'une âme au moment où elle entrera dans le ciel? Quel moment! quels transports! Me voilà enfin assurée de mon sort, arrivée au terme de mes désirs, fixée à jamais dans la possession du souverain bien. Je suis avec mon Dieu, je jouis de mon Dieu; éternellement je vivrai, je régnerai dans son sein avec les élus. Enfin les voilà passés, ces jours de nuages, ces jours de combats. Il a fallu, pendant quelques années, gémir, souffrir, se faire violence. O peines! ô combats, ô souffrances, que vous êtes abondamment récompen-

sés. Dieu des miséricordes! qu'il m'est doux d'être avec vous! je jouis de votre présence, rien ne sera jamais capable de m'en séparer. Cette seule pensée, ce premier moment d'assurance et de joie, ne seront-ils pas capables de dédommager une âme des peines, des épreuves de toute sa vie, et de l'engager à s'écrier avec l'apôtre : *non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis?* Non, toutes les peines de la vie ne sont rien en comparaison de la gloire dont elles doivent être suivies et récompensées.

O sainte Sion! céleste Jérusalem! aurai-je moi-même le bonheur d'entrer un jour dans ton sein? mon partage sera-t-il un jour celui des élus?

Ah! si jamais je suis introduit dans cette céleste patrie, que penserai-je de toutes les vanités, de toutes les illusions, de tout le néant de ce monde? Que je me saurai bon gré d'avoir été fidèle à la loi du Seigneur! qu'il me sera doux d'avoir souffert quelque chose sur la terre pour mériter une éternité de bonheur! qu'il me sera consolant de m'être séparé de la foule, d'avoir marché dans la voie droite qui m'a conduit à cet heureux terme! qu'il sera glorieux pour moi d'être associé à jamais avec les amis de Dieu; de chanter le cantique éternel de louanges, d'entrer dans le concert des esprits bienheureux! Aspirons, ô mon âme! à ces biens célestes; élevons-nous vers la région des vivants; nourrissons nous de cette pensée du ciel durant cette vie; elle nous procurera les plus doux avantages pour l'autre.

1° Elle sera pour nous un moyen salutaire de nous détacher de tous les biens de ce monde : biens fragiles, biens faux, biens trompeurs, qu'êtes-vous en comparaison des biens solides, des biens immenses

que le ciel nous présente? Méritez-vous le nom de biens? de quels maux n'êtes-vous pas la source funeste! Non, je ne connais, je ne désire de biens que ceux qui sont éternels. Tout ce qui passe n'est rien à mes yeux.

2° Moyen salutaire pour nous consoler dans toutes les peines et les afflictions de la vie. Elles finiront un jour, et leur récompense sera éternelle. Quelques jours de souffrances qui nous procurent un bonheur durable sont une grâce et un avantage pour nous. Combien de saints ne durent leur salut qu'à leurs afflictions, et leur couronne qu'à leurs combats! Sans les croix ils auraient été éternellement malheureux.

3° Moyen efficace pour résister aux tentations, pour réprimer les passions, en pensant qu'au moment où nous viendrons à succomber et à nous satisfaire, nous pourrions être enlevés de ce monde, et qu'un moment funeste de plaisir pourrait nous priver d'une éternité de bonheur.

4° Moyen assuré pour nous adoucir les rigueurs de la mort. Si, comme nous l'espérons, elle doit être suivie d'une éternité bienheureuse, devons-nous tant la craindre et nous en alarmer? Si en sortant de ce lieu d'exil le ciel devient notre véritable patrie, quittons cet exil sans regret et sans peine. Nous ne faisons qu'y souffrir, y gémir, y offenser Dieu; la mort nous conduit au port du salut. Offrons à Dieu notre sacrifice; espérons de sa miséricorde qu'il voudra bien l'adoucir par sa grâce.

Elevons nous donc à cette grande pensée du bonheur qui nous est destiné; souvent rappelée, souvent méditée, elle nous fera soupirer après ces biens ineffables; elle nous engagera à nous y pré-

parer ; elle nous y préparera elle-même. La grâce qui nous l'inspire sera le gage de la gloire qu'elle nous annonce, Nous n'avons que trop vécu pour la terre ; il est temps que le ciel attire tous nos regards ; il doit être le terme de tous nos désirs.

Prière. — Vous m'avez fait pour le ciel, ô mon Dieu ! mon âme est créée pour vous posséder à jamais ; ne permettez pas que je me rende indigne de ce bonheur, et que les faux biens de la terre m'égarent jamais de la voie du Ciel où vous m'appelez.

O sainte Sion ! glorieuse cité de Dieu ! quand viendra l'heureux jour où je pourrai entrer dans ton sein ? *Quando veniam et apparebo ?* Dans cette attente, les jours sont pour moi des années ? les années ont la durée des siècles ; la vie m'est à charge, je ne vis plus que de cette douce espérance : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Non, je n'ai de consolation et de joie que dans l'heureuse annonce de cette maison du Seigneur, où j'espère d'être admis un jour pour y vivre à jamais : *In domum Domini ibimus.*

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

Sur la Persévérance.

Cette lecture s'adresse à des âmes qui ayant été autrefois éloignées de Dieu par le péché, ont eu le bonheur de rentrer en grâce avec lui par la pénitence ; et je dis que le motif le plus grand, le plus efficace, le plus digne de Dieu pour engager à la persévérance dans son saint service, c'est la bonté même de Dieu, et la reconnaissance éternelle que nous lui devons après ce salutaire retour.

Je dis donc à ces âmes : Qu'étiez vous autrefois ? qu'êtes-vous à présent ? qu'est-ce que Dieu a fait pour vous et en votre faveur ? Vous étiez dans un état de péché, de mort et de damnation, éloignées de Dieu, ennemies de Dieu, objets de sa colère, frappées de ses anathèmes, dignes des peines de l'enfer, et pouvant être à tous les instants précipitées dans le sein d'une éternité malheureuse. Dans ce triste état, où vous ne méritiez que les effets de la justice et des vengeances de Dieu, qu'est-ce que Dieu a fait pour vous, et de quelles grâces vous a-t-il prévenues ? Il vous a rappelées avec bonté dans votre fuite ; il vous a attendues avec une patience inaltérable dans votre éloignement ; il vous a reçues avec une tendresse ineffable dans votre retour, et pour cela que de grâces ! et en cela quelle miséricorde ! Mais en conséquence quel retour, quelle reconnaissance, quel amour devez vous avoir pour Dieu ! Quelle fidélité, quelle constance, quel attachement inviolable à son saint service ! Ce seul motif de reconnaissance et d'amour envers Dieu ne doit-il pas vous attacher à jamais à lui ?

Que si, après de tels bienfaits et une telle miséricorde, vous veniez encore à l'abandonner, à l'offenser, à vous armer contre lui, ne devriez-vous pas vous regarder comme indigne de respirer et de vivre ?

Qu'êtes-vous à présent ! Vous devez vous regarder comme autant d'enfants prodigues, vous en avez tous les traits et toute la ressemblance. Or, pensez à cet enfant autrefois indocile, rebelle, éloigné du plus tendre des pères, mais enfin revenu à lui, reçu avec bonté, comblé de nouvelles faveurs, ayant retrouvé dans le cœur de son père la place dont il

s'était rendu si indigne. Si cet enfant, après une si grande et si ineffable bonté de la part de son père, était retombé dans ses premiers égarements, avait encore outragé, abandonné ce tendre père, avait blessé et percé son cœur d'un nouveau glaive de douleur, ne l'auriez-vous pas regardé comme un monstre d'ingratitude et d'horreur ?

Or, voilà ce que vous seriez aux yeux de Dieu, si vous veniez encore à quitter le Seigneur, à vous éloigner de lui, à l'outrager de nouveau ; en un mot, à manquer de persévérance dans son service. De quel œil devriez-vous alors vous regarder vous-même ? Pourriez-vous encore soutenir vos propres regards ? Et à quoi ne devriez-vous pas vous attendre pour l'avenir ?

Car de là qu'arriverait-il ? et quelles suites terribles pourraient avoir devant Dieu votre infidélité et votre manque de persévérance ?

1° Dès lors vous perdriez entièrement tous les mérites que vous auriez acquis par le passé, le fruit de tous vos travaux, de tous vos combats, de tout ce qu'il vous en a coûté pour revenir à Dieu : l'amitié de Dieu, la grâce sanctifiante, toutes vos vertus, tous vos mérites, tous les trésors que vous avez amassés, tout serait dissipé et arraché de vos mains par le péché : vous seriez réduit à un état de dépouillement, d'indigence, de misère spirituelle, et, au lieu de tous ces biens précieux, n'ayant que des trésors de colère. Triste et funeste état où vous réduiraient votre infidélité et votre rechute !

2° Par le manque de persévérance votre état devant Dieu deviendrait pire encore que le premier, plus triste, plus déplorable, plus funeste qu'auparavant. C'est le Sauveur même qui nous le dit :

fiunt novissima illius hominis pejora prioribus. Le péché de rechute est bien plus grand devant Dieu, parce qu'il est commis avec plus de connaissance, plus de malice, plus d'ingratitude, après des grâces plus signalées, après des promesses plus solennelles, après des résolutions cimentées par le sang de Jésus-Christ même. Quel crime et quel malheur !

3° En manquant de persévérance, vous rendriez votre retour à Dieu bien plus difficile. Comme les maladies où l'on retombe sont plus dangereuses et plus funestes, ainsi les plaies de l'âme qui se renouvellent sont bien plus profondes et plus envenimées. Des passions qui ont pris une nouvelle force, le penchant au mal devenu plus violent, les habitudes plus enracinées ; quels obstacles au retour et à la pénitence ! quels efforts redoublés, quels sacrifices généreux ne demanderaient-ils pas ! en seriez-vous capable ! Et si avec moins d'obstacles vous ne vous êtes point soutenu, que deviendriez-vous quand les obstacles seraient malheureusement multipliés, et vos forces sensiblement affaiblies.

4° Vous auriez à craindre que Dieu retirât ses grâces, du moins ses grâces privilégiées et choisies dont il vous avait si abondamment favorisé. Car enfin un père cruellement outragé par un fils ingrat et dénaturé sera-t-il bien porté à le prévenir et à lui ouvrir son cœur ? Un ami indignement traité, déshonoré, fera-t-il aisément les premières avances pour la réconciliation ? Un roi abandonné et trahi comblera-t-il de ses faveurs signalées un sujet rebelle dont il aurait beaucoup à se plaindre ? Dieu est votre roi, votre ami, votre père ; si vous étiez assez malheureux pour l'offenser et l'outrager encore, surtout après qu'il vous a rendu sa tendresse et son cœur,

devriez-vous vous attendre à ses grâces de prédilection et de choix ? Ne devriez-vous pas craindre, au contraire, qu'il les retirât, de peur d'une nouvelle profanation et d'un nouvel abus ?

5° J'ajoute même en tremblant que, par le défaut de persévérance, vous rendriez en quelque manière suspectes votre pénitence et votre conversion. Je sais bien que la grâce ne rend pas impeccable, et qu'après une conversion, même sincère, on peut retomber; que la rechute n'est point une marque assurée d'une fausse pénitence, je le sais; et à Dieu ne plaise que je veuille jeter le trouble et la terreur dans les âmes; mais toujours est-il vrai de dire que les rechutes donnent quelque sujet de crainte pour les pénitences passées, surtout quand ces rechutes sont promptes, sont fréquentes, sont plus réfléchies. Or, n'y eût-il sur ce point que la moindre crainte, le moindre soupçon, n'en est-ce pas assez pour faire souverainement redouter la rechute dans le péché, et par là même, pour nous engager à une sainte persévérance dans la grâce, de peur de nous exposer à ces tristes retours ?

Il y a plus encore; et pour augmenter le désir, le soin d'une sainte persévérance, surtout par le juste motif d'amour et de reconnaissance envers Dieu, vous devez vous considérer en quelque manière comme un tison arraché de l'enfer par un effet des bontés de Dieu. Il est bien constant qu'une personne qui nous empêcherait de tomber dans un abîme nous ferait un plus grand bien que si elle nous en retirait après y être tombés. Voilà ce que Dieu a fait pour vous. Par votre péché vous aviez mérité l'enfer: Dieu, en vous empêchant d'y tomber, a fait plus pour vous que s'il vous en avait retiré après vous y

avoir précipité. Or, quel retour, quelle reconnaissance, quel amour devez-vous avoir pour lui, et comment lui marquer cette reconnaissance et cet amour, sinon par une fidélité inviolable, une persévérance constante dans son saint service ? Et que serait-ce si une personne à qui on aurait sauvé la vie en la retirant du précipice, ou en l'empêchant d'y tomber, se tournait contre son bienfaiteur qui l'aurait sauvée ; si elle l'outrageait et s'élevait contre lui? Voilà quelle serait l'horreur de votre conduite envers Dieu, si, miséricordieusement prévenu et sauvé par sa grâce, vous veniez à l'offenser de nouveau, à tourner contre lui les bienfaits mêmes dont il vous aurait prévenu et comblé.

Si de pareils motifs trouvent en vous un cœur capable de sentiments, ne doivent-ils pas vous engager à une sainte et inviolable persévérance dans son service, vous attacher pour toujours à lui, vous déterminer à perdre mille fois la vie plutôt que de l'abandonner ? Après tout, vous le savez, ce ne sont pas les commencements, c'est la fin qui décide. Celui là seul sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la fin : *qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

MÉDITATION

Sur les moyens de persévérer dans le bien.

Je le comprends, ô mon Dieu, mon Sauveur, mon souverain Bienfaiteur ! tous les motifs m'engagent à une sainte persévérance dans votre service. Vous avez déployé sur moi toute l'étendue de vos grandes miséricordes. De ma part, je ne désire rien tant que de m'attacher pour toujours à vous, et de prendre

pour cela tous les moyens qui dépendront de moi, de ma fidélité, de mes soins, de ma vigilance. Voici en particulier ceux que je suis résolu d'employer et de consacrer à la reconnaissance que je vous dois. Eclairez-moi dans mes vues, soutenez-moi dans mes résolutions, aidez-moi à remplir mon engagement.

Le premier moyen que j'emploierai, ce sera la prière. Je sais que la persévérance est un don, et un don des plus précieux, puisé dans les trésors de vos grâces : personne ne peut la mériter dignement ; tous doivent la demander ardemment. Je vous la demanderai tous les jours de ma vie ; je vous la demande en ce moment même, dans toute l'étendue de mes sentiments. C'est une grâce que je ne puis recevoir que de vos mains, accordez-la à mon humble prière. Vous m'ordonnez vous-même de vous la demander : c'est une marque que vous désirez plus ardemment me l'accorder, que je ne désire l'obtenir. Je la regarderai comme la plus grande des grâces, le plus précieux des trésors, le bonheur qui me prépare un bonheur suprême. Exaucez ma prière, vous comblerez mes désirs.

Deuxième moyen. Je ferai les réflexions les plus sérieuses et les plus solides pour m'animer à la persévérance ; je me dirai à moi-même : Les motifs qui m'ont engagé à me donner à Dieu, à revenir à Dieu, ne sont-ils pas toujours les mêmes ? Le Dieu que je sers n'est-il pas toujours également grand, également bon, également saint et parfait, également digne de mon cœur et de mes hommages ? L'évangile que je professe n'est-il pas toujours la loi sainte, la règle assurée qui doit m'éclairer et me conduire jusqu'à la fin ? Les grandes vérités qui m'ont tou-

ché, ont-elles changé ? Les ombres de la mort qui m'environnent sans cesse, les terreurs d'un jugement redoutable où je puis être appelé à tous les instants, une éternité de bonheur ou de malheur, où je dois un jour aboutir ; tous ces grands objets ne doivent-ils pas être toujours présents à mes yeux, et diriger constamment tous mes pas dans les voies du salut ? J'espère que des réflexions si solides m'affermiront dans le bien, et m'armeront contre ma faiblesse et mon inconstance : *memorare novissima tua*.

Troisième moyen. La vigilance sur moi, sur mes sens, sur mon cœur, sur mes mauvais penchants, sur mes passions malheureuses, sur toutes mes démarches, sur toutes les actions de ma vie, sur les illusions, les tentations du démon, de peur que cet ange de ténèbres se déguise en ange de lumières. Je sais que j'ai tout à craindre de moi, des ennemis de mon salut ; sans une attention continuelle sur moi, je serai dans un continuel danger de perdre la grâce de mon Dieu et de me perdre moi-même à jamais. Sainte vigilance, vous ouvrirez sans cesse mes yeux sur tous ces dangers, et à la faveur de vos divines lumières, je tâcherai d'éviter les pièges qui me sont tendus de toutes parts pour me perdre : *vigilate et orate*.

Quatrième moyen. La fuite des occasions : ce moyen est absolument et indispensablement nécessaire pour moi. Une triste expérience a dû me faire connaître, me faire craindre ma propre faiblesse. Oui, mon Dieu, je le comprends, je le sens, je le vois ; malgré toutes mes promesses, mes résolutions, mes propos, si je m'expose à l'occasion, l'occasion me perdra ; parce que, d'une part, l'occasion me pré-

sentera toujours les mêmes objets : et de l'autre, j'aurai toujours dans moi le même fonds de misères. Ainsi les mêmes objets feront à peu près les mêmes impressions, et les mêmes impressions me précipiteront dans les mêmes malheurs. Oui, fussions-nous aussi sages que Salomon, aussi forts que Samson, dans l'occasion nous succomberons. Hélas! les plus fortes colonnes ont été ébranlées. Tremblons pour nous, faibles et timides roseaux, et soyons assurés que, surtout dans certaines occasions, il n'est que la fuite qui puisse soutenir et mettre à couvert du danger : *qui amat periculum, peribit in illo.*

Cinquième moyen de persévérance. Me mettre au-dessus des jugements, des discours, des mépris du monde. Funeste respect humain, à combien d'âmes n'as-tu pas fait faire un déplorable naufrage ! A certains moments où la grâce parle au cœur, on regarde le monde d'un œil de mépris ; on dit avec l'Apôtre, dans l'abondance de son cœur, que ni les discours, ni les railleries, ni les persécutions du monde, ni toutes les créatures conjurées ensemble ne pourront nous arracher à la grâce : *Certus sum.* Hélas ! il n'est pas nécessaire que toutes les créatures se liguent contre moi ; un mot, une raillerie, un rien, c'en est souvent assez pour arrêter, pour ébranler tous mes projets de salut. Monde pervers, jusqu'à quand, par de fausses terreurs, ébranleras-tu la confiance des enfants de Dieu ? Adorable Sauveur, vous l'avez dit : si quelqu'un rougit de moi devant le monde, je rougirai moi-même de lui devant mon Père céleste. Le monde est votre ennemi : puis-je ne pas m'en défier et ne le pas craindre ?

Sixième moyen. La fréquentation des sacrements.

Oui, mon Dieu, c'est là la source salutaire où j'irai puiser les forces qui me sont nécessaires. C'est l'unique moyen, ou du moins le moyen le plus efficace pour me soutenir. Si l'on se néglige en ce point, on risque de se démentir en tout. On attend d'un jour à l'autre, d'un mois à un autre : plus on diffère, plus on veut différer ; et quand on a différé un certain temps, on ne peut presque plus se déterminer. En attendant, privé de ce secours, et livré à sa propre faiblesse, on en éprouve bientôt les tristes effets. La ferveur se ralentit, la vigilance sur soi diminue, les mauvaises inclinations se réveillent, et s'il survient quelque occasion malheureuse, on est en danger de tomber dans quelque nouvel abîme, pour ne s'en relever peut être jamais. O mon âme ! ne vous éloignez plus de ces sources de salut et de vie, de peur de vous priver des secours que la grâce vous y prépare, et de vous livrer, comme sans défense, aux ennemis conjurés contre vous. Nourrissez-vous de ce pain de vie, du pain même des anges, si vous voulez vivre de la vie de Dieu.

Septième moyen. La dévotion à Marie, à la reine des anges. O mon âme ! comment pourriez-vous jamais manquer à ce doux sentiment de confiance envers la plus tendre des mères ? Vous en avez si souvent éprouvé les salutaires effets ! Or, si jamais vous avez eu besoin de réclamer sa puissante protection auprès de Dieu, n'est-ce pas surtout pour obtenir par son intercession la grâce des grâces, celle d'une sainte persévérance jusqu'à la fin ? Demandez-la tous les jours de votre vie ; demandez-la à cette tendre et divine mère avec la plus vive instance, et dans toute l'ardeur dont vos sentiments sont capables ; elle vous ouvrira les entrailles de sa miséricorde,

elle vous tendra une main secourable, elle vous obtiendra l'abondance des secours célestes. Animée des sentiments de cette vive confiance, dès ce moment même, donnez-lui en des marques ; demandez par son intercession cette sainte persévérance qui fait l'objet de vos réflexions et de vos désirs.

Prière à la Sainte Vierge pour demander la grâce de la persévérance. — J'ai recours à vous, Vierge Sainte, pour obtenir la plus grande, la plus précieuse des grâces, celle d'où dépendent mon sort et mon salut éternel, la grâce d'une sainte persévérance. Souvenez-vous, divine Mère, que jamais il n'est arrivé, dans le cours des siècles, qu'aucun de ceux qui ont imploré votre protection ait été abandonné et l'ait implorée inutilement : je l'implore en ce moment dans toute l'étendue de mon cœur. En vain m'auriez-vous obtenu tant d'autres grâces, si je venais à être privé de celle de la persévérance. Toutes les autres n'auraient servi qu'à me rendre plus coupable dans le temps, par le peu d'usage que j'en aurais fait ; et plus malheureux dans l'éternité, par la peine qu'il m'en faudrait subir. Obtenez-moi donc cette grâce ineffable qui couronnera toutes les autres grâces, et m'obtiendra enfin la couronne de gloire. Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATION

Sur les visites de Dieu dans les âmes, ou sur les différents états où les âmes peuvent se trouver.

Dans la vie intérieure, il y a des temps de douce consolation, des temps de pénibles épreuves. Dieu conduit les âmes tantôt sur le Thabor, et tantôt sur le Calvaire. Dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, il y a des jours et des nuits, des jours sereins et des nuits obscures ; c'est-à-dire que Dieu prépare à ces âmes, ou des visites qui les con-

solent, ou des épreuves qui les affligent. Il importe extrêmement de savoir comment on doit se comporter dans ces différents temps pour entrer dans les vues de Dieu et ne point contrister l'Esprit-Saint dans nos cœurs.

Que faut-il faire dans le temps des douceurs et des consolations?

Que faut-il faire dans le temps des peines et des épreuves? Quels fruits tirer des unes et des autres?

Premier point. — Il y a des temps de douceur et de consolation. Jours sereins et tranquilles, où le soleil de justice brille dans tout son éclat; où il ne répand dans les âmes que des influences bienfaisantes et des rosées salutaires; où, dans la prière, dans les communions, dans les communications avec Dieu, on goûte toutes les délices de la manne céleste; où l'on est toute ardeur, tout zèle et tout feu; où, transporté sur le Thabor, on dirait volontiers avec le prince des Apôtres : Seigneur, il est bon d'être ici, fixons-y notre séjour.

Ce n'est point là ce que le Seigneur se propose dans ces jours de bénédictions, dans ces temps de visites si consolantes.

Considérons ce qu'ils sont dans la vue de Dieu, ce qu'ils doivent être par notre fidélité, ce qu'ils pourraient devenir par notre manque de correspondance. Quelle matière à nos réflexions!

1° Ce qu'ils sont dans les vues de Dieu, et ce qu'il s'y propose pour sa gloire et pour notre salut.

Dieu s'y propose de nous donner une idée de sa gloire, de ses grandeurs, de sa magnificence, de sa bonté, de ses perfections adorables.

Dieu s'y propose de nous attirer toujours plus à lui par l'attrait de ses dons, par l'onction de ses

grâces, et la douceur de son saint service ; d'engager, de fixer nos cœurs et de nous affermir dans l'amour et la pratique du bien.

Dieu s'y propose peut-être de nous préparer à quelque grand sacrifice, à quelque humiliation, à quelque grande épreuve ; il nous prépare au combat, et nous arme contre la tempête qui va s'élever. Ce sont ici comme les années d'abondance dans l'Egypte ; une triste disette va bientôt succéder.

Ainsi, loin de nous endormir dans le calme, tenons-nous prêts, disposons-nous à combattre et à soutenir les épreuves quand le temps en sera venu.

2° Temps des visites consolantes ; ce qu'il doit être par notre fidélité ; un temps de reconnaissance et d'actions de grâces envers Dieu ; un temps d'humilité et de défiance de nous-mêmes ; un temps de vigilance et d'attention sur notre cœur et nos sentiments, c'est-à-dire un temps de moisson et de récolte pour les jours d'indigence et de privation.

Rappelons-nous le triste exemple des vierges folles, qui, faute de vigilance, sont surprises à la venue de l'Epoux, et par là même exclues du festin qui était préparé.

3° Temps des visites consolantes ; ce qu'il peut devenir par notre manque de correspondance. Oui, ce temps de visites, si saint en lui-même, si précieux dans les vues de Dieu, si salutaire dans ses effets, peut, par notre faute et notre négligence, devenir un temps d'illusion, un temps de tentation, un temps d'orgueil, d'amour-propre, et en conséquence un temps de dangers et de chutes.

Un temps d'illusion ; l'ange de ténèbres peut se transformer en ange de lumière ; tout esprit n'est pas l'esprit de Dieu. Il faut prendre garde alors de

former des résolutions extraordinaires, de prendre des déterminations qui tirent à conséquence. On peut s'engager mal à propos, prendre l'ombre pour la lumière, prendre un détour qui égare pour un chemin qui conduit au terme. Il est de la sagesse de ne rien faire de soi-même et sans conseil, tout avec prudence et maturité. Combien d'âmes se sont ainsi égarées en présumant trop de leurs forces, et en comptant trop sur leurs dispositions présentes !

Le temps des visites consolantes peut devenir un temps de tentations. Le démon, nous trouvant alors moins sur nos gardes, peut profiter du manque de vigilance et nous prendre comme au dépourvu ; dans un mauvais moment, nous éloigner pour bien des années ; par un seul coup nous faire bien des plaies dangereuses ; et après quelques instants de douceurs trompeuses nous faire verser bien des larmes amères.

Il peut devenir un temps d'orgueil et de vanité. On se complait dans son état, on nourrit son amour-propre, on s'approprie les dons de Dieu, et par là on en abuse, on les pervertit.

C'est comme une épouse à qui un époux a donné des joyaux précieux ; elle en fait son ornement, sa parure ; elle s'en sert pour se jeter dans le monde, pour attirer les regards et les cœurs. Epouse ingrate, imprudente, hélas ! peut-être bientôt infidèle. Dans de pareilles dispositions est-on bien éloigné du danger, et ne marche-t-on pas sur le bord de l'abîme ? *Qui stat, videat ne cadat*. Le sage l'a dit, et l'on doit se le dire souvent à soi-même, que celui qui est debout prenne garde de tomber.

Que faut-il donc faire dans ce temps de visites

consolantes pour éviter ces malheurs et entrer dans les vues de Dieu ?

1° Il faut nous humilier devant le Seigneur et nous croire absolument indignes de ses dons ; penser que s'il nous en favorise, c'est par un pur effet de sa bonté ; c'est pour nous soutenir dans notre faiblesse, de peur que nous ne succombions. Prenons conseil, le conseil nous est nécessaire.

2° Il faut prendre garde de trop s'attacher à ces dons de Dieu, de les goûter et de s'y complaire ; il faut, au contraire, les rapporter tous à Dieu, comme à leur principe et leur fin, nous en regarder comme les simples dépositaires, et surtout marcher, tandis que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne viennent nous surprendre.

3° Il faut nous attendre que ces temps heureux, ces jours consolants, ne dureront pas ; nous attendre à la privation, être bien assurés qu'après les lumières viendront les ténèbres ; après la sérénité, les nuages ; qu'au calme succéderont les orages et les tempêtes. Préparons-nous donc, ou plutôt tenons-nous toujours prêts ; l'ennemi du salut tourne sans cesse autour de nous pour chercher une proie et la dévorer. Faisons donc des provisions, et ne dissipons pas les trésors que Dieu nous présente.

Cependant il ne faut pas faire de provisions dans un esprit de défiance ou de propriété, qui mette comme en réserve les dons de Dieu. La manne réservée pour le lendemain dégénérerait en pourriture. Faisons des provisions, non d'abondance et de propriété, mais des provisions d'humilité, des provisions de vigilance, des provisions de résignation, d'abandon entre les mains de Dieu ; soyons reconnaissants, Dieu sera libéral.

Second point. — Comme dans le service de Dieu, il y a des jours sereins, il y a aussi des jours de nuages, des jours d'épreuves et de combats. Les prières ne sont plus que sécheresses; les consolations ont disparu ; les doux entretiens avec Dieu ne présentent plus leurs attraits ; la source des communications intimes paraît tarie ; le temps des orages et des tempêtes s'est élevé ; les tentations en foule viennent assaillir de toutes parts.

A cette vue, une âme autrefois nourrie de lait et de miel s'étonne et se trouble, s'alarme, croit tout perdu ; et, comme au milieu d'une mer orageuse, s'écrie en tremblant : *salva nos, Domine, perimus ;* sauvez-nous, Seigneur, nous allons périr ; heureuse encore, dans cet état, de recourir à son Dieu et de ne pas se livrer à elle-même et à ses alarmes.

Quels sont les desseins de Dieu dans ces visites pénibles ? et que devons-nous faire pour entrer dans ses vues ? Dieu veut nous éprouver, nous purifier, nous fortifier, peut être nous punir, peut-être nous préparer par l'humiliation à quelque grande grâce, à quelque nouvelle faveur. Adorons ses desseins ; ils ne tendent qu'à notre bonheur et ne demandent que notre correspondance.

1° Dieu veut nous éprouver et voir si nous sommes capables de sacrifice. Souvent tranquilles au pied de ses autels, nous lui avons fait les plus grandes protestations de fidélité ; nous nous somme crus capables de tout pour sa gloire et son saint amour. Il veut voir si les effets répondront aux paroles, si c'était la bouche ou le cœur qui parlait. Saint Pierre, hors du combat, était généreux ; à la première attaque il succombe ; son infidélité fut bientôt lavée dans ses larmes.

2° Dieu veut nous purifier. Quelque sainte que soit une âme, elle éprouve toujours en elle bien des misères. Les plus parfaits ont toujours bien des imperfections. Combien de fautes, d'infidélités, de résistances à la grâce ! combien de tiédeurs, de langueurs, de négligences dans le service d'un Dieu si saint ! Hélas ! le juste même pèche sept fois le jour, que sera-ce de nous ? Or ce sont ces fautes, ces infidélités, ces tiédeurs, que Dieu veut nous faire expier par les épreuves où il nous met, par les combats où il nous engage, par les peines intérieures dont il permet que nous soyons affligés. Par là il lave les taches de nos âmes. L'or se purifie dans le feu ; ainsi les âmes se purifient dans le feu de la tribulation, qui leur rend toute leur beauté et tout leur éclat.

3° Par les épreuves, Dieu veut nous fortifier. L'arbre planté dans une terre féconde, en un lieu éminent, est exposé à l'agitation et aux secousses des vents ; s'il résiste, il se fortifie et prend des racines plus profondes et plus assurées ; tel est l'effet des épreuves à l'égard de l'âme. Plantée dans une terre favorable, élevée à un état de grâce plus spéciale, les épreuves intérieures l'affermiront dans le bien, soit parce qu'alors Dieu lui donne plus de grâces, soit parce qu'elle-même, devenue plus attentive et plus vigilante, s'arme contre ses ennemis, et réunit toutes ses forces pour se mettre en état de défense. Quand j'éprouve ma faiblesse, disait saint Paul, c'est alors que j'éprouve en moi plus de force ; parce que, dans cet état, convaincu de sa propre misère, on se réfugie en Dieu, et que ne peut-on pas avec son secours ?

4° Peut-être, par les épreuves, Dieu veut-il nous

préparer à quelque grâce particulière, à quelque faveur spéciale dont il désire nous combler. Il commence à bien établir en nous les fondements de l'humilité sur lesquels doit s'élever l'édifice de notre perfection.

Tels sont les desseins de Dieu sur nous dans les épreuves qu'il nous ménage ; desseins toujours de miséricorde, de providence, de salut et de grâce. Hélas ! souvent opposés aux desseins de Dieu, peu résignés à ses volontés, ennemis de notre propre bonheur, nous nous décourageons, nous nous inquiétons, nous nous laissons abattre et décourager ; peut-être même nous nous plaignons et nous murmurons.

Car voilà ce qui n'arrive que trop souvent ; tandis que la grâce sensible nous soutient et nous porte, tandis que les douceurs du service de Dieu se font sentir dans nos cœurs, tandis que le miel des consolations coule dans nos âmes, nous marchons, nous nous soutenons.

Mais du moment que le ciel s'obscurcit, que le soleil de justice semble se cacher et s'éclipser à nos yeux, nos cœurs abattus, nos âmes défaillantes, ne sont plus capables de rien ; nous nous arrètons, nous reculons, nous nous mettons en danger de nous égarer.

Là-dessus on se dégoûte de la prière, on néglige ses pratiques, on manque à ses communions, et par là on éloigne la grâce, on s'expose à perdre le mérite de tout.

Que faut-il donc faire pour mettre à profit les épreuves, et les rendre salutaires et méritoires ?

Voici les vraies, les saintes, les solides dispositions qu'il faut prendre, avec le secours de la

grâce qui nous sera toujours assurée dans tous les temps, et plus encore dans celui des épreuves.

1° Reconnaître humblement devant Dieu qu'on a bien mérité ses peines, et qu'on se les est attirées par sa faute : *peccavi.*

2° S'adresser à Dieu, recourir à la prière pour implorer son secours et son assistance plus spéciale : *veni, Domine.*

3° S'armer de courage et de confiance, persuadé que Dieu est alors plus près de nous que jamais. Où étiez-vous, Seigneur ? s'écriait saint Antoine, au milieu des tentations terribles dont il était assailli. J'étais auprès de vous, lui dit le Seigneur ; et une marque que j'étais présent, c'est que vous n'avez pas succombé.

4° Loin de se négliger, de quitter les pratiques de piété, il faut s'y affermir, les redoubler, y être plus exact que jamais. Doit-on quitter les armes dans le temps du combat ?

Sur toutes choses, dans ces temps d'épreuves, de sécheresse, de délaissement, nous unir à Jésus-Christ, notre divin modèle. Il a été comme délaissé lui-même de son Père céleste dans le fort de sa passion et de ses souffrances ; il les offrait alors pour nous mériter les grâces et les secours dans les temps de nos afflictions et de nos combats.

Enfin, dans le temps de nuages et d'obscurités, espérer des jours plus heureux ; après l'hiver, le printemps ; après la tempête, le calme ; après les ténèbres, l'éclat des lumières. On goûtera mieux les douceurs de la paix après les horreurs du combat.

Ainsi ont été éprouvés tous les saints ; tous ont marché par cette voie semée d'épines, souvent arrosée de leurs larmes, quelquefois même inondée de

leur sang. Avant que d'arriver à la terre promise, il faut avoir traversé le désert.

Lequel vaut mieux pour nous, lequel est le plus salutaire pour le bien de nos âmes, le temps des consolations ou le temps des épreuves ? Nous pouvons dire en général que celui que Dieu nous envoie, dès que nous en ferons un saint usage, est le meilleur pour nous. Mais ce que nous pouvons ajouter, c'est que dans le temps des épreuves, il y a pour nous moins à craindre et plus à mériter ; et que dans le temps des consolations, au contraire, il y a moins à mériter et bien plus à craindre.

Encore une fois, laissons tout entre les mains de Dieu ; prenons ce qu'il nous donne ; recevons ce qu'il nous envoie ; remettons-lui notre sort ; tâchons de faire un saint usage de ce qu'il permet. S'il nous rend des visites consolantes, recevons-les avec reconnaissance ; s'il nous fait part des amertumes de son calice, recevons-les de sa main et dans son esprit.

Soyons fidèles à sa grâce, abandonnons-nous à sa providence, espérons tout de sa miséricorde ; il sait le chemin qui doit nous conduire au bonheur ; c'est à nous de le suivre sans nous arrêter ; si la route est pénible, le terme nous dédommagera de toutes les peines.

FIN

TABLE

DES SUJETS PROPOSÉS POUR UNE RETRAITE

PREMIER JOUR

DEUXIÈME JOUR

TROISIÈME JOUR

QUATRIÈME JOUR

CINQUIÈME JOUR

SIXIÈME JOUR

SEPTIÈME JOUR

HUITIÈME JOUR

Pour le sujet de ces considérations, on pourra prendre, ou la lecture et la méditation tout ensemble, ou s'en tenir simplement à l'un des deux en particulier.

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville. — Imprimerie C. Paillart.





